





BIBLIOTECA LUCCHESI - PALLI

III.^a SALA

SCAFFALE.....1.....

PLUTEO.....VII.....

N.^o CATENA.....21.....

THE 1. 11. 21

BIBLIOTHÈQUE CONTEMPORAINE

ALBERT WOLFF

LE TYROL

ET

LA CARINTHIE

MŒURS — PAYSAGES — LÉGENDES



PARIS

MICHEL LEVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE
BOLLEVARD DES ITALIENS, 15, COIN DE LA RUE GRAMMONT

1373

· BIBLIOTECA ·
· LVCCHESI · PALLI ·



G. Sala 1. VII. 21

LE TYROL
ET LA CARINTHIE

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

DU MÊME AUTEUR

DEUX EMPEREURS

1870-1871

Un fort volume grand in-18

Pour paraître prochainement

LES TURCS CHEZ EUX

SOUVENIRS D'ORIENT

Un beau volume grand in-18

PARIS SOUS L'EMPIRE

Deux beaux volumes grand in-18

F. AUREAU. — Imprimerie de Iagny.

LE TYROL

ET

LA CARINTHIE

MOEURS — PAYSAGES — LÉGENDES

PAR

ALBERT WOLFF



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE

BOULEVARD DES ITALIENS, 43, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1872

Droits de reproduction et de traduction réservés



III. 1 VII 21

EN ROUTE!

INTRODUCTION

Sur les bords du lac de Genève. — Influence de la cithare sur les destinées des touristes. — Conversation avec un peintre autrichien. — Ce qu'il nous raconte sur le Tyrol. — Chapeaux pointus, bretelles et guitares. — Rapide esquisse d'un peuple primitif. — Dieu, la Patrie et l'Empereur! — Le paysan soldat. — Croquis du paysage tyrolien. — Du lac de Genève à Kufstein. — La porte cochère du Tyrol. — La douane autrichienne. — Avis aux fumeurs. — La justice sommaire des douaniers. — Arrivée à Kufstein. — Les Montagnards sont réunis. — Le vieux château. — Histoire d'un empereur et d'un commandant. — Notre première ascension. — La Haute-Salve. — Impression d'un Parisien devant les Alpes. — Le premier village tyrolien et la première jolie Tyrolienne. — Du lait de chèvre et la cithare. — Le plateau de la Haute-Salve. — Un lit pour six touristes. — Le chant du matin. — Le lever du soleil à 5,600 pieds au-dessus du niveau de la mer. — Panorama général des Alpes tyroliennes. — Éblouissement du touriste. — Salut au Tyrol!

Un soir de l'été dernier, nous nous trouvions réunis sur les bords du lac de Genève, dans le jardin d'un de ces hôtels féeriques où se rencontre chaque année le monde cosmopolite qui, en important en Suisse les goûts du bien-être et du luxe, a peu à peu transformé le pays tout entier en une vaste auberge où l'on trouve beaucoup d'Américains, énormément d'Anglais, pas mal de Français, un certain nombre d'Allemands, un

grand choix d'Espagnols, de Portugais, de Hollandais, d'Italiens et même, de ci de là, quelques Suisses.

Sur le perron de la façade ayant vue sur le lac, s'étaient installés quatre musiciens qui exécutaient dans la nuit sereine un répertoire varié. Depuis une semaine que nous vivions dans cet hôtel, un groupe de Parisiens se réunissait tous les soirs à la table la plus rapprochée du lac pour causer de mille choses indifférentes. Un peintre autrichien, jeune homme des plus aimables, s'était joint à nous depuis la veille et comme il avait beaucoup voyagé et qu'il connaissait bien des pays, nous trouvions beaucoup de plaisir à l'entendre. Ce soir-là, il nous parla avec l'enthousiasme propre aux artistes, des beautés de son pays natal, de la Styrie, de la Carinthie et de cette merveilleuse province autrichienne dont Salzbourg, la ville natale de Mozart, est la capitale. Tandis que le jeune homme nous décrivait les splendeurs des paysages et les particularités des mœurs, les quatre musiciens ordinaires de l'hôtel, après avoir exécuté leur dernier morceau, s'étaient éloignés ; les touristes gagnèrent lentement, les uns après les autres, leurs chambres, sauf deux ou trois Américains qui, négligemment étendus sur un banc, bâillaient encore.

Le silence le plus profond régnait dans la nature. Tout à coup, à travers la nuit, parvinrent jusqu'à nous des accords singuliers. Un bourdonnement suave accompagnait un chant clair et strident comme la voix d'un enfant. Au premier accord la conversation avait cessé et nous nous regardâmes, tous également surpris. Ce que tout d'abord nous avions pris pour la voix d'un enfant était le chant plaintif d'une corde en acier dont

les vibrations avaient je ne sais quoi d'étrange et de saisissant. Dans cette belle nuit étoilée, la mélodie douce et plaintive avait un charme tout particulier; on eût dit le chant d'une sirène, glissant sur les eaux limpides du lac.

— Qu'est-ce que c'est? demandâmes-nous à l'artiste.

— Ça? dit-il, c'est la cithare.

— La cithare? Où prenez-vous cet instrument antédiluvien? demanda un boulevardier.

— Chez un peuple primitif, fit le peintre.

— Et où trouvez-vous encore, à notre époque, un peuple primitif? dit le Parisien.

— Dans le Tyrol! répondit l'artiste.

— Ah! ça, reprit le Parisien, le Tyrol existe donc ailleurs que dans l'imagination des touristes et dans les féeries? Il y a donc en réalité, de par le monde, un peuple qui porte des chapeaux pointus, des bretelles vertes, qui chasse le chamois et joue de la... comment appelez-vous cela?

— La cithare, fit le peintre, c'est le singulier instrument que vous venez d'entendre, et qu'on ne trouve que dans le Tyrol.

— Et les habitants portent des chapeaux pointus? demanda le Parisien.

— Très-pointus même.

— Et des bretelles vertes?

— Absolument vertes.

— Brodées par la Tyrolienne?

— Par la Tyrolienne! dit le peintre.

— Vous parlez sérieusement? dit le Parisien.

— Très-sérieusement, fit l'artiste; vous ne le saviez donc pas?

Le Parisien riait aux éclats, puis :

— A la vérité, je m'en doutais bien un peu, fit-il, mais je pensais que le vrai Tyrolien ne se perpétuait plus que dans quelques rares exemplaires comme les carlins....

— Parlons-nous sérieusement? oui ou non? demanda l'Autrichien.

— Si vous le voulez bien, nous parlerons sérieusement.

— Eh bien, soit! dit le peintre. Du moment que nous parlons sérieusement, laissez-moi vous dire que non-seulement le peuple tyrolien existe, mais qu'il est encore l'une des forces de la monarchie autrichienne. Figurez-vous dans notre société bouleversée par ce qu'on appelle le progrès, un peuple qui est resté debout avec les croyances et les mœurs de ses pères, une race à part, qui ne ressemble en rien aux autres bipèdes qui peuplent le globe, une tribu antédiluvienne qui, pendant le déluge, s'est sauvée sur un rocher, un peuple qui a conservé les traditions du bon vieux temps, résigné dans sa pauvreté, ignorant dans son antique simplicité qu'il y a d'autres bonheurs sur la terre que la culture du sol, l'éducation des enfants, le service du prince et la foi en Dieu! En dehors de cela, il ne fait rien et ne veut rien savoir; il naît, grandit et meurt dans la montagne, insouciant de ce qui se passe chez d'autres nations. Pourvu que le prince respecte ses franchises, ce peuple ne demande plus rien à son souverain. Pour peu que Dieu fasse mûrir le blé et le raisin, il trouve que la providence le comble de ses bienfaits; il porte des chapeaux pointus, parce que le costume national s'est maintenu chez lui comme les mœurs; il joue de la

cithare parce que, tout enfant, il a appris à aimer les airs nationaux de ses pères...

— Et il accompagne ces airs de ces *la i tou* classiques, qu'exécutaient les Tyroliens de l'Exposition ? interrompit le Parisien.

— Vous parlez des tyroliennes, reprit le peintre. Elles se sont maintenues à travers les siècles comme la cithare, le dévouement au prince et la foi en Dieu !

— Mais ce que vous dites-là ressemble à un conte de fées, dit le Parisien ; on peut raconter cela pendant les longues soirées d'hiver, en débutant ainsi : *Il était une fois*.

— Il était une fois un peuple, reprit le peintre, qui est resté un peuple, voilà toute l'histoire !

— Votre histoire du moins a le mérite de ne pas être longue, dit le Parisien.

— En effet, elle est fort courte, mais elle est vraie, continua le peintre. Dans le cours des siècles tous les peuples se sont plus ou moins transformés : le Tyrolien seul est demeuré ce qu'il était jadis. Il a conservé ses mœurs, ses croyances, jusqu'à son costume ; si le chemin de fer a donné à quelques villes un vernis contemporain, la population des campagnes, elle du moins n'a pas été atteinte par ce bouleversement de toutes choses que nous appelons dans notre excessive vanité la marche triomphale de la civilisation. Le Tyrolien est demeuré l'être primitif dont vous parliez tout à l'heure ; il a conservé l'antique amour de la patrie comme le reste. Ce paysan, qui, avec son chapeau pointu et ses bretelles brodées, nous paraît si grotesque à nous qui avons inventé le mauvais goût du costume, ce paysan a des jours où il est sublime. Quand le sol na-

tal est menacé par un conquérant, à quelque nation qu'il appartienne, le Tyrolien décroche sa carabine et se fait héros; il n'est pas sur le globe de peuple plus jaloux que celui-ci de son indépendance, pas de citoyen plus décidé que lui à donner son sang pour la défense de la patrie; il se bat, comme il travaille et comme il prie, parce que ses pères lui ont appris à se battre pour la patrie, à travailler pour la famille et à croire en Dieu.

— Donc, selon vous, c'est un peuple modèle ? demanda le Parisien.

— Le peuple modèle, reprit le peintre, n'existe pas. Une nation a plus ou moins de défauts et des qualités plus ou moins grandes, mais la nation modèle n'existe que dans l'imagination des rêveurs. Donc le Tyrolien a des défauts énormes à côté de qualités hors ligne. Si son fanatisme religieux vous effarouche parfois, on est surpris de l'amour de la patrie et du dévouement à la famille, qu'il lui inspire. Dans notre société raffinée, cet être primitif détonne parfois par sa résignation poussée jusqu'à l'oubli le plus complet d'aspirations plus élevées, mais il charme toutefois par la modestie de ses ambitions et la simplicité de ses mœurs. Bref, si ce n'est pas le peuple modèle, il est du moins l'une des races les plus curieuses du monde et il habite l'un des pays les plus merveilleux qui existent.

Ici, le Parisien qui avait écouté avec un grand intérêt, interrompit le peintre :

— Pardon ! lui dit-il, je vous arrête. Je connais vos paysages tyroliens, c'est toujours la même chose. Un défilé où coule le torrent, je vois ça d'ici ; des eaux écumantes qui bondissent sur des rochers, puis des sapins, des sapins et encore des sapins et tout là haut,

sur un pic élevé, un chamois qui se découpe sur un glacier. Mais, mon cher monsieur, c'est en somme le paysage suisse, plus le chamois et moins la grandeur.

L'artiste sourit de cette boutade, puis :

— Puisque nous parlons sérieusement, fit-il, permettez-moi de vous dire que vous calomniez le Tyrol, car il n'est pas sur la terre de paysage plus varié que celui-ci. Les glaciers, les sapins et les rochers ne sont que le côté le moins intéressant de cet éblouissant pays. Si de ce côté du Brenner la nature du nord s'épanouit dans sa sévère grandeur, de l'autre côté de la chaîne qui sépare le pays en deux parties bien distinctes, se montre la nature méridionale dans tout son éclat et avec toute sa grâce. La particularité du paysage tyrolien est précisément de passer du sévère au tendre avec une rapidité vertigineuse ; vous y trouvez la forêt de sapin au haut de la roche tout aussi bien que le joyeux coteau où grimpe la vigne ; le village du nord avec ses coquets chalets en même temps que le bourg méridional disparaissant sous un massif de figuiers et de mûriers. Les pâles Alpes calcaires y alternent avec les Alpes dolomitiques aux veines bleues courant sur ses flancs roses. Depuis Kufstein jusqu'à la frontière italienne, c'est une suite de panoramas éblouissants et dont la variété n'est pas le moindre charme. Le chemin de fer du Tyrol, qui traverse le pays dans toute sa longueur, part de la vallée de l'Inn et s'arrête au bout de la vallée de l'Adige. Ici, c'est le Tyrol nord qui vous étonne ; là-bas, le Tyrol méridional qui vous charme. Les plus sombres défilés alternent avec les vallées les plus riantes ; la nature s'y présente à la fois avec ses grandeurs les plus terrifiantes et ses

plus séduisantes intimités ; bref, je ne crois pas qu'il y ait un coin de terre plus curieux, plus intéressant et plus beau que le Tyrol, et, quand on l'a vu une fois, on ne désire plus que le revoir. Ajoutez à cela que le peuple est aussi intéressant que le paysage ; que le pays n'appartient pas comme la Suisse aux touristes, mais aux Tyroliens ; bref, si vous aviez du temps à perdre et s'il vous plaisait de visiter un pays curieux, je vous dirais : allez voir le Tyrol.

Sur ce, le peintre se leva, salua les dames, nous serra la main et se retira. Le lendemain, à l'heure du déjeuner, la conversation interrompue la veille fut reprise avec plus d'ardeur. Chacun de nous avait de son côté médité, et nous tombâmes d'accord de juger par nous-mêmes le paysage dont le peintre avait vanté les beautés et de voir de près ce peuple simple et naïf dont il nous avait parlé la veille. Une seule considération faisait encore hésiter quelques-uns d'entre nous. Nous étions venus sur les bords du lac de Genève pour nous reposer, et nous allions, à notre avis, entreprendre un voyage fatigant. Mais ici encore, l'artiste autrichien nous rassura.

— Je comprends parfaitement votre hésitation, nous dit-il, vous vous figurez, bien à tort, qu'un voyage en Tyrol se compose d'une suite d'ascensions périlleuses et de marches fatigantes dans la montagne. Il n'en est rien ; si le cœur vous en dit, vous monterez, dès votre entrée dans le pays, sur la Haute-Salve, montagne d'une élévation moyenne et d'un accès facile, pour embrasser à la fois toute la chaîne des Alpes avec ses innombrables pics, ses plateaux neigeux et ses glaciers. Après ce premier coup d'œil, vous vous promè-

nerez à travers le Tyrol en touristes du dix-neuvième siècle, soit en chemin de fer, soit en voiture, et le soir vous trouverez dans les villes d'excellents hôtels avec tout le confort désirable. Sans quitter le wagon, vous passerez dans la traversée du Brenner au niveau du glacier ; la montagne viendra à vous si vous ne voulez pas aller à la montagne. Le chemin de fer est excellent, les voitures sont suffisantes, les hôtels sont bons, la nature est merveilleuse et le peuple est intéressant. Quand à votre itinéraire, je m'en charge. Vous partirez demain matin, et après demain au lever du soleil vous serez à Kufstein, c'est-à-dire en Tyrol.

Ainsi fut-il fait. Le lendemain, nous gagnâmes le lac de Constance par Zurich ; de l'autre côté, sur la terre bavoise, nous retrouvâmes le chemin de fer. A Munich, nous dormions profondément, et, le lendemain, à cinq heures du matin, nous vîmes le soleil se lever sur la vallée de l'Inn inférieure. Devant nous, deux collines, entre lesquelles passaient la rivière et la voie ferrée, nous masquaient encore la vue de Kufstein. De formidables fortifications, reliées entre elles par un chemin casematé, se miraient au soleil levant sur les deux montagnes qui forment l'entrée du Tyrol ; c'était comme une grande porte cochère qu'il suffit de fermer pour rendre le pays inaccessible ; gardés de la sorte, les Tyroliens sont bien chez eux.

A travers ce défilé fortifié nous entrâmes dans le Tyrol, et nous vîmes s'ouvrir devant nous la magnifique vallée de l'Inn, fermée à l'horizon par les Alpes calcaires d'Innsbruck, dominées à leur tour par les glaciers de Stubay.

Au-dessus de la ville de Kufstein, qui s'élève en amphithéâtre, se mirait au soleil le vieux castel. Nous étions en Tyrol. Avant d'y circuler à notre aise, il nous fallait passer par la douane autrichienne. Les douaniers autrichiens ont, comme leurs confrères des autres pays, cet air de profonde mélancolie qui naît de leur métier. Si douanier que l'on soit, au bout de quelques années d'exercice, on s'aperçoit que l'on exerce une profession qui ennuit les autres autant que soi-même. Mais où le douanier autrichien se distingue de ses confrères des autres pays, c'est dans les accès de férocité qu'éveille en lui l'aspect du tabac étranger. Vous n'êtes pas sans avoir vu une ménagerie. Les fauves, au repos, sont étendus dans leur cage comme des chats au coin de la cheminée. Mais voici le gardien qui entre avec de la chair fraîche, et aussitôt lions, tigres et panthères secouent les barreaux et poussent des rugissements terribles. La douane autrichienne, à la vue d'un paquet de tabac que l'on tente d'introduire en fraude, offre un spectacle non moins effroyable. Si doux qu'il soit, le douanier devient féroce et, invitant le voyageur à le suivre, il se précipite avec le corps du délit dans sa tanière, où se passe une scène étrange. Séance tenante, le coupable est condamné à verser un nombre si considérable d'amendes, que la carte à payer défie toutes les notes d'apothicaires. Un voyageur, qui avait essayé d'introduire en fraude cinquante cigares, fut, sous mes yeux, condamné à une centaine de francs d'amende, et il lui fallut bien s'exécuter, car, faute d'argent, on retenait les malles, et, faute de malles, on conduisait le touriste en prison. Ce contrebandier pour rire s'exécuta de

mauvaise grâce, et, en lui remettant le reçu, le douanier ajouta qu'il pourrait se plaindre au ministère des finances à Vienne, tout comme le président de la cour d'assises annonce au condamné qu'il a trois jours pour se pourvoir en cassation.

La ville de Kufstein, située à l'entrée de la vallée de l'Inn supérieure, n'offre pas le moindre intérêt. Ce qui la rendit agréable le jour que nous y passâmes, ce fut la foire qui y avait conduit les montagnards d'alentour. Ce n'étaient pas encore les classiques Tyroliens avec leurs chapeaux pointus, mais un mélange de Tyroliens et de Bavaïrois, à l'aspect sévère. Cette foule semblait affectionner les couleurs sombres, et, de loin, elle ressemblait à une masse noire se découpant sur les maisons ensoleillées ; de toutes les poches sortait le manche du couteau qui est l'épée de l'indigène. En n'interrogeant que cette arme et la carrure athlétique des montagnards, nous éprouvions un certain sentiment de terreur, mais bientôt, en voyant ces géants se presser autour d'un théâtre Guignol et rire aux éclats comme des enfants, quand le commissaire fut rossé par Polichinelle, nous nous rassurâmes tout à fait. La naïveté du parfait Tyrolien s'épanouissait dans toute sa majesté sur ces visages ahuris de gens descendus une fois par hasard de la montagne, avec leurs bestiaux qui encombraient les rues de la mélancolique ville de Kufstein, où, d'ailleurs, nous ne nous étions arrêtés que pour prendre le repos nécessaire avant d'escalader la pyramide de la Haute-Salve ; d'ici nous voulions embrasser dans son ensemble le monde alpestre avant de nous engager dans le cœur du pays. Comme nous étions fermement décidés à ne risquer que cette as-

cension, nous voulions du moins l'entreprendre dans de bonnes conditions, et c'est pourquoi nous nous arrêtrâmes un jour à Kufstein dont la situation est aussi délicieuse que la ville est triste et insignifiante. A part le vieux château, dont la vue sur la vallée de l'Inn jusqu'à Innsbruck est fascinante, Kufstein ne contient pas un monument qui vaille la peine qu'on s'y arrête. Un chemin aride conduit au sommet où s'élève le vieux castel, qui est maintenant une prison d'État; pour le visiter, il faut une autorisation du gouverneur que, d'ailleurs, on obtient facilement. La ville et le vieux château ont leur histoire, ténébreuse et sanglante comme toute l'histoire du Tyrol.

Dans une de ses guerres, l'empereur Maximilien parut en personne devant la forteresse et fit sommation au commandant de lui livrer le castel. Sur le refus du commandant Pienzenauer, l'empereur fit avancer sa bonne artillerie de campagne et ouvrit un feu meurtrier contre le fort, mais les petits boulets rebondissaient sur les murs de granit comme un volant sur une raquette. Pour railler l'empereur, le commandant bavaïsois, après chaque décharge de l'artillerie impériale, parut sur les bastions et donna un coup de balai aux murs. Maximilien jura alors qu'il ferait passer la garnison tout entière par les armes; il fit venir des canons de siège, tira de sa propre main les deux premiers coups de canon contre la forteresse et avertit qu'il souffletterait le parlementaire qui oserait se présenter devant lui. Quand enfin le commandant dut se rendre, l'empereur voulut faire exterminer toute la garnison comme il l'avait dit. Mais le duc de Brunswick, de la suite de Maximilien, osa néanmoins im-

plorer la clémence impériale. Fidèle à sa promesse, l'empereur donna au duc le soufflet promis, mais n'en finit pas moins par lui accorder la grâce de la garnison, sauf celle du commandant et de dix officiers qui furent décapités comme traîtres à l'Empire. Quand les habitants de Kufstein ont conté cette histoire au touriste, la conversation est épuisée; mais nous eûmes la bonne fortune de faire la connaissance d'un ingénieur du chemin de fer qui, pendant le souper, nous donna sur le Tyrol des indications très-précises et des renseignements fort curieux. Le peintre autrichien avait fait notre itinéraire, et cet aimable ingénieur voulut bien y ajouter une foule de notes relatives aux mœurs du pays, notes qui trouveront leur place dans les chapitres suivants. Cependant si, grâce à cet ingénieur, la soirée était agréable, le lendemain nous trouva affaîssé par une mélancolique résignation.

Arracher des Parisiens à leur boulevard, les conduire devant une montagne, et leur dire : « Vous allez grimper là-haut ! » c'est se montrer aussi cruel que l'empereur Maximilien envers la garnison de Kufstein. Dans l'ivresse des voyages, nous étions partis du lac de Genève sans songer aux fatigues des ascensions; mais ce matin-là, quand nous aperçûmes à l'horizon le pic de la Haute-Salve et que nous nous dîmes : « Nous n'y serons pas arrivés avant le soir; » ce matin-là, dis-je, plus d'un parmi nous ressentit un violent remords d'avoir quitté le magnifique hôtel du lac de Genève. A part soi, chacun de nous se disait qu'il n'était peut-être pas absolument nécessaire d'escalader la Haute-Salve, mais personne n'en voulut faire l'aveu aux autres, et à neuf heures nous mon-

tâmes en chemin de fer comme des condamnés à mort que la gendarmerie transporte sur le lieu de l'exécution. La vallée de l'Inn nous semblait encore plus éblouissante que la veille; la rivière plimpante, qui serpente dans la prairie, ajoutait à la gaieté répandue dans le paysage par les verts coteaux.

Mais la triste certitude que nous allions escalader une montagne nous rendit insensibles aux beautés du monde alpestre; le grand et le petit *Empereur*, les deux sommets les plus élevés de la chaîne calcaire aux environs de Kufstein, semblaient nous narguer et tout là bas à l'horizon se dressait la Haute-Salve, but de notre calvaire. L'ingénieur dont nous avons fait la connaissance à l'hôtel de Kufstein, avait commandé une voiture par le télégraphe, ce qui nous épargnait heureusement le supplice de rouler de la station de Woergl à Hopfgarten dans l'affreux omnibus qui fait le service entre les deux villages. De plus, sachant fort bien que nous ne trouverions pas au sommet de la Haute-Salve un hôtel de trois cents chambres comme au Rigi, nous avions amené de Kufstein un solide montagnard qui portait un vaste panier avec tout ce qu'il fallait pour dîner convenablement à cinq mille pieds au-dessus du niveau de la mer.

A midi précis, au son des cloches, nous fîmes notre entrée dans le joli bourg de Hopfgarten où, sous la treille d'une auberge champêtre, nous déjeunâmes; à peu de distance se dressait la Haute-Salve, et vraiment, malgré la grâce du paysage, nous n'étions pas beaucoup plus gais que des condamnés qui font leur dernier repas. Et cependant la Tyrolienne qui nous servait le vin du pays sous cette treille était agréable à

voir ; elle n'avait pas plus de dix-huit ans et montrait trente-deux admirables dents. Le petit chapeau tyrolien, orné d'un bouquet fraîchement cueilli, lui allait à ravir ; le corsage en velours noir lacé sur le devant avec une chaîne d'argent enveloppait des formes un peu épaisses et descendait sur le jupon en laine rouge qui s'arrêtait au-dessous du genou, juste à temps pour ne pas cacher à la vue du touriste le mollet développé par les marches dans les montagnes ; les yeux bleus d'un grand éclat et la blonde chevelure qui encadrait le visage, contribuaient comme le reste à nous rattacher à l'humanité. Sauf les pieds démesurément grands et les mains rouges, cette Tyrolienne était ravissante à voir. Les laboureurs qui rentraient au chalet pour dîner, nous saluaient avec déférence, et une foule de petits Tyroliens se rassembla bientôt autour de nous pour contempler les nobles étrangers. Les petits garçons surtout étaient fort drôles avec leurs chapeaux pointus et leurs bretelles vertes retenant le pantalon, leur unique vêtement ; d'autres, les aristocrates, portaient déjà la ceinture en cuir où les initiales en argent se détachent sur le fond noir. Le bétail était là-haut dans les pâturages, mais quelques jeunes chèvres sautillaient à travers les groupes de moutards dont le nombre augmentait sans cesse : dans le Tyrol, les ménages sont bénis de dix, douze et même de quinze enfants.

L'heure fatale du départ sonna à l'horloge de l'église ; il nous fallait quatre heures pour arriver au sommet de la Haute-Salve et nous tenions énormément à voir le coucher du soleil. Précédés de notre guide qui portait les couvertures et les provisions, nous nous

mêmes en route et, après avoir quitté le village, l'ascension commença. Au bout d'un quart d'heure nous étions déjà fatigués, et une demi-heure après avoir quitté la plaine, nous étions à bout de forces. Mais la route était vraiment si jolie à travers les verts pâturages, sillonnés par les eaux du torrent, que peu à peu nous primes notre parti des fatigues à venir et, bravement, quoique péniblement, nous grimpâmes jusqu'au chalet de la bergère qui est bâti à moitié chemin de la vallée au sommet de la montagne. Seulement, au lieu de deux heures, il nous avait fallu trois heures et demie et nous avions déjà un vague pressentiment que le soleil, pour se coucher, n'attendrait pas notre arrivée.

Sous la tonnelle de ce chalet, nous fîmes une longue halte, quoique notre guide, malgré la charge dont il était accablé, ne comprit pas que nous eussions besoin de repos. La vue de ce chalet était médiocre, car nous nous trouvions engagés dans l'intérieur de la montagne, et le rocher nous cachait de toutes parts la plaine. Mais, tandis qu'en vrais excursionnistes nous dégustions une tasse de lait, un incident imprévu vint heureusement remplacer les charmes du paysage absent : l'aubergiste et sa femme venaient de décrocher leurs bonnes cithares et exécutaient sur leurs étranges instruments quelques airs tyroliens, qui, dans cette solitude, nous impressionnèrent vivement. Dans les flancs arides de cette montagne, dans ce chalet noirci par la fumée de l'âtre, le chant de la corde métallique de la cithare nous semblait encore plus plaintif que le soir où, pour la première fois, nous l'avions entendu sur les bords du lac de Genève. Le bourdonnement des

vingt-sept autres cordes de la cithare accompagnait ce chant strident et clair comme une voix d'enfant. C'étaient bien là les jolies tyroliennes si connues, mais le mouvement ralenti des exécutants leur donnait un charme tout particulier. Les deux époux qui nous offraient ce concert improvisé étaient nés dans la vallée musicale de Zillerthal que, deux jours plus tard, nous devons visiter, et aux compliments que nous leur fîmes sur leur virtuosité, ils nous répondirent :

— Vous entendrez le père Léo à Fugen, c'est bien autre chose.

Le père Léo ! On sentait à la façon dont les aubergistes prononçaient ce nom vénéré, qu'il s'agissait ici du Paganini de la cithare ; le père Léo, nous disaient-ils, est l'hôtelier de Fugen, et tant qu'on n'a pas entendu le père Léo, on ne peut pas comprendre la cithare.

Cependant, il était six heures et nous ne nous trouvions qu'à moitié chemin ; il était évident que nous devons renoncer à la vue du coucher du soleil, car à partir du chalet la route devenait de plus en plus mauvaise, et nous n'avions plus la moindre illusion d'arriver au sommet de la Haute-Salve avant la nuit. Depuis l'auberge la végétation avait disparu ; plus le moindre pâturage ; nous cheminions dans un étroit défilé sur des pierres pointues qui s'étaient détachées du rocher ; notre guide, pieds nus, marchait sur ces cailloux anguleux à pas lents et égaux ; cette ascension lui semblait si agréable, qu'il ne daignait même pas s'appuyer sur un de ces longs bâtons dont nous nous étions munis et qui finirent d'ailleurs par tant nous gêner que, les uns après les autres, nous les jetâmes sur le chemin.

A la vérité, pour des touristes habitués aux ascensions, cette montée de la Haute-Salve n'est qu'une promenade, mais nous étions à notre début dans la carrière, et d'ailleurs il nous manquait la foi. Aucun de nous ne fut convaincu; nous grimpons sur la montagne par devoir et non par goût. La seule pensée que nous ne recommencerions plus nous soutenait; toutefois les plaisanteries d'un de mes compagnons de voyage, qui à tout instant s'écriait: « Vous verrez que cela ne vaudra pas la vue de l'Arc-de-Triomphe! » n'eut qu'un médiocre succès; malgré les fatigues, notre pensée était bien loin du boulevard; dans les flancs de cette montagne, où nous marchions, la fantaisie s'éloignait de plus en plus de Tortoni. Le crépuscule qui peu à peu enveloppait le paysage, les légers nuages qui s'amoncelaient sur le cône, la solitude autant que la grandeur sauvage des rochers, l'espoir de voir sinon le coucher, du moins le lever du soleil de la Haute-Salve, tout cela préoccupait notre esprit et détachait notre pensée de la vie parisienne.

La nuit était venue, la nuit noire, quand, débouchant sur le plateau de la Haute-Salve, nous arrivâmes au but de notre ascension. A nos pieds le paysage était enveloppé d'un épais brouillard, mais au-dessus de nous le ciel étoilé nous disait que nous pouvions espérer un beau lendemain à cette journée pénible. Le plateau était désert; dans la chapelle, à côté de la modeste auberge, brûlait la lampe éternelle. Après l'angelus, l'aubergiste s'était couché et nous eûmes quelque peine à le réveiller; il n'attendait plus de voyageurs après le coucher du soleil, et sa surprise fut extrême. Nous étions au nombre de six et sur les cinq chambres

dont il disposait, quatre se trouvaient occupées ; celle qui restait vacante ne dépassait pas les proportions d'une cabine de bateau à vapeur. Tandis que notre guide déballait les provisions sur la table en chêne d'une salle basse, nous tirâmes au sort qui de nous occuperait cette cabine ; le moment était solennel, car les autres allaient reposer sur le foin dans une grange attenante à l'église. Il y eut un instant d'anxiété qui nous donna une faible idée de ce qui a dû se passer sur le radeau de *la Méduse* à l'heure suprême du tirage au sort parmi les passagers affamés. L'aubergiste, habitué à ces scènes, nous vit faire sans le moindre étonnement. Une lampe au pétrole, représentant le progrès dans cet hôtel primitif, éclairait cette scène émouvante.

Une fois que le sort eut décidé, nous prîmes notre parti de la mauvaise nuit que nous allions passer ; les provisions que nous avions apportées étalaient leurs séductions, et un grand feu que l'hôtelier alluma dans l'âtre, car il faisait très-froid sur cette montagne, nous rendit bientôt notre gaieté. Une heure après notre arrivée, enveloppés dans nos couvertures, nous dormions sur le foin du sommeil des justes.

A l'aube, une voix claire et forte nous éveilla ; le domestique de l'aubergiste saluait l'aurore naissante par un chant mélancolique, qui est, pour les touristes, le signal du lever. En un instant nous fûmes debout et, plus que jamais enveloppés dans nos couvertures, nous sortîmes de la grange. La nuit était encore complète, mais au loin, à travers le brouillard, une ligne pâle se détachait dans les ténèbres. Le froid était intense et le sol couvert de givre comme en hiver. Au

bout de quelques instants nous commençons à battre la semelle en maudissant le chanteur qui, à notre avis, nous avait éveillés avant l'heure. Mais peu à peu la ligne grise à l'horizon prit plus d'éclat, puis elle passa du ton gris à un ton bleu d'une incomparable douceur, puis du bleu au rose ; le soleil se levait et chassait le brouillard. Cependant, du paysage, nous ne voyions encore rien, car le brouillard ne semblait pas disposé à se retirer devant le soleil levant. Il se passa une demi-heure pleine d'anxiété. Si, après les fatigues de l'ascension, après avoir manqué le coucher du soleil, nous n'allions pas voir se lever l'aurore ! Il était évident que nous ne pourrions pas passer le reste de la belle saison sur cette montagne, pour attendre le bon plaisir de l'astre-roi. Un profond désespoir s'empara de nous ; nous grelottions dans nos couvertures et, comme des écoliers, nous soufflions dans nos mains pour les réchauffer.

Tout à coup, il nous sembla que le brouillard doré devenait plus transparent, et bientôt nous vîmes poindre la cime d'un glacier. Ce qui se passa ensuite défie toute description. Nous assistâmes pour ainsi dire à la création d'un monde sortant du néant ; à côté du premier glacier, en surgissait un second, puis un troisième. De toutes parts, les cimes des Alpes tyroliennes perçaient le brouillard, puis dans les nuages se dressait devant nos yeux émerveillés un panorama incomparable. Comme au théâtre, des rideaux de gaze semblaient s'enlever successivement pour nous montrer un décor admirable. Les rayons du soleil chassaient le brouillard et bientôt nous tombâmes en extase devant le plus éblouissant spectacle que l'on

puisse voir. Dans la plaine s'étendait la verte vallée de l'Inn jusqu'à Innsbruck, et les Alpes calcaires dont l'élévation nous avait frappé à Kufstein gisaient à nos pieds. Au-dessus d'elles, se dressait un océan de pics audacieux, avec les glaciers et les plateaux neigeux; le sévère granit, la pierre calcaire d'un ton bleu, la teinte rose de la roche dolomitique, les neiges éclatantes de lumière, tout se confondait dans une admirable harmonie. De ci, de là, la forêt de sapins courait sur les flancs de la montagne comme un fleuve d'encre, et ses tons sombres augmentaient encore la fine coloration des Alpes, dont les derniers plans se confondaient presque avec le ciel bleu et transparent, qui s'étendait sur ce paysage terrible par ses formes et gracieux par sa couleur. L'artiste autrichien du lac de Genève avait dit vrai : cette province de sa patrie était vraiment l'une des plus belles choses qu'il fût possible de voir, et, pleins de reconnaissance pour le spectacle que nous lui devions, nous lui envoyâmes nos remerciements à travers l'espace. Comme il eût été heureux de notre enthousiasme ! Devant nous s'étendait la chaîne des Alpes jusqu'à l'Italie. Dans cette mer de pierres, nous vîmes surgir les pics les plus élevés comme des îlots perdus dans l'océan ; derrière nous s'ouvrait la plaine de la Haute-Bavière parsemée de ses lacs bleus.

Je ne pense pas qu'on puisse voir de panorama plus admirable que celui-ci, devant lequel nous restâmes en extase jusqu'à ce que le soleil nous eût chassés de ce plateau, où nous avions grelotté tantôt, et où, peu à peu, se répandait la température d'un brasier ardent. Avant de quitter la Haute-Salve pour nous engager

dans l'intérieur du pays, nous saluâmes le Tyrol d'un cri d'enthousiasme. Après ce prologue éblouissant, nous étions sûrs désormais de faire un voyage incomparable.

LE TYROL

ET LA CARINTHIE

I

LE LAC D'ACHENSÉE

Le Tyrolien et le progrès. — Ce qu'il pense du chemin de fer. — Conseils utiles d'un ingénieur. — D'où vient la pénurie de bons hôtels. — L'hôtelier du temps jadis. — Les trois voitures et l'omnibus de Jenbach. — Paysage de l'auberge du village. — Comment les Tyroliens macadamisent leurs routes. — Carrosserie et musique de l'avenir. — Le règne du sapin et du torrent. — Accidents et sinistres illustrés. — Faust et Marguerite dans la montagne. — Le village d'Eben. — Histoire miraculeuse de sainte *Nothburga*. — La serpette merveilleuse. — Deux bœufs très-intelligents. — Le squelette au château. — Bons conseils au touriste. — Le village de Buchau. — Le lac Achensée. — Aventure d'un étudiant avec une Tyrolienne. — Comment on déjeune un vendredi. — Pertlsau. — Un savant bien désagréable. — Promenade sur le lac. — La légende d'Achensée. — Scholastica. — Où nous retrouvons l'étudiant. — Son opinion sur l'amour dans le Tyrol. — Retour par Buchau. — Le soir dans la vallée de l'Ilan.

Le Tyrolien est un être rebelle au progrès; pour toutes choses il s'en tient à la tradition de sa race qui

est d'avancer lentement, trop lentement; il s'avance dans la vie, comme il marche dans la montagne, à pas égaux, lents et mesurés. Aussi, lorsqu'on est venu lui dire qu'on allait construire un chemin de fer de Kufstein à Vérone par le Brenner, il a pensé qu'il s'agissait de la fin du monde. Non seulement dans les villages, mais encore dans les villes, les ingénieurs de la compagnie ont été reçus avec cette méfiance que le montagnard a de l'inconnu. Un charmant garçon, l'un des meilleurs ingénieurs de la compagnie de la Sudbahn, m'a conté à ce sujet qu'à l'époque de son arrivée à Brixen, il y a quelque dix ans, on le traita dans la ville comme un vagabond devant qui on serre le linge et l'argenterie. A l'hôtel où il prenait ses repas, on l'évitait comme un pestiféré, et quand il se rendait à la future gare, l'homme du peuple faisait le signe de la croix sur son passage. Le chemin de fer terminé, les Tyroliens s'y sont peu à peu habitués sans rien changer pourtant à leurs usages; le nombre des voyageurs s'est centuplé sans que l'on ait augmenté les moyens de transport à l'intérieur du pays. A Kufstein, l'ingénieur m'avait bien dit :

— Vous allez, monsieur, voir un pays merveilleux et un peuple étrange qui, au milieu de la transformation générale, œuvre de ce siècle, est resté debout avec ses mœurs et ses croyances d'autrefois. Si vous espérez trouver dans le Tyrolle confort des bords du Rhin ou de la Suisse, vous vous exposez à de cruelles désillusions. L'étranger qui essaierait de construire ici de ces hôtels immenses que vous avez vus s'élever partout ailleurs dans ces dix dernières années, serait bien reçu, allez! il se heurterait contre des difficultés insurmon-

tables. Ce pays appartient aux seuls Tyroliens, et si l'on veut s'y établir pour créer, par exemple, un grand établissement industriel, ils vous donnent bien du fil à retordre. Des années se passent avant que l'on puisse prétendre au droit de domicile; ceux qui ont entrepris cette œuvre de Sisyphe s'en sont généralement retournés chez eux au bout d'un certain temps. L'immigration étrangère, qui sur d'autres points du globe a parfois contribué au bien-être et au développement du pays, ne compte pour rien dans celui-ci. Reste donc le Tyrolien, et c'est, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, un être d'une espèce toute particulière; à tout ce que vous lui dites des progrès à opérer, il répond invariablement : « Pourquoi faire? Nos pères ne connaissaient point cette chose; donc nous n'en avons pas besoin. »

— Mais, avec ce raisonnement, rien n'est possible, hasardai-je.

— Rien ou à peu près rien, reprit l'ingénieur; malgré l'affluence considérable des voyageurs, le nombre des hôtels n'a presque pas augmenté. A Innsbruck ou à Botzen, les deux grands centres du Tyrol, vous en trouverez de bien beaux, parce que de tout temps ces deux villes ont été le quartier général des touristes des deux côtés du Brenner. Partout ailleurs, il faudra vous contenter de l'antique auberge, dont la seule qualité est une excessive propreté. Depuis quelques années surtout, l'affluence des voyageurs est considérable, et souvent, le soir, à l'arrivée des trains, vous les voyez errer de par la ville avant de trouver un gîte. Néanmoins, les Tyroliens n'ont pas encore songé à faire construire de plus spacieux hôtels. Quand on

agite cette question, ils vous répondent : « Nous verrons l'année prochaine ! » et, l'année suivante, c'est absolument la même chose. Tant que trois mille touristes ne camperont pas sur les places faute de logement, tant que la tranquillité publique n'aura pas été troublée par une caravane anglaise qui cassera les réverbères, faute de pouvoir trouver une côtelette et un lit, les Tyroliens ne feront rien, rien, rien !

— Mais ils ne voient donc pas qu'ils font du tort à leur pays, en décourageant les étrangers ? demandai-je.

— Ah ! bien, oui ! fit l'ingénieur, essayez donc de leur faire comprendre cette vérité. « On viendra tout de même, » vous répondent les Tyroliens. Tenez, pour ne vous citer qu'un exemple, je vous parlerai d'un aubergiste de Botzen. Quand on a construit le chemin de fer : « Il faudra désormais envoyer un omnibus à l'arrivée de chaque train, » lui a-t-on dit. « Un omnibus ? » s'est-il écrié, « mais, du temps de mon père, il n'y en avait pas. » — « Ce n'est pas une raison, vous voyez bien qu'un tel envoie un omnibus à la gare. » — « Un tel fera ce qui lui conviendra, » riposta le bonhomme, « quant à moi, je n'en enverrai point ; les voyageurs qui ne veulent pas venir à pied peuvent aller ailleurs. » Plus tard, on a posé des tuyaux de gaz dans la ville, continua l'ingénieur, et la Compagnie a fait demander à cet aubergiste combien il lui faudrait de becs. Savez-vous ce qu'il a répondu ?

— Je m'en doute bien.

— Il a répondu ceci : « Du temps de mon père, il n'y avait pas de gaz, et l'hôtel marchait tout de même. Ceux qui ne sont pas contents de mes quinquets peuvent me brûler la politesse. »

— Mais, insinuai-je, plus tard il a dû céder.

— Jamais ! s'écria l'ingénieur. Si l'on avait construit des hôtels, cet aubergiste aurait bientôt vu qu'avec son raisonnement il n'irait pas loin ; mais la pénurie d'auberges confortables est telle que, après avoir essayé de se caser ailleurs, on descend chez notre homme. Aussi le soir, quand toutes les chambres sont prises et qu'il contemple les voyageurs accumulés dans sa salle à manger, cet ennemi du progrès dit avec un certain orgueil : « Eh bien ! avais-je raison ? je n'envoie pas d'omnibus à la gare, et je n'ai pas de gaz, et cela marche tout de même ! » Vous allez, m'avez-vous dit, au lac d'Achensée ?

— Oui.

— Eh bien ! suivez mon conseil, à l'arrivée du train à Jenbach, précipitez-vous dans l'une des trois voitures qui attendent à la gare. Au temps des diligences il y en avait trois, plus une horrible boîte que, dans le pays, on a l'audace d'appeler un omnibus. Le chemin de fer a amené en une saison plus de touristes que les diligences n'en ont transporté en dix ans. A la gare de Jenbach il y a toujours les mêmes trois voitures ; les premiers arrivés s'en emparent et les retardataires n'ont plus d'autre ressource que d'escalader à pied, par un soleil torride, la montagne au haut de laquelle est le lac. Vous êtes averti !

L'ingénieur avait dit la vérité vraie. Quand nous arrivâmes à Jenbach, à moitié route entre Kufstein et Innsbruck, j'aperçus les trois voitures, plus le coucou, une vieille diligence en retraite, avec sa capote en cuir, couvrant le cabriolet et cette rotonde aux bancs durs et étroits qui sont aux sièges des omnibus de

Paris ce qu'un tabouret en vieux chêne est à un fauteuil à la Voltaire. Bénissant l'ingénieur, nous sautâmes dans la première voiture; quelques touristes bien avisés s'emparèrent des deux autres et du coucou, et les cinquante ou soixante voyageurs qui les suivirent durent se résigner à marcher derrière les quatre véhicules.

La voiture que nous avons eu la chance d'obtenir fut à coup sûr dans son jeune temps un landau; à présent, cela n'était plus qu'une boîte d'une couleur indécise, flottant dans l'espace sur des ressorts qui, à chaque pas des chevaux, poussaient des gémissements à fendre l'âme. Après avoir quitté la gare, nous entrâmes par la droite dans le village de Jenbach, mais déjà, au bout de quelques minutes, les chevaux s'arrêtèrent devant une auberge, où l'on va les renforcer par deux camarades qui les aideront à gravir la montée. Ailleurs des chevaux de renfort seraient prêts et attelés en une seconde. Mais dans le Tyrol on ne livre rien au hasard. « S'il n'allait pas arriver de voyageurs! » se dit l'homme de la montagne. Et tranquillement il laisse les auxiliaires à l'écurie; il faut les chercher, les harnacher, les amener et les atteler; nous pouvons donc à loisir grimper un premier étage où un vaste balcon en bois, donnant sur un paysage merveilleux, nous attire d'ailleurs.

Rien n'est plus souriant et moins pittoresque que l'intérieur de cette auberge; l'escalier, les boiseries de la chambre, les grandes tables et les larges bancs, tout est en sapin, fraîchement lavé. Mais du balcon, où la vigne vierge rampe le long des poutres sur lesquelles s'appuie le toit, pour retomber ensuite en ger-

bes touffues, quelle admirable vue sur la vallée de l'Inn! A nos pieds, dans une verte prairie, coule la rivière, gaie et pimpante, tandis qu'en face de nous, au-dessus des hauteurs boisées, s'élèvent des rochers de granit d'une forme sévère, et qu'à notre droite, dans la direction de Hall, la magnifique vallée est fermée par les Alpes d'Innsbruck au delà desquelles se montre la chaîne bleue des Alpes de Stubay avec ses glaciers et ses neiges éternelles. A travers les échappées de la vigne vierge du balcon qui lui sert de repoussoir, le paysage apparaît en tableaux isolés les uns des autres; c'est comme une galerie de peintures où la vue des cimes alterne avec la joyeuse verdure de la plaine. Ici nous apercevons le pâturage dans la montagne avec le sombre chalet de la bergère, encadré dans le sapin presque noir qui se découpe sur le ciel bleu; là-bas ce sont les tons blancs d'une finesse incomparable qui scintillent au haut des Alpes et nous indiquent les plateaux neigeux; plus loin encore, à notre gauche, ce tableau est tout autre et nous montre, assis sur la cime d'un rocher, l'antique manoir, où grimpe le lierre en masses imposantes. Ce n'est qu'en se penchant sur la balustrade que l'on aperçoit la vallée dans son ensemble et que tous ces délicieux paysages que nous avons vus d'abord encadrés dans la vigne vierge se confondent en un vaste et majestueux panorama.

A la longue, les Tyroliens sont parvenus à atteler les deux chevaux de renfort, et, comme nous avons vidé le flacon de cristal, dans lequel on nous a servi le vin rouge du pays, nous remontons dans l'ancien landau et l'ascension commence.

Cette montée de Jenbach est vraiment aussi curieuse

que désagréable, car les paysans y ont semé des cailloux pointus qu'ils laissent au touriste le soin d'enfoncer dans le sol pour lui donner plus de solidité, et quand les roues passent là-dessus, les gémissements de la pierre écrasée se confondent avec les sùupirs des ressorts en une harmonie sauvage, qui rappelle à merveille l'art de Richard Wagner. Nous voici dans cette forêt de sapins que nous avons vue d'en-bas, car la montée de Jenbach la coupe en deux. Flanqués sur la montagne, construits sur les hasards du terrain qu'on n'a pas pris la peine de niveler, se penchent vers nous les chalets des bourgs comme s'ils voulaient nous saluer au passage. En bonds audacieux, le torrent de Kasbach descend de la hauteur et alimente les nombreux et pittoresques moulins en bois, couverts de mousse ; aux grincements des ressorts vient se joindre le tic-tac du moulin, perché sur un rocher ou dans les sapins selon le cours capricieux du torrent ; la roue en tournant dans l'eau remplit des baquets qui y sont adaptés et qui, arrivés au niveau le plus élevé, déversent sur les coteaux, où sont les pâturages, des filets argentés qui coulent à travers la verdure, pour rejoindre plus bas le torrent avide de reprendre ce qu'il a donné plus haut. Autour de chaque chalet est un petit terrain où, dans un enclos de planches pourries, broute la chèvre agitant, à chaque soubresaut, la sonnette suspendue à son cou ; ce tintement joyeux a je ne sais quoi de doux et d'agréable dans cette solitude ; du haut des rochers qui se dressent au-dessus de nous, d'énormes blocs de granit semblent vouloir se détacher ; de nombreux tableaux votifs cloués sur les arbres, à la mémoire des paysans

qui ont péri dans la tourmente, nous montrent, dans toute la naïveté d'une palette campagnarde, des scènes douloureuses où tantôt l'on voit un homme écrasé par le rocher, tantôt un enfant qui a trouvé la mort dans les débordements furibonds du torrent, et des légendes écrites au bas de ces *ex-voto* racontent les détails de l'accident en même temps qu'elles invitent le touriste à prier pour le repos du défunt.

Il y a une heure à peine que nous avons quitté le chemin de fer dans la vallée et déjà il nous semble que nous sommes au bout du monde, tant ce paysage, à la fois sévère et gracieux, ressemble peu à tout ce que nous voyons ailleurs. Heureusement le télégraphe n'a pas encore pénétré jusqu'ici, cet affreux télégraphe, dont les fils, courant sur de longs poteaux, font que tous les paysages finissent par être identiques. Ces noirs chalets qui se penchent à droite et à gauche suivant les caprices du terrain, Robinson dans son île ne les eût pas construits autrement avec des troncs d'arbres et des planches; mais les fleurs qui poussent sur les rebords de ces petites fenêtres, juste assez grandes pour laisser passer un baiser, prouvent que la jolie fille qui demeure là-haut n'a pas la philosophie de Crusoë et que, le soir venu, elle attend un être d'un autre sexe qui, grimpant le long de la boiserie jusqu'à la galerie de bois du premier et seul étage, passe ses deux bras autour du joli cou de sa Tyrolienne, et appuie ses lèvres brûlantes sur les siennes. C'est l'éternelle scène du jardin de Faust avec cette différence qu'ici Marguerite a les formes très-développées et que le vent, soufflant dans la forêt de sapins, remplace l'inspiration de Gounod.

Là-haut, au bout de cette montée pittoresque, derrière laquelle, à mesure que nous nous élevons, nous voyons surgir des masses toujours plus imposantes de rochers, est un charmant et naïf village tout plein de chalets. Sur chaque toit est la cloche qui, à l'heure du souper, rappelle le travailleur des champs. En hiver, quand la tourmente est déchaînée et que les neiges enlevées par l'ouragan menacent d'ensevelir tout à fait le village, déjà couvert d'une couche blanche qui lui arrive au mois de novembre pour ne le quitter qu'au retour du soleil de mai, toutes ces clochettes se mettent à tinter pour conjurer le danger suspendu sur le hameau. La fontaine creusée dans un tronc d'arbre, sans laquelle le village tyrolien n'est pas complet, se montre à Eben, c'est le nom de l'endroit, enjolivée par une Cérès en bois peint qui rappelle l'enfance de l'art; faite comme une enfant du Tyrol, dont le sculpteur local s'est inspiré, la déesse balance son gros torse sur de toutes petites jambes; elle a la jupe rouge et le corsage noir du pays et sur sa face pâle deux couches de vermillon, appliquées aux pommettes, indiquent qu'elle jouit d'une parfaite santé.

C'est dans l'église modeste de ce village qu'est enterrée la célèbre Tyrolienne, sainte *Nothburga*, que je vais avoir l'honneur de présenter au touriste; il peut d'ailleurs, dans une vitrine, contempler les ossements, enjolivés de fleurs et de pierres multicolores, de la digne créature promue d'humble servante au rang de bienheureuse. Elle est née dans cette pittoresque ville de Rottenburg, que nous avons vue dans la vallée inférieure de l'Inn, en venant de Kufstein. A dix-huit ans, elle entra au service de la châtelaine de Rotten-

burg, résidence dont on ne voit plus que les ruines pittoresques en face de Jenbach. C'était en treize cent et je ne sais plus combien, car j'ai oublié les fractions. Modeste, résignée, comme si elle pressentait de si glorieuses destinées, Nothburga était un modèle de toutes les vertus. Les restes de la table opulente du château, elle les portait aux pauvres de la vallée malgré la défense de la châtelaine, femme avare, hautaine et cruelle, disent les historiens qui ne l'ont pas connue. Chassée pour avoir trop aimé les pauvres, la servante vint au village d'Eben, où elle entra au service d'un paysan, dont on montre encore la maison au touriste. Ce paysan ne croyait ni à Dieu ni à diable, et voulut forcer sa servante à travailler même le dimanche. Un jour que le rustre allait visiter ses gens qui piochaient sa terre, l'angélus sonna à l'église d'Eben, et Nothburga s'agenouilla pour prier. Jusqu'ici cette histoire est très-simple, mais je préviens le lecteur qu'elle va se compliquer désormais. Furieux, le paysan reproche à sa servante de perdre un temps précieux en inutiles prières. A ces mots, Nothburga se lève indignée et lance dans l'espace la serpette qu'elle tenait encore dans les mains. O miracle ! la serpette resta suspendue dans les airs, où, du reste, on ne la voit plus de nos jours.

Pendant ces événements, la châtelaine de Rottenburg était morte et son mari inconsolable passait son temps à chasser dans la montagne. C'est là qu'il rencontra Nothburga qui, après son premier miracle, avait quitté le paysan. Saisi de pitié à la vue de cette pauvre fille, le seigneur la reprit à son service où elle mourut au commencement du quatorzième siècle.

Avant d'expirer, Nothburga avait exprimé le désir qu'on placât son corps sur une charrette attelée de deux bœufs et qu'on l'enterrât à l'endroit où les bœufs s'arrêteraient.

Ainsi fut-il fait, et derrière la charrette marchaient le comte, ses serviteurs, ainsi que l'aumônier de Rottenburg. L'attelage descendit la montagne avec son précieux fardeau et se dirigea vers l'Inn, qui s'empressa d'arrêter le cours de ses eaux afin que les bœufs, le chevalier et le corps de Nothburga pussent gagner l'autre rive sans se mouiller seulement la plante des pieds. Une fois là, les bœufs traversèrent Jenbach et remontèrent le cours du torrent jusqu'à Eben. Dans ce village, devant l'église, ils s'arrêtèrent subitement, et tournant à droite s'avancèrent jusqu'à l'autel où, sans le secours des hommes, ils déposèrent les restes mortels de Nothburga; après quoi ils retournèrent tranquillement à l'étable du château comme de bons bœufs modestes qu'ils étaient et sans se douter qu'ils venaient d'accomplir un acte historique dont on parlerait encore au dix-neuvième siècle.

Dans les caveaux de l'église d'Eben, sainte Nothburga reposa tranquillement de 1313 à 1718, c'est-à-dire plus de quatre siècles, quand, dit M. Steub, l'un des historiens les plus compétents du Tyrol, les paysans se demandèrent tout à coup pourquoi les ossements de la sainte ne se trouvaient pas, comme dans d'autres églises du Tyrol, dans une vitrine sur le maître-autel. Une députation se rendit auprès de l'évêque de Brixen pour demander au prélat l'autorisation de déterrer les restes mortels de la sainte servante; l'évêque nomma une commission chargée

de surveiller cette exhumation, et, après avoir, pendant sept jours, remué la terre dans les caveaux, les paysans d'Eben trouvèrent enfin un tas d'ossements, que la commission reconnut pour avoir jadis appartenu à sainte Nothburga. La découverte fut saluée par les détonations de toutes les vieilles carabines que, pour la circonstance, on décrochait du mur. Le comte de Tannenberg fit transporter ces reliques dans son palais, et sa mère, sa femme et ses sœurs furent assez heureuses pour en réunir les fractions en un beau squelette, dont elles incrustèrent les côtes de pierres fines, remplaçant les yeux par des rubis et les dents par des émeraudes.

Ainsi restaurés et embellis de broderie et de pierres, les restes mortels de Nothburga furent rendus à la commune d'Eben. L'évêque de Brixen avait traversé le Brenner avec un cortège de prêtres et de laïques pour conduire la sainte du château du comte Tannenberg à l'humble église de village, où on peut encore la voir aujourd'hui. Depuis, quelques savants ont osé prétendre que les ossements officiellement reconnus comme ceux d'une sainte ont, dans le temps, appartenu à un inconnu du sexe masculin; mais ces calomnies n'ont pas un instant ébranlé la conviction des habitants d'Eben et j'engage vivement le voyageur à ne pas émettre le moindre doute sur l'authenticité de ce squelette; autrement il courrait le risque d'être jeté du haut du rocher dans la vallée, ce qui le priverait du plaisir inestimable de visiter le beau lac, qui, à une faible distance du village, est encaissé dans les rochers. Une demi-heure après avoir quitté sainte Nothburga, nous voyions les eaux bleues à travers

les arbres fruitiers qui encadrent le petit village de Buchau.

Nous reviendrons plus tard par la route qui longe la droite du lac Achensee. Pour le moment nous attend sur l'autre rive l'hôtel de Pertisau, encombré par une foule de baigneurs qui y viennent passer la belle saison au haut de la montagne, sur les bords de l'un des plus beaux lacs du Tyrol. Quand je dis : au haut de la montagne, il ne faut pas prendre ceci à la lettre, car, quoique nous soyons à trois mille pieds au-dessus du niveau de la mer et à dix-sept cents pieds au-dessus de la vallée de l'Inn, nous ne nous trouvons en réalité que dans une nouvelle plaine encadrée par les Alpes calcaires d'une incomparable beauté qui descendent à pic dans le lac. Pendant la nuit, quelques gouttes de pluie étaient tombées sur la vallée, ce qui signifie qu'il neigeait sur la montagne en plein été. En effet, les cimes de cette longue chaîne de rochers, étreignant le lac comme une ceinture, étaient couvertes d'une couche blanche, qui faisait paraître le lac d'un ton bleu foncé.

De Buchau, nous avons traversé le lac dans une de ces embarcations à fond plat, conduite par une jeune Tyrolienne aux bras nerveux. Son costume pittoresque, le corsage en velours lacé sur la poitrine avec ses chaînes en argent, la jupe bleue, les bas de laine rouges, malgré la chaleur, et le chapeau pointu à larges bords, ombrageant un teint frais et des lèvres roses, entre lesquelles se montraient trente-deux dents admirables, tout cela inspira un étudiant d'Innsbruck à ce point qu'il voulut embrasser le Tyrol tout entier en la personne de cette jolie enfant. Mais il n'avait pas

plus tôt passé ses bras autour de la taille de la Tyrolienne, qu'en échange de sa tendresse, il reçut de la main calleuse de cette canotière un de ces gracieux soufflets qui, de la barque, le renvoya comme par enchantement sur la terre ; après quoi la Tyrolienne, riant aux éclats, d'un tour de rame prit le large et laissa l'étudiant à Buchau. En vain tous les voyageurs embarqués, nous étions dix, invoquèrent-ils la clémence de cette jeune fille ; rien n'y fit ; de loin encore nous vîmes l'étudiant agiter une pièce d'argent au soleil pour dire à la batelière qu'il était prêt à lui offrir des excuses sous la forme d'une gratification ; la belle enfant riait toujours, et ramait avec plus d'entrain vers Pertisau. Ce n'est pas sans un profond sentiment de pitié que nous aperçûmes encore le pauvre garçon sur l'autre rive, quand déjà nous mettions pied à terre pour déjeuner à l'hôtel qui se mire dans les eaux bleues du lac.

Mes amis et moi, nous avions en route préparé le menu ; d'avance nous avions discuté les plats les uns après les autres. L'un avait absolument voulu manger du chamois, l'autre un beafsteack, le troisième des côtelettes ; qu'il y aurait des truites du lac, cela ne faisait pas question ; enfin, depuis une grande heure que l'air de la montagne avait insufflé dans tous les estomacs le désir d'un succulent déjeuner, nous savourions à l'avance toutes les voluptés d'une table exquise. Laissant le lac et toutes les beautés de la nature, je me dirigeai en ambassadeur vers la cuisine où, sur un grand feu de bois, une rangée de casseroles se montra à mes yeux émerveillés :

— Avez-vous du chamois ? fut ma première question.

— Oui.

— Eh bien, servez-nous du chamois pour quatre !

A ces mots, les trois cuisinières échangeaient un regard dont je ne compris pas toute la douloureuse portée.

— Après le chamois, vous nous servirez des côtelettes, car je présume que vous avez des côtelettes.

La cuisinière en chef, en train de remuer avec une grande cuiller en fer-blanc je ne sais quoi dans une casserole, laissa tomber la cuiller par terre et s'écria :

— Du chamois ? des côtelettes ? Ah ! çà, vous êtes donc fou !

En parlant ainsi, cette estimable Tyrolienne, qui avait déjà doublé le cap de la cinquantaine, me lança un de ces regards où se lisaient la colère et l'indignation.

— Du chamois ! reprit-elle ; des côtelettes ! Seigneur Dieu, un vendredi !

Je compris tout ; cette journée fatale du vendredi devait nous porter malheur. Je n'en pouvais plus douter, quand, me toisant avec un regard de mépris qu'elle ne se souciait pas de dissimuler, cette virago me déclara que, depuis trente ans qu'elle faisait la cuisine à Pertisau, aucun voyageur ne lui avait fait l'injure de demander de la viande un vendredi :

— Mais que voulez-vous nous donner à déjeuner ? repris-je avec une certaine humilité.

— Vous déjeunerez avec les autres, et si cela ne vous va pas, allez ailleurs !

Les autres, c'étaient les baigneurs ! Aller ailleurs, c'était bientôt dit, mais où ? Là-bas, de l'autre côté et

à l'extrémité du lac, je voyais bien quelque chose qu'on m'avait dit être un hôtel, mais il ne fallait pas moins d'une heure pour y aller en barque et la cloche retentissait en ce moment pour appeler les baigneurs à la table d'hôte. Adieu le chamois rêvé ! En un instant l'idéale côtelette s'évanouit devant la réalité du vendredi ! Plus rien que l'inconnu ! Il était une heure et depuis le premier rayon du soleil nous étions debout. Mes compagnons de voyage écoutèrent mon récit sur la scène de la cuisine avec une exaspération qui bientôt fit place à un complet abattement, et, comme des condamnés à mort, nous nous acheminâmes vers la salle à manger où une centaine de baigneurs Bavaois et Tyroliens avaient pris place autour de deux longues tables, couvertes pour toute nappe d'une toile cirée. Bientôt on nous servit une soupe maigre où nageaient d'énormes boulettes ; puis un mets national, une sorte de macaroni noyé dans du beurre, puis des pommes de terre en robe de chambre et encore du beurre ; ensuite un plat sucré, et ce fut tout !

— Comment ne protestez-vous pas contre ce dîner maigre ? demandai-je à mon voisin de table.

— C'est l'usage dans la montagne, me répondit-il avec une admirable philosophie. Le vendredi nous faisons un exécration dîner, mais les autres jours de la semaine la table est parfaite. Vous verrez si vous restez quelque temps.

— Quelque temps ! m'écriai-je avec une certaine stupeur.

— Pourquoi pas ? reprit le voisin ; moi-même, j'y suis bien depuis deux mois, et presque toutes les per-

sonnes que vous voyez à cette table passent ici la belle saison. Les eaux du lac sont très-bonnes, l'air de la montagne est exquis. Quand je ne mange pas je dors, et quand je ne dors pas je travaille.

Et ce voisin, se démasquant tout-à-coup comme géologue, me raconta comment il passait ses journées dans la montagne à la recherche de je ne sais quelle pierre qui ne se trouve pas ailleurs ; c'était la troisième année qu'il venait du fond de la Silésie pour chercher sa pierre qu'il ne désespérait cependant pas de découvrir un jour ou l'autre. En passant, il me fit l'histoire de Pertisau, propriété d'un couvent voisin, me parla de plusieurs Sigismond qui ont régné au quinzième siècle, ainsi que de quelques Adalbert du seizième, à qui j'eusse certainement préféré un beafsteack aux pommes, et finit par me confier que, lors du fameux tremblement de terre de Lisbonne, le niveau des eaux du lac avait subitement baissé de quatre pieds. Quand je pense encore, au moment où j'écris ces lignes, à cette conversation infernale, bourrée de citations historiques et de fragments scientifiques, je tremble de colère. Comment ! depuis le matin on est debout ; on a vu le soleil se lever sur la vallée admirable de l'Inn et dissiper peu à peu les brouillards qui tenaient enveloppé le plus délicieux paysage que je sache ; on a vu, à travers la brume ensoleillée, paraître la verte prairie, le rocher, la forêt, puis les neiges éternelles et les glaciers ; on a pénétré dans les flancs de la montagne ; on a vécu dans la solitude ; on a contemplé la nature sous tous ses aspects, depuis le plus doux jusqu'au plus terrible ; on a le cerveau plein de souvenirs et l'âme remplie de grandes sensa-

tions, et il est des hommes qui ont vu tout cela et n'ont éprouvé que le désir de savoir si Sigismond est mort le 13 avril ou le 11 mai 1378 et qui osent l'avouer! Avec quelle joie on quitte ces monstres et combien l'on est heureux d'oublier les turpitudes de la créature devant les splendeurs de la création! Avec quel empressement j'entraînai mes compagnons de voyage dans la barque, en criant au batelier :

— Allez!

— Faut-il vous conduire à Scholastica? demanda-t-il.

— Allez où vous voudrez.

Le lac qui semblait agité sur le bord, où ses eaux, sous l'impulsion d'une douce brise, se brisaient contre la terre, reprit son calme, quand, après quelques coups de rame, nous fûmes à l'abri du vent au pied des magnifiques rochers. Du déjeuner manqué, il ne fut plus question, tant cet admirable paysage accaparait notre pensée par toutes les séductions de la fantaisie; devant nous, se dressant tout droit, à plus de 3,000 pieds au-dessus du niveau du lac, les superbes pics, le *Rabenspitz* et l'*Unnütz*, dominaient la magnifique chaîne des Alpes. Les eaux étaient si limpides à l'ombre des rocs que, près du bord, on pouvait compter les cailloux à une profondeur de plus de vingt mètres; au-dessus de nous le ciel bleu, éclatant au soleil, sur lequel se découpaient les géants de granit qui semblaient nous menacer de leurs bras. On ne se figure pas ce qu'il y a de charmes dans cette promenade solitaire, à trois mille pieds au-dessus de la mer, sur la nappe calme de ce lac splendide, les Alpes au-dessus de nous, quand on plane entre les cimes et la vallée, sur ces eaux bleues dont la profondeur, à

quelques points, est de plus de huit cents mètres.

Oui, tous nous éprouvions le même recueillement devant de telles beautés. Comme si nos âmes répondaient à un même besoin de calme, sur quatre voyageurs que nous étions, trois demandèrent en même temps qu'on cessât de ramer; le bruit de l'eau soulevée par les rames et retombant dans le lac nous distrayait de notre absorbante contemplation. Pas un bruit de voiture, pas un pas de cheval ni de piéton ne devait nous troubler ensuite, car le côté du lac que nous longions en ce moment est inabordable; tout droit, les murs de granit sortent des eaux et montent vers le ciel; pas la moindre place pour une habitation si modeste qu'elle soit, pas un pêcheur, pas une barque en dehors de la nôtre. Ah! je vous jure bien que, dans ces moments d'extase devant la nature, les Sigismond et les Adalbert des siècles passés jouent un rôle bien effacé. On a beau se dire que tout cela est fait pour le plaisir de cet être chétif qui, dans sa barque fragile, glisse sur l'eau, notre orgueil est terrassé par la majesté de telles splendeurs. Malgré nous, courbant le front, le cœur serré sous le coup d'indescriptibles émotions, nous nous demandons qui a raison de ceux qui ne croient qu'à la création ou des autres qui croient en même temps au Créateur. Cette légende tyrolienne de l'Achensée, qui nous fit sourire le matin, quand, au village d'Eben, nous l'entendîmes de la bouche d'un touriste, elle nous revenait alors à la mémoire et nous faisait rêver.

Là où se trouve aujourd'hui le lac, dit la légende, il y avait autrefois une magnifique prairie, au milieu de laquelle s'élevait un grand village; mais les habi-

tants avaient à ce point perdu le respect de Dieu, qu'ils jouaient aux dés sur les marches de l'église, tandis qu'à l'intérieur le prêtre disait la messe devant les banquettes. Un jour qu'ils se livraient à ce plaisir sacrilège, l'eau sortant de la terre se répandit sur la plaine et engloutit le village et ses habitants. Par les calmes nuits d'été, le pêcheur entend souvent les cloches du village maudit sonner dans la profondeur des eaux.

Après avoir longé le lac dans toute son étendue depuis Pertisau, nous le traversâmes à son extrémité où se trouve l'hôtel de Scholastica. Si le touriste désire savoir d'où vient ce nom étrange, je lui dirai volontiers qu'il est celui de la Tyrolienne qui a fondé ici la petite auberge. On disait à Innsbruck et dans les environs : « Nous irons dimanche au lac dîner chez Scholastica ! » Et voilà comment ce nom s'étale aujourd'hui sur les murs de l'hôtel qui se baigne dans les eaux bleues de l'Achensée ; il a encore cet avantage que les personnes qui craignent l'eau peuvent s'y rendre à pied ou en voiture. Nous y avons envoyé la nôtre, tandis que, traversant le lac, nous courions à la recherche du chaamois ; de ce côté du lac, comme de l'autre, on avait observé le vendredi ; dans la salle à manger, ornée de nombreuses lithographies représentant soit Andréas Hofer, soit des sujets bibliques, quelques touristes se régalaient de cette même soupe maigre aux boulettes de farine dont nous avons fait la connaissance sur l'autre rive. Parmi eux se trouvait l'étudiant que le soufflet tyrolien avait de la barque rejeté sur la terre de Buchau et qui, après avoir attendu pendant une heure le retour du canot, s'était décidé à aller à pied

jusqu'à Scholastica; il nous reconnut et nous parla de sa mésaventure, qu'au reste il prenait assez gaîment.

— Voyons, lui dis-je, vous qui connaissez ce pays, comment vous exposez-vous à révolter de la sorte la vertu de ces demoiselles ?

— La vertu ? fit-il, vous en prenez à votre aise. De ce qu'une femme donne un soufflet à un galant homme il ne s'ensuit point qu'elle ne réponde pas par un baiser aux avances du rustre de son choix. Comme mon témoignage pourrait vous paraître suspect après la gifle que j'ai eu l'honneur de recevoir, vous ferez bien de vous informer ailleurs avant d'affirmer que sainte Ursule a recruté dans le Tyrol les onze mille vierges qu'elle a conduites à Cologne. Seulement, et j'ai eu tort de l'oublier, les montagnards ont le patriotisme de l'amour. Cela se passe entre Tyroliens. Quand vous irez dans le Zillerthal, car je présume que vous ne manquerez pas de visiter cette curieuse vallée, n'oubliez pas de demander des renseignements sur l'amour dans le Tyrol. Toutes les jolies filles ne sont pas bierbégueules au fond, mais elles ont un but : le mariage; du touriste qui passe, elles ne se soucient point; elles lui montrent leurs dents blanches et lui adressent leur plus gracieux sourire, mais là s'arrête leur complaisance; le reste est pour le Roméo en sabots qui, la nuit venue, sort de son chalet, se glisse à quatre pattes à travers le village, escalade l'enclos de la maisonnette où dort la bien-aimée, et grimpe le long des poutres et des planches jusqu'au balcon de cette Juliette des Alpes. A ces filles il faut l'amour romanesque, l'amour avec escalade et effraction qui n'est qu'un à-compte sur le mariage.

Ainsi parlait l'étudiant, et, tous renseignements pris, je dois lui rendre cette justice qu'il a dit la vérité.

Cependant, l'heure était venue où il fallait quitter Scholastica pour retourner à Jenbach, car nous voulions, ce soir-là, aller coucher dans un des bons hôtels d'Innsbruck pour revenir le lendemain sur nos pas vers le Zillerthal. Nous montâmes dans la voiture et nous suivîmes la route pittoresque qui de là conduit au village de Buchau, route en éternelle lutte avec les éléments. Tantôt, au printemps, l'avalanche descend de la montagne et en emporte un morceau ; tantôt le torrent, ennuyé de toujours couler dans le même lit, cherche, en débordant, un autre passage, et précipite sur la route un bloc de rocher et des sapins qu'en passant il s'est amusé à déraciner. Aussi, le chemin montre-t-il de nombreuses traces des dernières dévastations, et parfois la voiture passe sur des ponts suspendus au-dessus du lac, qui chancellent sous les pas des chevaux. Mais ces coteaux boisés là-haut, cette magnifique chaîne de rochers de l'autre côté, et le lac d'un bleu foncé depuis que le soleil a disparu derrière la montagne, tout ce paysage, à la fois souriant et terrible, est si magnifique, que les cahots de la voiture sautant par dessus les cailloux, et les grincements de ces barres de fer qui furent des ressorts dans leur jeune temps, ne peuvent pas troubler un seul instant notre joie. A Buchau, en face de Pertisau, à l'emplacement désormais historique où l'étudiant avait reçu son soufflet, nous jetons un dernier regard sur le lac et l'hôtel à la table d'hôte maigre ; puis nous disons adieu à ce beau panorama pour descendre à Jenbach.

Le soir est venu ; dans cette forêt de sapins qui

couvre la montagne, tout est calme et tranquille ; les roues des moulins ne tournent plus, le Kasbach seul, en descendant sur son lit de rochers, trouble cette solitude ; parfois on entend de loin les sonnettes des troupeaux qui rentrent au gîte ; les cloches, sur tous les chalets, tintent gaiement et appellent les travailleurs des champs. Les fenêtres s'éclairent, et, à travers les vitres, on voit les familles en prière devant la grande table, où d'une immense casserole s'échappent les doux parfums de la soupe. Plongés dans le crépuscule, arbres et rochers prennent des formes indéfinies, et les pics disparaissent déjà dans les nuages qui les enveloppent ; les brouillards du soir se sont étendus sur la vallée silencieuse ; mais à travers la nuit, qui couvre la plaine au moment où nous arrivons à Jenbach, on voit à l'horizon comme une ligne de feu qui, de seconde en seconde, s'efface et disparaît : ce sont les neiges et les glaces du Stubay, où court un dernier rayon du soleil couchant.

II

LE VAL DU ZILLERTHAL

Où le maître de poste de Jenbach déniché un landau. — Le postillon en fête. — Ce que c'est que la vallée du Zillertal. — La tyrolienne sur le cornet à piston. — Rothholz. — Entrée dans le Zillertal. — Les deux églises de Schlitters. — Vie intime dans les chalets. — Les bons paysans de la vallée. — Guitares et cithares. — Le père Léo et son auberge. — Un virtuose qui ne sait pas la musique. — Vin du Tyrol assaisonné d'un concert. — La famille musicale. — L'instrument de bois et de paille joué par un menuisier. — L'église de Fügen. — Sainte Walpurga déguisée en Tyrolienne. — Les auberges du Tyrol. — Vue du balcon de la poste. — Le glacier Ingent. — Le temps passé et le temps présent dans le Zillertal. — Une servante qui a chanté à l'Exposition de 1867. — De Zell à Mayerhofen. — Ce qu'on pense du soda-water en Tyrol. — Les mulets-acrobates. — Le chemin infernal du Pont-du-Diable. — Les glaciers des Alpes Centrales. — La nuit dans la montagne. — La salle basse à l'auberge. — Concert vocal et instrumental dirigé par un postillon. — Le chasseur diabolique. — Le cocher fraternise avec son maître. — Quatuor tyrolien. — Le diable à l'auberge de village. — Le tyrolien amoureux et le chasseur du Zillertal. — Un bal très-intéressant. — Un ballet dans le village de Mayerhofen. — Mèrante dans la montagne. — Départ de Mayerhofen.

Comme nous ne nous soucions pas de passer la nuit à l'hôtel de Jenbach, nous avons fait comme les touristes qui ne dédaignent pas le confort de la vie ; par le dernier train nous étions allés coucher à Innsbruck pour revenir le lendemain sur nos pas jusqu'à Jenbach

et nous rendre de là dans la vallée du Zillerthal. Sur le conseil de l'hôtelier, et nous souvenant de notre excursion de la veille, nous avions cette fois eu le soin de retenir notre voiture.

Le maître de poste nous avait traités comme des princes. A la gare nous attendait un landau, un vrai landau, attelé de deux bêtes vigoureuses. Le postillon avait fait un petit bout de toilette à notre intention ; la perspective d'un bon pourboire était certainement pour beaucoup dans sa tenue ; il avait endossé l'habit des dimanches, mis un bouquet de fleurs des Alpes sur son chapeau et portait en bandoulière le petit cor à piston sur lequel il comptait exécuter les airs nationaux de son pays.

Cette visite au Zillerthal n'avait cessé de nous préoccuper depuis notre départ pour le Tyrol, car nous savions que cette vallée était habitée par la population la plus gaie, la plus cordiale ; c'est du Zillerthal que viennent presque tous les Tyroliens à chapeaux pointus qui parcourent le monde, ornés d'une guitare ou d'une cithare, et qui exportent les jolis airs tyroliens que vous savez. Quand ils ont fait une petite fortune dans les brasseries allemandes, ces chanteurs ambulants rentrent dans leur vallée, y achètent un coin de terre qu'ils cultivent, et ne font plus de la musique qu'aux longues soirées d'hiver, quand, se réunissant devant l'âtre où brûle le sapin, ils s'amusent entre eux. Cet instinct du voyage fait que l'habitant du Zillerthal est de beaucoup plus intelligent que les autres races du Tyrol ; d'aucuns ont joui dans leur temps d'une certaine célébrité ; ils ont parcouru l'Allemagne, l'Autriche, la Russie, l'Angleterre et la France, et racon-

tent pittoresquement à leurs compatriotes les merveilles de l'Univers; les souvenirs de leurs aînés ne leur suffisent point, et ils ne vivent pas, comme les autres Tyroliens, loin de tout contact avec l'humanité.

En été, ils voient affluer dans la vallée le flot des voyageurs, qui, de préférence, s'arrêtent dans le Zillertal pour y entendre, exécutées dans la perfection, les fameuses tyroliennes dont il est le conservatoire. La race est belle quand elle n'est pas affligée de ce fléau de la montagne qu'on appelle le goître, plus rare ici d'ailleurs que dans les autres contrées du Tyrol. Le postillon qui nous conduisait était un superbe échantillon du Zillertal; c'est bien là le Tyrolien tel que nous nous le représentions, grand, svelte, d'une carrure athlétique, les dents superbes et le regard franc et ouvert qui commande la confiance; enfant du pays, il paraît heureux de nous conduire dans sa vallée et de nous en montrer les beautés.

Décidément, notre dépêche a produit un certain effet, car, en passant devant sa demeure, nous voyons venir à nous le maître de poste qui s'informe si nous sommes satisfaits, et recommande au postillon de nous mener bon train. Pour la somme de cinquante francs, le landau, les chevaux et le cocher sont à nous pour deux jours; c'est à prendre ou à laisser; mais, comme un refus nous exposerait à faire le voyage dans l'abominable coucou que l'on a la prétention d'appeler un omnibus, nous ne marchandons point, et une bonne poignée de mains du montagnard nous récompense de notre générosité. Puis le postillon pousse un cri sauvage, et aussitôt les chevaux, à la voix de leur maître, partent de ce petit trot qui nous prouve sur l'heure

qu'ils ne sont pas disposés à prendre le mors aux dents. Nous passons sur la voie, nous longeons pendant un quart d'heure l'Inn que nous traversons sur le vieux pont de bois de Rotholz, village insignifiant; puis, à travers la cour d'un vieux château dont le propriétaire perçoit un péage, nous gagnons la route qui, au bas du rocher, conduit jusqu'au village de Strass, et, tournant à droite, nous abandonnons la vallée de l'Inn et nous entrons dans le Zillertal.

C'est une large vallée, une sorte de grande prairie que traverse la Ziller, petite rivière, dont les eaux vives et claires descendent des plateaux neigeux que l'on découvre à l'horizon; des deux côtés s'élève la montagne couverte de forêts de sapins et de riches pâturages de ce ton vert, savoureux, qui nous paraît si laid dans les mauvais tableaux, mais qui, dans la nature, est si charmant, si doux et jette une si grande gaieté dans le paysage un peu monotone et triste du Tyrol-Nord. Les chalets grimpent jusqu'au sommet de cette première chaîne au-dessus de laquelle se dresse, dans ses formes audacieuses, le pur rocher de granit. A notre gauche, flanquée sur le roc comme un fort, à l'angle des deux vallées de l'Inn et de la Ziller, la ruine du vieux château de Kropfsberg, superbe encore malgré ses murs délabrés, et là-bas, au bout de la vallée, perdu dans la verdure, scintille au-dessus des arbres le clocher du village de Schlitters. Le postillon, laissant flotter la bride sur le dos de son attelage, décroche le cor qu'il porte en bandoulière, nous regarde avec malice comme pour nous dire : « Comment trouvez-vous mon pays? » et salue le sol natal par une de ces tyroliennes dont les habitants du Zillertal ont le

secret. C'est ainsi que nous atteignons le village de Schlitters qui, de près, ne justifie point l'aspect gracieux et coquet que lui donne de loin le paysage qui l'encadre. Il n'est curieux que par l'histoire de ces deux églises que deux chevaliers ennemis des temps passés firent construire pour n'être pas exposés à se rencontrer, même à la messe. L'une de ces églises est encore debout; l'autre a été détruite pendant les guerres de 1809. Mais quoique Schlitters ne soit qu'un misérable hameau, la première fois que l'on traverse un de ces villages du Tyrol, tout vous y charme et vous séduit.

Voici le chalet en bois, noirci par la fumée et les intempéries de l'hiver; sur la place, si l'on peut appeler place cette rue s'élargissant un peu pour se resserrer dix pas plus loin, est l'antique fontaine, taillée dans un tronc d'arbre. Soit qu'ils reposent sur des fondations de troncs de sapin, soit que leurs sous-bassements se composent de pierres informes que la tourmente a fait descendre des hauteurs, ces chalets penchent à droite, à gauche, en avant, comme s'ils allaient s'écrouler, sans que le paysan prenne le moindre souci de leurs évolutions; sur la galerie en bois qui court autour du premier et seul étage, rampe la vigne vierge; sous le large toit fait d'écorces d'arbres que le vent emporterait si de lourdes pierres éparpillées sur la toiture n'offraient pas la résistance de leur poids, sont accrochés les traîneaux en attendant l'hiver. Dans les plus modestes de ces chalets, l'étable n'est séparée de la salle à manger que par une porte qu'on ne prend jamais la peine de fermer, ce qui fait que la vache, la chèvre, le Tyrolien, sa femme et ses enfants forment une seule et grande famille unie par

les plus tendres liens. Quand les enfants ne vont pas se rouler sur la paille pourrie de l'étable, la chèvre vient brouter les feuilles de choux dans la salle basse, et aux froides soirées d'hiver, la vache prend sa place devant lâtre, où flambe le tronc de sapin. Lorsque le chalet a un premier étage, on y parvient par une sorte d'échelle conduisant à la galerie qui fait le tour de la maisonnette et d'où l'on pénètre dans la chambre à coucher d'une propreté excessive, où, pêle-mêle, dort toute la famille, et où la vache et la chèvre ne manquent que parce qu'elles ne peuvent pas monter l'escalier.

Sur les chalets des gens à leur aise, des tableaux bibliques, peints par quelques badigeonneurs du village, témoignent des sentiments religieux de tous ces braves gens qui, pourvu que mûrisse la moisson et que pousse le bois, ne demandent rien ni à Dieu, ni aux hommes. Toutes ces voitures qui traversent la vallée ne leur inspirent aucun sentiment de jalousie. Ce qu'ils voient en l'étranger n'est point, comme ailleurs, la créature privilégiée connaissant les jouissances de la vie que ces déshérités ignorent, mais bien le touriste qui, de loin, vient s'enivrer de leur nature et de la sorte rend hommage au pays qu'ils adorent. Fiers de leur montagne, résignés et modestes, les paysans tyroliens n'ont point la haine du citadin qui vient les visiter; sur son passage, vieillards et jeunes gens se lèvent, ôtent leur chapeau, et de toutes les fenêtres du hameau on lui envoie le « Dieu vous salue, » qui va droit au cœur et fait que dans le Tyrol on se croit au milieu d'amis.

Dans les villages plus importants du Zillerthal, ce

n'est uéjà plus la même chose : les guitaristes, les citharistes et les chanteurs de tyroliennes, dans leurs voyages à travers le monde, ont laissé leur naïveté dans les cabarets et les cafés-concerts européens. Mais il est rare que, de retour dans la montagne, ils ne retrouvent pas, au contact de leurs compatriotes, cette antique simplicité et cette belle humeur sans affectation qui distinguent les habitants de cette vallée musicale. A Fügen, le premier grand village que nous rencontrons sur notre route, la principale auberge est tenue par celui que familièrement on appelle dans le pays le père Léo. C'est un homme de cinquante ans, Tyrolien dans toute l'acception du mot, qui croirait manquer à tous ses devoirs si, après avoir ouvert la portière de la voiture, il ne serrait pas la main du voyageur dans sa large main de montagnard.

Ne prenez pas le père Léo pour un rustre ; c'est un artiste, et il peut vous en conter de belles sur les succès qu'il a récoltés dans ses voyages à travers le monde. Ils étaient trois frères, qui, tout jeunes, quittèrent la maison paternelle, la guitare en bandoulière et de jolis airs tyroliens plein le gosier, pour s'en aller gagner leur vie, loin du pays natal. Entrez dans l'auberge, et vous trouverez sur les murs les portraits des trois frères Léo dans le costume national qu'ils portaient en cette soirée mémorable où, à Saint-Petersbourg, le czar de toutes les Russies daigna les entendre et les complimenter. Le père Léo vous dira ses voyages, et au souvenir de ses triomphes d'autrefois, vous verrez ses yeux s'illuminer de la flamme de l'artiste, car le père Léo est un artiste. Quoique aubergiste, il n'a pas de rival dans la vallée pour la

guitare et la cithare. Dernier survivant des trois frères, il est comme la gloire de son village. Le cithariste de la vallée que le père Léo a complimenté est envié comme le soldat qu'un maréchal de France décorerait sur le champ de bataille. Tant que le père Léo n'a pas consacré la réputation du guitariste, le Tyrolien de Fügen briguerait inutilement les bravos de ses contemporains. C'est que le père Léo sait bien ce qu'il vaut et qu'aujourd'hui encore, après avoir renoncé aux lauriers qui poussent sur les bords de la Newa, il jouit dans son pays d'une réputation à laquelle, de son vivant, aucun Tyrolien ne peut faire échec.

Pour le reste, le père Léo est la crème des hommes, qui sert au touriste le flacon en cristal où scintille le vin rouge du Tyrol, tout comme s'il n'avait jamais pincé de la cithare devant les têtes couronnées. Sur une table, dans un coin de son auberge, ce singulier instrument à vingt-huit cordes est toujours prêt à vibrer sous les doigts du vieillard. Fier de maintenir sa vieille réputation, heureux de faire applaudir son talent, du matin au soir, il est à la disposition du touriste qui l'honore de sa visite ; un geste et le père Léo s'installe devant sa table, passe l'anneau de fer à son doigt, et faisant vibrer, grâce à une pointe attachée à l'anneau, les trois cordes en acier réservées au chant, de l'autre main il s'accompagne sur les vingt-cinq cordes. On ne peut pas dépeindre l'effet de la cithare. On en subit le charme autant qu'elle vous irrite. Dans cette perpétuelle vibration des cordes il y a comme un bourdonnement qui agace les nerfs, en même temps que le son strident et clair des cordes métalliques ressemble à

la voix plaintive d'un enfant qui, égaré dans la montagne, chanterait les airs du pays pour appeler à son secours. Il ne faut pas entendre la cithare jouée dans les cafés-concerts par de faux Tyroliens ambulants.

C'est en plein Tyrol qu'il faut en éprouver l'enchantement, alors que déjà les beautés de la nature ont rendu l'âme accessible à toutes les poésies ; il faut entendre le père Léo, ce grand artiste qui, sans connaître la valeur d'une note, a deviné la musique avec son seul instinct d'artiste. Quand vous l'aurez écouté et applaudi, ne faites jamais à cet excellent homme l'injure de lui offrir de l'argent. C'était bon au temps où il parcourait le monde en compagnie de ses frères, mais aujourd'hui qu'il est aubergiste, il vend son vin, mais donne sa musique par-dessus le marché. Il n'est pas seul dans son auberge, ce brave père Léo. Revenu au pays, chargé de nombreux lauriers, possesseur d'une petite fortune, il a épousé une pauvre fille du village qu'il aimait. Deux jolies filles et un grand garçon sont le résultat de ce mariage. Tous trois ont hérité de leur père et maître des saintes traditions de la tyrolienne ! Quand, de sa puissante voix de basse-taille, le bon-homme appelle, ses filles accourent de la cuisine, son fils de l'écurie, et toute la famille, munie de guitares ou de cithares, entonne les airs du pays avec une finesse de nuances où l'on reconnaît la manière de maître Léo. Dans cette famille, tous ignorent la musique et tous sont musiciens. Le père, n'ayant jamais rien appris, n'a rien voulu apprendre à ses enfants. Aux longues soirées d'hiver, il leur a enseigné à manier les instruments nationaux sans note, par la seule intuition de la mélodie, et entendre cette famille d'artistes est

vraiment l'une des plus grandes jouissances d'un voyage dans le Tyrol. Il n'est pas d'habitant, dans les villages du Zillertal, qui ne joue soit de la guitare ou de la cithare, soit de cet instrument étrange fait de petits morceaux de bois de différentes longueurs et épaisseurs, reposant sur des traverses de paille. Sur la table se trouvait un de ces instruments.

— En jouez-vous? demandai-je au père Léo.

— Non! fit-il, mais le menuisier d'à côté est de première force.

— Et ce menuisier, peut-on le voir et l'entendre?

— Peut-être.

Aussitôt le père Léo dépêche son fils au menuisier et bientôt le virtuose se présente. C'est un grand et solide gaillard de trente ans environ, large d'épaules, à l'œil bleu, franc et ouvert. Tel qu'il était, il avait quitté son travail; les manches de sa chemise retroussées jusqu'au coude, il n'avait pris la peine ni de renouer sa cravate, qui flottait autour de son cou, ni d'ôter son grossier tablier bleu. Il nous salua, non sans quelque embarras, et, sans se faire prier longtemps, saisit les deux martelets en bois et frappa sur les touches qui produisaient des sons clairs comme ceux de deux verres s'entrechoquant. Il nous joua de la sorte deux tyroliennes ainsi que la Marche de Radetzki, et de ma vie je n'ai entendu de virtuose qui, plus que ce grand gars, eût le sentiment de la musique. Inutile de dire que, lui aussi, ne savait pas une note. Son art, car il était artiste, il l'avait appris d'un sien cousin à qui son père l'avait enseigné. Brave garçon! à mesure qu'il allait, remarquant notre satisfaction, il s'enflammait davantage! On voyait qu'il jouait pour l'amour de l'art

et la gloire de sa vallée, et, quand il eut fini, il refusa net le florin que nous lui offrîmes, ajoutant qu'il était largement récompensé de sa peine par l'honneur que nous lui fîmes en trinquant avec lui.

Après ce concert villageois, dont le souvenir est encore si plein de charme pour moi aujourd'hui que je voudrais communiquer mon émotion au lecteur, nous entrâmes en face de l'auberge dans l'église que l'on m'avait vantée comme contenant des œuvres d'un sculpteur du pays, Nissl, qui, me dit-on, faisait de la sculpture comme le père Léo de la musique, sans avoir jamais eu de maître. Mais ici j'appris à me méfier désormais de ces légendes rustiques, qui de l'imagination des paysans passent dans les guides. Non seulement Abraham et David, des deux côtés du maître-autel, n'ont rien de la grâce naïve d'un artiste primitif, mais encore les deux statues prouvent-elles que le Michel-Ange de Fügen a étudié l'afféterie dans les mauvaises œuvres du dix-huitième siècle.

Pour le reste, l'église m'a paru curieuse, quoique le moment fût mal choisi pour la visiter. On la badiageonnait de haut en bas, et les saints étaient remis provisoirement dans une petite chapelle. Le peintre, venu d'Innsbruck, était en train de dorer les étoiles sur le fond bleu de la coupole, tandis que son ouvrier repeignait les vêtements d'un saint Florian, étendu sur le gazon du cimetière. C'est que les Tyroliens dépensent d'énormes sommes pour leurs églises, et le premier étonnement où me plongeai, à Fügen, le luxe déployé dans la décoration du temple, devait se changer en stupéfaction quand, plus tard, en haut de la montagne, dans de misérables villages, je trouvai des

églises superbes, dorées et ornées de tableaux toujours curieux, souvent remarquables. Mais ce que le badigeonneur de Fügen n'avait pas encore repeint était vraiment charmant, surtout une chapelle du cimetière d'une admirable naïveté. On y voit un haut-relief en bois représentant le Christ au jardin des Oliviers, tandis que Judas et les sbires sortent des portes de la ville. C'est vraiment le pur chef-d'œuvre de l'art tyrolien. Le mépris que l'artiste inconnu témoigne pour la perspective donne une haute idée de la candeur de son âme. Le Christ et les Apôtres, au second plan, sont de grandeur demi-nature, tandis que le traître et ses acolytes du premier plan n'ont que quinze centimètres de hauteur. C'est la perspective renversée, comme dans les plus purs tableaux de l'art primitif. Sur l'autel de la chapelle adossée à l'église se trouve la figure de sainte Walpurga, patronne des paysans, que, dans l'exagération de leur reconnaissance, ces braves gens ont, de la tête aux pieds, vêtue à la tyrolienne ; la sainte a de vrais cheveux et un petit chapeau pointu qui lui sied à ravir ; il ne lui manque, pour être complète, que la guitare ornée de la bandoulière verte sur laquelle sont brodées des roses.

Quand nous revînmes de notre visite à l'église, le père Léo et sa famille se tenaient à la portière pour nous faire leurs adieux. Le menuisier était déjà retourné à ses rabots. Après avoir échangé un nombre considérable de poignées de main avec ces bons Tyroliens, nous montâmes en voiture, non sans avoir promis au père Léo de nous arrêter au retour dans son auberge.

De Fügen à Zell, petit bourg qui est la capitale du

Zillertal, la route traverse quelques jolis villages pleins de chalets pittoresques, comme *Ed*, *Fuining*, *Aderns* et *Kastenbach*; à notre gauche, pimpante et alerte, coule la Ziller. Tous ces villages, insignifiants par eux-mêmes, rehaussent cependant le charme du voyage, car, entourés d'arbres fruitiers, ils rompent la monotonie du sapin, qui donne à la vallée un aspect sévère dont la grandeur ne rachète pas toujours la monotonie. Déjà, au fond du paysage, miroitent au soleil les glaciers des Alpes centrales; depuis *Archan*, que nous venons de traverser, la route se rétrécit et la montagne prend des formes plus sauvages. Encore quelques minutes, et, quatre heures après notre départ de Jenbach, le postillon exécute une nouvelle tyrolienne qui annonce au maître de poste que des voyageurs distingués vont s'arrêter dans son hôtel.

Zell est le conservatoire de la tyrolienne. De ce bourg sont sortis tous les grands hommes, même le père Léo. La grande industrie de Zell est l'hôtellerie et la fabrication de Tyroliens pour l'exportation. Il est aussi difficile de calculer le nombre de citharistes et de chanteurs que Zell a envoyés de par le monde, que de compter les grains de sable sur le bord de la mer. Ailleurs on naît habitant du Tyrol, ici on naît Tyrolien dans le sens étroit et classique du mot; je crois que l'on y vient au monde avec un chapeau pointu, orné de plumes et de fleurs, et avec des bretelles vertes; dans ce village curieux, le premier bégaiement de l'enfant n'est pas pour le sein de sa mère, mais pour la cithare de son père. Les hommes sont de taille robuste, habiles aux exercices du corps, grands chasseurs, marcheurs et guitaristes; les femmes qui ont presque toutes de

très-belles dents, et dont beaucoup sont fort jolies, gâtent tout par le corsage qui leur remonte dans le dos et fait que la jupe prend naissance à quelques centimètres de la nuque.

Sauf dans quelques grandes villes, il ne faut pas s'attendre à trouver dans le Tyrol les magnifiques hôtels de la Suisse; cela dépasse rarement les proportions d'une modeste auberge, mais en n'exigeant qu'une petite chambre, dont la propreté est l'unique luxe, on peut, de confiance, coucher partout. On y dine même convenablement d'excellentes truites et de parfait chevreuil ou de chamois, le tout précédé d'une soupe médiocre, suivi d'un plat sucré où excellent les provinces autrichiennes, et assaisonné de ce petit vin rouge du Tyrol que l'on trouve très-bon une fois qu'on y est fait.

Presque tous les voyageurs passent la nuit à Zell, c'est l'exception qui quitte le village pour aller plus loin dans la montagne. C'est que ce bourg a une vieille réputation de gaité; sur trois maisons il y a une auberge, et le soir venu toutes retentissent des joyeux refrains de la montagne. Celle du maître de poste est particulièrement agréable parce qu'elle a un balcon en bois suspendu au-dessus de la rivière qui nous envoie la fraîcheur de son eau glaciale. Le patron, robuste gaillard aux cheveux roux frisés et pendant presque dans les yeux, vint nous recevoir sur le seuil de son hôtel, nous tendit la main comme à de vieilles connaissances, et nous conduisit au premier étage, par la salle à manger, sur les tréteaux qu'il appelle : balcon, et d'où l'on a une fort jolie vue sur le bourg, si pittoresquement flanqué aux bords de la

Ziller, et sur la glacier d'Ingend qui, dominant la chaîne des Alpes, ferme l'horizon à notre droite. Au milieu du village, est l'église qu'il faut visiter si l'on veut se rendre compte de ce que les communes du Tyrol font pour leurs temples. Cette église de Zell n'aurait pas déplacée dans une grande ville ; elle est très-grande, et les six autels, sans compter le maître-autel, sont décorés avec un luxe surprenant ; la vaste coupole est couverte d'une peinture allégorique, représentant les saints au pied du trône du Seigneur, rayonnant sur le monde. Ce plafond, quoique grossièrement peint, fait, de loin, un excellent effet.

C'est à Zell que se célèbrent presque toutes les noces du Zillertal ; chaque mariage est une fête publique en ce sens qu'après le repas où se réunissent la famille et les amis, commence le bal où l'on a accès sans être invité. Aussi tous les gars conduisent la fillette à la danse, et l'affluence est telle que l'on se disperse dans toutes les auberges ; chaque groupe s'empare de l'un des musiciens de l'orchestre de la noce, le hisse sur un tonneau ou sur une table, organise un bal et bientôt tout le village est en fête d'un bout à l'autre. Mais les antiques mœurs de la vallée du Zillertal tendent à disparaître de plus en plus ; l'affluence considérable de touristes de tous les pays, qui, de préférence, viennent chercher ici les charmes de la tyrolienne, a fait que la gaité des habitants de Zell est peu à peu devenue une industrie comme une autre.

Dans le bon vieux temps, les enfants d'une nombreuse famille s'en allaient faire fortune hors du pays, et, rentrés dans leur montagne, redevenaient de simples paysans ou des aubergistes comme le père

Léo. Telle vieille femme qui garde les vaches là-haut dans la montagne, a chanté dans sa jeunesse et fait battre les cœurs dans les brasseries allemandes. Partis sans un sou vaillant de la vallée, ces Tyroliens ambulants y rentraient souvent avec de respectables économies que toutefois ils ne considéraient pas comme leur propriété personnelle. L'usage exigeait que les enfants revenus au gîte partageassent l'argent gagné avec ceux qui avaient cultivé le champ commun.

De nos jours, le Tyrolien est devenu un simple ténor comme un autre; après avoir goûté des enivrements des tréteaux, ces nomades ne peuvent plus se résoudre à redevenir paysans; ils passent leur vie dans cette existence vagabonde; d'aucuns se font directeurs, et, au lieu de partager en frères avec leurs compatriotes, il les exploitent. De temps en temps aussi, une fillette qui est partie en sabots pour les bords de la Neva, revient avec un chapeau à plumes, une robe de soie et des boucles d'oreilles en diamants; bref, dans cette belle humeur des Zellois, il y a un côté affecté et étudié; la fille qui nous servait les excellentes truites à l'hôtel de la poste ne savait seulement pas le nom du glacier qui dominait le paysage à notre droite; en revanche, elle connaissait Paris sur le bout des doigts pour avoir chanté dans une brasserie du Champ-de-Mars pendant l'Exposition de 1867, et, entre deux côtelettes de chevreuil, elle me demanda si l'on y portait toujours les cheveux roux et les « Suivez-moi jeune homme » dont le souvenir était à jamais gravé dans son cœur.

Le maître de poste, nous montrant les nombreuses guitares suspendues aux murs de la salle à manger,

avait beau nous promettre une joyeuse soirée, après l'heure pleine de douces émotions passée dans l'auberge du brave père Léo, cette fille qui nous parlait de Paris et son joyeux maître ne nous semblèrent pas être les naïfs montagnards de nos rêves, et laissant les autres touristes, fidèles à leur guide, se délecter à l'hôtel de Zell, nous nous engageâmes plus avant dans la vallée. En une heure, notre voiture nous transporta à travers les gais villages de *Rübel*, *Ekartan*, *Hollenzen* et *Laublichel*, par un bois clair-semé, à Mayerhofen, bourg pittoresque au pied des Alpes Centrales, d'où le touriste n'a pas encore chassé le naturel.

L'auberge de la poste est propre comme toutes ces hôtelleries tyroliennes; des draps de lit d'une entière fraîcheur, le parquet en sapin blanc, et les rideaux étincelants de notre chambre nous disent qu'après les fatigues de cette journée, la nuit ne sera point troublée par ces affreuses bêtes qui rendent insupportables les petits hôtels de la Suisse, et dont, en Savoie notamment, les proportions augmentent avec le nombre. Rien de pareil dans ces auberges du Tyrol. Le peintre peut leur reprocher cet excès de propreté qui n'inspire pas sa palette, mais le touriste aurait tort de ne pas s'en montrer charmé. C'est qu'après une journée d'été, quand le corps et l'esprit sont rompus, une chambre propre et un bon lit ne sont pas tant à dédaigner que l'affirment ces touristes qui, après avoir marché quatorze heures dans la montagne, passent la nuit dans une étable. Mon Dieu! je ne veux pas ravir à ces enragés leurs plus douces illusions en affirmant qu'il est une façon plus agréable de voyager que celle qui consiste à passer ses journées avec un

guide imbécile et ses nuits sur la paille à côté des bœufs.

Mais qu'ils nous permettent du moins, à nous autres mortels, qui renonçons à grimper pendant trois mois sur les pics, convaincus que nous n'y verrons pas un bout du ciel avec les anges, qu'ils nous permettent du moins de rechercher autant que possible le confort de la vie en même temps que les beautés de la nature. Cela ne veut pas dire que nous soyons aussi prosaïques qu'un de mes compagnons de voyage, un Parisien pur sang, qui demandait dans tous les chalets :

— Où trouve-t-on du soda-water ?

Ce à quoi la Tyrolienne, pensant qu'il s'agissait d'un pic, répondait invariablement :

— Je crois que c'est à quatre lieues d'ici. Mais vous pouvez y aller à mulet.

J'ai déjà dit que le gros des voyageurs ne va pas au delà de Zell dans la vallée ; aussi, en dehors de nous, il n'y avait à l'auberge qu'une dame âgée avec ses deux filles, des Anglaises blondes et sveltes, qui venaient du Pont-du-Diable où nous allions nous rendre et qui se proposaient le lendemain d'escalader l'Ahorn, à dix mille pieds environ au-dessus du niveau de la mer.

C'est avec une bien vive reconnaissance qu'il me faut parler des mulets de la poste de Mayerhofen, de vrais artistes en ascension. A première vue, ces bonnes bêtes ne nous inspiraient aucune confiance. Maigres, efflanquées, avec leurs longues jambes affaiblies par l'âge, elles nous attendaient à la porte ; leur air attristé nous disait combien elles accusaient le ciel

injuste qui, pour la deuxième fois en cette journée d'été, les renvoyait dans la montagne. Tant bien que mal, nous grimpons sur les mulets et nous traversons le village, où de toutes parts descendent les ruisseaux de la montagne pour se perdre dans le torrent de la vallée. Traversant aussi quelques pauvres hameaux jetés dans la verte prairie que sillonne l'eau vive et claire de la roche, laissant à notre droite l'étroite vallée du Zillergrund et à notre gauche la montée qui conduit au Daxgrund, nous arrivons au pied de cette majestueuse chaîne des Alpes dont nous avons vu les pics et les glaciers depuis notre entrée dans la vallée du Zillertal. Nommer tous les pics, les désigner un par un au touriste, c'est une tâche que je compte laisser aux écrivains spéciaux qui joignent au nom de chaque rocher les considérations géologiques et autres. On comprendra que je doive renoncer à cette tâche quand on saura que, dans le seul Zillertal avec les vallées voisines, il y a plus de cent pics, rochers et glaciers à escalader. Ce livre, écrit au courant de la plume par un touriste du dix-neuvième siècle, qui désire voir beaucoup et le plus vite possible, jaloux avant tout de donner à ses lecteurs un tableau général du paysage tyrolien dans ses aspects variés, d'esquisser les particularités des différentes races et leurs mœurs, ce livre, dis-je, ne peut pas afficher la prétention de résumer toutes les connaissances utiles que des générations ont à peine suffi à réunir en mille volumes.

Ceci bien dit, laissons-nous porter par nos mulets, car nous ne sommes pour rien dans leurs ébats ; tout d'abord nous pensions pouvoir leur imposer notre volonté, mais bientôt nous nous sommes convaincus

de l'inutilité de la lutte. Nous voici engagés dans les flancs de cette masse imposante de rochers qui projette sa large ombre sur la vallée. Le chemin qui conduit au Carlssteg et de là au Pont-du-Diable, mériterait bien le nom de chemin de Lucifer, car, de ma vie, je n'en ai vu de pareil. Les blocs que la tourmente a détachés du rocher, on n'a jamais pris la peine de les enlever ; c'est un amas de pierres de toutes formes et de toutes grosseurs où les mulets exécutent des merveilles d'équilibre et de gymnastique ; bravement ils s'engagent avec nous dans ce val maudit où, en trébuchant, ils se casseraient le cou en même temps qu'à nous, s'arrêtent pour respirer sur un bloc suspendu au-dessus de l'abîme, puis se remettent en route, franchissant des obstacles qui arrêteraient un clown du Cirque, passant sur des planches jetées sur deux rochers, qu'on appelle dans ce pays un pont, le tout avec une grâce parfaite, pourvu qu'on ne trouble pas leur marche. Quant à nous, nous étions facilement arrivés à cette conviction que nous n'avions qu'à nous abandonner à nos montures ou à revenir sur nos pas.

La vanité seule nous retint : aucun de nous ne voulait reculer ; de la sorte, nous escaladons la montagne, tout en nous reprochant de ne pas avoir fait notre testament avant de nous mettre en route. Nos intelligents mulets s'infiltrèrent, pour ainsi dire, dans les fissures du rocher ; l'abîme est à nos pieds, le monde des Alpes au-dessus de nous ; à nos côtés mugit le torrent qui se brise contre les blocs qui, de là-haut, ont roulé sur son lit. Par moments, les eaux furibondes, se heurtant contre le roc, bondissent et nous inondent. Les mulets secouent philosophique-

ment l'averse et poursuivent leur marche accidentée jusqu'au Carlssteg, pont suspendu au-dessus du torrent, dit Zembach, et de là au Pont-du-Diable, d'où une admirable vue sur les glaciers dédommage le touriste de tant de dangers et d'émotions. Si l'on veut aller plus loin, cette fois à pied, on n'a que l'embaras du choix; l'*Ingent* supérieur, le *Löffler*, le glacier de la *Pierre noire*, dressent leurs pics blancs vers le ciel et attendent tranquillement que le touriste monte près des nuages pour attraper une bonne insolation. Quant à nous, brisés de fatigue et voyant la nuit descendre sur le paysage, il nous tarde de regagner l'auberge de Mayerhofen par une autre route qui, tournant la montagne, semble, après les terreur de l'ascension, le parquet fraîchement ciré d'une salle de bal. C'est noyé dans le crépuscule qu'il faut voir le paysage des Alpes pour en comprendre toute la grandeur, alors que la forêt de sapins et les cimes des rochers se découpent sur le ciel d'une teinte bleuâtre et que les glaciers, recevant les derniers rayons du soleil, s'illuminent tout à coup et semblent être en feu, tandis que, dans la vallée déjà enveloppée par les ombres de la nuit, le tintement de l'*Angelus* vient seul interrompre le silence et le recueillement. Quatre heures après notre départ de Mayerhofen, nos mulets daignent s'arrêter devant la poste où le souper servi dans la salle à manger du premier étage nous parut un repas de Lucullus, tant l'air vif de la montagne avait aiguisé notre appétit.

Morts de lassitude, nous comptons nous coucher de bonne heure, et déjà nous nous étions retirés dans nos chambres quand, tout à coup, le son plaintif de

la cithare parvint jusqu'à nous et nous attira dans la salle du rez-de-chaussée où se réunissent les cochers, les habitants du pays et les domestiques.

Un spectacle étrange, saisissant, nous y attendait. Dans cette salle basse, où un Christ en ivoire, pour toute décoration, se découpait sur les boiseries noircies par la fumée, autour de la grande table en chêne, nous vîmes attablée une société curieuse. A la lueur de deux chandelles, j'aperçus notre cocher qui semblait présider le concert qu'en société avec l'automédon des Anglaises, il venait d'organiser; l'un jouait de la cithare, l'autre avait décroché une vieille guitare sur laquelle il accompagnait son camarade; assis sur le large banc en bois, les gens de la maison les écoutaient; les deux jolies filles de l'auberge, la plus jeune appuyant sa tête sur l'épaule de l'autre, ne perdaient pas une note de ces airs du pays. Au bout de la table, un chasseur de chamois qui s'était fait une large blessure au front en glissant dans les rochers, la pipe à la bouche, la carabine adossée contre la table à côté de lui, lançait dans l'espace d'épaisses bouffées de fumée; il n'avait pas quitté son chapeau pointu, où flottait une plume d'aigle au-dessus de la cocarde faite de poils de chamois. Le menton appuyé dans sa large main, indifférent à ce qui se passait autour de lui, ce chasseur, d'une taille élevée et d'une maigreur exceptionnelle, semblait être le diable légendaire en quête d'une âme de paysan.

Notre cocher, qui venait de terminer son air, remplit son verre du vin rouge du Tyrol, le vida à moitié, puis me le tendit en disant :

— A votre santé!

On m'avait déjà prévenu que, dans le Tyrol, le touriste qui s'assied à la table des domestiques, est forcé de boire dans leur verre; refuser ce régal est une insulte cruelle. Tous les yeux étaient dirigés sur moi; évidemment, on était curieux de voir si bravement j'accepterais les usages de la montagne; le chasseur me fixait de son regard pénétrant, et, voyant mon hésitation, le cocher rougit de honte; la crainte d'humilier ce brave garçon devant ses pareils me fit surmonter ma répugnance, et, vidant courageusement le verre, je lui dis :

— A la vôtre !

La glace était rompue. Avec un empressement général, tous ces braves gens se serraient les uns contre les autres pour me faire une place ainsi qu'à mes compagnons de voyage et aux trois Anglaises; tous, attirés par les sons de la cithare, avaient quitté leur lit. Au bout de la table, le chasseur de chamois, après avoir essuyé du revers de la main quelques gouttes de sang qui coulaient de sa blessure, bourra de nouveau sa pipe en porcelaine et continua de nous lancer au visage la fumée de son exécration tabac. Était-ce par méchanceté, ou bien la douleur de sa blessure le rendait-elle insensible à ce qui se passait autour de lui? Pas même à l'entrée des Anglaises il n'avait daigné se déranger pour faire de la place; de même il demeura triste et silencieux quand les deux cochers et les servantes se mirent à nous dire les airs du pays; ils n'avaient jamais chanté ensemble et cependant on eût dit qu'ils étaient habitués à dire les refrains, tant leurs voix étaient justes et l'ensemble parfait.

A la vérité, je ne cessai de regarder le mystérieux

chasseur. Dans cette salle enfumée, à peine éclairée par les deux chandelles, avec son chapeau à larges bords, projetant l'ombre sur ses yeux qui brillaient dans l'obscurité comme ceux d'un chat, ce diable d'homme m'avait fortement impressionné. Toutes les vieilles légendes de notre jeunesse me revinrent à la mémoire : je voyais revivre dans mon esprit les fantômes des temps passés ; c'était bien là le diable, tel qu'on nous l'a dépeint dans notre enfance, et tel que nous l'avions vu dans le *Freyschütz* de Weber. Que faisait-il dans cette auberge ? Très-certainement il y avait donné rendez-vous à quelque gars du village pour l'entraîner à l'heure de minuit dans la montagne et lui acheter son âme en échange du talisman qui devait lui assurer la main de celle qu'il aimait.

Chacun de nous partageait mes impressions, jusqu'à la fillette qui, en apportant au chasseur les flacons de vin, se tenait à une distance respectueuse, la main droite appuyée sur le crucifix qu'elle portait sur sa poitrine. C'est stupide et ridicule tant que vous voudrez, mais cet homme, en ce moment, me faisait presque peur. Pour comprendre cette sensation étrange, il faut se transporter par la pensée dans le village de Mayerhofen qui est aussi éloigné que la Chine de la vie moderne. Les émotions diverses que nous avons éprouvées en cette journée idéale avaient rendu notre âme accessible à toutes les rêveries. On ne peut pas vivre toute une journée au contact poétique d'une population originale et des grandeurs de la nature, sans se détacher entièrement de la vulgaire réalité.

Vraiment ce spectacle étrange ressemblait si peu à ce que nous sommes habitués de voir dans nos gran-

des cités contemporaines, que, la fantaisie aidant, nous pouvions nous croire transportés à une autre époque et dans un autre monde ; le tableau que nous contemplions en ce moment, semblait une page détachée des contes bleus. Il n'y avait pas jusqu'aux deux blondes Anglaises qui, en cette salle de bois, ne prissent un air de bonnes fées. Les filles de l'auberge, avec leur corsage en velours noir, lacé sur la poitrine par des chainettes en argent, leurs jupes courtes en flanelle rouge, leur chapeau tyrolien enjolivé de fleurs des Alpes, leurs grands yeux bleus et leurs dents blanches, semblaient s'être échappées d'un de ces contes allemands, où la croyance lutte contre les tentations du diable.

Les paysans attablés avec tous les gens de la maison ; leur teint hâlé par l'air de la montagne, leur costume étrange, le plastron rouge par dessus la chemise, la culotte de peau noire, usée par le temps, les gros bas de laine tricotés, retenus au dessus du genou par des jarretières brodées, le crucifix en argent ou en cuivre sur toutes les poitrines, et les pipes en buis avec des tuyaux faits de cornes de chamois ; le grand Christ en bois blanc, se découpant dans la pénombre sur les boiseries enfumées du chalet ; le son ému de la cithare accompagné du bourdonnement de la guitare qui poussait de sourds gémissements comme une âme en peine ; la lueur vacillante des deux chandelles, dont le suif coulait sur les rustiques chandeliers en fer et se répandait sur la table, tout ce tableau bizarre, saisissant, fascinait la pensée en même temps qu'il charmait le cœur. Les chansons mêmes de notre cocher portaient l'empreinte de cette grâce naïve d'autrefois ; de père en fils, ces chants se sont transmis de génération en

génération. On ne connaît ni l'auteur des paroles ni celui de la musique. Ce n'est point l'œuvre personnelle d'un homme, mais, comme toutes les chansons vraiment populaires, le patrimoine de toute une race. Même ce refrain tyrolien, le *la-i-tou* qui nous semble banal partout ailleurs et que le chanteur exécute après chaque couplet, a, dans cet isolement sauvage, une saveur poétique. Précisément, notre cocher venait d'entonner une des plus naïves chansons du pays, qui s'appelait :

LE TYROLIEN AMOUREUX

Au-dessus du Ziller est un chalet penchant,
Et tout près du chalet un arbre étend son ombre ;
Quand je passe devant, moi, je m'arrête sombre,
Et ne me souviens plus que là-bas on m'attend.

Dans ce chalet penchant une fillette habite,
Dont le pied est plus vif que celui du chamois ;
Et quand à sa fenêtre, hélas ! je l'aperçois,
Mon cœur, mon pauvre cœur, et soupire et palpite !

Ses yeux, dont elle a pris l'éclat je ne sais où,
Sont luisants comme au ciel est luisante une étoile,
Et, quand je la regarde, il me semble qu'un voile
Descend sur mon esprit et que je deviens fou !

A cette douce enfant ma pensée est fidèle,
En elle est mon regret, en elle est mon espoir ;
Du soir jusqu'au matin, du matin jusqu'au soir,
Mon souvenir est près du chalet et près d'elle.

Après avoir écouté cette chanson, le chasseur de chamois, d'un air de mauvaise humeur, se leva, jeta le prix de sa consommation sur la table, saisit sa ca-

rabine par le canon et s'en alla sans dire le traditionnel : « Bonne nuit. » C'était très-probablement un très-brave garçon que sa blessure rendait maussade, en même temps que la chanson du Tyrolien amoureux éveillait en son cœur le souvenir de la bergère auprès de laquelle sa pensée errait peut-être. Mais néanmoins son départ sembla soulager bien des âmes, surtout celles des filles d'auberge, qui très-certainement raconteront un jour à leurs enfants que, par une belle nuit d'été, Lucifer leur est apparu sous la forme d'un chasseur. Je crois même que cet homme étrange avait préoccupé jusqu'à notre cocher, car à peine la porte se fut-elle fermée sur le diabolique étranger, que sa gaieté, jusqu'alors contenue, éclata tout à coup.

— Nous allons chanter en chœur ! s'écria-t-il.

Et, s'adressant à nous :

— Vous chanterez le refrain avec nous, n'est-il pas vrai ? ajouta-t-il.

Et, de sa grosse voix de paysan, il entonna la chanson du chasseur tyrolien, dont toute l'assistance répétait le refrain, que le cocher enjolivait de nombreux *tra ou la*. Voici dans toute sa naïveté ce joli poème :

LE CHASSEUR DU ZILLERTHAL

Le chasseur doucement contemple la vallée
Que le soleil revêt d'un éclat souverain ;
Il pense à sa bergère, et sa lèvre, bâlée
Par l'air vif des hauteurs, soupire ce refrain :

Fillette, que je suis heureux
Dans ma montagne si coquette,
Dans mon beau Tyrol plantureux,
Que je suis heureux, ô fillette !

La bergère, en guidant ses bœufs qu'elle accompagne,
Cueille amoureusement un bouquet pour son gas ;
Lui, tout brûlant d'amour, grimpe sur la montagne,
Lui frappe sur l'épaule et murmure tout bas :

Fillette, que je suis heureux
Dans ma montagne si coquette,
Dans mon beau Tyrol plantureux,
Que je suis heureux, ô fillette !

Le chasseur dans ses bras prend la jeune bergère ;
Mais elle, rougissant et contenant son cœur,
Attache le bouquet à son chapeau : « Ma chère,
Que je t'aime ! » lui dit tendrement le chasseur.

Fillette, que je suis heureux
Dans ma montagne si coquette,
Dans mon beau Tyrol plantureux,
Que je suis heureux, ô fillette !

Cependant l'heure s'avancait, et, malgré le charme de cette soirée, nous songions à nous retirer dans nos chambres. Mais le cocher ne l'entendait pas ainsi. Le vin rouge de son pays, que nous avions fait servir, lui était monté au cerveau, et, me saisissant le bras :

— Ah ! mais non ! s'écria-t-il, on ne s'en va pas ainsi. Nous allons danser à présent, et *tu vas* danser avec nous.

La table adossée au mur, les bancs jetés sur la table, l'un des paysans armé d'une guitare grimpa sur cette barricade et joua une valse en imitant de la bouche les notes d'un cornet à piston. Mon cocher qui me tutoyait de plus en plus venait d'enlacer la taille de l'une des deux Anglaises qui éclatait de rire et exécutait avec elle cette valse tyrolienne, où les danseurs semblent tourner sur les talons comme les automates d'un orgue de barbarie ; nous-mêmes, nous risquons

un pas avec les jolies filles de l'auberge. Seule, la mère des deux Anglaises refusa le bras d'un vieux Tyrolien, qui, par galanterie, l'invitait à la danse. Bientôt la valse dégénéra en un tourbillonnement fou. L'Anglaise de mon cocher, saisie de vertige, s'était laissée tomber sur les genoux de sa mère et venait d'être remplacée par l'une des servantes. C'est ici que le cocher se montra digne de figurer dans un ballet à l'Opéra; il savait sur le bout du doigt le métier des Mérante; c'était comme un premier sujet de la danse avec des épaules herculéennes et des souliers à triple semelles garnies de gros clous. Tantôt le cavalier tournait dans un cercle étroit, la tête de la jolie danseuse langoureusement appuyée sur sa vaste poitrine, tantôt jetant la servante par-dessus son épaule, il tombait à ses genoux, se relevait aussitôt et l'entraînait dans une valse vertigineuse. Suivant l'inspiration du danseur, le guitariste au cornet à piston passait de l'adagio à l'allegretto avec une virtuosité incomparable. Le cocher et la fille d'auberge tournaient toujours dans cette petite salle. Quand le cavalier, au paroxysme de la gaieté, jetait sa danseuse par-dessus l'épaule, il poussait des cris de chouette en même temps que ses lourdes chaussures garnies de clous, s'abattant dans la furie de la danse sur le plancher vacillant, faisaient trembler le chalet. Cela dura un quart d'heure, juste le temps d'un pas à l'Opéra, jusqu'à ce que le couple épuisé, haletant, s'arrêtât et que le cavalier, faute de chaise, déposât gracieusement la danseuse sur le parquet.

Le lendemain, quand nous quittâmes Mayerhofen, le cocher ne me tutoyait plus; avec sa profession, il

avait retrouvé le sentiment de son infériorité et, le chapeau à la main, il nous ouvrit la portière, en rougissant comme un enfant, qui a la conscience d'avoir fait la veille preuve de mauvaise éducation. Du moment où nous étions venus nous asseoir à leur table et que nous avions bu dans leur verre, ces braves gens, selon la coutume du pays, nous avaient considéré comme l'un des leurs; mais avec la fin de la petite fête, chacun avait repris son rang. Le cocher était remonté sur son siège, les servantes revenues à leur humilité et les paysans à leur montagne. Dès l'aube les Anglaises avaient quitté Mayerhofen, et nous-mêmes, après avoir serré en passant la main du père Léo, nous quittâmes le Zillerthal en emportant l'un de nos plus poétiques souvenirs de voyage.

III

ANDRÉAS HOFER

L'homme le plus populaire du Tyrol. — Le soulèvement de 1809. — Portrait d'Andréas Hofer. — L'aubergiste de Passeyer. — Le berceau du Tyrol. — Influence d'un paysan sur les destinées de Napoléon. — La conjuration. — Le 10 avril 1809. — Prise d'Innsbruck. — Le capucin Haspinger. — Speckbacher et son fils. — Défaite du général Chasteler. — Le diable de feu. — Histoire d'un paysan mystérieux. — Nouvelle bataille devant Innsbruck. — Les suites de Wagram. — La montagne qui combat. — Défaite du maréchal Lefebvre. — Troisième occupation du mont Isel. — Pour Dieu, la Patrie et l'Empereur ! — Entrée triomphale à Innsbruck. — Andreas Hofer dictateur. — L'aigle du Tyrol. — Les décrets du bonhomme. — L'Empereur et l'aubergiste. — Napoléon écrase le Tyrol. — Fuite du capucin Haspinger. — Lettre désespérée d'Andréas Hofer. — La tête du rebelle mise à prix. — Sa retraite et son arrestation. — Derniers moments d'un martyr. — Comment meurt un grand patriote. — Rentrée solennelle des cendres de l'aubergiste. — Son tombeau à Innsbruck. — Andréas de Hofer. — La légende du Sarnthal.

Mon intention, le lecteur le sait déjà, n'est pas de faire un cours d'histoire; mais cependant il me paraît impossible de passer sous silence le soulèvement tyrolien de 1809 dont les souvenirs se présentent au voyageur à chaque pas qu'il fait dans le pays. Les luttes sanglantes de cette époque sont étroitement liées au paysage; il n'y a pas un pouce du sol que

foule le pied du touriste qui n'ait été trempé de sang, dans les innombrables combats des Tyroliens contre l'occupation franco-bavaroise. A tout instant apparaît, dans les glaciers aussi bien que dans la plaine, la grande et sympathique figure d'Andréas Hofer, l'âme du soulèvement, le chef des armées populaires. Depuis Innsbruck jusqu'à la frontière italienne, son ombre se dresse sans cesse devant nous comme pour nous dire qu'en parlant de la patrie pour laquelle il est mort, nous devons l'hommage d'un souvenir au patriote dont la mémoire est gravée dans tous les cœurs du pays et dont un demi-siècle a fait un héros légendaire qui résume à lui seul le tempérament de sa race : la foi en Dieu, la fidélité au souverain.

Le meilleur portrait d'Andréas Hofer est au musée d'Innsbruck ; ce n'est pas un chef d'œuvre au point de vue de l'art, mais la naïveté pour ainsi dire religieuse avec laquelle le peintre s'est efforcé de rendre les traits du héros national, est une sûre garantie de la ressemblance. Point n'est besoin d'avoir connu l'original pour se rendre compte de la fidélité de la copie. Que de fois, dans les musées, en contemplant un portrait ancien, ne s'est-on pas écrié à première vue :

— Comme cela doit être ressemblant !

Oui, dans les œuvres d'art, qu'elles soient signées d'un nom illustre ou d'un nom obscur, pourvu que l'artiste s'inspire du sentiment de la nature, le côté humain et vrai charme, séduit, frappe le regard et s'impose constamment à notre admiration. Devant les pages étincelantes de Velasquez, où toutes les ressources d'une palette incomparable viennent au se-

cours du peintre, tout aussi bien que dans un simple croquis à la mine de plomb d'Ingres, l'impression est la même; l'amour du côté humain, le respect du modèle, la subordination de l'artiste à l'éternel maître, la nature, sont d'absolues garanties de la ressemblance. Vous n'êtes pas sans avoir vu des pages magistrales, des portraits acclamés et classés, de ces œuvres d'artistes dont le faire éblouit, mais absolument dépourvues de ce charme particulier qui vient du respect de la nature et captive la pensée. On les regarde, on admire le savoir-faire du peintre, on passe, et, au bout de quelques mois, on se souvient à peine de ce que l'on a vu. D'autres portraits restent éternellement gravés dans notre mémoire comme le rabbin de Rembrandt dans la galerie de Londres, le superbe portrait à la sanguine d'Holbein au musée de Dresde, ou les portraits de Leonardo da Vinci au Louvre.

C'est qu'en contemplant les œuvres où l'artiste n'a pas seulement reproduit les traits, mais bien encore l'âme de son modèle, il nous semble que nous évoquons les ombres de gens que nous n'avons pas connus et que notre pensée vit pendant quelques instants en communion avec la leur; il ne s'agit plus d'un pur éblouissement des yeux dont bientôt un spectacle plus séduisant encore chasse le souvenir, mais d'une sensation intime qui vibre éternellement en nous-mêmes.

Le portrait d'Andréas Hofer au musée d'Innsbruck n'est point l'œuvre d'un peintre célèbre: sa valeur intrinsèque ne dépasse pas les modestes proportions d'une aimable médiocrité; mais chaque trait trahit le respect de cet obscur artiste pour l'original et l'on y

devine le religieux recueillement qu'il dut mettre à retracer la figure de son compatriote. C'est bien là Andréas Hofer, tel que nous l'a transmis la légende, l'incarnation de cette grande et vigoureuse race de Passeyer, l'une des plus belles du Tyrol. Le voici bien avec sa carrure athlétique, ses larges épaules, ses grands yeux noirs, terribles et inspirés à la fois, ses pommettes saillantes, ce nez court, épais, aux angles carrés et cette barbe majestueuse qu'à la suite d'un pari il laissa pousser toujours et qui, sur la fin de sa vie, alors que Hofer figurait à la tête du soulèvement, descendit jusqu'à la ceinture.

Andréas Hofer naquit en 1765, au bourg de Saint-Léonard, près Meran, où, de temps immémorial, ses aïeux avaient exercé le métier d'aubergiste. A l'époque où, comme chef du soulèvement tyrolien, il allait rendre immortel son nom jusqu'alors obscur, Andréas Hofer avait donc quarante-trois ans. De haute stature, doué d'une force herculéenne, grand buveur, il s'imposait à ses compatriotes autant par ses forces physiques que par une certaine connaissance des hommes et des choses. Dans le temps, il avait fait le commerce des chevaux, et de ses nombreux voyages en Italie, il avait retenu mille détails curieux qu'il racontait aux longues soirées d'hiver, quand, autour de la grande table en chêne dans la salle basse de son cabaret, on se réunissait pour vider les flacons de vin rouge du Tyrol. Sa voix était douce et agréable, son geste sobre ; il avait ce bon gros rire qui attire et séduit ; son regard insignifiant en apparence brillait d'un feu intense quand il parlait des premières guerres, où, sur le lac de Garde, il avait combattu pour la patrie jus-

qu'au jour où, vaincue sur les champs de bataille, l'Autriche avait, par des traités, cédé le Tyrol aux fidèles Bava-rois de l'empereur Napoléon. Ce jour-là, Hofer était rentré au foyer ; en même temps que ses frères d'armes, il avait accroché sa carabine au mur de son auberge, et, de soldat, était redevenu hôtelier du cabaret près Saint-Léonard. Il portait le costume du pays, le grand chapeau de feutre à larges bords orné de rubans noirs, de plumes de coq de bruyère et d'une cocarde faite de poils de chamois ; la vareuse en drap vert, le gilet rouge sous les bretelles se croisant sur la poitrine et retenant les culottes courtes, des bas de laine rouge et des bottines ; suspendu au cou par une chaîne en argent, il portait un petit crucifix de même métal.

Le Passeyerthal où est né Andréas Hofer est pour ainsi dire le berceau du Tyrol. C'est à l'entrée de cette vallée, sur les hauteurs dominant Méran, qu'est situé le château des vieux comtes du Tyrol, et de nos jours encore, les princes d'Autriche viennent de temps en temps cimenter par leur présence le traditionnel dévouement au trône que les braves paysans ont hérité de leurs pères et qu'ils sont jaloux de transmettre à leurs enfants. Il n'est pas au monde de population qui, au même degré que le Tyrolien, porte dans son cœur l'amour de Dieu, le respect du souverain, deux choses que la marche toujours ascendante de ce qu'on est convenu d'appeler le progrès a à peu près abolies ailleurs, sans les remplacer par des principes au même point honorables. Partout ailleurs on peut sourire de cette foi naïve et de l'aveugle dévouement des masses ; dans le Tyrol, on en subit le charme et, pour dire toute

ma pensée, on en comprend la grandeur. Cette subordination à Dieu et à l'autorité fait que, dans ce coin du monde, se conserve dans toute sa pureté une race d'hommes qui, détachés des rêves ambitieux, ignorant les révoltes contre toutes choses respectables, vivent heureux et se contentent de demander à Dieu qu'il fasse mûrir leurs raisins et au gouvernement qu'il respecte leurs franchises conquises au prix de leur sang.

Avec de tels principes et un respect si profond du gouvernement héréditaire, la cession du Tyrol par la paix de Presbourg ne pouvait, malgré l'occupation bavaroise, être qu'un incident. L'Autriche s'était d'autant plus aisément décidée à abandonner cette belle province, qu'elle savait fort bien qu'au premier revirement de la fortune, elle reviendrait sous son sceptre.

En effet, malgré les traités de celui qu'elle considérait comme son légitime souverain, malgré l'occupation, le Tyrol resta attaché à la couronne. Le ressentiment, la haine de la domination étrangère était au fond de toutes les âmes, et il suffisait d'une étincelle pour faire éclater de nouveau la plus terrible de toutes les guerres, la guerre de partisans.

Affranchir le Tyrol du joug étranger, c'était porter un coup terrible à Napoléon. Depuis l'antiquité, la route du Brenner est la grande ligne stratégique entre l'Allemagne et l'Italie; sans elle, le maître du monde voyait ses communications interrompues entre les deux pays; ne pas posséder le Tyrol était impossible au conquérant qui commandait à ces deux extrémités, en Italie tout aussi bien qu'en Allemagne. Il était donc évident qu'à la première occasion favorable, l'Autri-

che tenterait avant tout de soulever cette province pour couper en deux les forces dont Napoléon disposait. A cet effet, l'archiduc Jean, très-sympathique aux Tyroliens, entretint des relations suivies avec l'aubergiste de Passeyer, que l'influence dont il jouissait dans le pays destinait tout naturellement à devenir, à l'heure de la vengeance, l'âme du soulèvement national. L'archiduc Jean ne s'était pas trompé en le distinguant entre tous, car bientôt l'hôtellerie d'Andréas devint le foyer d'une conspiration patriotique, qui n'attendait qu'une occasion favorable pour restituer la province à la maison d'Autriche.

Le Tyrol, en apparence, était tranquille, mais, au fond, l'insurrection se préparait lentement dans les montagnes.

D'une visite secrète qu'en société de quelques autres paysans dévoués, Andréas Hofer fit à l'archiduc dans la capitale de la Styrie, à Gratz, l'aubergiste revint avec sa nomination de commandant en chef des forces nationales de la vallée de Passeyer; il n'attendait plus qu'un signal, un revers du conquérant français, pour appeler ses compatriotes aux armes. Le cabaret près Saint-Léonard devint, pour les Tyroliens, ce que fut le Grütli pour Guillaume Tell et ses compagnons. On s'y réunissait ostensiblement pour boire, mais au fond, parmi tous ces montagnards, il ne fut question que de l'affranchissement du sol natal. Pendant de longs mois tous gardèrent scrupuleusement le secret, quoique les femmes fussent, elles aussi, du complot. Andréas communiqua ses plans à quiconque pouvait lui être utile, et, confiant en l'honneur des siens, il répondit à ceux qui lui reprochaient de se livrer ainsi au premier venu :

— Il n'est pas un traître dans mon pays.

L'aubergiste avait dit vrai. Il n'était pas de traître parmi les conjurés, et la nuit du 10 avril 1809, choisie pour l'explosion du soulèvement, arriva sans que rien n'eût transpiré du secret que tous, hommes et femmes, avaient religieusement gardé. La veille, on avait vu des masses de sciures de bois se mêler aux torrents qui descendent de la montagne. C'était le signal que chacun là-haut se tenait prêt; sur les rivières flôtaient des morceaux de bois surmontés de petits drapeaux, en même temps que des émissaires autrichiens, venus de la Carinthie et du Pusterthal, lançaient dans les campagnes l'appel suprême à l'insurrection. Les enfants eux-mêmes furent de la partie; ils allaient de maison en maison répéter ces mots : « C'est pour demain ! » La nuit venue on vit des torches se promener dans la montagne, et bientôt de grands feux s'élevant vers le ciel appelèrent toute la contrée aux armes. Des hauteurs fondirent des avalanches d'hommes armés, accompagnés de leurs curés, venus pour s'unir à ceux de la plaine pour l'affranchissement de la patrie. Les faibles détachements bavarois, bientôt défaits, s'enfuirent au delà du Brenner devant ce mouvement patriotique, et deux jours après, le 11 avril, quinze mille paysans en armes cernèrent Innsbruck après s'être emparés de toutes les routes qui auraient pu servir de retraite aux Bavarois et aux Français. Refoulés dans la ville, il ne resta plus aux soldats de l'occupation que le parti de se défendre; le 12 avril au matin, le combat, interrompu par la nuit, reprit avec plus de violence encore. Aux cris de : « Vive l'empereur François ! » les Tyroliens montèrent à l'assaut,

s'emparant des ponts et de quelques canons bava-rois qu'ils tournèrent contre l'étranger, tandis que d'autres colonnes pénétraient dans la ville où s'engagea une lutte corps à corps. Maîtresse de tous les points élevés de la ville et de toutes les hauteurs environnantes, l'armée des paysans força le commandant des troupes bava-roises et françaises, le général Bisson, de capituler.

Ici, comme dans toutes les phases du soulèvement tyrolien, se montrèrent, à côté d'Andréas Hofer, deux figures saillantes : son lieutenant Speckbacher et Has-pinger le capucin, à la barbe rousse, qui, l'épée d'une main, le crucifix de l'autre, marchait à la tête de ses bandes qu'il exhortait au nom de Dieu à l'extermination des soldats de l'anté-christ Napoléon.

Au musée d'Innsbruck, il y a un assez joli tableau qui retrace une scène touchante de cette terrible guerre. Speckbacher, la veille du soulèvement, envoya son fils, un enfant de quatorze ans, chez un de ses parents dans la montagne ; puis il courut au combat, sûr désormais qu'au cas où il mourait pour la patrie, son fils du moins ne courrait aucun danger. Assis dans un cabaret du Brenner, qui lui sert de quartier général, Speckbacher attend le retour d'une colonne qu'il a envoyée à l'ennemi. Tout à coup, des cris de joie éclatent dans les montagnes ; c'est la colonne qui revient et à sa tête marche le jeune Speckbacher qui s'est enfui de sa retraite, a pris une carabine et fait le coup de feu malgré son père. Speckbacher fut à ce point touché par le précoce héroïsme de son enfant qu'à partir de ce jour il l'autorisa à combattre à ses côtés.

Le pays affranchi, l'ennemi, après de nombreux et

sanglants combats, rejeté au delà de Kufstein par la seule bravoure des paysans, l'Autriche reprit les rênes du gouvernement. En même temps qu'Hormayer fut chargé de l'administration civile, le général Chasteler, à la tête de quelques détachements de l'armée, vint renforcer les indigènes avec le caractère de commandant en chef des forces réunies du Tyrol. Andréas Hofer en ressentit un si violent chagrin qu'il pleura de rage ; il sentait que les volontaires de la montagne ne se battraient avec enthousiasme qu'autant qu'aucun élément étranger ne se mêlerait à leurs bandes ; il comprit que, si d'une part, le général envoyé de Vienne dédaignait au fond les partisans de la montagne, d'autre part ceux-ci se sentiraient mal à l'aise sous le commandement d'un officier en qui ils avaient une médiocre confiance.

Les appréhensions de l'aubergiste devaient bientôt se réaliser. De nouveau victorieux en Allemagne, les Français et les Bavares s'avancèrent dans le Tyrol, et bousculèrent le général Chasteler. Inférieurs en nombre, les défenseurs du Tyrol n'avaient qu'à se borner à la guerre des partisans. Le général Chasteler fit la guerre en soldat ; battu, il ne lui restait qu'à se rejeter au delà du Brenner et à laisser à Andréas Hofer le soin d'empêcher l'ennemi de s'emparer du reste du Tyrol. Rendus à leur chef naturel, les Tyroliens, un instant découragés par les échecs, retrouvèrent toute leur énergie. Simulant l'artillerie absente par des troncs d'arbres posés sur deux roues, ils se retranchèrent au Mont Isel en avant du Brenner. Le 20 mai, l'ennemi rentre dans Innsbruck et occupe toutes les positions de la vallée de l'Inn. Cinq jours après, Andréas Hofer, craignant que l'inactivité n'ébranlât

l'énergie de ses bandes, las d'attendre l'ennemi, donne le signal de l'attaque. Speckbacher commande la droite, Haspinger la gauche, Andréas Hofer le centre. De réserve, il n'en reste point. Au premier signal, toute l'armée de paysans se précipite dans la vallée ; jusqu'à la nuit le combat dure avec un égal acharnement des deux côtés ; chassés de leurs positions, les Bavaois reviennent à l'assaut et les reprennent, sans toutefois emporter un seul des retranchements tyroliens. En cette journée, Speckbacher fut admirable ; à la tête de ses hommes, il s'avança jusqu'à Hall, et, sous le feu de l'artillerie, il s'assura du pont.

Voyant l'impossibilité d'avancer, il y mit le feu ; il ne se retira que lorsque tout s'écroula au milieu des flammes. Les Bavaois, en cette mémorable journée, surnommèrent Speckbacher : le Diable de feu.

Mais la journée était restée indécise et, à cette armée de partisans, il fallait une victoire éclatante. Andréas Hofer le sentit bien, et, désespérant de chasser l'ennemi de la vallée de l'Inn, il semblait décidé, cette fois, à l'attendre sur le Brenner. Triste et abattu, il était rentré à son quartier général à Schoenberg. Vers le soir, un vieux paysan, probablement envoyé par le capucin qui savait l'empire des choses mystérieuses sur l'esprit de l'aubergiste, un vieux paysan, dis-je, fait irruption au quartier général. Saint Florian, dit-il, lui est apparu et lui a ordonné de tenter une nouvelle attaque le 29 mai. Il n'en fallait pas plus pour rendre à Hofer toute son énergie. En effet, subissant l'empire du vieux prophète, il prépara une nouvelle attaque pour le jour indiqué et convenu : elle fut couronnée d'une victoire complète. On affirme encore de nos

jours, dans la montagne, que le vieillard fut saint Florian en personne, envoyé par le ciel pour ranimer le courage chancelant des patriotes.

Avant de tenter cet effort suprême, Andréas Hofer envoya des émissaires dans le pays pour appeler au secours de la patrie tout ce qui était en état de porter les armes. Les renforts arrivés, il harangue les soldats et les exhorte au nom de Dieu et de l'empereur. Haspinger bénit les bataillons agenouillés, leur donne la suprême absolution et : « A présent, vous pouvez mourir, » leur dit-il, « ceux qui tombent pour la patrie, ressuscitent là-haut près du trône du Seigneur ! » Électrisée par Hofer, fanatisée par Haspinger, l'armée au cri de « Vive le Tyrol ! » se précipite sur l'ennemi et fait des prodiges de courage. Les bataillons qui ont épuisé leurs munitions, prennent la carabine par le canon et assomment les Bavares à coups de crosse ; des pères, voyant tomber leurs fils sur le champ de bataille, ne veulent pas qu'on les emporte, afin qu'on ne prive la patrie d'aucun de ses combattants ; les blessés exhortent leurs camarades à la vengeance ; le dernier râle des mourants est : « Frères, en avant pour Dieu, l'empereur et la patrie ! » Devant cette attaque furieuse, l'ennemi se débande et fuit du côté de Kufstein ; en quelques jours, le Tyrol est pour la seconde fois affranchi par ses enfants.

Mais le 6 juillet changea de nouveau la face des choses. Vaincue à Wagram, l'Autriche s'engagea dans l'armistice de Znaïm à abandonner les *insurgés* du Tyrol et à retirer les quelques détachements autrichiens qui combattaient à côté des paysans. La nouvelle de cet armistice produisit un effet terrifiant. Speckbacher,

pris d'un profond dégoût, brisa sa carabine et son épée, les jeta au vent et s'écria dans un accès de désespoir : « Comme cette arme, est brisée à jamais ma malheureuse patrie ! » Le capucin Haspinger retourna à son couvent de Klausen. L'armée s'était débandée. Abandonné de tous, de son empereur, de ses amis, de ses soldats, Andréas Hofer ne s'inspire que de son patriotisme. Quand déjà l'ennemi a repris Innsbruck et s'avance par le Brenner, l'aubergiste tente un dernier effort ; il convoque les hommes les plus influents du pays, en même temps que Speckbacher et le capucin, dans un défilé abandonné, de l'autre côté du Brenner. Là, comme les Suisses au Grütli, ils jurent de vaincre ou de mourir. Andréas Hofer est de nouveau parvenu à communiquer à ses amis la flamme ardente du patriotisme : eux attendront l'ennemi dans les défilés, tandis que lui, Hofer, soulèvera les vaillants gars de la vallée de Passeyer et de Méran.

Cependant, l'avant-garde du maréchal Lefebvre, se composant d'un corps franco-saxon sous les ordres du général Rouyer, s'était avancée jusqu'à Stertzing ; une colonne de quatre mille Saxons avait même dépassé le village avec l'ordre de passer par la gorge de Stils et de balayer les *insurgés*. Les Saxons s'avancent sans rencontrer la moindre résistance, mais tout à coup, quand le corps entier s'est engagé dans le défilé, retentit dans la montagne ce cri : « Coupez tout ! »

A ce cri répond un craquement terrible ; les rochers et les troncs d'arbres sapés par les Tyroliens et maintenus jusqu'alors par des cordes, s'ébranlent, et une avalanche de blocs de granit, de sapins énormes, de pierres et de terre, s'abat sur les Saxons et les écrase.

Aux plaintes des mourants, aux gémissements des blessés, aux cris d'épouvante de ceux qui ont échappé à l'avalanche meurtrière préparée par les patriotes, répond un cri de joie sur la montagne. De toutes les fissures des rochers sortent des combattants, hommes, femmes, vieillards et enfants, armés de carabines, de faux, de couteaux, qui se précipitent sur l'ennemi au cri de : « Vive la patrie ! » et, profitant du désordre, Speckbacher et Haspinger courent sus à l'envahisseur découragé. Hofer, lui aussi, accourt avec ses amis ; devant ces démons, l'armée du maréchal Lefebvre se débande et, laissant aux mains des Tyroliens beaucoup de canons et de munitions, elle fuit par le Brenner, du côté d'Innsbruck, suivie de près par Andréas Hofer. Raconter en détail tous les combats qui précédèrent et suivirent cette grande journée n'est pas l'affaire de l'auteur de ce livre qui se propose seulement de retracer les grandes phases de cette terrible guerre. Les Tyroliens appellent cette époque *la mémorable semaine*, car huit jours leur avaient suffi pour balayer de nouveau l'envahisseur et pour reprendre leur position sur le mont Isel, devant Innsbruck. Hofer établit de nouveau son quartier général à Schoenberg.

Mais ainsi sont faits les Tyroliens, qu'au soir de la bataille ils ont la nostalgie du foyer : jugeant qu'un faible corps suffirait pour se maintenir au mont Isel, beaucoup de paysans déclarèrent à leurs chefs qu'ils désiraient aller voir leurs femmes et leurs enfants. Haspinger, le capucin, n'avait pas pris un moment de repos en cette semaine mémorable : pendant huit jours il s'était battu et maintenant, écrasé par la fatigue, il s'était couché. Informé par Speckbacher de ce qui se

passé, il se lève, saisit son épée et son crucifix, fait battre la générale, réunit ses soldats, les exhorte, les menace du feu de l'enfer, appelle la colère du Ciel sur ceux qui font mine de vouloir abandonner leurs chefs et fait si bien qu'à la fin de sa harangue, lui et Speckbacher peuvent à peine retenir les Tyroliens fanatisés qui, sans retard, veulent se précipiter sur l'ennemi; puis le capucin court au quartier général où Andréas Hofer, brisé par les émotions et les fatigues, dormait. A minuit il l'éveille, lui expose en quelques mots la situation et l'adjure de tenter le grand coup. En un clin d'œil Hofer est debout, s'est habillé, a saisi son chapeau ainsi que son épée, et, conduit par le capucin, il se présente à ses soldats :

— Amis ! leur dit-il, vous parlez de retourner à votre demeure, tant qu'il reste un ennemi sur le sol de la patrie ! Que parlez-vous de vos femmes et de vos enfants quand Dieu et l'empereur ont besoin de vos bras ! Vous voulez vous battre sur l'heure ? soit ! mais jurez de mourir jusqu'au dernier, plutôt que de subir une défaite.

A ces mots du général en chef, répond un cri d'enthousiasme, sorti de toutes les poitrines. La nuit, dans cette montagne, tous jurent à leur chef de vaincre ou de mourir. Ceux qui avaient parlé de s'en aller, pleurent en serrant la main d'Andréas Hofer, qui, l'épée haute, la tête découverte, semblait la statue de l'extermination. A cinq heures du matin, Haspinger dit la messe devant l'armée assemblée ; puis, de prêtre il redevient capitaine ; d'un bond, il saute sur son cheval, tire l'épée et tandis que Speckbacher descend sur la gauche, le capucin se précipite sur le flanc droit de

l'ennemi. Andréas Hofer, à la tête du centre, attaque de son côté et marche droit sur Innsbruck. L'aubergiste avait fait jurer à ses soldats de vaincre ou de mourir, mais il voulut encore prêcher d'exemple : au plus fort de la mêlée, on le vit à la tête de ses compagnons.

Ce que fit Andréas Hofer en cette journée, il faut le demander aux derniers survivants de ces combats mémorables. Un vieillard de Méran m'a dit qu'à l'heure de la bataille, l'aubergiste se transfigurait; de doux qu'il était, il devenait terrible; poussant le mépris de la vie jusqu'à la folie, il était superbe à voir sur son cheval écumanant, sa grande barbe flottant au vent, électrisant ses soldats par ce cri : « En avant pour la Patrie et l'empereur François ! Dieu nous protège ! » Devant cette attaque formidable, désespérée, les soldats du maréchal Lefebvre, déjà découragés par les échecs précédents, dérouterés par l'impétuosité de ces bandes, fléchirent de nouveau; le maréchal évacua Innsbruck, et le lendemain Andréas Hofer, à la tête de son armée, fit sa troisième entrée dans la capitale du Tyrol.

Pour bien juger ce naïf héros, il faut le voir à l'œuvre dans l'apogée de sa vie. Cette dernière entrée à Innsbruck défie toute description. On se pressait jusque sous les pas de son cheval, et d'acclamation, dans l'ivresse de la délivrance, on le nomma dictateur du Tyrol. Hofer, ayant retrouvé tout son calme après la bataille, plongeait son regard doux et inspiré à la fois sur cette foule qui l'acclamait et :

— Ne criez pas, priez ! dit-il.

Devant l'église des Franciscains, il descendit de che-

val et alla s'agenouiller sur le tombeau de Maximilien, mêlant des larmes d'attendrissement à sa prière. A sa sortie de l'église l'attendaient les notables de la ville pour lui exprimer la reconnaissance de tous les citoyens. Andréas Hofer, visiblement troublé par tant d'honneurs inespérés, répondit à la population :

— Par saint Georges et par ma barbe ! celui qui a sauvé le pays, ce n'est pas moi ! c'est Dieu !

L'aubergiste de Passeyer, devenu dictateur de sa patrie, trois fois affranchie par lui, ne fut dans les grandeurs oublieux ni de l'humilité chrétienne ni du dévouement à son souverain. A cet honnête homme ne pouvait venir un instant l'idée d'abuser du pouvoir dans un intérêt personnel. Délivrer sa patrie lui semblait un devoir autant que de la conserver à son maître. Sa dictature fut intègre et naïve à la fois. Très-certainement l'aubergiste de Passeyer n'était pas de taille à gouverner les hommes ; les décrets qu'il datait du château impérial d'Innsbruck sont souvent enfantins ; sa joie fut de faire frapper des monnaies à l'effigie de l'aigle du Tyrol, de l'aigle rouge que l'on voit peint sur les pipes en porcelaine des paysans et dont un poète national a dit :

Aigle tyrolien, blason de mon pays,
Pourquoi si rouge as-tu la crête altièrè ?
Et l'aigle répondit d'une voix mâle et fière :
Je suis rouge des feux du soleil qui m'éclaire,
Rouge encore du vin de mes côteaùx bénis,
Plus rouge encor du sang des ennemis !

Les décrets d'Andréas Hofer sont souvent empreints de ce mysticisme qui, avec l'honnêteté et le courage, fait la base de son caractère. C'est ainsi qu'il défendit

aux femmes tyroliennes de trop montrer leurs seins qui, dit-il, peuvent détourner les patriotes des plus impérieux devoirs. Une autre fois, il fait fermer les bals publics, sous prétexte d'immoralité; le 10 septembre, il rend une ordonnance qui interdit les promenades nocturnes aux jeunes couples amoureux; presque toujours ces décrets sont l'œuvre d'une âme candide qui d'ailleurs ne s'exagérât point son pouvoir. Informé que, malgré sa défense, on continuait de danser et de rôder, deux à deux, dans les promenades, le dictateur dit d'un ton bonhomme :

— Que voulez-vous que j'y fasse ? Je rends des ordonnances, mais on ne m'obéit pas.

Ce que l'on peut dire de cet aubergiste devenu presque un souverain, c'est qu'il resta honnête homme dans la plus large acception du mot. S'il n'était pas du bois dont on fait les grands administrateurs, du moins ne fit-il aucun mal. Très-sagement aussi il résista à Speckbacher et à Haspinger qui voulaient l'entraîner dans une guerre hors du territoire tyrolien. Le capucin surtout avait complètement perdu la tête; il ne se contentait pas de poursuivre l'ennemi au-delà de Kufstein; il jura d'anéantir Napoléon et de le conduire prisonnier à Vienne. Andréas Hofer laissa le moine batailler avec ses bandes, mais il se garda bien d'adopter ses plans fantaisistes.

L'empereur d'Autriche dépêcha auprès du dictateur plusieurs de ses conseillers, chargés de lui remettre trois mille ducats et la médaille pour le Mérite militaire. Les mêmes envoyés apportèrent la croix du Mérite religieux pour le capucin Haspinger et de brillants cadeaux pour Speckbacher et les principaux

chefs tyroliens. On dit que le dictateur, profondément blessé de l'abandon où, par trois fois, le gouvernement autrichien avait laissé le Tyrol, fit attendre les envoyés de l'empereur pendant deux heures dans l'antichambre, avant de les recevoir. Le 4 octobre, jour de la fête de l'Empereur, après la messe solennelle à l'église des Franciscains, Andréas Hofer s'agenouilla devant le maître autel et l'abbé Wiltau, officiant, lui passa au cou la lourde chaîne en or avec la médaille envoyée par le souverain. Andréas Hofer en fut si ému que de grosses larmes, coulant sur ses joues, allaient se perdre dans sa barbe. Toute l'assistance partageant l'émotion du héros tyrolien, fière de la haute distinction que lui accordait l'empereur, pleura de joie.

Ce fut le dernier jour de bonheur du Tyrol.

Napoléon n'était pas homme à s'arrêter sur un échec et à laisser indéfiniment déjouer ses plans par un aubergiste. Attaqué à la fois du côté de la Bavière et de l'Italie, le Tyrol, cette fois, devait succomber jusqu'à la chute du maître du monde. Speckbacher, après une longue et héroïque résistance, fut défait, et son fils fait prisonnier ; Haspinger, voyant la mauvaise tournure des choses, jeta son épée et se sauva à Vienne, où plus tard, en récompense des services rendus à la patrie, il obtint la cure d'Hietzing, à côté de Schœnbrunn. Andréas Hofer seul resta debout avec son patriotisme ; par Trente et Botzen, le général Rusca envahit le Tyrol du côté de l'Italie, tandis que les généraux de Wrede et Deroy, à la tête de forces considérables, s'avancèrent par la Bavière. A Andréas Hofer il ne resta que la ressource de se retrancher sur le Brenner et de combattre dans la montagne ; il espérait

toujours en le secours de l'armée autrichienne, mais bientôt la paix de Vienne devait lui prouver que désormais la résistance n'entraînerait qu'une inutile effusion de sang. L'archiduc Jean lui-même écrivit à Hofer et l'engagea à mettre bas les armes.

L'histoire n'a pas encore éclairci la dernière phase du soulèvement. Comment Hofer, malgré l'injonction de l'archiduc, continua-t-il la lutte? Les historiens parlent d'un officier qui l'aurait entraîné à sa perte en lui affirmant que la paix de Vienne n'était qu'une fausse et que jamais l'archiduc Jean n'avait écrit cet ordre. Les détracteurs d'Andréas Hofer, — car le pauvre homme en eut beaucoup dans le malheur, — ses détracteurs prétendent qu'atteint de la folie des grandeurs, il n'a pas voulu renoncer à la dictature. Toute la vie de l'aubergiste proteste contre une telle calomnie; la vérité est probablement que le patriote rêvait d'affranchir son pays pour la quatrième fois; il se trompa, mais le mobile de sa conduite n'en fut pas moins détaché de tout intérêt personnel : ce qu'il cherchait, c'était le salut de la patrie. Le découragement se mit dans les rangs des soldats; beaucoup d'entre eux jetèrent les armes et retournèrent chez eux. Hofer seul ne désespéra point; autour de lui tombaient les plus fidèles de ses amis et il ne renonçait point à la lutte. Quand il vit que tout était perdu, il congédia la poignée de soldats qui lui restait et son dernier mot fut : « A bientôt, mes amis, le Tyrol ne périra pas ! »

La tête du *rebelle* fut mise à prix. Andréas Hofer, traqué comme une bête fauve de rocher en rocher, réduit à se cacher dans les crevasses, à dormir dans les forêts ou les glaciers, finit par trouver un abri

dans ce pays de Passeyer dont il avait dit avec tant de fierté qu'il ne s'y trouvait pas un traître. Loin des hommes, sur un pic inaccessible, dans un chalet perdu au milieu des neiges, il vécut plusieurs mois avec sa famille. Le misérable qui trahit sa retraite fut cependant un enfant du pays, et, tant est grande la honte que les habitants de la vallée ressentent encore aujourd'hui de cet acte de félonie, qu'ils attribuent la trahison de Josel Raffel à l'ivresse. Pris de vin, disent-ils, Joseph aurait parlé au cabaret de la retraite du patriote et livré ainsi, malgré lui, le grand Andréas Hofer à l'ennemi. Pendant longtemps on a accusé de cette trahison un ecclésiastique nommé Donay, mais les historiens ont constaté depuis, à l'évidence, que ce fut bien Joseph Raffel qui livra son ami avec préméditation et point, comme le disent les Tyroliens, sous le coup de l'ivresse. Conduits par ce misérable, les gendarmes italiens, suivis de soldats français, allèrent s'emparer nuitamment du pauvre homme, déjà brisé par les douleurs patriotiques et les privations.

Andréas Hofer dormait. Son fils, entendant des pas sur la neige durcie, donne l'éveil ; l'ex-dictateur, se voyant perdu, paraît sur le seuil du chalet et dit d'une voix résolue :

— Me voici, tuez-moi ! Mais ménagez les miens, qui sont innocents.

Ce n'était plus l'athlétique chef des partisans d'autrefois : le froid et les souffrances l'avaient courbé ; le malheur avait sapé ce tempérament de géant. Calme et résigné, il tendit ses mains et souffrit qu'on le chargeât de fers. Ainsi garrotté comme un malfaiteur, marchant péniblement à cause des entraves, il

partit à côté de sa femme et de son fils au milieu de ces soldats qui, heureux de l'importante capture qu'ils venaient de faire, entonnaient des chants d'allégresse. La colonne qui avait été chargée de cette arrestation se composait de plus de deux mille hommes. On craignait un soulèvement des paysans en faveur de leur ancien chef. Mais chacun dormait dans la vallée quand, à travers les glaces et les neiges, on conduisit les prisonniers à Méran et de là à Botzen. Baraguay-d'Hilliers, qui commandait les troupes dans le Tyrol méridional, fut indigné à l'aspect de ce héros que l'on avait si bien garrotté, que, débarrassé de ses liens, il ne pouvait pas faire un pas, tant les cordes et les fers avaient meurtri ses chairs. Se souvenant de l'humanité qu'Andréas Hofer avait toujours montrée à l'égard de ses prisonniers, Baraguay-d'Hilliers le fit enfermer dans une prison convenable ; il rendit la liberté à sa femme ainsi qu'à son fils. A l'heure de la séparation, l'aubergiste de Passeyer garda tout son calme, et, aux sanglots des siens, il répondit par des exhortations en la grâce céleste qui, disait-il, ne lui ferait pas défaut.

Hofer cependant ne se fit aucune illusion sur le dénouement fatal. Quatre officiers français, un bataillon d'infanterie et un détachement de cavalerie escortèrent le prisonnier à Mantoue où l'attendait le conseil de guerre sous la présidence du général Bisson. Hofer le *rebelle* fut condamné à mort. Il entendit sa sentence sans montrer la moindre émotion, et, plein de calme, il écrivit son testament par lequel il recommandait à sa femme de faire dire des messes pour le repos de son âme ; il dit un suprême adieu à ses compagnons

d'armes, leur enjoignit de ne jamais désespérer de la patrie et termina par ces mots qui disent le profond écœurement où l'avait plongé l'abandon de son pays par l'Autriche :

« Adieu, méprisable monde ! Pour un honnête
» homme la mort est si peu de chose, qu'au moment
» de te quitter, je ne trouve pas une larme de re-
» grets ! »

L'archiprêtre Manifesti, auquel il se confessa, ne le quitta qu'à l'heure suprême ; il raconte avec une émotion mêlée d'admiration comment les dernières pensées d'Andréas Hofer furent pour sa patrie, dont il entrevoyait la délivrance prochaine. Ce fut sa consolation à l'heure de l'expiation, disaient ses juges, à l'heure de son martyre, dit la postérité.

Le 20 février 1810, à onze heures du matin, le peloton d'exécution vint chercher le condamné dans la citadelle ; d'un pas assuré Hofer se mit en marche. Dans la cour l'attendait un certain nombre de ses frères d'armes, faits prisonniers dans la dernière phase de la guerre. A l'aspect de leur chef marchant à la mort pour la patrie, tous s'agenouillèrent et, en sanglotant, lui demandèrent de leur donner sa bénédiction. Simplement, sans emphase, déjà détaché de la terre, Hofer étendit ses mains et fit ce qu'on lui demandait ; les soldats du peloton d'exécution en furent troublés ; sur les joues de ces vieux grenadiers coulaient des larmes, en même temps que, dans les rangs des détenus tyroliens, éclataient des sanglots étouffés. Le condamné lui-même ne put maîtriser son émotion ; dans un suprême adieu, il demandait pardon à ses frères d'armes d'être la cause de leur malheur. Puis il les exhortait

une dernière fois à l'amour de Dieu et à la fidélité envers l'empereur François.

Près de la Porta Ceresa le peloton s'arrêta ; douze grenadiers et un caporal se détachèrent du bataillon et se placèrent en face du condamné. Andréas Hofer refusa de se laisser bander les yeux et encore moins voulut-il s'agenouiller. Au caporal il remit sa dernière pièce de monnaie : « Tirez bien ! » lui dit-il ; puis, se plaçant en face du peloton : « Feu ! » cria-t-il. Il tomba, le crâne et la mâchoire fracassés par les balles. Les grenadiers couvrirent la face du mort de son large chapeau, qu'avant de commander le feu il avait agité une dernière fois au cri de : Vive l'empereur ! vive la patrie ! On le plaça sur une civière et on le transporta à l'église Saint-Michel, où fut célébré un service funèbre pour le repos de cette âme simple et honnête. Selon la dernière volonté d'Andréas Hofer, on l'enterra dans le jardin de son ami et confesseur Mani-festi.

La tragédie tyrolienne de 1809 avait trouvé son dénouement, mais elle eut son épilogue.

Quinze ans après, en 1824, une nouvelle étrange parcourut le Tyrol et fit battre tous les cœurs. Trois officiers de chasseurs, indignés de voir les restes mortels du grand patriote dans la terre étrangère, avaient résolu de les enlever et de les restituer à la patrie. Silencieusement, par une nuit sombre, de concert avec le digne prêtre, ils exhumèrent le cercueil et le transportèrent à Botzen. Ce fut comme un courant électrique qui parcourut tous les cœurs quand la nouvelle de cet enlèvement se propagea dans le Tyrol. Des montagnes d'alentour, descendirent les anciens frères

d'armes de l'aubergiste, et ils portèrent son cercueil par les champs de bataille du Brenner et du Mont-Isel dans la capitale du Tyrol, que trois fois le grand patriote avait reconquise sur l'envahisseur. En attendant qu'on lui fit des funérailles dignes de son héroïsme, le corps du héros fut déposé dans le couvent de Wiltau. Ce jour arriva, et du pays tout entier les députations affluèrent, pour accompagner celui qui fut Andréas Hofer à l'église des Franciscains, où il devait reposer désormais. Douze aubergistes portaient le cercueil, orné du chapeau, de l'épée, des décorations du martyr ainsi que de ses armoiries, car, voulant honorer la mémoire du grand patriote, l'empereur avait conféré à sa famille des titres de noblesse. C'est dans cette église qu'est placé le tombeau d'Andréas Hofer. Un sculpteur tyrolien lui a taillé un monument dans le marbre de la patrie; debout, la carabine au poing, il y semble veiller encore au salut de son pays; en face de sa tombe, on a élevé, en 1834, un monument à la mémoire de ses obscurs soldats. Trois des petits-fils de l'aubergiste de Passeyer sont actuellement officiers dans l'armée autrichienne.

Ce que fut le Tyrol en 1809, il l'est encore de nos jours; c'est toujours le même dévouement au souverain, le même patriotisme; la mémoire d'Andréas Hofer est gravée dans tous les cœurs, son souvenir exalte ceux qui sont venus après lui, dans l'amour de la patrie, le respect de Dieu et la fidélité à l'empereur. En 1848, quand les volontaires Tyroliens arrivèrent à Vienne pour aller, de là, défendre en Italie, les droits menacés de leur souverain, ils demandèrent à voir le curé Haspinger, le dernier survivant des trois chefs du sou-

lèvement national. Haspinger, alors brisé et affaibli, se rendit néanmoins à la gare où les jeunes Tyroliens s'embarquaient, et, à la vue de ce vieux patriote de 1809, les jeunes patriotes de 1848 s'agenouillèrent pieusement pour recevoir sa bénédiction. Le musée d'Innsbruck contient un assez joli tableau, représentant cette scène attendrissante.

Le peuple du Tyrol a une croyance naïve, mais touchante ; il est convaincu que ses princes et ses grands citoyens ne meurent pas, mais qu'ils disparaissent, à un moment donné, pour se reposer dans un château féerique, dans la montagne. Pendant de longues années les paysans ne voulurent pas croire à la mort de leur héros national. Dans la vallée du Sarnthal, près Méran, cette croyance est à ce point enracinée dans l'esprit des paysans qu'en 1866, à la nouvelle du désastre de Sadowa, ils répondirent :

— C'est que nous verrons bientôt le retour de l'au-bergiste. Quand l'empereur n'aura plus que deux soldats, Andréas Hofer doit sortir de sa retraite pour sauver l'Autriche !

IV

INNSBRUCK

De Jenbach à Innsbruck. — La vallée de l'Inn supérieur. — Schwatz. — Wiecht et Tratzberg. — La légende d'une âme en peine. — Arrivée à Innsbruck. — Le paysage. — La ville nouvelle. — La principale rue d'Innsbruck. — La maison au toit d'or. — Histoire de Frédéric au gousset vide. — Attachement du peuple tyrolien à ses souverains. — Seizième et dix-neuvième siècles. — Dieu, le prince et la patrie. — L'Église des Franciscains. — Le tombeau de l'Empereur Maximilien. — Tombeau des patriotes de 1809. — La chapelle d'argent. — Philippine Welser. — La représentation d'un drame national. — Le musée patriotique d'Innsbruck. — Manifestation de patriotisme tyrolien. — Le couvent des capucins. — L'ermitage de l'archiduc Maximilien. — L'abbaye de Wiltau. — Le paysage d'Innsbruck. — Souvenir de 1809. — La vallée de l'Inn. — Vue du mont Isel. — Encore des monuments patriotiques. — Les légendes de la montagne d'Innsbruck. — Kobolds, lutins et farfadets. — Le Solstein. — La muraille de Saint-Martin. — Aventure de chasse de l'empereur Maximilien. — L'ange du ciel et les mineurs de Schwatz. — Superstition du paysan. — Une chasse au dragon en 1870. — Le château d'Ambras. — Une ascension en calèche découverte. — La route postale du Brenner et le chemin de fer. — Waldrast. — Schoenberg. — Le quartier général d'Andreas Hofer. — Luxe des églises et misère des habitants. — Panorama des glaciers de Stubay. — Le feu des Alpes vu du plateau de Schoenberg. — Innsbruck la nuit.

Cette vallée supérieure de l'Inn, où nous nous engageons, est une des plus belles du Tyrol. Nous en avons contemplé les beautés du balcon de la pittoresque auberge de Jenbach. La voie ferrée qui la

traverse remonte le courant de la rivière, qui, à quelque distance du chemin de fer, coule dans une admirable prairie encaissée par les Alpes. Les collines du premier plan de la montagne ressemblent à des jardins. C'est comme un parc plein de luxuriantes verdure où se détache par ci par là un château ou une ruine. De nombreux villages et quelques petites villes des plus pittoresques animent le paysage : la première, en partant de Jenbach, s'appelle Schwatz et la toiture en cuivre de sa très-curieuse église scintille joyeusement au soleil. Dans le chemin de la croix du vieux couvent des Franciscains, il y a des fresques qui valent la peine d'être vues, et, si l'on a du temps à perdre, on peut visiter l'église qui ne manque pas d'intérêt. A droite de la gare, au pied du coteau, est le couvent des Bénédictins, Viecht, reconstruit après l'incendie qui, en 1868, détruisit l'ancien édifice. Cette construction froide et moderne ne vaut pas la peine qu'on s'en occupe. Mais le château de Tratzberg est vraiment joli. Ce château a sa légende d'un chevalier athée que le diable a tué dans son lit, un dimanche, à l'heure de la messe. Les vieilles chroniques tyroliennes affirment que le sang du chevalier a rejailli sur les murs de sa chambre à coucher, où les traces furent visibles pendant de longues années. La superstition populaire attribue à l'âme errante du seigneur de ce château les incendies qui se déclarent dans les forêts d'alentour : de nos jours encore, plus d'un vieux paysan, en voyant les flammes grimper le long des sapins dans la montagne, s'écrie : « Voilà le chevalier de Tratzberg qui fait encore des siennes. »

Cette légende menaçante n'a pas empêché le comte

d'Enzenberg d'acheter le château et d'y dépenser des sommes considérables ; il en a fait une des plus jolies choses de la vallée de l'Inn, sans se soucier autrement du diable et de l'âme de son prédécesseur. Après la station de Fritzens on arrive bientôt à la ravissante ville de Hall, au pied du Salzberg (mont salin).

C'est à Hall que mourut en 1820 Joseph Speckbacher, le compagnon d'Andréas Hofer ; ses cendres reposèrent au cimetière de Hall jusqu'au jour où elles furent déposées à l'église d'Innsbruck, à côté des restes mortels de ses frères d'armes de 1809. C'est à Hall, ainsi que je l'ai raconté dans le chapitre précédent, que Speckbacher fut surnommé le diable de feu, lors de l'attaque du pont défendu par les troupes bavaoises et françaises. On peut dire de la vallée entre Hall et Innsbruck que chaque pouce de terrain est arrosé du sang des Tyroliens. En contemplant ce paysage, grandiose, gracieux et superbe, la pensée se refuse à croire qu'il a été témoin de tant de luttes sanglantes. Depuis la verte prairie où coule l'Inn, qui, à partir de Hall seulement, devient navigable, jusqu'au sommet des Alpes dont les ombres bleuâtres se marient admirablement avec le ciel limpide, tout est souriant et aimable ici. La chaîne des Alpes n'a rien d'écrasant, la majesté de leurs lignes arides ne terrifie point l'âme du spectateur. C'est la grandeur de la nature alliée à la grâce. Adossée contre la montagne, dans une vallée bordée d'Alpes calcaires, où se joue le soleil, est située la plus jolie de toutes les villes tyroliennes, Innsbruck, la capitale.

Dernièrement je lisais un gros livre qu'un touriste anglais publia au commencement de ce siècle ; son arrivée à Innsbruck en chaise de poste est curieuse parce

qu'elle rappelle un temps dont il ne reste plus que par ci par là un souvenir dans la capitale du Tyrol. En effet, après avoir voyagé toute une journée dans l'admirable vallée de l'Inn, il devait être doux d'entrer le soir dans la vieille ville aux étroites ruelles, bordées de deux rangées d'arcades. Les antiques maisons peinturlurées et fraîchement badigeonnées de couches vertes, roses, lilas ou bleues, comme on les voit encore de nos jours dans les vieux quartiers, tout cela devait réjouir l'âme du touriste et je comprends la joie de cet Anglais.

Innsbruck est située sur les deux rives de l'Inn et réunie par un pont d'où la ville porte son nom, car la traduction littérale d'Innsbruck est : Pont de l'Inn.

La situation de cette ville est incomparable, à l'extrémité sud de l'admirable vallée, dont la longueur, de Kufstein jusqu'au Brenner, est de 30 lieues. A Innsbruck, la largeur de la vallée est de trois kilomètres; des deux côtés elle est bordée de coteaux où s'épanouit une végétation souriante; derrière ces coteaux, s'élève la magnifique chaîne du Mittel Gebirge couverte de forêts de sapins, et, au-dessus de cette montagne, se dressent les pics arides des Alpes. C'est comme un décor composé de trois plans, dont le second, dit la chaîne moyenne, sert de transition entre le gracieux paysage de la vallée et les terrifiantes grandeurs des Alpes.

On ne saurait rien imaginer de plus séduisant et de plus grandiose en même temps, et, à l'époque où l'on quittait ce paysage pour s'engager en chaise de poste dans les vieilles rues pittoresques, l'entrée dans la capitale du Tyrol avait certainement un charme dont le touriste contemporain, qui arrive par l'express, ne peut pas se faire une idée.

La première impression est une désillusion. Autour de la gare stationnent les omnibus, dont les conducteurs invitent le touriste, dans toutes les langues de la terre, à descendre dans tel ou tel hôtel.

Avec le chemin de fer a surgi une ville moderne qui n'a rien de tyrolien ni de particulièrement intéressant, mais la surprise est d'autant plus grande quand, après avoir traversé le nouveau quartier, on arrive dans la pittoresque rue qui sert de transition entre la ville nouvelle et l'antique cité d'Innsbruck. Sauf quelques rares constructions modernes, la grande rue est bordée de vieilles maisons tyroliennes dont les façades sont, selon la coutume du pays, badigeonnées de toutes les couleurs du prisme. Un monument élevé à la mémoire de la Vierge, après le départ des Bavares et des Français, à la fin de la guerre dite de la succession d'Espagne, rompt heureusement la monotonie de cette longue rue, à l'extrémité de laquelle on aperçoit le vieux burg de Frédéric IV, un bijou architectural des temps passés. Les Alpes forment plus loin la toile de fond de ce joli décor. Au cœur de l'été, quand la pluie tombe dans la vallée, les sommets de la montagne se couvrent en une nuit d'une épaisse couche blanche, et alors cette rue, avec ses maisons roses, vertes, lilas, jaunes ou bleues, semble encore plus gaie, en opposition avec la neige de la montagne.

Innsbruck est une des trois ou quatre villes tyroliennes où le touriste trouve tout le confort de la vie. Je ne saurais trop conseiller aux voyageurs d'y établir leur quartier général pour faire de là les excursions dans la vallée de l'Inn. C'est un centre enviable, où, après les promenades dans le Zillerthal et l'Achensee,

on peut prendre quelques jours de repos. En dehors de l'intérêt que la ville offre par elle-même, les magnifiques promenades dont on n'a que l'embarras du choix la désignent comme un des plus agréables séjours du Tyrol. Le lecteur aura sans doute remarqué que j'évite autant que possible de parler des hôtels et de lui recommander plutôt celui-ci que tel autre. Si je fais une exception pour la *Cour d'Autriche* où nous étions descendus, c'est dans leur intérêt. M. Beer, le propriétaire, est un tout jeune homme qui parle à peu près toutes les langues, et, comme il sait le pays sur le bout des doigts, sa maison est, pour le touriste qui ignore l'allemand, une source de renseignements précieux en même temps qu'un séjour des plus agréables. Du jardin magnifique, on peut visiter le paysage en pantoufles; la vue sur les Alpes calcaires qui dominent la ville y est d'une beauté incomparable.

De la porte de cet hôtel, on aperçoit l'une des constructions les plus curieuses d'Innsbruck, la fameuse maison au toit d'or du prince tyrolien, Frédéric IV, dit Frédéric au gousset vide, qui, pour prouver à ses ennemis qu'il n'était pas aussi pauvre qu'ils voulaient bien le dire, fit couvrir sa maison de bronze doré. La façade de cet ancien château est admirablement conservée; elle date du xv^e siècle. Les sculptures des deux balcons superposés peuvent donner une idée de ce que fut le château de Frédéric IV au temps de sa splendeur. Le balcon inférieur est orné des armes de sa maison, et l'autre est une suite de bas reliefs ayant trait à l'histoire du Tyrol. On pourrait écrire un volume rien qu'avec les chroniques de cet édifice. C'est ici que Maximilien passa sa lune de miel avec la princesse

Marie-Blanche de Milan, et quelques-unes des fresques à moitié effacées par le temps, qui ornent la façade, semblent destinées à perpétuer cet événement mémorable. Du châtelain qui fit dorer le toit de Frédéric au gousset vide, la chronique tyrolienne raconte une histoire qui témoigne de l'attachement que les paysans du Tyrol ont de tout temps témoigné à leurs souverains.

A la suite d'une guerre malheureuse, Frédéric fut obligé de quitter la ville et de se réfugier dans les montagnes où, grâce à de nombreux déguisements, il put se soustraire à ses persécuteurs. Sous le costume d'un musicien ambulant, il fit son entrée dans le village de Landeck un soir que les populations étaient en fête. Ces braves gens, en voyant arriver au milieu d'eux le malheureux musicien, lui firent l'accueil le plus hospitalier; on le força de s'asseoir à la table la plus opulente et à boire le petit vin du pays. Quand le musicien ambulant sembla remis de sa fatigue, on lui demanda quelques chansons et après les chansons quelques histoires. Tout le village avait formé un cercle autour de l'étranger, et Frédéric commença à raconter sa propre histoire. Quand il en fut arrivé à dépeindre les misères du pauvre prince fugitif, tous les paysans se mirent à pleurer. Alors, le prince ne fut plus maître de ses émotions.

— Mes enfants, s'écria-t-il, cet infortuné, c'est moi, Frédéric, votre malheureux souverain!

A ces mots, les montagnards se jetèrent aux pieds du fugitif, couvrirent ses mains de larmes et jurèrent qu'ils ne se sépareraient pas de leur prince malheureux, quoique l'ennemi punit de mort ceux qui donnaient un asile à ses adversaires. Frédéric, touché de

tant de dévouement, refusa d'abord l'hospitalité, mais force lui fut de se rendre aux vœux de ces braves gens; il resta donc au milieu d'eux, vivant tour à tour chez les uns et les autres, jusqu'à ce que de meilleurs jours fussent venus pour la patrie. A sa rentrée à Innsbruck, le prince n'oublia pas ceux qui lui étaient restés fidèles dans le malheur. Sa reconnaissance et sa générosité furent à la hauteur du dévouement de ses sujets.

Cela se passait au xv^e siècle, et les années qui ont, dans d'autres pays, effacé jusqu'aux traces des mœurs de nos pères n'ont pas ébranlé un moment ce trait saillant du caractère national des Tyroliens, qui est l'inébranlable fidélité au souverain. Quatre siècles après l'aventure de Frédéric au gousset vide, un autre souverain dut quitter ses États où grondait l'émeute. En 1848, l'empereur d'Autriche comprit que, de tous ses peuples, celui du Tyrol ne faillirait jamais à son traditionnel attachement au prince. Fuyant devant la révolution, l'empereur se rendit dans le Tyrol. Il ne s'était pas trompé sur les sentiments de cette brave et vaillante population; à peine la nouvelle se fut-elle répandue que l'empereur se rendait dans sa fidèle province que, de tous les coins du pays, les députations se rendaient à Innsbruck pour apporter au souverain l'assurance de leur inébranlable dévouement.

Dans la tourmente déchaînée sur son trône, l'empereur d'Autriche trouva, comme jadis Frédéric IV, un asile sûr au milieu de cette noble population. Il parcourut le Tyrol, non comme un fugitif, mais comme un triomphateur acclamé par tout un peuple qui se serait fait tuer plutôt que de permettre que la révolution vînt troubler le fugitif dans sa retraite. Le prince

était sous la protection des Tyroliens, et jamais monarque n'eut de garde plus fidèle et plus sûre que ces hordes de montagnards qui seraient morts pour leur empereur comme leurs pères sont morts pour leur prince et comme les Tyroliens de l'avenir mourront pour le leur. Les doctrines qui, partout ailleurs, bouleversent les trônes et qui menacent dans un avenir prochain tous les États européens, se heurteront éternellement contre l'antique simplicité des montagnards tyroliens. Quand toute l'Europe sera en feu et que la révolution soufflera aux quatre coins du monde, le Tyrol restera encore attaché à sa maison souveraine. Le Tyrolien aime ses princes comme il aime sa patrie et Dieu; il ne comprend pas plus l'infidélité au souverain que l'irrévérence envers les choses de la religion. C'est dans le respect de ce que leurs pères ont adoré qu'ils élèvent leurs enfants, et, quelle que soit la misère excessive dont souffrent les habitants de la montagne, l'*Internationale* perdrait son temps à faire de la propagande parmi eux.

Mais, nous voici bien loin de la jolie ville d'Innsbruck et il est temps d'y revenir; car le touriste y trouve certainement bien des choses dignes de son intérêt. Dans les vieux quartiers de la ville, on pourrait se croire à mille lieues de notre civilisation moderne. En flânant sous les arcades, on s'arrête volontiers devant les boutiques où l'on vend les jolies boiseries du pays que l'on fabrique au delà du Brenner dans le val de Gröden, ou devant les marchands de pipes où l'on offre au client les fameuses pipes allemandes, en porcelaine, ornées de toutes sortes de peintures naïves. Ici, c'est un Tyrolien et une Tyrolienne assis dans un bosquet;

là, c'est un chasseur de chamois qui descend de la montagne avec son gibier; sur une troisième pipe on voit le portrait de l'empereur, sur une autre celui d'Andréas Hofer. Les maisons peinturlurées ont un aspect de gaité qui charme et de propreté qui séduit; le badiageonnage des habitations, à la vérité, nuit au côté pittoresque, mais en même temps il donne à Innsbruck comme un air de fête. Au pied des Alpes contre lesquelles la ville est pour ainsi dire adossée, Innsbruck ressemble à la capitale des Lilliputiens, tant les habitations, si élevées qu'elles soient, sont écrasées par le rocher qui se dresse au-dessus d'elles. Les chasseurs tyroliens qui forment la garnison de la ville ont, eux aussi, une allure joyeuse; le bouquet de fleurs alpestres qu'ils portent à leur képi est d'un effet charmant et donne à ces guerriers un certain vernis de soldats endimanchés. Tous ces braves gens sont pleins de convenance pour les étrangers; ils ne se moquent pas de leur langue et encore moins rient-ils de leur ignorance quand ils confondent une église avec une autre ou bien une caserne avec un musée; ils sont simples, naïfs, et comme on dit vulgairement, *bons enfants*. A Innsbruck, avec un peu de politesse, on n'a besoin d'aucun guide, chacun se fait un plaisir de renseigner le touriste.

Notre première visite était pour l'église des Franciscains où l'on arrive à travers les curieuses et étroites rues; elle est située sur une petite place, à côté du palais du gouvernement avec lequel l'église communiquait à l'époque où les princes du Tyrol résidaient à Innsbruck. Vuë du dehors, cette église ne produit pas une très-grande impression; sur les portes

sont collées de petites affiches écrites à la main, où l'on promet une récompense à celui qui ramènerait un chien égaré ou qui rapporterait un porte-monnaie perdu sur la promenade; la façade n'a donc rien d'austère, mais l'étonnement du voyageur n'en est que plus grand à son entrée dans l'église des Franciscains dite de la Cour.

La visite de cette église est un des plus curieux souvenirs que j'aie remportés de mes voyages; j'ai vu peu de monuments aussi imposants que le tombeau de l'empereur Maximilien, où deux rangées de grandes figures en bronze semblent monter la garde.

L'impression est d'autant plus vive qu'après le portail restauré et orné de fresques modernes on ne s'attend point au spectacle vraiment grandiose de l'intérieur. Au milieu de la large nef gothique, s'élève le sarcophage de l'empereur sur lequel la statue du souverain agenouillé semble prier pour le repos de son âme. Des deux côtés du tombeau sont rangées les figures en bronze des princes et princesses de la famille de l'empereur; c'est comme une cour de spectres assemblés autour du tombeau du souverain. La valeur artistique n'est pas la même dans toutes les statues, mais quelques-unes sont vraiment remarquables de caractère et d'exécution. L'empereur Maximilien, à qui l'on attribue d'ailleurs le premier plan de l'église des Franciscains, a, dit-on, lui-même conçu l'idée de ce monument admirable. Les statues colossales, au nombre de vingt-huit, forment une double haie de bronze des deux côtés du sarcophage entouré d'une grille en fer battu qui est une pure merveille. Aux angles du monument se montrent les statues de la

Justice, de la Prudence, de la Force et de la Modération, les quatre qualités saillantes d'un bon souverain ; seize colonnettes en marbre noir séparent les hauts-reliefs, de vraies œuvres d'art tant par leur composition que par la finesse remarquable de l'exécution. Quatre de ces hauts-reliefs sont l'œuvre des frères Bernard et Arnold Abel, de Cologne ; les autres sont dûs au ciseau d'Alexandre Colin, de Malines. L'un dans l'autre, ces petits chefs-d'œuvre n'ont pas été payés plus de cinq cents francs. C'est la vie du souverain taillée dans le marbre de Carrare, depuis son mariage avec Marguerite de Bourgogne, en 1477, jusqu'à la défense de Vérone contre les Vénitiens et les Français, en 1515. Sans doute tous ces hauts-reliefs n'ont pas une égale valeur artistique, mais le moindre est encore une œuvre d'art d'un grand intérêt.

Les vingt-quatre hauts-reliefs représentent :

Le mariage de l'Empereur avec Marie de Bourgogne. — La victoire sur les Français à Guingate. — La prise d'Arras. — Le couronnement de Maximilien comme roi romain. — La victoire des Tyroliens à Calliano, sur l'Adige, sur les armées de Venise. — L'entrée de Maximilien à Vienne. — La prise de Stuhlweissenburg. — La réception de la princesse Marguerite, fille de l'Empereur. — La défaite des Turcs en Croatie. — L'alliance de Maximilien avec le Pape, Venise et le Duc de Milan contre Charles VIII, roi de France. — Le Duc Ludovico Sforza devient souverain de Milan. — Le mariage de Philippe, fils de Maximilien, avec Jeanne d'Espagne. — La victoire de Regensbourg sur les Bohèmes. — Le siège de Kufstein. — La prise de Geldern. — La ligue de Cambray. — L'entrée à Padoue. — Les Français abandon-

nent Milan. — La seconde bataille de Guinegate contre les Français. — Rencontre sur le champ de bataille entre l'empereur et son allié Henri VIII d'Angleterre. — La bataille de Vicenza contre les Vénitiens. — Bataille de Murano contre les mêmes. — Les mariages du Prince Ferdinand avec Anne de Hongrie et du prince Louis de Hongrie avec Marie d'Autriche, petite fille de l'Empereur. — La défense de Vérone.

Voici la nomenclature des 28 statues en bronze exécutées au seizième siècle par les frères Étienne et Melchior Godl et Hans Lendenstrauch :

A droite du Tombeau :

Clovis, roi des Francs, 511. — Philippe 1^{er} d'Espagne, fils de Maximilien, 1506. — L'Empereur Rodolphe de Habsbourg, 1291. — Le Duc Albrecht le Sage, 1358. — Le roi Théodorick, 526. — Ernest, Duc d'Autriche et de Styrie, grand-père de Maximilien, 1421. — Théodobert, duc de Bourgogne, 640. — Arthur, roi d'Angleterre, fondateur de la Table ronde, 542. — L'Archiduc Sigismond, 1496. — Bianca Maria Sforza, deuxième femme de Maximilien, 1510. — Marguerite, fille de Maximilien, 1530. — Cynburgis, femme du duc Ernest, 1429. — Charles le Téméraire, 1477. — Philippe le Bon, père de Charles le Téméraire, fondateur de la Toison d'Or, 1467.

A gauche du Tombeau :

Jeanne, femme de Philippe 1^{er}, 1555. — Ferdinand d'Aragon, père de Jeanne, 1535. — Kunégonde, sœur de Maximilien, 1520. — Eléonor, Princesse de Portugal, mère de l'Empereur, 1467. — Marie de Bourgogne, première femme de l'empereur et fille de Charles le Téméraire, 1482. — Elisabeth, fille de Sigismond,

empereur de Hongrie et de Bohême, 1442. — Godefroy de Bouillon, 1100. — Albrecht 1^{er}, assassiné en 1308. — Frédéric IV, comte du Tyrol, dit Frédéric au gousset vide, 1439. — Léopold 1^{er}, Duc d'Autriche, 1439, sur le champ de bataille de Sempach. — Le comte Rudolphe de Habsbourg, 1232. — Léopold le Saint, margrave d'Autriche, 1136. — L'empereur Frédéric III, père de Maximilien, 1495. — L'empereur Albrecht II, 1439.

Quant à l'empereur Maximilien, il ne figure que par sa statue fondue en 1582 par L. Del Duca; les cendres du prince reposent à Vienne loin de ce magnifique tombeau qu'il avait rêvé de son vivant.

A côté de ces figures au caractère sévère, le tombeau des héros de 1809 semble petit et mesquin. La statue d'Andréas Hofer paraît lourde et manque de grandeur. Ceci tue cela! Les chevaliers bardés de fer dont l'allure est parfois si vraiment grande écrasent la figure moderne du patriote tyrolien. Au tombeau de l'empereur manquent vingt-cinq figures d'une moindre dimension qui sont maintenant dans la chapelle d'argent où reposent l'archiduc Ferdinand et sa femme Philippine Welser, la poétique figure du seizième siècle, dont la légende a inspiré bien des poètes et bien des dramaturges; je dis bien légende, car la fin de Philippine Welser est enveloppée d'un certain mystère.

L'Archiduc d'Autriche vit pour la première fois Philippine Welser à Augsbourg; elle était la fille d'un riche bourgeois, et on n'a qu'à consulter soit la statue qui orne son tombeau, soit son portrait au musée de Vienne ou chez les photographes d'Innsbruck, pour comprendre l'ardente passion qu'elle inspira à l'archi-

duc Ferdinand, prince du Tyrol, âgé de dix neuf ans. Ferdinand se maria secrètement avec la fille du patri-cien d'Augsbourg et la légende prétend qu'après une longue et heureuse union la princesse, comprenant qu'elle était un obstacle à l'avenir politique de son époux, à qui son impérial père ne pardonnerait jamais sa mésalliance, sacrifia sa vie à l'avenir de son mari aimé; selon les autres, elle fut tuée dans son bain au château d'Ambras sur l'ordre de sa belle-mère; mais toutes ces fables ne sont nullement confirmées par l'histoire. La vérité semble être que l'empereur Ferdinand 1^{er} pardonna à son vaillant fils, à qui il fit cadeau du beau château d'Ambras dont Philippine Welser fut, jusqu'à sa mort, la châtelaine adorée.

Treize ans avant la mort de Philippine, en 1567, l'empereur reconnut son mariage en stipulant toute-fois que les enfants ne seraient point archiducs d'Au-triche, il leur conféra le titre de margraves de Burgau. Le portrait qui se trouve au musée de Vienne est ado-rable. Philippine Welser passait pour la plus jolie femme de son époque. Ses yeux bleus étaient d'une douceur incomparable et son abondante chevelure blonde en augmentait encore l'éclat; son teint était à ce point transparent que, d'après la légende tyrolienne, on voyait à travers la gorge diaphane couler le vin rouge du pays qu'affectionnait la princesse. A la mort de Philippine, l'archiduc fit frapper une médaille à l'effigie de l'épouse bien aimée; d'un côté se trouve le profil de Philippine et de l'autre ces simples mots :

Divæ Philippinæ

Toutes les chroniques du temps sont d'accord à constater que Philippine Welser brillait autant par

l'éclat de sa beauté que par la distinction de son esprit. L'archiduc fit agrandir le château d'Ambras non-seulement en vue des brillantes fêtes qu'il y donnait, mais encore pour y former une collection d'objets d'art et une bibliothèque qui figurent à Vienne sous la dénomination de « la Collection d'Ambras. » La chronique raconte encore que Philippine Welser et son époux réunirent au château une cour d'écrivains et d'historiens dont les manuscrits font partie de la collection d'Ambras. Les restes mortels du prince et de Philippine reposent dans la chapelle d'argent, l'une des curiosités de l'église des Franciscains.

Mais, si contestée que soit la fin tragique de Philippine Welser, le simple Tyrolien tient à la légende de sa mort violente qui a inspiré tant de poètes. Quelques semaines après mon départ d'Innsbruck, j'assistai, dans un misérable village au delà du Brenner, à la représentation d'un médiocre drame joué par une troupe ambulante dans la salle enfumée d'une pauvre auberge. Le nom adoré de Philippine figurant sur l'affiche avait suffi pour attirer une foule avide d'émotions. Les Tyroliens étaient venus avec leurs chapeaux pointus, leurs bretelles vertes, leurs pipes, leurs femmes et leurs enfants. Bien avant le commencement du spectacle, les montagnards parlaient des émotions à venir. D'aucuns expliquaient à leur progéniture la légende de Philippine telle que la croyance populaire l'a transmise de générations en générations.

Enfin, un coup de sonnette retentit : c'était le signal que le spectacle allait commencer. La toile se leva péniblement et une dame entre plusieurs âges, grossièrement maquillée, se disait être la belle Philippine

Welser. Peu à peu, toute l'histoire se déroula sur les planches. Rien n'était plus comique que de voir les acteurs se démener sur cette petite scène. Le prince Ferdinand, un grand jeune homme, se heurtait au moindre mouvement la tête contre le plafond. Dans une scène pathétique où il déclare sa flamme à Philippine, le jeune premier tomba à genoux, puis, en se relevant vivement, faillit se casser le crâne contre le plafond : il en ressentit une violente douleur et continua sa tirade amoureuse en se frottant la tête sans que le public en fût troublé dans son enthousiasme.

Au troisième acte paraissait l'empereur Ferdinand en personne, avec une couronne de carton sur la tête, portant le sceptre à la main, mais, dès son entrée, la couronne s'accrocha à un clou du plafond : l'empereur la décrocha, la remit sur sa tête et joua sa scène où il reproche au bourgeois d'Augsbourg d'avoir attiré son fils dans les filets de Philippine. Arrivé au point culminant de sa tirade, l'empereur sauta debout sans songer au malencontreux plafond, cette fois sa couronne s'aplatit contre les boiseries et tomba à terre. D'un adroit coup de pied, l'acteur lança la couronne d'Autriche dans la coulisse et continua son rôle. A la fin du spectacle, quand Philippine Welser meurt pour son époux, le public sanglotait à ce point qu'on n'entendait plus un mot de la pièce.

Un bal suivit le spectacle. A peine le rideau fut-il tombé sur la dernière scène, que les paysans rangèrent les bancs et les chaises le long du mur. La toile se leva de nouveau et deux citharistes, installés à la table où tout à l'heure l'empereur était assis dans toute sa majesté, entonnèrent les airs nationaux. Les acteurs dans

le costume de leur rôle, vinrent se mêler au public ; Ferdinand I^{er}, qui avait retrouvé sa couronne, valsait avec une paysanne et Philippine Welser se balançait au bras d'un montagnard. Quant au prince, il s'était, lui aussi, mêlé au peuple et poussait pendant la danse ces cris d'oiseaux dont les Tyroliens, au comble de la gaieté, émaillent les refrains de leurs chansons.

Si l'on consultait les habitants d'Innsbruck, on resterait quinze jours dans leur jolie ville pour visiter une foule d'églises et de monuments d'un intérêt secondaire. L'auteur de ce livre pense qu'il écrit pour les touristes du dix-neuvième siècle qui, en peu de temps, désirent voir beaucoup et ne comptent pas s'arrêter devant des édifices d'un intérêt purement local.

Ce qui fait certainement beaucoup de tort aux villes tyroliennes, c'est l'admirable paysage où elles sont bâties. Au dessus du monument se dresse le rocher pour rappeler au touriste qu'il a d'autres beautés à contempler que les édifices dans les villes ; dans les rues étroites, si pittoresques qu'elles soient, on étouffe ; on est désireux avant tout de jouir des merveilles que la création a accumulées dans ce merveilleux pays ! Si citadin que l'on ait été toute sa vie, au bout de trois jours de voyage à travers le Tyrol, on devient fanatique de cette admirable campagne ; perdre son temps dans les villes, vous semble un outrage à la nature qui les environne : il faut donc en finir au plus vite avec Innsbruck et consacrer tout son temps aux environs. Les touristes qui me font l'honneur de me lire me sauront gré, je l'espère, de ne les promener dans la capitale du Tyrol que tout juste le temps nécessaire pour visiter les monuments d'un intérêt capital et d'appeler

toute leur attention sur les magnifiques promenades.

Cependant, à moins de froisser le patriotisme tyrolien, il est absolument nécessaire de visiter le musée de la ville qui, comme tous les musées, contient une foule d'exécrables tableaux et quelques toiles remarquables; à côté d'affreuses copies des maîtres anciens on y trouve quelques rares bijoux de l'école flamande et très-certainement plus d'un tableau représentant une scène patriotique qui mérite d'être vu. Les galeries d'antiquités et la collection géologique sont aussi très-respectables; mais toutes les curiosités s'effacent devant les souvenirs des grands patriotes que renferme le musée d'Innsbruck. De neuf heures à midi et de trois à cinq heures a lieu le défilé des voyageurs qui viennent contempler les reliques que les combattants de 1809 ont léguées à leur patrie. Ce sont la carabine, l'épée et même les bretelles d'Andréas Hofer, plus quelques pièces de monnaie frappées sous son court règne à l'effigie de l'aigle du Tyrol : on y conserve encore précieusement le chapeau, la tabatière et le bréviaire du capucin Haspinger. De Speckbacher on exhibe également quelques souvenirs. On trouve encore au musée d'Innsbruck de rares merveilles, des bois sculptés par des artistes tyroliens; bref, ici comme partout ailleurs dans le Tyrol, le patriotisme joue un grand rôle et on lui a fait une large place; les meilleurs peintres du pays sont représentés dans les galeries.

Les œuvres de Koch, Degler, Andersach, Meyer, Neubauer et Stalder prouvent qu'un artiste tyrolien peut parfaitement être prophète dans son pays. A côté de la peinture, la géologie du sol natal a préoccupé les

fondateurs de ce musée : il y a là des pierres de toutes les contrées du pays, depuis les plus rares jusqu'aux plus vulgaires. A part les surmoulages d'antiquités et des tableaux pour la plupart contestables de maîtres anciens, le *muséum* d'Innsbruck est un musée vraiment national, témoin de l'amour de la patrie. Non loin du tableau qui représente les étudiants tyroliens agenouillés dans la gare de Vienne devant Haspinger qui les bénit au moment de leur départ pour la frontière, se trouve un canon pris à l'ennemi par les jeunes gens dans la guerre d'Italie : le feld-maréchal Radetzky sous les ordres de qui les volontaires d'Innsbruck combattirent, s'y trouve tout aussi bien que les portraits des héros de 1809.

Le musée d'Innsbruck témoigne tout aussi bien que les autres monuments de la ville et de la campagne, que le souvenir de ceux de ses enfants qui meurent pour la patrie est honoré et respecté par la postérité. Quand Andréas Hofer et ses compagnons reposèrent enfin dans la cathédrale à côté des mausolées d'un empereur et d'un archiduc, les Tyroliens comprirent qu'il leur restait quelque chose à faire pour les humbles combattants de la guerre d'indépendance, et, en face du tombeau des chefs, ils élevèrent dans cette même église un monument en marbre où sont gravés ces mots : *La patrie reconnaissante à ses fils morts pour la libération du sol*. Sur le sarcophage est assis l'ange de la mort et des deux côtés de ce tombeau, élevé à la mémoire des humbles patriotes, le génie de l'Autriche et le génie du Tyrol semblent monter la garde dans une même pensée de reconnaissance; la figure du Tyrol contemple fièrement le ciel dans la conscience du de-

voir accompli; celle qui représente l'Autriche regarde avec une expression de tristesse le marbre où sont enfermés les ossements de ceux qui sont morts pour son salut. Plus tard, au mont Isel, nous trouverons les modestes monuments des enfants du Tyrol morts dans les guerres italiennes; bref, dans tout ce pays étonnant, le touriste est forcé de se découvrir devant les témoignages de reconnaissance du peuple tyrolien, et, mieux que partout ailleurs, on y comprend la grandeur et la vérité du dicton antique : *Dulce et decorum pro patria mori*.

Après l'église des Franciscains, les autres églises d'Innsbruck n'offrent qu'un intérêt médiocre. Cependant le couvent des capucins est curieux; c'est le premier de cet ordre qui fut fondé en pays allemand; il remonte à la fin du xvi^e siècle; l'archiduc Ferdinand, qui se remaria quelques années après la mort de Philippine Welser, l'érigea sur la prière de sa deuxième femme et le donna aux moines qu'il fit venir des provinces vénitiennes. La grande curiosité de ce couvent est l'ermitage de l'archiduc Maximilien, qui, chaque année, s'y retira pendant quelques semaines et y vécut comme le plus vulgaire des capucins, dans un appartement composé de plusieurs petites cellules et orné d'un modeste mobilier que l'archiduc avait fabriqué de ses mains.

Mais, ainsi que je l'ai déjà dit, au bout de toutes les rues se montre le paysage séduisant et qui vous attire loin des églises et des monuments. Il nous tardait avant tout de visiter le mont Isel, témoin de tant de combats. La route suit la grande rue; on passe dans un faubourg sous l'arc de triomphe érigé par les bourgeois

d'Innsbruck lors de l'entrée solennelle dans la ville de Marie-Thérèse en 1765, et, comme on est à deux pas de l'abbaye de Wiltau, on fait bien d'entrer dans cette église devant laquelle s'élèvent les statues des géants Haymon et Thyrsus, à qui la légende attribue la fondation de ce riche couvent. L'intérieur de l'église est surchargé de dorures, de ciselures et de peintures médiocres; le maître autel étonne d'abord par sa richesse, mais, en y regardant de près, on s'aperçoit que le marbre n'est que du bois et que, sauf la superbe grille en fer forgé du chœur, le reste ne vaut pas la peine qu'on y perde son temps.

Le paysage qui apparaît dans toute sa splendeur nous appelle de l'autre côté de la vallée, sur le mont Isel, d'où la vue sur la ville est admirable. A notre droite s'ouvre la large vallée de l'Inn; à l'extrémité, la ville de Hall se mire dans les eaux limpides de la rivière; en face de nous s'étend la magnifique chaîne calcaire du Mittelgebirge avec ses pics pittoresques dont chacun a sa légende; à notre gauche la belle route postale du Brenner serpente autour de la montagne, couverte d'une magnifique forêt et le pic Waldrast, l'une des montagnes du groupe du Brenner, se dresse, en forme de pyramide, au-dessus de la sombre verdure du sapin. Plus bas, à notre droite, dans la direction de Hall est perché sur le coteau le nid d'amour de Philippine Welser, le château d'Ambras; en un mot, c'est une vue enivrante de la vallée de l'Inn depuis Hall jusqu'au rocher dit la muraille de Saint-Martin, en passant par toute la chaîne pittoresque des Alpes calcaires, dont les ombres bleues sont d'une finesse de ton incomparable.

Du mont Isel et mieux encore du Château d'Ambras, on a à ses pieds ce vaste champ de bataille, éternel orgueil des Tyroliens, où, par trois fois, un simple aubergiste, à la tête de bandes de paysans, défit les armées et les alliés du grand empereur. On voit dans sa pensée le capucin Haspinger descendre vers Innsbruck et Speckbacher s'élancer du côté de Hall, tandis qu'Andréas Hofer suit le combat du mont Isel, prêt à accourir au secours de ses armées menacées. Les combats qu'un peuple livre pour l'indépendance du sol natal, s'imposent plus que les victoires des grands capitaines à l'admiration de la postérité.

Le souvenir de tant de sang versé pour la patrie ajoute à la grandeur du paysage. J'ai vu bien des champs de bataille, mais aucun n'a produit sur moi une impression aussi profonde que celui-ci. La grâce de cette magnifique vallée, en opposition avec les souvenirs sanglants qui s'attachent au paysage, pousse l'esprit à la méditation ; de la mystérieuse chaîne du Brenner on voit la jolie ville d'Innsbruck en proie aux horreurs de la guerre et Hall, si pittoresquement bâtie sur la rivière, semble en feu comme au jour où Speckbacher s'élança, par le pont en flammes, à l'assaut de la ville.

Quand, me conformant à la tradition, je dis le mont Isel, il ne faut pas prendre le mot à la lettre ; c'est la colline d'Isel que l'on devrait appeler cet avant-poste de la chaîne du Brenner qui, on le sait sans doute, n'est pas d'une extrême élévation, puisque, à son point culminant, elle ne dépasse pas une hauteur de 4500 pieds au-dessus du niveau de la mer. Mais, à première vue, on comprend l'importance de la situa-

tion stratégique du mont Isel qui est comme un fort détaché que la nature a élevé en avant de l'ancienne route du Brenner. Comme nous arrivions au sommet du mont Isel dont la hauteur ne dépasse pas deux mille pieds, la fusillade éclatait à nos côtés ; les soldats du régiment des chasseurs Tyroliens s'exerçaient au tir lointain ; les cibles étaient placées au delà du ravin où coule le torrent le Sill, qui descend du Brenner et se jette dans l'Inn. A l'emplacement où Andréas Hofer suivait le sort des batailles en attendant qu'à son tour il se jetât dans la mêlée, s'élève aujourd'hui le casino des officiers de la garnison d'Innsbruck. Deux modestes monuments en marbre blanc scintillent à travers la verdure ; l'une de ces pyramides a été érigée à la mémoire des combattants de 1809 ; l'autre perpétue le souvenir des enfants du Tyrol morts au service de l'Autriche en 1848, 1849, 1859 et 1866 dans les guerres contre la Hongrie, l'Italie et la Prusse.

Cette chaîne de montagnes d'Innsbruck est bourrée de légendes ; pas un coin du rocher, pas un hameau qui n'ait la sienne. Tantôt, c'est l'histoire d'une châtelaine, dont l'âme ne trouve pas de repos dans la tombe ; tantôt, ce sont les fables des esprits qui quittent leurs cavernes creusées dans les rochers, viennent se mêler au peuple, jouent mille mauvais tours aux méchants et comblent les bons de leurs bienfaits ; ils changent les œufs d'une pauvre paysanne en pièces d'or, ou remplissent de pierres les coffres-forts d'un avare, après en avoir enlevé les trésors. Dans les contes tyroliens, les lutins des pâturages jouent surtout un grand rôle. Ce sont eux qui, selon la croyance populaire, s'installent en hiver dans les chalets abandonnés

et les protègent contre la tourmente. Tous les pics du Mittelgebirge (chaîne centrale) ont leur légende ; le Solstein a la sienne comme le pic dit dame Hütt, du nom d'une femme sans cœur que les esprits auraient bannie dans la montagne.

Le Martinswand (muraille de Saint-Martin) est célèbre par une aventure de chasse de l'empereur Maximilien. La roche aride domine le petit village de Zierl. L'empereur, à la poursuite d'un chamois, s'égara dans les rochers impraticables et ne s'aperçut du danger qu'au moment où, perdant le chamois de vue, il se vit engagé dans un étroit sentier sur le bord des roches perpendiculaires. Au-dessus de sa tête se dressait le granit ; à ses pieds s'ouvrait l'abîme. L'empereur, entraîné par la passion de la chasse, avait escaladé un pic où nul, avant lui, n'avait mis le pied.

En vain essaya-t-il de retourner par le chemin d'où il était venu ; dans le labyrinthe de rochers impraticables il ne se retrouva plus ; il voyait bien dans la plaine ses serviteurs qui, de leur côté, aperçurent le souverain. Mais aucun montagnard n'osait se risquer sur la muraille de Saint-Martin, qui passait pour inaccessible. L'empereur, dit la légende, resta deux jours dans cette position périlleuse ; au bout de quarante-huit heures, exténué de fatigue et de faim, le prince jugea que sa dernière heure était venue. Rassemblant ce qui lui restait de forces, il cria à ses serviteurs d'aller chercher un prêtre, qui de loin assisterait à son trépas, afin qu'il ne mourût pas sans le secours de la religion.

Toute la ville d'Innsbruck, ainsi que les populations des hameaux voisins, était accourue dans la plaine.

Le curé de Zierl arriva avec les saints sacrements, montra au prince l'hostie, et l'exhorta à mourir en chrétien.

En ce moment, dit la fable, apparut sur la Martinswand un grand et beau jeune homme qui tendit la main au souverain et lui dit : « Ne désespérez pas, seigneur ! Dieu ne veut pas qu'un prince comme vous périsse d'une telle mort ! » Et, prenant Maximilien par la main, l'inconnu le conduisit par un chemin ignoré de tous, à travers la roche. Quand l'empereur fut sain et sauf, rendu à sa cour et à son peuple, le sauveur avait disparu et on ne le revit jamais. Dès ce moment, Maximilien et ses sujets demeurèrent convaincus que le jeune paysan ne fut autre qu'un ange envoyé par Dieu pour sauver le prince.

Depuis l'époque où s'opéra ce miracle, l'ascension de la Martinswand offre moins de danger, et, pourvu que l'on ait un peu l'expérience et l'habitude des promenades dans la montagne, on peut se risquer jusqu'à la grande croix qui perpétue le souvenir de ce sauvetage extraordinaire. Malheureusement une autre version moins invraisemblable prévaut dans l'esprit des sceptiques. Il paraît que l'empereur ne fut point aussi résigné que l'affirme la légende. Quand il vit le prêtre, accouru pour prodiguer de loin à son souverain le secours de la religion, le prince lui cria de faire chercher les mineurs de Schwatz ; ils arrivèrent en effet, et, après trois jours de travail et d'efforts surhumains, quelques-uns parvinrent sur un pic d'où ils pouvaient tendre une corde à leur empereur et le hisser jusqu'à eux. Maximilien fut donc sauvé sans l'intervention des anges, et il récompensa comme ils

le méritaient les braves mineurs de Schwatz. Aux plus intrépides, l'empereur conféra même des titres de noblesse. Cette histoire, pour être moins mystique que l'autre, n'en est que plus vraisemblable.

Le peuple tyrolien est d'ailleurs à ce point superstitieux que, dans de certaines contrées, on croit encore à l'existence du dragon à trois têtes et aux naseaux vomissant du feu. En 1870, aux environs d'Innsbruck, les paysans s'alarmèrent de la présence d'un dragon qu'un boucher voulait avoir vu sortir de la caverne. Tout le village de Zelfes s'arma pour exterminer le monstre; on entreprit une battue qui ne dura pas moins de trois jours sans toutefois découvrir l'animal extraordinaire que le boucher avait sans doute entrevu dans l'ivresse du vin tyrolien.

Du mont Isel, nous poussâmes jusqu'au château d'Ambras, d'où la vue sur la vallée de l'Inn est d'ailleurs plus belle encore. C'est ici que l'on fait contempler aux touristes la baignoire, où, selon la légende, Philippine Welser fut assassinée. Depuis que l'on montre au château d'If la cellule où fut enfermé Monte-Christo qui n'a existé que dans l'imagination d'Alexandre Dumas, on ne peut plus s'étonner de rien en voyage. Sur l'emplacement du château s'élevait autrefois un castel romain, dominant et protégeant Viltten, la Verdinena des Romains; plus tard, le château d'Ambras surgit dans l'histoire comme la résidence des seigneurs d'Andèches, comtes de la vallée de l'Inn. Détruit en 1136 pendant la guerre du comte Othert d'Andèches, contre le duc de Bavière, le château d'Ambras fut reconstruit et passa du comte d'Andèches, dont la race s'éteignit, à d'autres chevaliers du Tyrol.

En 1563, l'empereur Ferdinand I^{er} l'acheta et en fit don à son fils, Ferdinand II, prince du Tyrol. On peut mesurer l'éclat d'Ambras à l'époque de Philippine Welser, d'après les noms des écrivains et savants qui y trouvèrent l'hospitalité. Girard di Roo y écrivit sa chronique de la maison d'Autriche : Patsch, l'un des historiens du seizième siècle dont les œuvres sont toujours consultées à la bibliothèque de Vienne, fut pendant longtemps l'hôte du prince : il y avait au château toute une cour d'hommes remarquables ; l'esprit se partageait le règne avec l'élégance ; Ambras fut orné de parcs splendides, quoique, dans cette nature merveilleuse, le travail des hommes ne puisse pas beaucoup ajouter aux beautés naturelles. Dans son testament l'archiduc légua Ambras à son fils le comte de Burgau, à la condition toutefois de conserver le château à sa descendance mâle. Le comte ne laissa pas d'héritier et Ambras devint la propriété de Rodolphe II ; plus tard, lors des guerres françaises à la fin du dernier siècle et au commencement de celui-ci, les objets d'art furent enlevés ; ils sont depuis à Vienne. Ambras devint alors un hôpital militaire, et, un peu plus haut dans la forêt, on trouve, à côté de quelques cha-pelles, une croix érigée en 1844 : « *A la mémoire des sept ou huit mille soldats autrichiens et étrangers, enterrés ici de 1797 à 1809.* »

Ce qui reste du vieux château témoigne de sa splendeur, et l'excursion à Ambras, à travers la vallée de l'Inn, est déjà par elle-même si intéressante, que ceux des touristes qui restent indifférents aux choses du passé feront néanmoins bien de se risquer jusqu'au château. Du mont Isel, il ne faut pas plus d'une heure

pour gagner Ambras ; la route est adorable et des plus pittoresques. Le château contient encore un certain nombre de sculptures tyroliennes, de vieux meubles, d'armures et d'antiquités romaines. Les portraits de l'archiduc Ferdinand et de Philippine Welser y abondent à côté de quelques portraits de princes autrichiens et de plusieurs tableaux historiques d'un certain intérêt ; mais le grand attrait, pour l'artiste, est dans les magnifiques boiseries des plafonds de toutes les salles, notamment de la plus grande, qui a une longueur de quarante mètres.

D'ailleurs, les environs d'Innsbruck sont si riches en promenades, que l'on n'a que l'embarras du choix. De la capitale du Tyrol, les amateurs d'excursions peuvent se diriger vers la vallée de Stubay et y escalader une respectable collection de glaciers. Les touristes, qui craignent les émotions des excursions périlleuses, se contenteront de grimper sur le Solstein, le pic le plus élevé de la chaîne d'Innsbruck. Mais il est un moyen moins fatigant et plus commode de plonger un regard curieux dans les flancs des Alpes calcaires et des glaciers de Stubay ; c'est de prendre une excellente voiture à l'hôtel, et de suivre la belle route postale du Brenner jusqu'au village de Schönbach, où, dans la dernière phase de la guerre, Andréas Hofer avait établi son quartier général.

Cette route postale du Brenner est tout à fait admirable ; elle monte tout doucement à partir d'Innsbruck, tantôt s'enfonçant dans la forêt de sapins, tantôt longeant le ravin où coule le Zill, qui sépare la route postale de la voie ferrée ; elle offre en même temps une vue superbe sur la chaîne du Brenner ; à ce tournant,

disparaît le panorama, où se détache la majestueuse pyramide alpestre dite Waldrast, pour reparaitre plus loin dans sa beauté sauvage et son incomparable grandeur.

Cette excursion est encore d'un intérêt tout particulier, parce que, de la route postale, on peut, mieux que sur la voie ferrée elle-même, se rendre compte des gigantesques travaux qu'il a fallu entreprendre ici. On voit les trains glisser le long du rocher et frôler les abîmes, et, comme la route postale domine ici le chemin de fer, l'œil plonge dans les pittoresques villages enfouis dans la montagne, dont la vue vous échappe en wagon. A mesure que nous montons, le panorama du Mittelgebirge devient plus éblouissant; derrière la première chaîne que nous avons vue de la plaine, surgissent peu à peu d'innombrables pics; c'est comme une forêt de pierre. Sur la route on trouve quelques pittoresques cabarets, ornés d'inscriptions curieuses; sur l'une de ces misérables auberges, j'ai lu des vers qui, en quelques mots, contiennent toute la philosophie de la vie. En voici le sens dans son exquise simplicité : « *Je vis, mais pour combien de temps? Je meurs sans savoir ni où ni comment. Je vais, je ne sais pas où, et je m'étonne d'être malgré tout si gai.* » Puis, au bas des méchants vers, ces mots : *Seigneur Jésus! protégez ma maison!*

L'ascension ou plutôt la promenade d'Innsbruck à la poste de Schönberg dure deux heures; on peut encore sans quitter la voiture aller jusqu'au vieux village; mais la montée est aride et mieux vaut escalader à pied le mauvais petit chemin qui de la route postale conduit au plateau de Schönberg. C'est un village de

pauvres gens enfoui dans la montagne; les habitations sont d'un aspect misérable; c'est le chalet tyrolien dans sa pittoresque pauvreté habité par des paysans dont la misère n'est pas douteuse. Dans cette agglomération de masures, l'auberge, grande et spacieuse, de Schônberg, semble être un palais; la façade couverte de fresques grossières, représentant toutes sortes de scènes de la Sainte Écriture, a je ne sais quoi de gai à côté de cette collection de misérables habitations faites de poutres et de planches. C'est le cabaret historique où dormait Andréas Hofer, quand le capucin Haspinger vint le trouver au milieu de la nuit pour l'entraîner à une dernière et décisive attaque sur le corps franco-bavarois.

Après la grande salle, où un Christ en ivoire se découpe sur la boiserie noircie par la fumée de l'âtre, on pénètre dans une petite pièce réservée et l'on permet au touriste de s'installer à la table de sapin où Andréas Hofer prenait ses repas. La maison est pleine des souvenirs du patriote, et la servante, qui vous sert le vin rouge du Tyrol dans le flacon de cristal, appelle l'attention du touriste sur la chaise d'Andréas et sur l'encrier en bois dont il se servait pour écrire ses ordres. Autant la salle commune est noire et enfumée, autant ce petit sanctuaire du patriotisme tyrolien est propre et agréable; la table de sapin est blanche comme une nappe de toile, les boiseries des murs sont fraîchement lavées; on vous montre le lit où l'immortel Hofer dormait quand Haspinger vint le trouver; on vous permet de vous asseoir à sa table, et, par une faveur réservée aux étrangers de distinction, on vous autorise à boire dans son verre. Si puérils que semblent

ces détails au lecteur, on n'a pas envie de sourire quand, dans cette auberge perdue dans la montagne, la servante évoque le souvenir du patriote tyrolien. Ce qui donne un charme tout particulier à son récit, c'est l'exquise simplicité avec laquelle il est débité ; cette Tyrolienne ne cherche pas à étonner le voyageur comme les affreux guides qui, sur les points historiques, récitent leur chapelet pour vous arracher un pourboire ; dans cette nature grandiose on est si loin des petites bassesses de l'humanité, qu'on se reprend à espérer en la naïve sincérité des habitants.

Après avoir visité tous les coins de cette auberge, nous parcourûmes le pauvre village de Schönberg, qui, comme d'autres misérables hameaux, a une église dont le luxe contraste singulièrement avec la misère des habitants ; le maître-autel, en bois imitant le marbre, est d'une richesse surprenante ; les figures des saints qui l'ornent sont en bois doré et sur les murs il y a plus d'un tableau intéressant. Sous des vitrines on aperçoit deux figures en cire, le bon pasteur et la sainte Vierge sur le monde, habillés avec une magnificence extraordinaire ; le bon pasteur a une chemise de batiste ornée de fort jolies broderies, la sainte Vierge porte une robe de velours brodée d'or, et elle a de vrais cheveux. Ici, comme dans toutes les églises du Tyrol, se montre la naïve croyance des montagnards. Des centaines d'ex-voto en cire ou en argent sont suspendus sur l'autel ou à côté des vitrines ; de quelque côté qu'on tourne le regard, on aperçoit des jambes en cire, des cœurs en argent, ou ces petits tableaux naïfs, brossés par un badigeonneur de village,

en commémoration d'un miracle accompli par l'église et ses saints.

Cependant, cette visite à Schönberg n'offre pas seulement l'attrait de visiter un vrai village tyrolien dans la montagne. Du vert pâturage derrière l'auberge, illustrée par Andréas Hofer, on a une vue merveilleuse sur les glaciers de la vallée de Stubay que nous avons vus scintiller à l'horizon depuis notre entrée dans le Tyrol. De ce plateau de Schönberg, dont l'élévation est d'environ trois mille cinq cents pieds, l'œil embrasse toute la chaîne des glaciers de Stubay.

Sur cette hauteur, après la brûlante journée d'été, nous nous étions assis sur un banc dans la verte prairie derrière l'auberge, et nous respirions avec délices l'air frais que nous envoyait la montagne. A notre droite, le soleil dorait les cimes du Mittelgebirge de ses derniers rayons ; à côté des ombres bleues, la lumière y prenait l'éclat de la dorure ; c'était comme une traînée de feu courant sur la montagne, éclairant tantôt ce pic, tantôt cet autre, puis s'éteignant graduellement jusqu'à ce que le crépuscule eût enveloppé la hauteur aussi bien que la vallée. Le pâturage que nous foulions sous nos pieds nous semblait encore d'un ton plus vigoureux depuis que la nuit descendait sur le paysage. Devant nous les glaciers de Stubay, au fond d'une vallée pleine de mystère, prirent peu à peu ces teintes roses qu'ils empruntent au soleil couchant qui s'y reflète encore quand, depuis longtemps, la plaine est plongée dans les ténèbres ; dans le crépuscule éclataient les glaciers ; on croyait voir descendre des fleuves de lave ardente sur les flancs de la montagne. Jamais je n'avais vu ce que le montagnard appelle le feu des

Alpes, dans un plus majestueux éclat. Devant cet admirable spectacle, nous restâmes en contemplation, jusqu'à ce que le dernier rayon du soleil couchant eût disparu; tout doucement, le feu des Alpes s'éteignit, passant des tons les plus éclatants au rose le plus tendre; puis, comme, dans les tableaux fondants, une vapeur bleue effaça peu à peu le sillon lumineux qui courait dans les glaciers, et couvrit le panorama d'un voile noir; nous ne vîmes plus rien pendant dix minutes, tant notre vue était affaiblie par l'éclat du feu des Alpes qui venait de s'éteindre; puis, la nuit étant tombée tout à fait, les glaciers reparurent tout doucement, non pas comme une traînée de feu, mais en lignes grises qui se détachaient sur le ciel noir.

Il faut avoir vu cet enchantement de la nature pour en comprendre toute la grandeur. On a beau se moquer des Anglais exaltés qui se jettent à genoux devant le Mont-Blanc, il arrive toujours un moment, dans la vie du touriste, où, devant de tels spectacles, l'esprit se recueille et médite. Sans le froid intense qui, avec la nuit, s'étendait sur la montagne, nous y fussions restés jusqu'au jour pour voir le soleil se lever sur cet éblouissant panorama. Le retour à Innsbruck, par cette forêt de sapins enveloppés dans les mystères de la nuit, s'effectua au grand trot des chevaux, qui, heureux de rentrer au gîte, agitaient gaiement les grelots suspendus à leur cou. Dans la profondeur, à notre droite, le torrent bondissait sur les blocs de rochers, et le bruit de sa folle course à travers les pierres se mariait avec la brise qui soufflait dans les sapins. De temps en temps on voyait, au delà du ravin, courir comme une traînée de feu dans l'obscurité; c'était un convoi qui

grimpait sur le Brenner ou descendait vers Innsbruck. Au dernier tournant de la route postale, nous sortîmes subitement des ténèbres de la forêt et à nos pieds, dans la plaine, apparut la capitale du Tyrol avec ses milliers de fenêtres éclairées. On eût dit des légions de feux follets qui dansaient dans cette vallée enchantée ; c'était l'apothéose d'une féerie où, successivement, avaient défilé devant nous tant de merveilleux tableaux.

V

LE BRENNER

Une ascension en chemin en fer. — Grandeur de la nature et grandeur de l'esprit humain. — La création domptée par les ingénieurs. — Sous le mont Isel. — Le ravin du Sill. — Le pont de Saint-Étienne. — La statuette miraculeuse de Waldrast. — Patsch. — Réflexions à propos des ascensionnistes. — Le Brenner en hiver. — Le chasse-neige. — Lutte des ingénieurs contre les éléments. — Remerciements de l'auteur à la compagnie des chemins de fer du Tyrol. — Matrai. — Souvenirs des Romains. — Une échappée sur le vallon de Gnitschthal. — Le val de Valsertal. — Le village de Saint-Jodoch. — Arrivée au sommet du Brenner. — Désespoir du touriste. — La source de l'Eisack. — Le lac du Brenner. — Les sources chaudes de Brenner-les-Bains. — Eblouissement du touriste. — Les glaciers de Stubay, vus du train. — Descente vertigineuse vers la station de Gossensas. — Stertzing et sa situation stratégique. — Visite à la petite ville. — Histoire des castels de Sprechenstein et de Reifenstein. — Fusion des architectures allemandes et italiennes. — Le chapitre des ascensions. — La légende des vieilles filles ou des vieux garçons. — Le fort François. — Arrivée à Brixen.

Il y a dix ans, je voyageais en Suisse avec un de mes bons amis, Parisien s'il en fut. Au départ, il avait fait ses conditions : la première de toutes était qu'on ne tenterait aucune ascension. Cependant, sur notre observation qu'il lui faudrait toujours se résigner à escalader un pic quelconque pour avoir une vue générale des Alpes, il fut décidé, en manière de compromis, que

nous bornerions nos ascensions à une simple visite du Rigi. Quelques jours après, le bateau à vapeur du lac des Quatre-Cantons nous déposa sur la rive à Küssnacht, d'où en peu d'heures on va à cheval au Rigi. Au moment où nous passions en revue les petits chevaux du pays, mon ami poussa un gros soupir et nous dit :

— Décidément, j'attendrai que l'on puisse monter au Rigi en chemin de fer ! Allez-y si vous voulez ! vous me raconterez vos impressions à votre retour.

Cette boutade nous fit beaucoup rire et pendant quelques années nous désignions notre ami sous le sobriquet de « le Monsieur qui veut monter au Rigi en chemin de fer. »

Depuis ce temps, le rêve de ce paresseux s'est réalisé. Grâce aux ingénieurs, la montagne n'est plus un obstacle insurmontable pour les chemins de fer. C'est tout au plus une difficulté que l'on tourne adroitement. La ligne du Brenner, que l'on considérait au début comme une chimère, existe ; tous les obstacles ont été franchis ; la nature a été domptée par le génie des hommes ; ici l'on a taillé la voie dans la roche ; là-bas elle passe sous les Alpes ; plus loin le train s'élance sur des talus, qui sont en réalité des montagnes artificielles. Les Alpes ne sont plus l'unique merveille du Tyrol ; leur grandeur ne nous impose pas plus d'admiration que l'audace des ingénieurs du chemin de fer du Tyrol ; la voie ferrée qui passe sur le Brenner est grandiose comme les glaciers ; les travaux qu'il a fallu exécuter pour dompter les éléments rebelles, sont aussi merveilleux que le paysage. Dans la majesté de la création apparaît le génie humain avec toute sa grandeur. L'œuvre des hommes s'élève à la hauteur de la nature.

Le développement des transactions entre deux peuples voisins n'est, à mon avis, que le résultat secondaire de ces travaux; les ingénieurs qui font ces tracés étonnants transforment l'humanité tout entière; le touriste se sent grandir dans ces gigantesques entreprises de l'audace humaine; la hardiesse des ingénieurs s'impose à son être; il longe les abîmes sans terreur; de l'assurance de l'ingénieur naît la confiance du touriste; il peut se convaincre de quelles merveilles est capable l'intelligence des hommes, et à quelles œuvres aboutit la volonté au service du talent.

Cette construction du chemin de fer du Brenner est une des entreprises les plus téméraires de notre siècle si riche en surprises; les miracles des temps primitifs sont surpassés; la montagne s'ouvre devant l'énergie des hommes; le rocher se déplace par sa volonté; le torrent destructeur rentre soumis et dompté dans le lit où l'enferment les ingénieurs; les forces de la nature sont au service de la force de l'homme; on bouleverse les Alpes, on passe sous le rocher ou sur son sommet à volonté. Depuis que la route du Brenner existe, il n'y a plus d'obstacles pour les chemins de fer et en attendant que la locomotive s'engage dans les glaciers, elle nous élève à leur hauteur et nous permet de contempler les plus grands spectacles de la nature en fumant notre cigare dans un coin capitonné d'un excellent wagon.

Quelques-uns affirment que la poésie du voyage s'efface de plus en plus depuis la création des chemins de fer; je suis d'un avis contraire: la majesté de la nature ne fait que grandir à côté des gigantesques travaux de l'homme; l'audace de l'ingénieur qui

a tracé la voie du Brenner sied bien à ce paysage terrifiant. Ces ponts hardis jetés sur les abîmes, ces tunnels creusés dans le rocher, cette locomotive qui semble s'accrocher aux flancs de la montagne dans un suprême effort, ces mugissements de la machine répercutés par l'écho, tout cela est fait pour augmenter l'impression, et pour pousser, autant que les Alpes, l'esprit du touriste à la méditation et à la rêverie. Quant à moi, j'avoue que les plus grands spectacles de la nature ne m'ont pas plus vivement impressionné que le tracé audacieux du chemin de fer du Brenner; à l'admiration de la création se joignait dans mon esprit l'admiration de l'intelligence de la créature; au lieu de me sentir terrassé par la grandeur de la nature, il me semblait que je m'élevais jusqu'à elle sur les ailes du génie humain.

Tous les voyageurs, en passant le Brenner, ressentiront certainement plus ou moins la double émotion dont je parle et ils emporteront de cette route merveilleuse l'un des plus beaux souvenirs de voyage. Le pic du Brenner est le passage le moins élevé de la chaîne des Alpes centrales; il ne dépasse pas, à son point culminant, la hauteur de 4,300 pieds, et comme la ville d'Innsbruck est déjà située à dix-huit cents pieds au-dessus du niveau de la mer, l'ascension en chemin de fer n'est donc en réalité que de 2,500 pieds. La montée commence en sortant de la gare d'Innsbruck et, sauf quelques courtes distances dans la montagne, elle atteint partout le maximum qui est de 1 sur 40. Après avoir traversé un court tunnel, le train débouche dans la vallée de l'Inn à la hauteur du couvent de Wiltau, traverse la vallée dans toute sa largeur et s'enfonce sous

le mont Isel, où le torrent bondissant du Zill descend du Brenner. D'ici jusqu'au sommet du Brenner le panorama est toujours à droite dans le sens de la marche du convoi. A mesure que le train grimpe sur la pente, les montagnes d'Innsbruck; auxquelles nous tournons le dos, semblent rentrer sous terre, tandis que le paysage majestueux du Brenner se développe sous nos regards. Au-delà du Zill court la route postale comme une ligne blanche dans la forêt de sapins; devant nous, le groupe des rochers, dont la Waldrast est le plus élevé, prend des proportions plus formidables à mesure que nous en approchons; sur la montagne à notre droite, s'étendent les verts pâturages des Alpes et les nombreux châlets noircis par le temps qui ont l'air d'une tache d'encre sur un tapis vert. Sur le magnifique pont de Saint-Étienne, que nous avons traversé lors de notre excursion à Schônberg, s'élance la route postale de l'autre côté de l'abîme, pour disparaître ensuite dans la forêt au-dessus de laquelle se dresse le pic de la Waldrast, couronné d'une chapelle.

Sur le sommet de la Waldrast, de mille pieds plus élevé que le col du Brenner, est un pèlerinage renommé, où le paysans tyroliens vénèrent une statuette de la sainte Vierge, taillée dans le mélèze. Selon la croyance populaire, cette statuette, telle qu'elle est, a poussé dans l'arbre de par la grâce céleste. Dans les vieilles chroniques tyroliennes est consignée tout au long l'histoire de ce miracle : un bon pâtre aperçut la statue de la sainte Vierge poussant sur le tronc d'un arbre le dimanche de Pâques de l'an 1407; on découpa la statue merveilleuse avec le plus grand soin

et on la transporta dans l'église de Matrei, petit village sur la route du Brenner. Je ne sais au juste combien d'années la sainte Vierge y resta; mais, par une belle nuit d'été, un bûcheron eut une de ces visions, dont les montagnards tyroliens ont le privilège. En rêve ledit bûcheron vit devant ses yeux éblouis la sainte Vierge portant dans ses bras l'enfant Jésus qui lui ordonna de placer la statuette là-haut sur le pic dans une chapelle qu'on élèverait en son honneur. L'archiduc Léopold transforma au dix-septième siècle la modeste chapelle en un vaste couvent que les souverains d'Autriche dotèrent avec une grande libéralité.

L'affluence des pèlerins amena dans la contrée un certain nombre de voleurs, de vagabonds, en un mot, une respectable collection de vauriens qui firent de ce saint lieu un des points les plus mal famés du Tyrol, si bien qu'en 1785, sous l'empereur Joseph II, on se vit obligé de supprimer le couvent et de transporter la statuette miraculeuse dans le village de Mieders; elle y resta jusqu'en 1846 où, sur l'intervention des moines, le gouvernement autorisa la sainte Vierge à retourner sur le rocher. La translation de la statuette miraculeuse à son emplacement primitif fut une fête publique; des milliers de paysans, accourus des quatre coins du Tyrol, l'accompagnèrent de l'église de Mieders sur le sommet de la Waldrast qui, grâce aux gardes forestiers et à la gendarmerie, n'est plus, comme à la fin du dernier siècle, le rendez-vous des vagabonds.

Tandis qu'un voyageur nous racontait cette légende, le train, après avoir décrit des courbes effrayantes et

tyrolienne, et je bénissais l'ingénieur qui, en traçant cette route merveilleuse du Brenner, m'évitait de telles fatigues. Sans quitter le wagon, nous allons pénétrer plus loin encore dans le flanc de la montagne et nous élever jusqu'à la hauteur des glaciers. Nous sommes depuis longtemps au niveau des verts pâturages qui ont réjoui nos regards de la plaine; le paysage du Brenner devient de plus en plus sévère; à travers les fissures de la montagne, nos yeux peuvent contempler les pauvres chalets des bûcherons bâtis à l'abri de la tourmente; devant nos yeux défilent les villages perdus dans la montagne et l'esprit se met à rêver à l'existence misérable de ces Tyroliens à l'époque où le vert pâturage se couvre d'une nappe blanche aussi bien que le plateau de la montagne et la voie ferrée.

Les chasse-neige remisés dans les gares du Brenner donnent au touriste une faible idée de cette admirable route pendant l'hiver. Ce sont d'énormes masses de fer reposant sur des roues basses qui glissent sur le rail. Poussé par une locomotive, le chasse-neige qui, aussi large que la voie, se termine à son extrémité par une longue pointe, pénètre dans la neige durcie, déblaie la route, fend la couche de neige sur toute la largeur du chemin de fer et la repousse des deux côtés des rails; c'est comme l'éclaireur, sondant le terrain, devant le convoi qui, lentement, s'avance à une respectable distance derrière le chasse-neige.

Dès le mois d'octobre, la neige ne quitte plus le sommet du Brenner; parfois, au cœur de l'été, quand il pleut dans la vallée d'Innsbruck, la nuit surtout, la neige tombe là-haut.

Au cœur de l'hiver, le service du Brenner, si admirablement organisé qu'il soit, est parfois interrompu par les énormes masses de neiges qui s'accumulent dans les défilés. Mais les accidents sont prévus, et des colonnes d'ouvriers s'élancent au premier signal dans la montagne pour joindre leurs efforts à ceux du chasse-neige. En dehors de ces retards, la traversée du Brenner n'offre aucun danger. La voie a été construite avec un art qui fait l'admiration des ingénieurs de tous les pays, et elle est d'ailleurs si bien surveillée que, malgré les difficultés du terrain, on n'a eu jusqu'à présent aucun accident à déplorer. Tout a été prévu par les ingénieurs, les éboulements tout aussi bien que les ravages que peuvent causer les eaux à la fonte des neiges. Aussitôt qu'un torrent nouveau descend de la montagne, on lui fait un lit de pierres et on le force à passer sous la voie.

Les ingénieurs vont chercher les torrents à leur source, leur creusent un lit et leur font suivre la route qui leur convient; un torrent inconnu peut, à la fonte des neiges, descendre de la montagne, envahir le chemin de fer, et causer quelques ravages; il peut surprendre les ingénieurs une fois, se précipiter sur la voie et y causer des désordres, mais il ne recommencera plus jamais. Quant aux éboulements, ils ont été également prévus par les ingénieurs, ainsi que les passages qui offrent le moindre danger. La surveillance de la voie offre donc toutes les sécurités possibles. Les gardes sont répandus à profusion dans la montagne; à tout instant on aperçoit les chalets coquets des employés du chemin de fer. Sur le Brenner, les ingénieurs sont en permanence. Par-ci par-là, on a

établi des dépôts où se trouvent réunis les matériaux nécessaires pour parer à tous les événements dans le plus court délai possible.

La compagnie des chemins de fer du Sud de l'Autriche est très-certainement l'une des mieux organisées que je sache. Sur aucune ligne, je n'ai trouvé un matériel plus convenable et des conducteurs plus prévenants. Les inspecteurs parcourent sans relâche la ligne, et sévissent vigoureusement contre l'employé qui ne traite pas le touriste avec toute la politesse que lui prescrit le règlement.

Mais, ainsi que je l'ai dit, la compagnie des chemins du Tyrol ne se montre pas seulement soucieuse du bien-être du voyageur. Des légions d'ouvriers sont constamment employées à l'amélioration de la ligne du Brenner. Les ingénieurs ne cessent d'étudier le terrain dans le but de toujours perfectionner cette voie audacieuse, dont les hommes experts en pareille matière font le plus grand éloge. Aussi, grâce à cette perpétuelle surveillance et aux intéressants travaux de la compagnie, la route du Brenner offre aujourd'hui tout autant de sécurité que la voie ferrée qui traverse une plaine en ligne droite.

En été, cette traversée du Brenner en chemin de fer est une admirable promenade; les énormes courbes que décrit la voie en rehaussent le charme, par ce fait que le paysage se renouvelle sans cesse, et qu'en tournant le rocher, un tableau nouveau succède à l'autre. Rarement on a sous les yeux un très-vaste panorama; c'est une suite de décors où tantôt la montagne apparaît dans sa sauvage grandeur, et où tantôt, dans les échappées sur les vallées voisines, la nature

des Alpes se montre dans sa grâce poétique. Cette route pittoresque est un perpétuel étonnement pour le touriste.

La station après Patsch est Matrei, le village le plus pittoresque de la ligne du Brenner, et l'un des plus intéressants du Tyrol. C'est une agglomération de maisons curieuses, le long desquelles coule le Sill. A première vue, cela ressemble à une boîte de gigantesques joujoux de Nuremberg, qu'on aurait jetée de la roche dans la vallée où, tombant les unes sur les autres, les maisonnettes ont pris des poses bizarres. Le bourg est dominé par un vieux castel, au pied duquel se trouve la partie la plus ancienne du village. C'est le Matrejum des Romains, et l'on y trouve encore, de loin en loin, des monnaies romaines et des débris de sculptures. Toute une partie de la galerie d'Ambras se composait d'antiquités découvertes dans le cours des siècles à Matrei aussi bien que sur d'autres points du Brenner. Du castel romain qui devint ensuite le berceau des seigneurs de Matrei, il ne reste que la partie la moins ancienne ; il est la propriété du comte d'Auersberg.

De Matrei à Steinach la montée s'effectue à peu près en droite ligne ; le village auquel la station emprunte son nom, n'offre aucun intérêt depuis l'incendie de 1853, qui dévora le bourg et son église ; mais si les constructions modernes du village détonnent dans ce paysage sévère, la vue sur le val de Gnütschthal, qui s'ouvre devant nous aux environs de la station, est une des plus belles de la route du Brenner. Les vallées voisines du long défilé où coule le Sill, sont autant d'agréables surprises pour le touriste. De ci, de là, en

tournant la roche, on aperçoit tout-à-coup un vallon, avec ses villages, ses clochers, ses coteaux, ses troupeaux, ainsi que les Alpes qui le dominent, et dont la chaîne, au bas de laquelle coule le Sill, nous avait jusqu'alors caché la vue. Ce sont autant de tableaux gracieux ou sévères qui se suivent rapidement et occupent la pensée du touriste. De temps en temps, pour se rendre compte de la montée, on se penche par la portière et on éprouve alors la double surprise de voir la voie que l'on a parcourue dans la profondeur, en même temps que les rails s'élançant plus haut sur les flancs du rocher.

Après Steinach se trouve le point le plus admirable de la montée. Le train, après avoir passé d'une rive à l'autre du Sill et traversé plusieurs tunnels, débouche dans le souriant vallon le Valserthal, une sorte de large prairie, au milieu de laquelle s'élève l'admirable village de Saint-Jodoch, et l'on voit tout-à-coup le rail grimper sur la montagne et l'autre côté du vallon, et s'enfoncer dans un étroit défilé d'où se précipite le Sill. Aucun pont, aucun viaduc traversant le vallon n'est visible, et le voyageur se demande comment il arrivera là-haut? Le train s'avance toujours et à l'extrémité du Valserthal s'enfonce dans un tunnel. Ce tunnel est demi-circulaire et débouche sur le rocher, où nous nous trouvons, comme par enchaînement, transportés de l'autre côté du village que nous avons tourné dans l'obscurité; nous sommes sur cette hauteur où, il y a un instant, nous avons vu serpenter les rails et, rejoignant le Sill, nous nous engouffrons dans le plus étroit défilé de la montagne. Sur les deux rives du torrent qui coule dans un abîme, il y a tout

juste la place pour la voie ferrée et la route postale, séparées par la profondeur où coule le Sill. A mesure que nous approchons du sommet du Brenner, le Sill perd de son importance. Réduit à ses propres ressources, si près de sa source, le Sill, dont nous avons vu les eaux mugissantes bondir contre le mont Isel, n'est bientôt plus qu'un mélancolique filet d'eau. Deux heures et demie après notre départ d'Innsbruck, le train s'arrête dans un sauvage défilé, où les rochers se mirent dans un joli petit lac vert. A côté de la gare s'élèvent deux habitations : l'ancienne poste et une auberge, plus une modeste chapelle.

Nous sommes au sommet de la route du Brenner.

C'était la première désillusion depuis notre entrée dans le Tyrol. Durant l'ascension, notre fantaisie avait entrevu un vaste plateau d'où les yeux contemplaient avec délices un immense panorama, et ce doux rêve s'évanouissait tout à coup devant la réalité qui nous encaissait dans une gorge sauvage. Impatients d'arriver à ce sommet du Brenner, la marche lente du train nous avait parfois énervés pendant l'ascension ; à chaque tournant nous avions passé la tête par la portière pour voir si nous apercevions enfin le point culminant d'où nous comptions plonger le regard dans les profondeurs. En nous voyant maintenant au sommet de la route, enfermés dans la roche grise, ignorant le spectacle admirable qui nous attendait au delà du défilé, nous nous laissions aller à notre désespoir. Dans notre pensée nous nous étions créé un chemin de fer fantastique ; nous espérions qu'au sommet du Brenner la locomotive, légère comme une gazelle, sauterait sur le pic le plus escarpé et nous

permettrait de contempler à vingt lieues à la ronde tous les glaciers et toutes les plaines.

Le désenchantement fut cruel : mais aucun de nous ne se doutait de l'éblouissement qui devait sitôt chasser l'impression douloureuse que nous ressentions à la station dite Brenner. C'est ici la séparation des eaux.

Tandis que le Sill, absorbant dans sa descente toutes les eaux du versant nord, se mêle à l'Inn pour se perdre avec lui dans le Danube qui coule vers la mer Noire, les eaux du versant sud descendent vers l'Adige et l'Adriatique. Après avoir remonté le cours du Sill depuis le tunnel du mont Isel où se brisent ses eaux mugissantes jusqu'à sa source sur le Brenner, nous allons prendre l'Eisack à sa source et assister au développement successif de l'un des plus redoutables torrents du Tyrol. Derrière l'ancienne poste du Brenner, formant une agréable petite cascade, descend de la roche un maigre filet d'eau. C'est l'Eisack qui, grossi dans la descente par les eaux du versant sud du Brenner, devient dans la vallée, au pied de la montagne, un torrent formidable, l'un de ceux qui ont causé et causent encore, chaque année, les plus lamentables dévastations dans la vallée qui lui emprunte son nom.

A partir de la station de Brenner, la voie descend tout doucement d'abord jusqu'au Brennerbad (Brenner-les-Bains) station thermale dont les eaux sont célèbres dans le Tyrol ; puis, d'ici commence la descente vertigineuse dans la vallée de l'Eisack. En sortant du défilé, on voit tout à coup, cette fois à la gauche dans le sens de la marche du convoi, le train lancé à toute vapeur au-dessus d'une admirable

vallée. A trois cents mètres au-dessous de nous, dans l'abîme où l'Eisack sillonne la verte prairie, luisent au soleil les clochers des nombreux villages ; perpendiculairement au-dessous de nous, à une profondeur terrible, on aperçoit la station de Gossensass, où nous nous rendons.

C'est l'éblouissement qui suit de près la déception. Rien ne saurait dépeindre la surprise qu'offre au touriste le vaste panorama s'ouvrant subitement devant les yeux ; il se voit emporté à toute vapeur sur la pente vertigineuse qui contourne le rocher, et, tandis qu'au bas la nature se montre dans toute la séduction de la plus riche végétation, devant nous se dressent les formidables glaciers de Stubay dont nous sommes si peu éloignés qu'on en peut compter les crevasses. En bas, la verte prairie et l'abondante forêt de sapins, éclatant de soleil ; ici, sur la hauteur, la vue sur les sublimes horreurs des glaciers et des plateaux neigeux ; à ce tournant, la chaîne de Stubay disparaît derrière la montagne pour reparaitre un peu plus loin dans toute sa majesté ; c'est un enchantement indescriptible. Je n'essaierai pas de dépeindre l'impression que l'on ressent quand, après avoir passé un des nombreux tunnels, on revoit subitement ce merveilleux panorama qui ne s'éclipse que pour paraître avec plus d'éclat encore. La surprise devient presque de l'effroi, quand, après l'immense tunnel d'Alster, le train semble s'élancer à toute vapeur dans les glaciers au delà de l'abîme qui nous en sépare. Il y a là un instant d'émotion poignante. Le rocher autour duquel serpente la voie nous barre la route ; on pense que le train dans sa course furibonde va se heurter contre

l'angle et s'élancer par-dessus l'abîme dans les crevasses des glaciers. Cette émotion ne dure qu'une seconde, car, au détour de cette roche, la voie décrit une courbe nouvelle et descend rapidement jusqu'à la station de Gossensass, d'où cette fois nous voyons planer là-haut sur la montagne la route pittoresque que nous venons de parcourir.

Gossensass est un joli village, bâti dans un de ces gais vallons du Brenner, dont les riches pâturages alternent si heureusement avec les beautés sévères des Alpes. Après la course furibonde, nous pensions que nous nous trouvions déjà au pied du Brenner, et nous étions à peine à six cents pieds du sommet de la montagne. Lancé à toute vapeur sur la descente, le train avait parcouru une distance énorme, tournant autour de la roche, revenant sans cesse sur ses pas. De la station de Gossensass, nous pouvions enfin nous rendre compte du trajet que nous venions de faire. Comme un immense serpent, la voie ferrée s'enroule autour de la montagne, décrivant cent courbes plus audacieuses les unes que les autres. On la voit courir sur les flancs du rocher et longer, pour ainsi dire, les magnifiques glaciers de Stubay. Si profond que fût notre recueillement devant tant de grandeurs terrifiantes alliées à tant de séductions de la nature, il nous fallait reporter une partie de notre admiration sur l'œuvre étonnante, accomplie par les hommes.

De Gossensass à Sterzing, le chemin de fer traverse un étroit défilé, où coule, à côté de nous, l'Eisack qui, dans sa descente du Brenner, a déjà absorbé un certain nombre de petits torrents et qui bondit à présent

de rocher en rocher et égaye, par les soubresauts de ses eaux écumantes, le paysage un peu triste : le travail des ingénieurs est ici d'un haut intérêt, il est curieux de voir comment ils ont, de ci de là, écarté de la voie le torrent qui les gênait en le faisant passer par un tunnel sous la roche voisine, où l'Eisack se perd pour reparaitre un peu plus loin à côté du chemin de fer.

Le défilé aboutit à une vaste plaine qui, à 2,700 pieds au-dessus du niveau de la mer, s'étend dans la montagne. Quelques rares touristes seulement quittèrent le convoi ; nous fûmes du nombre. Entre deux trains nous voulions visiter cette petite ville, en apparence insignifiante, qui a joué un si grand rôle dans l'histoire du Tyrol, depuis l'antiquité jusqu'aux guerres du commencement de ce siècle. Sterzing tient son importance de sa situation topographique ; c'est le centre entre les trois grandes artères du pays : la vallée de l'Adige, la vallée de l'Inn et la vallée du Pusterthal, cette dernière communiquant avec l'Autriche par la Carinthie et la Styrie. Toutes ces vallées correspondent par les passages des montagnes, dont Sterzing est le point central. Les Romains, après la conquête du pays par Drusus et Tiberius, en reconnurent immédiatement toute l'importance stratégique ; ils s'y fortifièrent. Sterzing, le « Vipitenum » des Romains, devint une citadelle au centre des trois grandes artères du Tyrol.

Par sa situation, Sterzing était donc destiné à servir de champ de bataille dans toutes les guerres qui ont ensanglanté le Tyrol. C'est ici qu'en 1809 les paysans tyroliens défirent les armées franco-bavaroises dans les terribles mêlées dont j'ai parlé dans le chapitre

d'Andréas Hofer; c'est ici que les Saxons furent écrasés par l'avalanche artificielle des Tyroliens; c'est ici que le maréchal Lefebvre dut rebrousser chemin devant les bandes populaires. La petite-chapelle que l'on voit de la gare a été érigée en mémoire de la victoire remportée en 1797 sur les soldats du général Joubert; elle contient un tableau commémoratif avec cette inscription : *L'ennemi n'ira pas plus loin*. Le bourg voisin, le Freienfeld, dont la traduction est la *Terre libre*, semble tenir son nom des victoires remportées par les paysans tyroliens.

Le vallon de Sterzing est encore de nos jours le point central de la défense du pays : le génie autrichien a, tout aussi bien que les Romains, compris l'importance stratégique de cette contrée du Tyrol. Un peu au-dessous de Sterzing, là où le val de Pusterthal aboutit à la vallée de l'Eisack, les Autrichiens ont élevé les plus redoutables fortifications du Tyrol; l'étroit défilé de l'Eisack est dominé par un fort important, défendant à la fois la route du Brenner et la vallée de l'Eisack qui aboutit à la vallée de l'Adige, tandis que l'entrée du Pusterthal est protégée par une citadelle formidable, dite le fort François, qui a donné son nom à la station de Frantzens-Feste. Mais, à moins d'avoir du temps à perdre, le touriste fera bien de ne pas s'arrêter à Sterzing. La jolie vue qu'il a de la gare et sur la ville et sur les coteaux voisins où s'élèvent les ruines de plusieurs vieux châteaux doit lui suffire. Cependant la ville est très-curieuse; une double rangée d'arcades passe dans les principales rues, sous les maisons pittoresques qui, ornées de balcons, de créneaux et de tourelles, ressemblent à des petits châ-

teaux d'un autre âge et témoignent du bien-être que répandit dans la ville l'exploitation des nombreuses mines de plomb et de cuivre du versant sud du Brenner, mines épuisées, hélas ! depuis des siècles.

Les deux vieux châteaux bâtis sur le coteau aux environs de Sterzing et que l'on aperçoit de la gare ont une légende curieuse. Le chevalier de Sprechenstein, dit la chronique, était estimé autant par sa bravoure que par son excellent cœur. Dieu le récompensa en lui donnant l'épouse la plus belle et la meilleure. Son voisin le seigneur de Reifenstein s'éprit d'une violente passion pour la châtelaine de Sprechenstein, et, après avoir en vain essayé de la détourner de ses devoirs, il sentit son cœur déborder de haine contre l'heureux époux. Un jour que l'amoureux éconduit plongeait du haut de son château son regard dans le jardin du château voisin, il vit les deux époux assis sous la charmille ; à cette vue, Reifenstein, ivre de rage et de haine, décrocha sa bonne arquebuse, et, d'un œil sûr, envoya sa flèche d'ivoire dans le cœur du Seigneur de Sprechenstein. Quelque temps après, le meurtrier disparut subitement et ne fut jamais revu ; selon la légende, le diable l'a étranglé et a banni son âme dans la montagne.

Après avoir parcouru dans tous les sens la curieuse petite ville de Sterzing dont la grande rue est flanquée à son extrémité d'une vieille tour fort curieuse qui date du quinzième siècle, après avoir visité l'église modeste et le presbytère d'architecture gothique, nous entrâmes dans un joli cabaret, en attendant que le train descendît du Brenner et nous conduisît à Brixen. Beaucoup de maisons de Sterzing rappellent l'Italie

par leur construction intérieure ; la cour est couverte d'un toit reposant sur des colonnes, qui la met à l'abri de la pluie et de la neige, en même temps que l'air peut y pénétrer et répandre une fraîcheur agréable dans la maison durant les grandes chaleurs. Les étages sont reliés entre eux par des escaliers extérieurs, aboutissant aux galeries de bois qui font le tour de la cour. Ce mélange de deux architectures est fort curieux ; de la rue, les maisons, avec leurs tourelles et leurs balcons, donnent à la ville une physionomie purement allemande, et, dans les cours, on pourrait se croire en Italie. Au pied du versant sud du Brenner commence la fusion entre les deux pays. A Sterzing, cette fusion s'opère dans l'architecture, en attendant que plus loin dans la vallée de l'Adige, aux environs de Trente, la végétation et les mœurs du Nord disparaissent complètement pour céder la place à l'Italie,

Le cabaret où nous étions entrés reposait, comme toutes les vieilles maisons tyroliennes, sur une voûte à ogives. Ici, comme partout dans le Tyrol, toute auberge se divise en deux parties : au rez-de-chaussée est une vaste salle enfumée où les paysans, les rouliers et les ouvriers se réunissent ; au premier est le *salon des messieurs*, réservé aux gros bonnets de la ville et aux touristes.

Le salon des messieurs contenait, en dehors de quelques bourgeois de Sterzing, toute une caravane américaine qui avait établi son quartier général dans cette auberge. Harassés de fatigue, couverts de poussière, les ascensionnistes des deux sexes faisaient pitié à voir ; à leurs pieds gisaient les cordes, les haches, les bâtons ferrés et autres instruments de supplice ; ils venaient

sans doute de ces glaciers, qu'en passant sur le Brenner en chemin de fer, nous avons vus tout aussi bien et peut-être mieux qu'eux. A notre entrée dans le Tyrol, nous avons payé notre tribut aux Alpes, en escaladant la Haute-Salve ; avant de prendre congé du pays, nous comptons grimper sur le Monte-Piano dans le val du Pusterthal pour dire un dernier adieu aux glaciers et aux neiges éternelles. Nous n'avions ni le temps, ni le désir de faire d'autres ascensions. Notre but était moins de voir les crevasses des glaciers que d'étudier les mœurs et les particularités de l'intéressante race tyrolienne.

Nous sommes des touristes du xix^e siècle, qui désirons voir beaucoup et voir vite. Quand nous nous échappons de nos travaux pour courir le monde, ce n'est point pour escalader un à un les pics les plus escarpés et pour rentrer chez nous plus fatigués que nous sommes partis. On ne devient pas ascensionniste du jour au lendemain ; pour ce métier, il faut, comme les Anglais, se préparer dès sa jeunesse.

Les habitants des grandes villes, nous autres Parisiens surtout, qui prenons une voiture pour aller de la porte Saint-Denis à la porte Saint-Martin, nous ne pouvons pas employer nos vacances à grimper sur les pics les plus élevés du Tyrol. Si, comme première condition, on nous imposait d'escalader chaque jour une moyenne de six mille pieds dans les rochers, nous préfererions faire un mois de prison. Nous cherchons les émotions douces en voyage, et notre supériorité est de savoir combiner les agréments de la vie avec l'amour des grands spectacles de la nature. Précisément, d'une des fenêtres de ce cabaret, nous avons

une dernière vue superbe sur les glaciers de Stubay, où se jouait le soleil couchant, et, de l'autre, notre regard errait sur ce vaste bassin de Sterzing, célèbre dans le pays, non-seulement par le souvenir de la guerre, mais encore par une particularité dont personne n'a pu m'expliquer l'origine. D'une fille qui coiffa sainte Catherine, on dit dans le Tyrol : « *Elle ira dans le bassin de Sterzing.* » Selon une légende qui se perd dans la nuit des temps, les âmes des vieilles filles s'en vont errantes dans le bassin de Sterzing, tandis que les vieux garçons sont bannis sur une roche voisine dite *Tête de cheval* (le Rosskopf), d'où, en contemplant la vallée, leurs âmes gémissent d'avoir méconnu de leur vivant les devoirs et les joies de la vie de famille.

La nuit était venue depuis une heure, quand la cloche de la gare nous annonça l'approche du train que nous vîmes descendre du Brenner. C'était un spectacle infernal. Avec la nuit, les nuages s'étaient amoncelés sur la cime de la montagne, et tout le groupe du Brenner avait disparu dans les ténèbres. Là-haut, à deux mille pieds au-dessus de nous, nous vîmes courir dans les airs une traînée de feu : c'était la locomotive qui tournait autour de la montagne, tantôt disparaissant derrière un rocher ou sous un tunnel, tantôt s'approchant de nous à grande vitesse. A travers l'obscurité, nous ne vîmes que cette traînée de feu s'échappant de la cheminée et éclairant par-ci par-là la locomotive qui semblait voler dans les nuages comme le chariot en feu dans lequel, selon les légendes tyroliennes, le diable emporte les âmes damnées.

Vingt minutes après, le train entra dans la gare de Sterzing, et, par le terrible défilé de l'Eisack, où s'élève le fort François, nous transporta à la vénérable ville de Brixen.

VI

UN DIMANCHE DANS LE TYROL

Arrivée à Brixen. — L'hôtel du temps jadis. — Histoire d'une femme qui montrait ses seins. — Ce que nous conte un officier autrichien. — Pourquoi les paysannes du Brenner ont le sein aplati. — Les enfants élevés à l'eau de roche. — Où l'auteur présente au lecteur sainte Agnès. — Les pommes de Saint-Abouin. — Le dimanche à Brixen. — Descente des montagnards. — Costumes et chapeaux. — La cathédrale. — Les voltigeurs de la garde impériale. — Apparition de monseigneur l'évêque. — Comment prient les Tyroliens de Brixen. — Le chemin de la croix et ses fresques. — La chapelle des enfants malades. — Visite au palais épiscopal. — Le dîner et les vins dans le Tyrol. — De Brixen à Klausen. — Le Bollhaus. — Les spectres. — Les villages fantômes et le bourgeois de Brixen. — Klausen. — L'abreuvoir et le chevalier. — L'église des capucins. — Entretien avec un révérend père. — Le trésor du couvent de Klausen. — Histoire de deux Américains et d'un capucin. — Le couvent de Seben. — L'orage sur la montagne. — Conduite héroïque d'une nonne en 1809. — Ce que les Tyroliens pensent de Mater Dolorosa.

Pendant la descente du Brenner qui, du reste, ne s'arrête qu'à Botzen, la nuit noire était venue, et nous entrâmes dans la sainte ville de Brixen un samedi soir, alors que déjà la pieuse population de la vallée et de la montagne se préparait aux austérités du dimanche dans le Tyrol. C'est à dessein que nous avons choisi ce jour, car de toutes les populations tyroliennes, si profondément religieuses, les habitants de

Brixen et des environs passent pour les plus orthodoxes, et on nous avait conseillé de passer précisément le dimanche dans cette petite ville au pied du Brenner, où trône, dans toute sa majesté, l'évêque, dont les domaines se répandent sur tout le Tyrol de ce côté de la montagne, aussi bien que de l'autre. Très-certainement la population de Brixen commençait à se recueillir, en vue du lendemain, au moment où nous foulions le pavé de ses rues, où quelques antiques réverbères soutenaient une faible lutte contre les ténèbres. Dans quelques rares cabarets, autour des vieilles tables en chêne, les soldats d'un régiment de chasseurs tyroliens, avec leur uniforme gris et les képis ornés de plumes et de fleurs, s'étaient mêlés aux ouvriers et buvaient le petit vin du pays en chantant en chœur quelques gais refrains des Alpes. Mais les bourgeois et manants avaient déjà fermé leurs volets, verrouillé leurs portes et dormaient sous la protection de l'évêque, dont les armes, figurant sur un grand nombre de maisons, témoignent de l'influence que le prélat exerce dans son diocèse. Après avoir traversé quelques ruelles, ornées de ces arcades, sans lesquelles il n'y a pas de ville tyrolienne, nous vîmes dans l'obscurité les fenêtres éclairées de l'hôtel de l'Éléphant. Devant la porte stationnait une vieille diligence, et deux gros chiens, troublés dans leur sommeil par notre arrivée, poussèrent un hurlement plaintif annonçant à l'aubergiste que des voyageurs distingués s'avançaient vers son hôtel.

Par cette voûte à ogives, sur laquelle reposent les vieilles maisons du pays, et qui donne au rez-de-chaussée l'aspect triste des prisons souterraines des

vieux manoirs, nous montâmes au premier étage où, dans une des petites salles à manger, les étrangers soupaient à côté des officiers de la garnison. Sur le balcon attenant à ces salles, nous prîmes notre repas en vue de cette rue triste et solitaire sur laquelle le réverbère au pétrole, agité par le vent, promenait sa lumière vacillante. A la table voisine, quelques libres penseurs, officiers ou employés, causaient avec une certaine animation de l'histoire qui venait d'arriver à la femme d'un employé supérieur du chemin de fer. Cette dame, fraîchement mariée, s'était présentée à la messe avec des appas rares en ce pays, et dans une toilette où le clergé vit une atteinte à l'austérité du lieu. Monsieur le curé, troublé par la vue de ces jolies choses que ses yeux ne sauraient voir, avait fait réprimander ladite dame par l'un de ses vicaires, et la table des libres-penseurs parlait de cet incident avec une certaine gaieté, que nous partagions. Or, en voyage, le soir, au cabaret, on fait vite connaissance, quand on sait se présenter convenablement. Il est peu de villes dont les habitants ne soient disposés à faire les honneurs au touriste; il nous semblait qu'en causant avec ces messieurs, nous pourrions récolter quelques renseignements intéressants, et nous demandâmes la permission de nous installer à leur table, ce qui nous fut gracieusement accordé.

Pendant longtemps l'aventure de la dame aux vastes appas fit le sujet de la conversation.

— Mais que voulez-vous que fasse cette malheureuse pour contenter le révérend curé?... demandai-je à un officier.

— Je vais vous le dire, fit le lieutenant, elle étudiera

auprès des femmes du Brenner l'art de cacher ce qui déplaît à M. le curé.

— Et comment s'y prennent les femmes du Brenner ?

— Dès l'âge le plus tendre, elles aplatissent leur sein avec des planches en bois qui leur servent de corset. Si l'objet en question fait de la résistance, on le refoule autant que possible sous les aisselles. Dans la montagne, cette coutume est telle que les paysannes ont des poitrines plates comme les hommes. Vous les verrez demain descendre du Brenner et vous m'en direz des nouvelles.

— Mais comment font-elles pour allaiter leurs enfants, demandai-je ?

— On les élève au lait de chèvre.

— Et quand on n'a pas de chèvre ?

— On les élève à l'eau fraîche, dit le lieutenant. De là ces créatures chétives, qui, si elles ne sont pas goitreuses, ont le teint vert de gris dont vous aurez le spectacle.

— Alors, la jolie Tyrolienne ?...

— Monsieur, interrompit l'officier en riant aux éclats, si vous voulez voir de jolies Tyroliennes, ce n'est pas à Brixen qu'il faut venir les chercher. Vous aurez demain toute la carte d'échantillon des paysannes des environs. Vous verrez quel être difforme devient la femme qui, par fanatisme, écrase le plus bel ornement que la nature lui ait donné, et quelle génération d'enfants maladifs on élève avec l'eau de la montagne.

— Mais vous me donnez presque envie de partir demain par le premier train !

— Gardez-vous-en bien, me dit le lieutenant, car

vous vous priveriez d'un des spectacles les plus curieux de ce pays, la grande messe à la cathédrale. Si vous avez de la chance, vous verrez une procession avec le crâne de sainte Agnès dans une vitrine.

— Ah ! vous avez ici le crâne de sainte Agnès ?

— Nous en avons bien d'autres, fit le lieutenant, après avoir allumé une de ces exécrables cigares, dits de Virginie que débite la régie autrichienne. Si vous voulez passer le reste de la belle saison à Brixen, je me fais fort de vous montrer les reliques d'un saint par jour. Mais le crâne de sainte Agnès est très-certainement l'un des objets les plus curieux de la ville ; c'est toute une histoire.

— Vous seriez bien aimable de me la conter.

— Volontiers !... Sachez donc que l'évêque Popo, devenu pape sous le nom de Damasus II, envoya à Brixen le crâne de sainte Agnès. C'est même en l'honneur de cette sainte que la ville a adopté ses armes, l'agneau pascal sur champ de gueule. Or, un pèlerin du temps jadis, qui était allé chercher des reliques en terre sainte, eut un rêve singulier : un ange lui apparut et lui ordonna de porter le crâne dans la ville, dont les armes se composaient d'un agneau pascal. Le pèlerin se mit en route, traversa la mer et parcourut une foule de pays. Vains efforts, aucune ville n'avait les armes indiquées. Après avoir erré de la sorte pendant un certain nombre d'années, il arriva aux environs de Brixen, et, ô miracle ! le coffret aux reliques devint tout à coup si lourd que le pèlerin le déposa dans une prairie pour aller chercher du renfort à la ville. Jugez de sa stupéfaction quand soudain, au-dessus des portes, il aperçut l'agneau pascal. Informé

de ce fait, le clergé, à la tête de tous les habitants, s'en alla chercher le coffret miraculeux et le déposa dans la cathédrale où vous pourrez le contempler.

En ce moment, j'étais en train de découper une pomme qui ressemblait absolument à toutes les pommes de la terre.

— Puisque vous voyagez pour vous instruire, dit le lieutenant en riant, vous ne serez peut-être pas fâché de savoir le nom de cette pomme.

— J'en serais ravi.

— Eh bien, c'est ce que le peuple appelle des pommes de Saint-Alboun, parce que ce saint a cueilli la première de cette espèce chez saint Ingénus, dont le jardin était, à ce qu'il paraît, une imitation du paradis. Saint Alboun planta ses pominiers célestes dans les environs de la ville de Brixen qui lui en garde une inaltérable reconnaissance.

— Et le peuple croit à ces histoires ?

— A celles-ci et à bien d'autres plus extraordinaires encore. Et ici je ne parle pas seulement du bas peuple, mais encore des bourgeois de cette sainte ville. Gardez-vous bien de douter de l'authenticité de tous ces récits, si vous voulez vivre en bonne harmonie avec les habitants.

— Avec de telles idées, quel effet a produit le chemin de fer dans le pays ? demandai-je.

— On s'y fait, dit l'officier, seulement on y a mis le temps ; les premiers ouvriers qui débarquèrent dans la ville ne trouvèrent pas à se loger. On les évitait comme des pestiférés. Mais, en somme, le progrès est plus fort que la superstition, et, quand on a vu que les étrangers affluaient dans la belle saison et que cette invention

diabolique, comme l'appelaient les paysans du Tyrol, contribuait au bien-être de la province, on s'est rendu à l'évidence. S'il y a des accommodements avec le ciel, il paraît qu'il y en a également avec l'enfer.

— Et comment faites-vous, vous soldat, vous officier, pour vivre en paix avec cette population dévote et superstitieuse ?

— Je ne la vois pas, fit mon obligé professeur. Le chemin de fer et quelques établissements industriels ont conduit dans le pays un certain nombre d'hommes éclairés : ingénieurs, savants, employés supérieurs et autres. Dans le jour, j'ai mon service, le soir nous nous réunissons à la table de cet hôtel et à neuf heures et demie, été comme hiver, on se couche. Sur ce, monsieur, j'ai bien l'honneur de vous souhaiter une bonne nuit, car il est neuf heures trente-cinq, et mon brosseur pense certainement déjà que je me dérange.

Après avoir pris congé de cet obligé officier, nous nous retirâmes dans nos chambres, très-vastes, très-propres et meublées avec un luxe qui s'explique par les inscriptions qui, en lettres d'or, perpétuent le souvenir de la nuit glorieuse pour l'hôtel que leurs Majestés Impériales d'Autriche y ont passée en je ne sais plus quelle année.

Le lendemain, de bonne heure, nous fûmes éveillés par les cloches qui sonnaient à toute volée ; la ville, si déserte hier, s'anima comme par enchantement. Les Brixenois, vêtus comme le commun des mortels, se rendaient à l'église, en même temps que de la montagne descendait le flot des paysans endimanchés dans les costumes les plus bizarres ; les uns portaient une veste de velours sur le gilet rouge, où se croisaient les

traditionnelles bretelles vertes, la ceinture en cuir aux initiales du propriétaire, et les grossiers bas de laine, tricotés devant l'âtre aux longues soirées d'hiver. La forme de la coiffure variait suivant le village; c'était comme un musée de chapeaux depuis le petit crevé jusqu'au tyrolien pointu, et le petit chapeau bas de forme aux larges bords relevés sur les côtés. Mais, quelle que fût la coiffure, toutes étaient ornées soit de plumes de coq attachées à une cocarde de poils de chamois, soit d'un bouquet de fleurs alpestres ou de fleurs artificielles; et c'est cette coiffure enjolivée qui donne à la foule un aspect gai et souriant, tant qu'on la contemple de loin. De près, c'est une autre affaire; tous les montagnards du Brenner ont je ne sais quoi de sévère chez les uns, de triste chez les autres, qui répand la mélancolie dans l'âme du touriste.

Le costume des femmes est tout à fait sombre et leur coiffure diffère de celle des hommes: elles portent, les unes des chapeaux dits tromblons, tels qu'on en voit sur les gravures de mode de 1830; les autres, de hauts bonnets circassiens en laine noire. Le sein manquait à toutes ces femmes: l'officier avait dit l'exacte vérité. Aussi, avec leurs jupes sombres, s'accrochant dans le milieu du dos à un corsage de même couleur, leurs poitrines aplaties, leur taille épaisse et le teint vert-de-gris dont avait parlé mon cicérone, résultat des privations de toutes sortes, c'étaient bien là des créatures élevées à l'eau et au pain noir de la montagne, n'ayant de la femme que le visage imberbe et le développement des hanches. Parmi les hommes aussi on eût cherché vainement la race vigoureuse de la vallée de l'Inn et de Passeyer, à la carrure athlétique, au re-

gard franc, à l'œil ouvert, aux lèvres toujours souriantes. Ici, ils ont je ne sais quoi d'indécis dans le regard qui trouble, et une tristesse dans tout leur être qui fait de la peine. Dans toute cette foule qui s'avanceit à travers les rues aux petites maisons badigeonnées en rose, vert ou blanc, vers la place de la cathédrale, pas un éclat de rire, pas une explosion de gaieté en ce dimanche, où tous ces gens, secouant le fardeau du travail, s'étaient rendus à la ville.

Ce n'est pas sans peine que nous parvînmes à fendre cette foule recueillie et à nous faufiler en jouant des coudes sur la place de la cathédrale. La façade de l'église qui date du xviii^e siècle n'est pas belle, mais les pierres tumulaires des anciens évêques de Brixen, que, du cimetière abandonné, on a transportées au dôme et appliquées sur la façade, donnent à ce monument un aspect étrange; des deux côtés du portail principal, les évêques en pierre semblent surveiller encore la population de la place; on dirait des spectres sortis de la tombe pour monter la garde devant la cathédrale en cette sainte journée du dimanche. Déjà l'intérieur de la métropole est rempli de monde et des montagnards encombrement encore les abords du dôme.

Tout à coup la foule tombe à genoux et nous regardons le portail dans la pensée qu'il va se passer une chose étrange. Mais toutes les têtes se tournent de l'autre côté, et, au coin de la rue qui débouche sur la place, apparaît un capitaine de voltigeurs de la garde du premier empire, suivi de ses soldats, au frac antique, au large shako, orné d'un plumet rouge, les buffleteries croisées sur la poitrine. C'est la garde civique

de Brixen; derrière elle les enfants de chœur répandent l'encens dans l'espace, et derrière ces enfants, précédé des croix et bannières et suivi de ses diacres, s'avance solennellement monseigneur l'évêque de Brixen, bénissant le peuple agenouillé avant d'entrer à la cathédrale. Plaisanter ces grandes manifestations de la religion catholique est plus facile que de se soustraire à leurs impressions. Ici, sur cette place, au milieu d'une foule pittoresque dont le recueillement tenait de l'extase, cet évêque, qui semblait être porté par un nuage d'encens, ne nous fit point sourire, malgré le costume ridicule de cette garde bourgeoise et l'air étonné du capitaine qui paraissait surpris de sa propre grandeur.

Entraînés par la foule nous pénétrâmes dans la cathédrale, où la garde civique se rangea en bataille devant le chœur, tandis que le clergé s'asseyait des deux côtés, l'évêque sur un trône en velours rouge à franges d'or, les autres sur les bancs en chêne sculpté. Malheureusement l'intérieur de la cathédrale, malgré sa coupole imposante, ne répondait pas au tableau curieux que nous avions sous les yeux. Cette foule originale, aux vêtements étranges, qui ressemblait à un souvenir d'un siècle reculé, on eût voulu la voir agenouillée sur les dalles ébréchées d'une vieille église gothique; à ce tableau manquait l'ensemble; l'architecture qui encadrait cette curieuse assemblée n'était pas à la hauteur des personnages. Les neuf autels en marbres divers, ornés de tableaux des peintres tyroliens contemporains ou à peu près, le luxe des dorures du maître autel, tout cela contrastait désagréablement avec l'antique foi et la naïveté résignée

qui se peignait sur les visages des montagnards, accroupis plutôt qu'agenouillés. Quelques-uns, entraînés par la ferveur de la prière, avaient l'air de se transfigurer sous nos yeux. Leur regard éteint s'illuminait subitement des feux de l'extase ; on eût dit que l'œil, tout grand ouvert et tourné vers le ciel, fixait une vision céleste en même temps que des lèvres entr'ouvertes s'échappaient des prières râléées plutôt que parlées ; d'autres, le front appuyé sur les dalles, dans une prostration absolue, paraissaient vouloir plonger leur âme dans les profondeurs des ténèbres ; d'autres encore, le visage caché dans leurs mains crispées, s'enfonçaient les ongles dans les chairs, tandis que leur bouche murmurait des paroles entrecoupées. C'était le plus complet tableau de la foi poussée jusqu'au fanatisme.

La sortie de l'archevêque s'effectua avec la même pompe, sans que pour cela l'église se désemplît ; mais c'est surtout dans le chemin de la croix, attenant à la cathédrale et qui est tout ce qui reste d'un ancien cimetière, que se répandent les fidèles. Entre les antiques pierres tumulaires, s'élèvent un certain nombre de chapelles, dédiées à une foule de saints, et les nombreux ex-voto en cire, suspendus à toutes les parties des statues, prouvent à quel point cette population tient à ses antiques croyances. Agenouillés sur les marches des autels, à ce point détachés du monde par la prière, qu'ils ne voient pas le touriste à leurs côtés, hommes, femmes et enfants, prient sous les voûtes de ce chemin de la croix, dont les fresques délabrées ont malheureusement été badigeonnées en partie. Ce qui reste de ces fresques qui datent des *xiv^e*, *xv^e* et *xvi^e*

siècles est très-curieux : elles représentent soit des scènes bibliques, soit des incidents de l'histoire du Tyrol, ornée de légendes.

De l'autre côté de la cathédrale, dans un terrain désert, qui lui aussi fut un cimetière, se trouve une chapelle dédiée à je ne sais plus quelle sainte, si l'on peut appeler une chapelle ce méchant hangar en bois, où viennent prier les mères éplorées. S'il faut en croire les nombreux tableautins accrochés dans cette chapelle, sa vertu est surtout de rendre la santé aux enfants malades. Le nombre de pieds et de mains en cire, suspendus ici par les mères reconnaissantes, est incalculable. Sur l'un des tableaux naïfs décernés à la sainte, on voit une mère agenouillée, tenant par la main l'enfant guéri et offrant à la sainte son cœur qu'elle tient dans l'autre. Au-dessous on lit ces mots curieux : « *C'est tout ce que je puis t'offrir !* » Au premier abord, on est tenté de sourire de ces manifestations enfantines, mais, quand on pense à ce que cette naïve peinture où une femme offre son cœur à la sainte qui a guéri son enfant, contient de larmes, de désespoir, de prières et de consolation, quand on n'y voit pas seulement l'expression d'une âme primitive, mais encore la maternité avec toutes ses joies et ses douleurs ; lorsque, devant l'image de cette sainte, on voit agenouillées un certain nombre de pauvres femmes qui, dans une prière fervente, viennent implorer la vie pour l'être chétif à l'œil éteint, qu'elles tiennent dans leurs bras ; quand on entend tous ces sanglots et que l'on voit les larmes couler sur leurs joues amaigries, le cœur se serre et l'émotion chasse la raillerie.

Quelques autres églises de Brixen valent encore qu'on les visite, par exemple l'église paroissiale, la plus ancienne, car elle date du commencement du *xii^e* ou mieux de la fin du *xi^e* siècle. Bon nombre de couvents embellissent, comme bien vous pensez, cette petite ville dévote. Dans presque toutes les chapelles il y a des tableaux d'Unterberger, artiste tyrolien de quelque mérite. On aurait vraiment fort à faire si, une à une, on voulait visiter les églises et les chapelles. Pour quatre mille habitants, on ne compte pas moins de douze églises principales. Mais, après la cathédrale, son chemin de la croix et les anciens cimetières, on peut se passer du reste, car Brixen, qui pourtant a joué un grand rôle dans l'histoire, porte, sauf les monuments indiqués, le cachet du dernier siècle. Ce que la guerre n'a pas détruit, quelques évêques ennemis de l'art roman et gothique ont su le faire ; le palais épiscopal, dont chaque aile représente une époque différente pour l'architecture, prouve combien les édifices sans art et sans goût ont pu plaire à certains princes de l'église.

Au dehors, sur la place, après la messe, les paysans traitent leurs affaires silencieusement, sans bruit. Si grande que soit la foule, pas un cri, pas un geste violent, pas un éclat de rire. Les marchands de fruits ont ouvert leurs boutiques après l'office, et la qualité de leur magnifique marchandise nous prouve que nous avons abandonné les régions du nord ; ce sont déjà les beaux raisins de Méran, les figues noires de Botzen, les grenats et autres fruits méridionaux. Le plus grand nombre de ces paysans retourne peu à peu à la montagne ; ceux qui restent pour dîner à Brixen portent

dans la poche droite la triple gaine qui contient un couteau, une fourchette et une cuiller ; c'est l'usage des montagnards d'apporter leur couvert, ce qui vaut d'ailleurs mieux que d'emporter celui de l'aubergiste.

Comme il nous restait une heure avant la table d'hôte, nous allâmes faire une visite à l'archevêché, un ancien château, entouré de fossés remplis d'eau et muni d'un pont-levis. Monseigneur dînait déjà, et de la vaste cuisine, où brillaient les batteries en cuivre rouge, s'échappaient des fumets séduisants. La grande cour d'honneur est une copie des palais florentins. Quant aux appartements, impossible d'y pénétrer ; en revanche, la jolie chapelle était ouverte, et nous y vîmes d'assez beaux tableaux de peintres inconnus. Mais ce qui surtout est remarquable à l'évêché, ce sont les jardins de Monseigneur et les serres remplies de plantes exotiques ; il y a aussi des treilles, ou plutôt de longues allées formées par la vigne, où, après dîner, dans les chaudes journées de l'été, on peut se recueillir et méditer. On me permettra de ne pas esquisser le portrait de Monseigneur, pour éviter tout reproche de personnalité dans ces observations générales sur l'influence du clergé dans le Tyrol. Tout ce que je puis dire, c'est que l'un de ses diacres est un homme charmant, car ce fut lui qui nous fit entrer dans le palais épiscopal, dont le concierge nous avait refusé l'accès. Le bon ecclésiastique, un respectable vieillard, semblait voir avec un certain plaisir que l'évêché, avec son architecture empruntée à plusieurs époques, nous intéressait, et, pour mettre le comble à son obligeance, il nous fit ouvrir les jardins, où,

disait-il, nous pourrions fumer notre cigare que, par déférence, nous avions laissé s'éteindre.

Quand nous eûmes fait le tour des jardins, visité les serres et admiré les plantes, nous voulûmes nous retirer; mais le jardinier, craignant sans doute que nous n'emportions quelque chose, avait verrouillé la porte derrière nous, et, quoique nous frappions à coups redoublés pour nous rappeler à son souvenir, il attendit pour nous délivrer de cette charmante prison qu'il eût pris son dîner. J'ai bien dit son dîner, car en Tyrol, comme en Allemagne, on dîne de midi à une heure et l'on soupe à huit heures. Précisément, en ce moment, la cloche de l'hôtel conviait les affamés à la table d'hôte et c'est le cas où jamais de dire qu'en voyageant dans le Tyrol, on fait bien de se conformer aux usages du pays, c'est-à-dire de manger à l'heure des Tyroliens et d'adopter hardiment leur cuisine; elle n'est pas toujours très-bonne, et l'absence de la broche se fait surtout sentir. Ce sont des viandes cuites à la casserole; mais le potage est toujours bon, les truites excellentes, et le pays est sans rival pour l'entremets sucré; quant aux vins, on ferait bien de s'habituer aux crus du Tyrol ou à ce vin rouge autrichien *le Voelauer*, que l'on trouve à peu près partout.

Désormais, Brixen était sans intérêt pour nous : la ville avait repris sa physionomie calme de la veille. En attendant les vêpres, bourgeois et manants dormaient, tandis que nous nous dirigeâmes vers la gare pour prendre le train et gagner Klausen, petite ville sur l'Eisack, à vingt minutes de chemin de fer de Brixen. A moitié chemin, entre les deux villes, à

gauche, on voit surgir, au-dessus de la montagne, les magnifiques pics dolomitiques, dits les Spectres, et qui, en réalité, quand le soleil couchant dore leurs cimes de ses derniers feux, semblent être des fantômes de géants, se dressant dans l'espace au-dessus des forêts de sapins et de mélèzes. Sur les coteaux, quelques bourgs remarquables comme Platsch et Vilseck attirent les regards du touriste, mais le plus joli de tous ces antiques châteaux est le Karlsburg, vaste palais parfaitement conservé, quoiqu'il date du dix-septième siècle.

Cette campagne de Brixen, avec ses châteaux, ses coteaux et ses rochers, est pleine de légendes curieuses dont on nous conta quelques-unes en route. Plus haut j'ai répété la légende du lac d'Achensee. Brixen aussi a son histoire de village maudit. Au pied de l'un de ces audacieux rochers qui bordent la route se trouvaient, au temps jadis, deux bourgs dont le torrent arrosait les riches prairies et les beaux jardins. Les habitants de ces bourgs s'exécraient à ce point que, pour se faire du tort, les uns ou les autres détournaient de leur courant les eaux de la montagne. Même dans la sainte nuit de Noël, loin de se recueillir dans la prière, on entendait la pioche qui creusait un nouveau lit, afin que les voisins fussent privés des eaux bienfaisantes, et, à ce travail sacrilège des uns, les autres répondaient par d'horribles jurons et par des invocations à l'assistance de Satan.

Le châtimement ne se fit pas attendre; les morts des villages impies ne trouvaient pas de repos dans la tombe; leurs âmes en peine erraient la nuit à travers la campagne et poussaient des gémissements plaintifs, sans que cet exemple fit revenir les vivants à de meilleurs

sentiments. A bout de patience, le Ciel résolut la destruction des deux villages de Racking et de Stainhaering.

C'était un samedi; la journée était si belle que pas un nuage ne couronnait les cimes des montagnes. Dans leurs champs, les habitants étaient occupés à charger le foin coupé sur des voitures. Des injures on en vint aux mains et cette terre bénie de Dieu fut bientôt rougie du sang de nombreuses victimes. Tout à coup le ciel s'obscurcit; une ondée tomba, tandis que le tonnerre grondait avec une telle violence que les vieillards ne se souvenaient pas d'avoir jamais entendu pareil orage; le bourdon de Brixen, dit le *Taureau*, et toutes les autres cloches retentirent en signe de détresse, mais rien ne put conjurer l'ouragan. Les âmes damnées des trépassés, obéissant à une volonté implacable, furent elles-mêmes contraintes à contribuer à la destruction des villages où vivaient leurs fils et leurs parents : sur la montagne on vit apparaître de nombreux fantômes qui détachèrent des blocs et les roulèrent dans la vallée, tandis que le torrent furieux, entraînant la terre dans sa course folle, faisait descendre la montagne sur le val maudit et le changeait en un désert; bientôt des deux villages il ne resta plus de trace. Mais les âmes des habitants ensevelis sous la montagne ne trouvèrent pas de repos; chaque nuit on les entendait pousser des hurlements sur le terrain où jadis étaient leurs maisons et leurs champs, et, dans ces plaintes, quelques habitants des villages voisins distinguèrent parfaitement la voix de tel ou tel qu'ils avaient connu. Pour se débarrasser de ces fantômes, on fit venir deux pères jésuites qui bannirent les esprits

dans la montagne afin qu'ils ne troublassent plus le sommeil des honnêtes gens.

Quelque temps après, un Brixenois revint la nuit par le val maudit. Tout à coup les deux villages engloutis sortirent de terre avec leurs maisons, leurs jardins et leurs champs, tels qu'ils avaient été jadis. Dans la plaine stationnait la charrue avec son attelage de bœufs, mais les bêtes, pas plus que les hommes, ne donnaient signe de vie ; tous semblaient être cloués sur place, les vieilles femmes assises à la porte de leurs maisons aussi bien que les enfants et les hommes qui, au cabaret, devant les tables chargées de fioles de vin, paraissaient jouer aux carfes. Le Brixenois reconnut très-bien quelques paysans que jadis il avait vus à la ville. Il leur adressa la parole, mais n'obtint aucune réponse. Affolé de terreur, il courut tout droit à l'église déserte du village, dont la porte était ouverte, et se jeta aux pieds de l'autel en s'écriant : « Seigneur Jésus ! sauvez-moi ! » Aussitôt, les villages fantômes disparurent et le bourgeois de Brixen se mit à jouer des jambes jusqu'à ce qu'il fût arrivé chez lui, où, baigné de sueur, il tomba épuisé sur le seuil. Depuis cet événement, on évite le val maudit pendant la nuit ; mais lorsqu'on est forcé de le traverser, il suffit, disent les paysans, de faire le signe de la croix et de dire un *Pater noster* pour chasser les esprits dans la montagne.

De notre wagon, nous ne pouvions voir le val maudit dont un voyageur complaisant nous conta la légende, mais tout autour de nous régnait ce silence du dimanche dans le Tyrol qui nous fit songer à ces villages fantômes. Les vieux châteaux planaient silencieusement sur le coteau désert comme les bourgs

enfouis dans les arbres et dont on n'apercevait que la toiture en grès vert de l'église où se mirait le soleil. Comme les champs et les ruines, les villages semblaient abandonnés; chacun dormait sans doute après le dîner, car, dans les bourgs, pas un enfant ne se roulait dans la poussière; dans la prairie, pas une vache n'agitait la clochette suspendue à son cou. Derrière nous, sur la cime du Brenner, se montraient quelques légers nuages, mais, en face de nous et à nos côtés, la vallée de l'Eisack était resplendissante de calme et de soleil.

La vallée de l'Eisack est moins souriante que celle de l'Inn, mais elle est plus imposante. Le torrent que nous avons suivi depuis sa source sur le Brenner, n'a pas la nappe blanche et calme de l'Inn; il est mouvementé, pittoresque comme le paysage qu'il traverse et qui est de toute beauté entre Brixen et Klausen. Ce ne sont que défilés et vallées, bordés de coteaux sévères avec leurs forêts de sapins, de chênes ou de mélèzes; sur les rochers d'alentour sont assises les ruines des vieux châteaux délabrés, tandis qu'au-dessus de cette première chaîne de montagnes, se dressent à de certains endroits les gigantesques masses dolomitiques du val du Pusterthal que nous réservons pour la fin de notre voyage.

Klausen est une petite ville se composant d'une seule rue, bâtie entre la montagne et l'Eisack. Dominant le bourg, s'élève sur le rocher le superbe couvent de Seben, un ancien castel romain; on le voit de loin se dresser sur le pic qu'il couronne avec ses créneaux, ses tours et cette gigantesque image du Christ, brossée sur le mur en souvenir d'un épisode de la guerre de 1809, dont nous parlerons plus tard. Ce qui nous atti-

rait avant tout à Clausen, c'était le célèbre trésor des capucins dont la reine Marie-Anne d'Espagne, épouse de Charles II, fit don à ce couvent, d'où était sorti son confesseur Gabriel Pontifès. L'unique rue qui forme la ville de Klausen n'est pas autrement intéressante. Ce sont toujours les maisons tyroliennes peintes en rose, en vert, en jaune et ornées de fresques représentant quelque scène de l'histoire sainte. Sur la place, sur le rebord de l'abreuvoir sont assis deux ou trois Tyroliens ; les autres dorment après avoir prié et en attendant qu'ils prient encore. Que nous sommes donc loin de ces joyeux villages des autres pays où, dans l'après-midi, le violoneux hissé sur un tonneau, sous le chêne séculaire, appelle les paysans à la danse. Ici, tout est désert ; sur ce bourg pittoresque semble planer la mort. A côté de l'abreuvoir, la traditionnelle fontaine en bois surmontée de sa figure en bois peint ; celle-ci porte une armure et un casque ; les deux bras cassés et le nez ébréché du chevalier en bois disent l'histoire lamentable de ses malheurs. Désirant savoir au juste quel gentilhomme nous contemplions, l'un de mes compagnons de route désigna la figure à l'un des Tyroliens assis sur l'abreuvoir en lui demandant :

— Voulez-vous, mon brave homme, me dire quelle est cette figure ?

Le Tyrolien interpellé lève sur nous ses yeux hébétés, tandis que les autres éclatent de rire, et répond :

— Ça?... c'est une fontaine.

— Parbleu ! je le vois bien, mais je vous parle de la figure.

Le Tyrolien de Klausen, sans doute quelque valet

de la poste qui est en face, se retourne, regarde la fontaine, puis la figure d'un air étonné :

— Tiens ! fit-il, c'est vrai ! il y a une figure ! ..

C'est incroyable, mais cela est. Cet homme qui a cinquante ans, qui est probablement né à Klausen et vient chaque jour s'asseoir sur cet abreuvoir, cet homme ne s'est jamais aperçu de la présence d'un chevalier sur la fontaine. Les trois autres abrutis se contentent de nous rire au nez.

— Ah ! ça ! voulez-vous bien me dire pourquoi vous riez ? demandai-je à l'un de ces rustres.

— Dam ! c'est que vous demandez ce que c'est que cette figure ?

— Eh bien, le savez-vous, vous qui êtes un malin ?

— Parbleu ! c'est un chevalier.

— Mais quel chevalier ?

— Dam ! un chevalier !

Vraiment ! en présence de pareilles brutes, on désespère de l'humanité. Heureusement qu'en nous approchant nous voyons aux pieds du chevalier la moitié d'une maison en flammes, qu'une petite colonne du monument nous cachait. Nous sommes donc en présence de l'éternel saint Florian, que l'on voit sur toutes les places publiques dans le Tyrol. Abandonnant ces rustres à leurs méditations, nous nous rendons au couvent des Capucins situé plus loin, au delà du torrent qui coupe le bourg en deux parties, et bientôt à notre gauche nous apercevons l'église du couvent, flanquée de deux chapelles où sont agenouillées quelques personnes. Dans l'une de ces chapelles, un Christ en cire est étendu à terre et de ses blessures s'échappent des torrents de sang ; dans l'autre, une scène du

Purgatoire attire les fanatiques. Devant ces chapelles, les enfants ont planté des sapins en papier collé sur du carton. Le Christ, les diables et l'Enfer, tout est d'une naïveté primitive. Quant à l'église des Capucins où nous entrons, elle est froide, sans charme dans l'architecture et blanchie à la chaux; les tableaux que l'on dit être de Murillo, mais, qui en réalité, appartiennent à l'école espagnole, qui a imité le maître, sont assez jolis, surtout celui du maître-autel dont on a gâté l'effet par un store rose qui répand sur la toile en même temps que sur le maître-autel une teinte artificielle, fade et mystique. Comme à Brixen, les gens du pays sont accroupis plutôt qu'agenouillés; ces paysans, catholiques de la province la plus catholique du Tyrol, on les dirait des puritains d'une autre époque. L'église est triste comme la rue déserte. Est-ce l'excès de la foi, est-ce la particularité de la race qui répand cette mélancolie partout sur le dimanche tyrolien? Je l'ignore! Mais toujours est-il qu'on éprouve un serrement de cœur à l'aspect de cette population languissante. On voudrait assister à une bonne bataille; on voudrait entendre le crin-crin de la danse; on voudrait voir un vigoureux gars enlacer la jolie taille d'une belle fille dans l'ivresse de la jeunesse; enfin, ces gens qui vont à l'église ou qui en reviennent, on désirerait les voir vivre! Mais non! tout est sombre, mélancolique, sévère et recueilli dans cette ville jetée au bas du rocher sur lequel s'élève le cloître des Bénédictines de Seben.

Le couvent des Capucins, d'où est sorti le fameux Haspinger, le compagnon d'Andréas Hofer, est à côté de l'église, et dans l'espoir de contempler le célèbre

trésor dont on m'avait surtout vanté les délicieux ivoires et ambres sculptés, nous nous rendons à l'entrée du couvent et nous sonnons. Aussitôt retentit une de ces cloches invraisemblables que l'on entend dans les mélodrames quand, pendant l'orage, un inconnu demande l'hospitalité, tandis que l'orchestre exécute un trémolo. Puis, des pas lourds retentissent sur les dalles d'un couloir ; un verrou intérieur grince abominablement comme dans *Gaspardo le Pêcheur*, au théâtre de l'Ambigu, et, dans la porte discrètement entr'ouverte, apparaît un de ces capucins comme on n'en trouve plus que sur les coucous de la Forêt Noire où ils viennent sonner la cloche à chaque heure de la journée et même de la nuit. Mais celui-ci n'est pas en bois ; il est vivant et se porte bien ; une longue barbe grise encadre sa face réjouie et satisfaite ; sur son gros nez repose majestueusement un de ces binocles du temps jadis, dont les verres ronds et démesurément grands sont enchâssés dans du cuivre.

— Que désirez-vous ? nous demande le capucin d'un ton bourru qui contraste singulièrement avec son aspect débonnaire.

— Mon père, nous voudrions bien voir votre célèbre trésor.

— Il n'y a plus rien !

— Pourquoi n'y a-t-il plus rien, mon père ?

— Tout est emballé.

— Emballé ?

Sans nous répondre, le capucin rentre dans son coucou dont il ferme la porte, sur laquelle nous entendons distinctement grincer le lourd verrou. Qu'est-ce à dire ? Pourquoi nous refuse-t-il de nous laisser voir

le trésor? Nous prend-il pour des voleurs? Ce serait par trop humiliant. Sonnons encore, ne fût-ce que pour nous réhabiliter.

La cloche retentit de nouveau; les mêmes pas lourds se font entendre; le verrou regrince; la porte s'entre-bâille; c'est le capucin désiré...

— Pardon, mon père, lui dis-je, c'est...

Il n'entend pas davantage, car, rouge de colère, il nous a fermé la porte au nez. Exaspérés par cet accueil malveillant, nous allions sonner pour la troisième fois et plus violemment que les précédentes, quand vint à passer le maître de poste, un homme intelligent qui voulut bien nous renseigner. La mauvaise humeur du capucin vient de ce que les touristes, fidèles à leur guide, frappent toute la journée à la porte du couvent pour voir le trésor que le capucin ne peut pas leur montrer. Ce matin même, deux Américains avaient fait une scène terrible à ce pauvre frater. Ils prétendaient que, moyennant le pourboire indiqué sur le guide, ils avaient le droit d'exiger l'exhibition du trésor. Renvoyés une première fois, ils étaient revenus à la charge et cette fois, plus audacieux que nous, ils avaient pénétré de force dans le couvent, d'où le garde-champêtre, accouru au secours des capucins, ne put les déloger qu'après une lutte des plus vives dans laquelle l'un des moines avait reçu un coup de poing dans l'estomac; après quoi les Américains étaient partis pour se plaindre à leur consul de ce qu'ils avaient été forcés de battre un capucin.

— Mais aussi, pourquoi ne montrent-ils pas leur trésor? demandai-je au maître de poste.

— Il est réellement emballé! répondit-il. Figurez-

vousque, lors des guerres de 1809, plusieurs objets précieux ont disparu. Aussi, quand éclata la guerre de 1848 en Italie, les capucins s'empressèrent-ils d'emballer leur trésor pour le mettre en sûreté au premier signal. La paix faite, ils déballèrent le trésor. Vint la guerre de 1859, ils le réemballent; après Villafranca, ils déballent; sept ans après, la guerre éclate entre l'Autriche et la Prusse; les capucins réemballent le trésor, puis le redéballent après la paix de Prague. Voici que survient la guerre entre la France et l'Allemagne, et, pour ne pas être pris à l'improviste par la guerre universelle qu'ils redoutent, ils emballent de nouveau le trésor. Depuis, ils ont juré qu'ils le laisseraient dans les caisses prêt à tout événement, et comme il n'y a pas de lois au monde qui puisse les contraindre à déballer leurs objets d'art et qu'ils s'y refusent absolument, il ne se passe pas un jour sans qu'il éclate un conflit entre les touristes et les pères.

Renseignés de la sorte par le maître de poste, il ne nous resta plus qu'à rire de notre aventure et c'est ce que nous fîmes; après quoi, chez l'aubergiste intelligent, nous tinmes un conseil de guerre pour savoir si, oui ou non, nous visiterions le couvent de Seben qui, flanqué sur un rocher audacieux, se découpe si fièrement sur le ciel, déjà chargé de nuages. Au pied de cette côte, au dessus des maisons de Klausen, se trouve la ruine d'une vieille tour romaine qui, probablement, était autrefois en communication avec le château-fort transformé en couvent. Déjà quelques gouttes d'eau tombent du ciel obscurci; sur le Brenner, s'amoncellent les nuages noirs où disparaissent les cimes des montagnes, tandis que nous escaladions l'horrible chemin

hérissé de petits pavés pointus, qui conduit en une bonne demi-heure au couvent. Dans le lointain gronde le tonnerre, sourd d'abord, puis plus violent à mesure qu'il s'approche. Des Spectres nous ne voyons plus rien; sur la forêt qui couvre les coteaux s'étend une nappe noire, enveloppant le paysage de ténèbres; la pluie arrive, tandis que nous hâtons le pas.

Plus nous montons, plus les nuages descendent sur la vallée; tout à coup, au-dessus de nous, éclate une détonation terrible répercutée par les échos d'alentour; c'est comme un feu roulant de cent pièces d'artillerie, et à travers l'obscurité passe l'éclair, jetant une vive clarté sur le paysage qui immédiatement se replonge dans l'ombre. Nous sommes à cinq minutes encore du couvent quand, cette fois, l'ondée descend sur nous et en une seconde nous trempe jusqu'aux os. A travers l'épouvantable fracas de la foudre, nous entendons dans la montagne et dans la vallée toutes les cloches tinter pour conjurer l'orage. Le torrent qui, tantôt, coulait tristement dans son lit desséché, grossit et se précipite de la montagne, écumant, terrible, entraînant dans ses eaux furibondes des masses de bois coupé et des pierres qui, se heurtant contre mille obstacles, s'élancent dans l'espace en bonds insensés, puis retombent dans les eaux mugissantes; les vignes à travers lesquelles conduit la route qui tourne autour du rocher, se couchent à terre sous la pression de l'ouragan qui souffle. C'est au milieu de cet orage que nous arrivons au couvent des Bénédictines qui reste hermétiquement fermé, mais dont les trois églises sont hospitalières. C'est là que nous respirons, heureux d'avoir atteint le port.

Plus violent encore, le tonnerre éclate en détonations formidables. Autour de ce couvent, qui n'est abrité d'aucun côté, la tempête fait rage; les vitraux tremblent et nous nous demandons si jamais nous reverrons la plaine, quand soudain au tonnerre qui gronde, aux cloches qui tintent, au vent qui souffle, viennent s'ajouter les voix plaintives des nonnes qui, cachées à nos regards, entonnent des chants lugubres.

De ma vie, je l'avoue, je n'ai éprouvé une sensation aussi terrifiante. Sur ce rocher escarpé, dans ce vieux castel transformé en couvent, au milieu de la tourmente qui grondait au dehors, les voix de ces pauvres filles, enterrées entre le ciel et le roc, me faisaient l'effet des plaintes et des gémissements qu'au dire des hommes bien renseignés, les ressuscités poussent le jour du jugement dernier. Les mots du maître de poste qui, désignant ce couvent, nous dit en parlant des nonnes : « Quand on est là haut, on est mort, » me revinrent à la mémoire et me firent tressaillir.

Oui, c'était bien la mort; ici et dehors, la mort partout; les femmes qui, cachées aux regards indiscrets, chantent à travers la tempête, sont bien mortes de leur vivant. Ces nécropoles des âmes qu'on appelle couvents, on les comprendrait encore dans un paysage maudit, loin de l'humanité, dans un des défilés abruptes des Alpes où bien rarement passe quelque touriste aventureux. Mais ici, sur ce pic pittoresque qui domine l'une des vallées les plus belles du Tyrol, que de fois, en contemplant la vie qui est en bas, ces trains qui sillonnent la campagne, l'Eisack qui roule au pied du coteau couvert de vignes, de chaumières et de villages, dont les clochers verts scintillent joyeuse-

ment au soleil, que de fois on doit regretter d'avoir quitté le grand monde du bon Dieu pour se plonger dans les abstinences et l'isolement ! Ce Christ gigantesque peint sur les murs semble étendre ses bras pour plaindre ces malheureuses filles enfouies sur cette montagne ; un badigeonneur l'a brossé à l'emplacement où, en 1809, une nonne, poursuivie par des soldats français, s'est précipitée dans l'abîme pour échapper au déshonneur. Pauvre créature ! Son héroïsme est peut-être moindre qu'on ne le suppose. Pour elle la mort était la délivrance !

Quand, une heure plus tard, nous descendîmes vers Klausen sur l'abominable pavé pointu que les terres détrempées avaient à ce point rendu glissant que l'on pouvait se croire sur la descente d'un glacier, le couvent de Seben se mirait au soleil et le ciel avait repris toute sa clarté. En nous rendant à la gare, nous passâmes devant la vieille église de Saint-André où, dans les vitrines, s'étaient des saints en cire, habillés par les habitants de la tête aux pieds ; la Vierge avait de vrais cheveux et une chemise de batiste richement brodée ; un petit saint Jean portait des bas de laine rouge et des bottines de chevreau, que, sans doute, lui avait offertes le cordonnier du village ; tous ces saints personnages sous les vitrines déployaient le même luxe contemporain. Devant les petites chapelles du cimetière où l'on voit des chefs-d'œuvre de naïveté que l'art tyrolien découpe dans le bois à coups de hache, les plus dévots des habitants ont planté des sapins en carton, ce qui achève de donner à ces chapelles l'aspect d'un théâtre en plein vent.

Comme nous faisons le tour de l'église pour voir les

vieilles pierres tumulaires de l'ancien cimetière, nous entendîmes dans les profondeurs du sol une voix chevrotante qui récitait des prières, et, suivant cette voix, par une porte basse au-dessus de laquelle une tête de mort nous souhaitait la bienvenue, nous descendîmes quelques marches chancelantes. A la lueur de la lampe éternelle qui brûlait au maître-autel où la Vierge tient sur ses genoux le corps meurtri du Christ, nous vîmes une vieille femme absorbée dans ses oraisons. De peur de la troubler, nous nous tîmes à distance, laissant errer nos regards sur les tableaux, les ex-voto en cire, accrochés ça et là, ainsi que sur une scène du purgatoire, brossée sur le mur et encadrée dans des ossements humains. Quand la vieille Tyrolienne eut cessé de prier, elle se leva pour partir et sur ses joues pâles et amaigries nous vîmes les traces des larmes qu'elle venait de verser ; elle avait au moins quatre-vingts ans et s'appuyait sur un gourdin énorme pour marcher ; saisi de compassion, je lui offris la main pour l'aider à remonter les affreuses marches ébréchées, puis :

— Comment appelez-vous cette chapelle, ma brave femme ? lui demandai-je.

— La chapelle des morts.

— Est-ce qu'on y dépose les corps avant l'inhumation ?

— Non, fit-elle, mais on vient prier pour eux dans cette chapelle aux pieds de Notre-Dame-des-Douleurs qui nous inspire une bien grande confiance.

Pauvre femme ! cela fut dit si simplement, d'un ton si vraiment convaincu, que nous nous regardâmes, tous émus au même degré. A côté de la dévotion

excessive dans la plaine et du fanatisme dans le couvent sur la montagne, le dimanche dans le Tyrol venait de nous montrer le tableau doux et idéal de la naïve croyance. Je vous jure bien que nous n'étions pas d'humeur à rire et, en quittant cette vieille paysanne, nous nous disions que, si la foi est la consolation de toutes les douleurs et donne l'inébranlable confiance dans l'avenir, c'est que la religion, même dans ses égarements, est respectable en vertu du principe qui fait son essence et que c'est un crime odieux que d'en dépouiller des âmes candides, pour les plonger dans l'incertitude, le doute et le néant.

VII

BOTZEN ET LES ENVIRONS

Suite de la descente du Brenner. — La vallée de Gröden. — La langue de Gardena. — Etrusques, chrétiens ou romains. — D'où viennent les boiseries sculptées du Tyrol. — Un stock de souverains en bois. — Botzen. — Le pont du Talfer. — Les Alpes dolomitiques. — Fusion des architectures italiennes et allemandes. — Le paysage méridional. — La cathédrale de Botzen. — Le tombeau de l'archiduc Rainer. — La poésie du prince. — La chapelle de Notre-Dame-du-Gazon. — Histoire extraordinaire d'un charretier, de la Vierge et de l'Enfant Jésus. — Le paysage autour de Botzen. — Claude Lorrain ou Salvator Rosa au choix. — La question des voitures. — La vieille route du Brenner. — Cardaun. — Entrée de l'Eggenthal. — Le château de Karneid. — Histoire d'un chevalier atteint de la peste. — Le défilé de Eggenthal. — Travaux exécutés par les paysans tyroliens. — Le torrent d'Eggenbach. — Le défilé en hiver. — La vie dans la montagne. — Splendeurs de la création et misères de la créature. — Différentes manières de voyager. — Opinion d'un couple hollandais sur Naples, Rome, Venise et le Tyrol. — Excursion dans les défilés du Sarntal. — Le bourg de Saint-Antoine. — Vieux Romains et vieilles ruines. — Ce que coûte un vieux château en Tyrol. — Runglstein. — Ried. — La gorge de Maggler Kessel. — Les bourgeois de Botzen. — La ville de Jérusalem construite par un tanneur.

La deuxième station entre Brixen et Botzen s'appelle Waidbruck. Le torrent Grödenerbach sort d'un défilé entre deux pittoresques rochers dont l'un est couronné par l'intéressant château de Trostburg, le

plus beau de toute la vallée. C'est d'ici que les étymologistes se rendent dans le val de *Groeden*, ou de Gardena comme les gens du pays l'appellent dans l'idiome de leurs pères, qui n'a cessé de préoccuper les savants. Cette langue étrange, sorte de latin panaché de tous les dialectes de la terre, car on y trouve des mots allemands, anglais, espagnols, français, italiens, s'est formée dans le cours des siècles.

On ne la parle que dans la vallée de Groeden; on ne s'en est jamais servi ailleurs. Le nombre de volumes que les savants ont écrit sur ses origines est incalculable. Des hommes studieux ont passé leur vie à approfondir cet idiome, et quand ils pensaient avoir atteint leur but, d'autres hommes plus studieux encore sont venus pour leur prouver qu'ils n'étaient que des ânes. Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que les uns et les autres ont raison: ceux qui affirment que la langue de Groeden est de l'étrusque, comme ceux qui prétendent que c'est du latin falsifié. D'autres, qui ont recherché les origines espagnoles et italiennes, ont voulu prouver que les paysans parlaient un patois italien: de toutes ces recherches étymologiques il résulte à l'évidence que personne n'a, jusqu'à présent, pu expliquer comment, dans cette vallée encaissée entre le Tyrol allemand dont elle fait partie et l'Italie dont elle n'est séparée que par une chaîne de montagnes, s'est formé cet idiome qu'on ne retrouve pas dans d'autres contrées du Tyrol absolument placées dans les mêmes conditions géographiques. De tout ce que, dans le désir de me renseigner, j'ai lu à ce sujet, les ouvrages de M. Steub, touriste consciencieux autant que savant et qui a consacré toutes ses études au Tyrol, m'ont

seuls donné quelques éclaircissements. Il explique le singulier idiome de Groeden, comme venant de la colonie romaine; dans l'origine ces gens-là parlaient latin, et comme leur pays est ouvert d'un côté sur l'Allemagne et que de l'autre il touche à l'Italie, les deux langues ont fait invasion dans le jargon primitif; le vieux patois du Tyrol s'y est mêlé autant que l'italien, et, comme un antique usage veut qu'un gars de Groeden n'épouse qu'une fille de la vallée, l'idiome s'est transmis de père en fils en se modifiant successivement par le mélange des mots espagnols, français et anglais que les industriels, de retour de leurs voyages, ont rapportés au pays.

La grande industrie de l'endroit est la boiserie sculptée, cette boiserie tyrolienne que l'on vend un peu partout : cadres pour images de sainteté, chamois sur bloc de rocher, chasseurs en bois aux jambes en cornes de chamois, où l'on accroche la poudrière ou des pistolets, encriers surmontés d'une bergère, chalets prêts à recevoir un coucou ou une montre, boîtes à gants, porte-allumettes, enfin tous ces jolis objets que l'on fabrique exclusivement dans la vallée de Groeden en même temps que des joujoux en bois. Tout le val-lon, et notamment le village de Saint-Ulrich, ne s'occupe pas d'autre chose. Dans chaque maison les hommes sculptent n'importe quoi dans le bois, tandis que les femmes confectionnent les grossières dentelles qui d'ici se répandent sur tout le Tyrol. Le fondateur de cette industrie Groedenoise fut un simple paysan qui, vers la fin du dix-septième siècle, tailla dans le bois de son pays des crucifix ou des cadres. Quand il en eut fait un certain nombre, il songea à les

vendre; il se rendit en Italie d'abord, en Espagne ensuite, et comme il revint au village les poches pleines d'argent, il se remit à la besogne, secondé cette fois par des élèves. C'est ainsi que peu à peu, de génération en génération, le bibelot sculpté devint la principale industrie de la vallée de Groeden; ceux qui, après leur voyage, rentraient pour repartir avec de nouvelles marchandises, y importèrent les langues italienne, espagnole et même la vieille langue provençale qu'ils transmirent à leurs enfants; de là vint ce mélange de mots cosmopolites dans la langue de Groeden.

A mesure que leur commerce florissait, les sculpteurs et fabricants de joujoux, songèrent à établir des succursales en pays étrangers, et, peu à peu, le commerce de ces objets s'étendit non seulement à l'Europe, mais encore au delà des mers, à New-York, à Philadelphie et même au Mexique. Chose curieuse, même en pays étrangers, ils parlaient leur idiome et le transmettaient à leurs enfants, car si éloigné que fût le négociant de son pays natal, quand il avait envie de se marier, il allait chercher une femme dans ses montagnes, à moins qu'il n'épousât la fille de quelque compatriote émigré comme lui. Dans cette vallée artistique, car il y a de ci de là un peu d'art dans ces grossières boiseries, tout sculpteur a sa spécialité: celui-ci fait des christes, cet autre des chalets, un troisième des couteaux à papier, un quatrième des polichinelles, et ainsi de suite. Avec la création du chemin de fer, l'industrie de Groeden a pris des proportions plus grandes encore; les habitants ne s'en vont plus de par le monde offrir de porte en porte leurs gentilles boiseries; on vient les chercher chez eux.

Le commerce est centralisé dans les mains de quelques négociants, tous nés dans la vallée, qui expédient la marchandise à leurs représentants en pays étrangers, tous enfants du pays. A Saint-Ulrich, il y a bien encore quelques sculpteurs qui travaillent pour leur compte, mais ils sont rares; ceux-ci envoient leurs jolies filles, — car ici les Tyroliennes sont jolies, — aux foires du Tyrol et souvent même en Italie. Leur mine avenante fait autant pour l'écoulement de la marchandise que leur connaissance des langues allemande et italienne qu'on enseigne aux enfants à l'école, sans que l'usage de l'une ou de l'autre langue se soit acclimaté dans la vallée. Quand ces Tyroliennes ont amassé une petite dot dans leur vie nomade, elles retournent au village, vertueuses comme elles en sont parties, et épousent le gars de leur choix.

Le touriste qui aperçoit ces jolis minois dans les foires du Tyrol et qui achète tout le magasin pour se lier avec la belle marchande, n'obtient jamais que ce sourire aimable qui lui permet de contempler trente-deux belles dents; s'il espère mieux, il s'expose à de cruelles désillusions. J'ai vu quelques-unes de ces jolies filles de Groeden, qui, le jour du marché, en attendant le client, travaillaient dans leur boutique, où, avec une dextérité prodigieuse, elles sculptaient pour les enfants des lions, des tigres, des léopards et autres bêtes fauves avec des yeux faits de perles noires.

La vallée de Groeden est pour les boiseries sculptées ce que le Zillertal est pour la tyrolienne, la cithare et la guitare, avec cette différence que la population de Saint-Ulrich n'a pas encore été gâtée par les étrangers. Peu de touristes prennent la peine de visiter le

vallon des sculpteurs, tous se rendent dans le Zillertal. C'est pourquoi celui-ci a perdu peu à peu sa naïveté, tandis que l'autre l'a conservée aussi bien que son patois. L'allemand et l'italien qu'on enseigne à l'école sont des articles de luxe pour le voyage; l'idiome de Groeden reste la langue naturelle que l'enfant apprend de ses parents et dont il se sert malgré les maîtres d'école et les curés. Sur quelques points, le sermon du dimanche se fait en allemand et en italien; mais beaucoup de prêtres, sentant que, pour parler à l'âme des fidèles, il faut avant tout leur parler dans la langue chère à leur cœur, apprennent leur patois et s'en servent avec succès pour la gloire de Dieu et de la religion.

On peut, en trois heures, se rendre de la station de Waidbruck à Saint-Ulrich, passer un bout de temps dans le village artistique et aller, le soir même, coucher à Botzen. Ce qu'il y a, à mon avis, de plus curieux dans ce village, c'est que, malgré l'école de dessin que les gros entrepreneurs y ont fondée, les modèles des objets sculptés ne se sont pas modifiés; ces paysans sont restés fidèles autant à l'art de leurs pères qu'à leur langue; tel sculpteur de chiens, par exemple, ne ferait pas pour un empire un autre toutou que celui dans lequel excellait monsieur son père. Le seul modèle qui change est celui des souverains; à chaque avènement d'un nouveau roi, on taille ses traits augustes dans le bois et on en inonde le pays dont il fait le bonheur. Il y a encore à Saint-Ulrich un vieux stock de princes italiens hors concours depuis l'unification de l'Italie et que l'on aurait pour un morceau de pain. Les événements de 1870-71 ont fait

aussi qu'on a laissé pour compte aux négociants de Groeden une collection de Napoléon III, que l'on aurait à très-bon marché, en même temps que trois ou quatre mille Isabelle d'Espagne, dont le placement devient difficile.

Après la station d'Atzwang, la vallée de l'Eisack se rétrécit pour s'ouvrir après Blumau, sur le large val-lon de Botzen. Cette curieuse ville, d'à peu près 10,000 habitants, est située dans un immense jardin de vignes, de figuiers et d'amandiers, qui lui-même est encadré par les masses de granit et de porphyre d'un côté, et de l'autre, au-dessus de la ville, par une imposante chaîne d'Alpes dolomitiques, l'une des plus belles qu'il soit possible de voir. Deux torrents, le Talfer, venant de la vallée de Sarnthal, et la Passer, venant de la vallée de Passeyer, se jettent ici dans l'Eisack pour aller plus loin se perdre dans l'Adige.

Du pont du Talfer la vue est incomparable, surtout vers le soir, quand, éclairés par le soleil couchant, les pics Rosszähne (Dents de cheval), Rosengarten (Jardin des roses) et Rothewand (la Muraille rouge), semblent un brasier ardent qui se découpe sur le ciel. Sur ce pont, en regardant devant nous, Botzen s'appuie aux verts coteaux couverts de vignes, de mûriers, de figuiers et d'amandiers, où les riches Botzenois, fuyant les chaleurs de la ville, vont humer l'air frais de la montagne; à droite, s'étend à perte de vue la pittoresque vallée de l'Eisack. A notre gauche, au delà d'un groupe de maisons et châteaux, se montrent les pics sauvages ainsi que les pittoresques ruines du défilé de Sarnthal, et, derrière nous, l'entrée de la vallée de l'Adige supérieure, qui

conduit à Méran, ferme cet imposant panorama.

La ville de Botzen est l'une des plus anciennes et certainement la plus riche du Tyrol. Elle a de tout temps accaparé le commerce du Tyrol avec l'Italie, et les nombreuses villas qui s'élèvent sur la montagne au milieu d'une luxuriante végétation méridionale, témoignent de la fortune toujours croissante du négoce botzenois. La vieille ville est un amas de rues tortueuses, bordées de deux rangées de maisons sous les arcades desquelles s'est installé le petit commerce comme dans les autres villes tyroliennes. Les maisons, aux petites fenêtres, ornées à chaque étage d'un balcon formant une espèce de tourillon qui permet aux habitants de contempler leur rue d'un bout à l'autre, sont d'un aspect on ne peut plus pittoresque ; elles sont bâties sur un modèle uniforme ; le rez-de-chaussée est une vaste voûte à ogives en pierre de taille et en dehors des magasins, donnant sur les arcades ; il est rarement habité. A l'extérieur comme à l'intérieur, les habitations sont d'une propreté qui nuit souvent à l'effet pittoresque. A beaucoup de fenêtres on voit déjà les stores flottants de l'Italie, car, de ce côté du Brenner, le soleil devient un ennemi terrible contre lequel il convient de se mettre en garde quand on ne peut pas se réfugier sur les hauteurs.

La situation géographique qui, en été, fait de Botzen un véritable enfer où l'on rôtit, lui donne en hiver un climat doux et agréable qui le désignerait comme station hivernale si Méran, plus favorisé encore que Botzen, n'était dans les environs. Complètement abrité des vents du Nord, Botzen jouit encore d'une température agréable quand l'hiver a depuis

longtemps couvert les montagnes d'alentour d'une épaisse couche de neige. Lorsqu'on vient du Nord par le Brenner, Botzen apparaît au touriste comme le prologue de l'Italie; le voyageur, qui vient de Vérone et qui a quitté des régions plus chaudes, y récolte sa première impression du Tyrol allemand; car la ville est allemande par les façades de ses maisons, les mœurs et la langue des habitants, comme elle est italienne par la cour intérieure des habitations où, à travers le toit découvert sur les côtés, l'air pénètre et circule librement, et surtout par l'admirable végétation où il ne reste pas de trace du paysage du nord.

Ici la nature sourit au touriste; même les audacieux pics dolomitiques qui dominent la ville à l'Est, n'ont rien qui effraie ou attriste; l'étrangeté de leur forme est atténuée par les tons doux de la pierre rose où les ombres dessinent comme des veines bleuâtres d'une incomparable harmonie. Le superbe raisin, les belles figues, les amandes, les grenades et autres fruits du sud, nous disent que nous avons quitté les régions sévères du sapin; à la place de la verdure tapageuse des pâturages se découpant dans la noire forêt, une teinte ensoleillée enveloppe ici la végétation; nulle part l'œil n'est froissé par l'éclatante et criarde opposition des tons qui gâtent le paysage du Nord; tout est d'une douceur adorable; depuis les jardins de la plaine jusqu'aux cimes des rochers en passant par les coteaux où, à travers la vigne, brillent les toits verts des églises, tout se fond en un panorama plus gracieux encore qu'imposant.

La ville n'est pas riche en monuments quant au nombre, mais la qualité est exquise; il n'y a pas dans

tout le Tyrol d'église plus fine et plus élégante que la cathédrale de Botzen, avec sa tour dentelée et sa toiture multicolore d'un aspect si gai. A côté des masses gigantesques qui encadrent Botzen à l'est, cette cathédrale semble petite; mais il suffit d'y entrer et de contempler la nef pour se convaincre à quel degré on perd dans la montagne le sentiment des distances et des proportions. La cathédrale est du commencement du quinzième siècle, moins la tour qui a été ajoutée au commencement du seizième. L'intérieur est fort intéressant, mais les grands bancs en bois blanc troublent l'harmonie de l'ensemble; chaque famille aisée a un banc marqué à son nom, dans la cathédrale; et le samedi, quand on nettoie le ménage, on fait également laver son banc à l'église, ce qui est d'un effet déplorable. Dans cette vénérable architecture, avec ses tableaux anciens, ses vieilles statues, l'admirable grille en fer battu de la chapelle derrière le maître-autel, la chaire avec ses vieilles ciselures, taillée dans un seul bloc de pierre, et ses deux fières rangées de colonnes, sur lesquelles reposent la triple nef, ces bancs en bois blanc détonnent, et, s'ils témoignent de l'excessive propreté des habitants de Botzen, ils disent aussi que l'harmonie dans un œuvre d'art leur est on ne peut plus indifférente.

L'archiduc Rainer, ex-vice-roi du royaume Lombardo-Vénitien, repose, selon sa dernière volonté, dans la chapelle souterraine derrière le maître-autel. L'archiduc y repose à côté de sa femme, une princesse de Carignan, dans un cercueil en cuivre. Dans son testament daté de 1849, quatre ans avant sa mort, le prince avait composé lui-même son épitaphe,

que l'on a précieusement gravée dans le marbre à l'entrée de la chapelle. Cette poésie, qui fait honneur au sentiment religieux du défunt, prouve encore que l'archiduc Rainer fut un homme intelligent, car il enfouit son médiocre poème dans son testament, afin que, de son vivant, personne ne pût lui reprocher de faire de si détestables vers. Comme valeur intrinsèque, ce poème intitulé : *Ma foi*, ne dépasse pas les premiers essais d'un collégien. Après y avoir exprimé la conviction que Dieu le fera sortir de la nuit du tombeau pour lui ouvrir le ciel dans sa splendeur, le poète couronné éprouve le besoin d'ajouter en prose :

« Passant, qui t'arrêtes devant ma tombe, prie pour moi, humble pécheur, afin que ma croyance se réalise. »

Si, dans le Tyrol, on voulait prier pour tous les défunts qui, depuis le prince jusqu'à l'humble paysan, vous y convient, on y passerait sa vie, sans toutefois satisfaire tout le monde. Il n'est pas de route, pas de défilé, pas d'église, pas de forêt, sans compter les cimetières, où l'on n'invite le passant à dire une prière pour le repos d'un prince défunt, d'une femme qui s'est noyée dans le torrent, d'un homme écrasé sous un bloc de rocher détaché des Alpes, d'un enfant éventré par un taureau, d'un chasseur tué maladroitement par un ami. De quelque côté qu'on porte ses pas, on vous demande une oraison, et, faute de pouvoir suffire à toutes les exigences, on s'abstient généralement. Vraiment, si prince que l'on ait été, c'est trop exiger que de demander au touriste de s'agenouiller devant une tombe, quand il est venu pour admirer les beautés de la nature ou les merveilles de l'archi-

tecture. Voici, par exemple, fermant une autre chapelle, l'une des plus jolies grilles en fer battu que j'aie vues dans le Tyrol, et un petit tableau à l'huile, des plus anciens, qui nous montre la Vierge avec l'enfant Jésus, tombant épuisée dans un pâturage, et invoquant le secours d'un charretier qui lève ses deux bras vers le ciel. Tout d'abord, on est aussi étonné que le charretier, et l'on se demande en vain pourquoi la Sainte Ecriture teste muette au sujet de cette aventure, qui a inspiré un peintre sans talent. Puis, en cherchant à déchiffrer la légende du tableau, le jour se fait enfin sur cet événement qui, d'ailleurs, est consigné dans les annales de Botzen.

Or, il paraît qu'un charretier, se rendant à la ville, entendit un jour des gémissements qui venaient de la montagne voisine; il n'y fit pas attention d'abord, mais, comme ces plaintes se renouvelaient, il laissa sa charrette et son cheval sur la route et s'avança dans la direction d'où venait la voix mystérieuse. Quelle ne fut pas sa surprise en apercevant, étendue sur le gazon, une statuette en pierre représentant la Vierge tenant l'enfant Jésus dans ses bras!... Chose étrange! c'était bien cette image qui gémissait!... Le charretier comprit que la vierge en pierre désirait qu'il l'emportât. C'est ce qu'il fit et aussitôt les gémissements cessèrent comme par miracle. Depuis, la statuette en pierre a été conservée dans cette chapelle de la cathédrale de Botzen et les nombreux ex-voto en argent, en bronze et en cire, suspendus aux murs, prouvent avec quelle ardente croyance les Botzenois s'inclinent devant celle que, en souvenir du miracle, ils appellent Notre Dame-du-Gazon!

Quand on a parcouru la ville et que du haut de la cathédrale on a admiré l'immense panorama, on peut à mon avis se passer des autres curiosités dont parlent les guides. Le cimetière avec ses arcades et ses tableaux, le couvent des capucins, celui des franciscains avec son église du quatorzième siècle, les quelques médiocres galeries particulières, tout cela ne vaut pas une seule des admirables promenades dont Botzen est si riche. Soit qu'à travers les vignes, longeant les villas et leurs admirables jardins, on se rende du côté du Rosengarten, soit que, restant dans la plaine, on suive l'Eisack ou le Talfer, de tous les côtés un paysage également admirable vous attend, car, passant de la plaine riant avec sa luxuriante végétation aux étroits défilés du Sarnthal ou d'Eggenthal, on peut varier ses plaisirs selon ses goûts ou les dispositions du moment. Rien n'est plus gracieux que cette belle vallée qu'on appelle dans son ensemble la terre de Botzen ; peu de points du Tyrol sont plus imposants que la chaîne dolomitique qui domine la montagne couverte de verdure, et dans le pays on ne peut rien voir de plus terrible que le paysage des deux défilés que nous allons visiter. Du Claude Lorrain le plus fin, le plus tendre, on passe, si l'on veut, au Salvator Rosa le plus étrange ; successivement on éprouve toutes les sensations que donne le spectacle de la nature, depuis la plus intime jusqu'à la plus terrifiante.

Je ne saurais assez engager tous ceux qui me font l'honneur de me lire, de ne pas perdre leur temps en visites inutiles de monuments d'un ordre secondaire, mais d'employer tous leurs instants à étudier, sous ses aspects variés, l'admirable campagne de Bot-

zen ; en un seul jour, par exemple, on peut visiter les curieux défilés dont il est question plus haut et d'où très-certainement on rapporte l'un des plus beaux souvenirs de ce voyage merveilleux.

C'est toute une affaire que de trouver une voiture à Botzen pendant la belle saison ; le flot des touristes qui se précipite vers Méran les accapare vingt-quatre heures d'avance, et si l'on ne veut pas voyager dans les horribles omnibus de la poste, on fait bien de se procurer à temps le carrosse qui, en trois heures, conduit à Méran. Pour les visites des défilés de Sarnthal et d'Eggenthal, on loue à Botzen des voitures spéciales, de petits véhicules étroits avec quatre toutes petites roues et traînées par un mulet. Car, là, le défilé est très-resserré et la montée terrible. Le touriste inexpérimenté qui prendrait une voiture ordinaire serait forcé de la laisser à l'entrée et de faire la route à pied.

D'ailleurs, en voiture, à cheval ou à pied, il faut à peu près trois heures pour mener à bonne fin cette promenade, car la *nouvelle* route est si mauvaise qu'en pensant à ce que fut l'ancienne on sent les cheveux se dresser de terreur. De Botzen à l'entrée de l'Eggenthal tout va bien ; tout d'abord on suit la vieille route du Brenner, délaissée depuis la création du chemin de fer ; on y voit grimper quelques rares charrettes traînées par de vieux chevaux étiques, ou des mulets portant un double sac qui bat leurs flancs ; le chemin remonte de l'Eisack et est suspendu pour ainsi dire entre le torrent et la montagne, où la vigne grimpe jusqu'à une hauteur de huit cents pieds. C'est ainsi que l'on arrive au vieux village de Rentsch qui con-

tient quelques maisons pittoresques dont le rez-de-chaussée forme l'étable, tandis que l'habitation est au premier où conduit un escalier de pierre orné d'une rampe de fer autour de laquelle, de ci de là, s'enlace la vigne vierge. De ce village on voit, au delà de l'Eisack, un petit bourg dont l'église est une des plus anciennes du Tyrol. La date de sa construction est incertaine, mais on peut à peu près la préciser en contemplant l'inscription gravée dans la pierre à côté du portail en souvenir de la restauration de cette petite église de village, entreprise en 1352.

Un peu avant le village de Cardaun, nous quittons la route du Brenner et la vallée de l'Eisack après avoir traversé le torrent. Immédiatement après Cardaun, commence le défilé, mais un rocher couronné par le vieux château de Karnaid nous intercepte encore la vue du sauvage défilé qui semble être défendu par l'ancien château-fort dont la silhouette se dessine si fièrement sur le ciel bleu. Inondant le Porphyre et alimentant au bas du rocher une scierie mécanique, descend une très-jolie cascade formée par les eaux du torrent l'Eggenbach, détournées en partie de leur cours au point le plus élevé du défilé pour aller féconder quelques prairies du plateau et les vignes du château; après quoi, formant la gentille cascade que voici, elles regagnent le torrent à sa sortie du défilé. Si Karnaid n'avait pas sa légende, il faudrait en inventer une pour la circonstance, car si jamais vieux bourg a éveillé en la pensée du touriste les histoires du temps jadis, c'est bien celui-là; mais les chroniques du Tyrol sont si riches en historiettes que l'auteur de ce livre n'a qu'à les consulter pour trouver la légende voulue.

Celle-ci remonte au moyen-âge, alors que la peste dévastait la vallée de l'Adige ; la ville de Botzen et ses environs furent terriblement frappés par le fléau. Le chevalier de Karnaid, tremblant pour les siens, fit le vœu de faire un pèlerinage à Notre-Dame de Weissenstein au cas où le fléau épargnerait son domaine. Le ciel exauça sa prière et tandis que tout autour, dans la plaine aussi bien que sur la montagne, la peste faisait de nombreuses victimes, les habitants de Karnaid, depuis le maître jusqu'au valet, jouissaient d'une santé excellente. L'épidémie éteinte, le chevalier pensa qu'il pouvait s'éviter le pèlerinage promis ; il n'y alla point, quand soudain, à l'anniversaire du jour où il avait fait le vœu, il fut atteint de la peste et mourut misérablement. Mais dans la tombe même le chevalier parjure ne trouva pas de repos. Maintes fois, de pieux pèlerins ont vu son ombre escalader la montagne qui conduit au pèlerinage de Notre-Dame de la Pierre-Blanche.

Depuis cet événement, transmis par la chronique, le torrent a continué sa course furibonde à travers le défilé, et le château de Karnaid, habité à cette heure par un simple vigneron qui l'a affermé, paraît toujours de loin, où la verdure nous cache ses murailles délabrées, aussi solide qu'autrefois. En tournant le rocher de porphyre sur lequel il s'élève, nous entrons dans l'étroit défilé d'Eggenthal, l'un des plus sauvages que l'on puisse voir. Les rochers qui l'encadrent ne sont pas très-élevés, mais leur forme audacieuse et leur ton rouge à la base, où l'eau a poli le porphyre, sont d'un effet incomparable. Nous sortons de cette admirable et luxuriante vallée de Botzen et subitement la

végétation disparaît tout à fait; en dehors du rocher et de quelques branches qui s'échappent des fissures, plus rien; entre ce double mur de porphyre, l'Eggenbach s'est frayé un passage et bondit en écumant par dessus les énormes blocs qui se sont détachés de la montagne; la route, un étroit chemin où une charrette passe avec peine, grimpe vers les hauteurs.

Le mulet qui traîne notre charriot s'arrête à chaque instant pour respirer, et bientôt nous l'abandonnons à son pas pour continuer la route à pied, la voiture étant d'ailleurs sans charme aucun sur ce chemin accidenté. Dans sa partie la plus large, ce sauvage défilé d'Eggenenthal ne mesure pas plus de vingt mètres et il n'y a pas bien longtemps encore que la route est construite. Autrefois, un mauvais petit chemin où il y avait tout au plus de la place pour un mulet grimpait le long du rocher; mais depuis que le chemin de fer a développé l'exportation du bois en Italie, les communes ont elles-mêmes pris l'initiative des routes praticables, à travers les plus abruptes défilés, pour se mettre en communication avec la gare de Botzen.

Conduits par un ingénieur, les paysans tyroliens se sont mis à l'œuvre courageusement; avec une énergie qui égale leur persévérance, ils ont fait sauter le porphyre ou rétréci le lit du torrent; ils ont profité de l'éboulement de tous les blocs détachés par la tourmente, qui formaient comme une route impraticable au bas de la montagne et qu'il suffisait d'aplanir pour la rendre accessible aux charrettes. Le torrent débordant à la fonte des neiges ou après les grandes pluies du printemps et de l'automne a vingt fois détruit l'ouvrage de ces paysans, et vingt fois ils se sont remis

au travail sans jamais se décourager, jusqu'à ce qu'ils eussent définitivement disputé aux éléments le chemin qui, de leurs forêts de sapins, là-haut, sur la montagne, conduit au chemin de fer. Leurs enfants jouiront un jour de ces bienfaits, car la génération présente s'est ruinée dans cette entreprise patriotique; ces communes sont endettées; il ne se passe pas d'année que le torrent furibond n'emporte quelques fractions de ce chemin et alors tout est à recommencer. Pour dédommager ces paysans de leurs sacrifices, pour les aider en quelque sorte à payer les intérêts de leur dette et pourvoir aux frais d'entretien de ces routes communales, on les autorise à percevoir un droit non-seulement sur les chariots et les mulets, mais encore sur les piétons. C'est ainsi que le touriste qui s'achemine dans le défilé et en admire les beautés, grâce aux paysans qui ont frayé la route, leur paye une petite part de leur peine, aussi bien que la lourde charrette qui défonce le chemin.

La route est longue et pénible. C'est toujours le torrent coulant entre deux murs et c'est toujours nouveau, car on n'a jamais qu'un panorama restreint sous les yeux; à chaque tournant le défilé se présente sous un aspect imprévu. Tantôt plongé dans l'ombre, le torrent roule horizontalement dans son lit entre les rochers couverts de mousse à leur base, car ici le soleil n'a jamais pénétré; tantôt, au détour du chemin, s'ouvre un panorama éblouissant et terrifiant à la fois. Ici le soleil inonde tout; l'eau, bondissant contre le porphyre, rejaillit, reflétant dans toutes les couleurs du prisme les rayons du soleil qui s'y brisent; le rocher, sous les feux du soleil, devient d'un ton rose

éclatant, mais harmonieux à sa base ; plus haut le porphyre à l'état brut, sali par les éboulements, la terre détrempée et les pluies, forme comme une sorte de tente déchirée par de profondes crevasses au-dessus de nos têtes et a une teinte grise qui se marie à merveille avec le ciel d'un bleu éclatant et doux à la fois.

Dans un des abris, creusés de ci de là dans la roche, s'arrête un paysan avec sa charrette pour laisser passer notre chariot que le mulet essoufflé traîne péniblement à notre suite. Sous cette marquise de pierre, dont les déchirures sont effroyables à voir, cet homme, assis sur les troncs de sapins qu'il descend dans la vallée, fume tranquillement sa pipe, tandis que nous pressons le pas pour échapper au danger suspendu sur nos têtes ; il voit notre terreur et en sourit.

— Ne vous pressez pas tant, nous dit-il, cela tiendra bien encore cinq ou six mois jusqu'au printemps ! A la fonte des neiges, quand les eaux descendent de toutes parts dans le lit de l'Eggenbach, ce rocher tombera comme sont tombés les autres. C'est qu'au printemps, mon bon monsieur, le diable est déchaîné dans le défilé. On risque d'être enlevé comme une allumette par les eaux furieuses qui emportent notre pauvre route, ou écrasé comme un mécréant par les blocs qui se détachent de la montagne. Souvent, en moins d'un quart d'heure, le niveau de l'Eggenbach s'élève de plus de dix mètres, envahit la chaussée et ne fait pas plus de cas d'une charrette avec son attelage de bœufs que l'ouragan d'un brin de paille. L'année dernière, j'ai perdu ma pauvre femme un peu plus haut : nous revenions de Botzen avec du pain

frais quand, à une demi-lieue d'ici, la tourmente a fait tomber une avalanche de pierres, de terre et de troncs de sapins; à ce moment, je marchais à cent pas derrière elle et le torrent faisait un tel tapage en se brisant contre le porphyre que je n'entendais ni le bruit de l'éboulement, ni la voix de ma pauvre femme qui, sans doute, m'appelait à son secours!

Quelques charrettes chargées de bois passèrent encore auprès de nous dans ce défilé diabolique, où grimpaient deux ou trois vieilles Tyroliennes, la hotte remplie de pains frais qu'elles portaient dans les pauvres villages de la montagne. Les forêts qui garnissent le plateau dont les rochers surplombant sur la route nous barrent la vue, sont semées de misérables bourgs ou de cabanes de bûcherons, pauvres gens qui vivent de polenta et de pain noir durci par le temps, car on n'y fait du pain que deux fois en une année; ce pain devient dur comme la pierre; on le coupe à coups de hache et on le fait détremper dans l'eau chaude. Chaque samedi, les vieilles Tyroliennes de la vallée grimpent sur les montagnes où elles vendent le pain frais, le grand régal du dimanche.

Une heure et demie après notre entrée dans l'Eggenenthal, après avoir contemplé dans ses aspects divers ce terrible défilé, nous nous arrêtons sur un pont devant un tunnel que les paysans ont creusé dans le rocher, sans avoir pris la peine de le soutenir par la moindre maçonnerie; aussi une profonde crevasse a déchiré le tunnel dans toute sa longueur sans que les gens du pays s'en effrayent. C'est sur ce pont que s'arrête la promenade; aller plus loin, c'est entreprendre un voyage périlleux, car le défilé communique

à son extrémité, par le lac de Karersée et le pic du Reiterjoch à 8000 pieds au-dessus du niveau de la mer, avec la vallée de la Passer. Il faut donc s'arrêter devant le tunnel et retourner sur ses pas, non sans avoir jeté un regard sur la singulière cascade que fait le torrent à l'endroit où, tombant d'une hauteur respectable, il rencontre à la droite du pont de formidables blocs de porphyre que les eaux furibondes franchissent pour retomber de l'autre côté du pont en nappe écumante dans la profondeur.

Il ne faut pas plus de trois heures pour cette pittoresque et émouvante promenade. Le défilé de l'Eggenenthal est une admirable chose où l'on est heureux de pénétrer, que l'on est satisfait de contempler, mais d'où l'on sort avec une certaine joie pour retrouver, dans la vallée de Botzen, l'espace et la verdure.

Il y a différentes manières de voyager : les uns se mettent en route pour récolter des souvenirs, les autres par genre, d'autres pour chasser le spleen. Mais jamais je n'ai vu de voyageurs plus étranges qu'un jeune couple hollandais dont, en ce jour, je fus le voisin à la table d'hôte de Botzen. Très-probablement ce couple était dans la lune de miel, et vraiment je n'étais pas fâché d'observer un peu ce que peuvent se dire, en cette saison bienheureuse de la vie, deux jeunes cœurs qui s'épanouissent au printemps de l'amour dans un des plus beaux pays du monde. Discrètement, je prêtai l'oreille à cet entretien.

— Ces truites sont excellentes, dit le mari.

— Elles ne valent pas celles de Trente ! répondit la femme.

Et, sur ce, les amoureux eurent une discussion des

plus vives à propos des truites de l'Adige et de l'Eisack en particulier et des poissons en général. Ce couple hollandais venait de parcourir l'Italie ; je l'entendis échanger ses impressions de voyage ; les deux jeunes amoureux avaient vu Rome, Florence, Naples, Venise ; ils s'étaient arrêtés sur le lac de Côme, puis à Riva, sur le lac de Garde, et de là étaient venus par Mori et Trente à Botzen. De toutes ces merveilleuses villes, de tant d'admirables paysages ils n'avaient emporté que le souvenir des tables d'hôte. Après quelques paroles banales que nous échangeâmes, mon voisin me confia qu'il avait épousé la femme de son choix à Amsterdam et que, avant de reprendre le fardeau des affaires, il avait offert l'Italie à sa pauvre compagne.

— Avez-vous vu Naples ? me demanda le Hollandais. Et comme je répondais négativement :

— Il faut y aller, monsieur, ajouta-t-il, vous y mangerez d'excellentes huîtres, et, sur mon honneur, le macaroni y est à la hauteur de sa renommée. Mais en revanche, je vous engage à vous méfier des huîtres de Venise. Nous en avons mangé au Lido et ma femme en a été empoisonnée.

Puis, se tournant vers sa femme :

— Mon amie, lui dit-il, as-tu retrouvé la recette pour faire le macaroni de Naples ?

— Oui, fit la jeune femme, elle était dans ton nécessaire, au fond de la boîte aux rasoirs.

— Ah ! tant mieux, reprit le mari, à Amsterdam tu en feras une fois par semaine.

— Tous les jeudis, si tu veux, dit la jeune femme.

— Va pour le jeudi, mais j'aurais préféré le vendredi.

—Mais le vendredi nous avons déjà la morue aux pommes de terre !

—Tiens ! c'est vrai, et comme j'en aime beaucoup, j'en mange énormément et je ne voudrais plus de macaroni !... Va donc pour le jeudi !...

Cette conversation se prolongea pendant toute la durée de la table d'hôte. Entre ces jeunes époux, il ne fut question de Venise que pour vanter le rosbif de l'hôtel ; de Rome que pour se plaindre d'un exécrationnable bouillon. Pompéï et le Vésuve n'avaient laissé qu'un vague souvenir dans leur cerveau ; mais du macaroni de Milan ils parlaient avec un certain attendrissement. Ce n'étaient pas deux cœurs, mais deux estomacs unis pour la vie ; dans le mariage, ils n'avaient vu qu'une heureuse digestion à deux.

Du Tyrol, ce couple intéressant n'avait encore vu que les hôtels de Riva, de Trente et de Botzen : le lendemain, ils comptaient partir pour Innsbruck par le Brenner, et comme je vantais à la jeune femme la magnifique vue sur les glaciers de Stubay du haut de la montagne, elle m'interrompit pour me demander :

—Est-il vrai, monsieur, qu'au sommet du Brenner il y a un lac tout plein de poissons ?

Quand, après avoir passé trois heures dans la solitude du défilé de l'Eggenthal, on a une pareille conversation à déjeuner, on éprouve un violent désir de retourner dans la montagne. Mes compagnons de voyage s'étant reposés, nous remontâmes dans notre chariot pour visiter dans l'après-midi le défilé du Sarnthal, dont on nous avait dit merveilles.

On sort de Botzen par un long faubourg entre deux murs derrière lesquels s'abrite une série de magni-

riques jardins pleins de figuiers, d'amandiers, de lauriers, et au bout de cette longue route, après une montée dont les pavés semblent avoir été choisis parmi les plus pointus et les plus mauvais de l'univers, on débouche à la hauteur du bourg de Saint-Antoine qui est bâti à l'entrée du Sarnthal. D'ici, la vue sur la vallée de Botzen est admirable, et au delà du défilé de l'Eggenthal se dressent les formidables pics du Reiterjoch et le Latemar que nous n'avions pas encore vus. Laissons derrière nous cette merveilleuse terre de Botzen et regardons devant nous le vallon de Sarnthal où nous nous engageons.

A gauche descend le torrent le Talfer, ne rencontrant aucun obstacle : ses eaux limpides traversent une prairie encadrée par des coteaux jusqu'aux sommets desquels grimpe la vigne. De notre route, bordée de superbes châtaigniers, la vue sur ces coteaux est charmante. Perlus dans la verdure, les chaumières et les chalets répandus sur toute la montagne ne montrent que leurs toits en écorce d'arbres, protégés contre l'ouragan par les grosses pierres qu'on a hissées dessus. Au milieu d'un certain nombre de ces chétives habitations, sur quelque pic bien en vue, s'élève l'église commune dont la toiture en tuiles vertes scintille joyeusement au soleil. A deux kilomètres devant nous la vallée est fermée par de puissantes masses de granit au sommet desquelles s'élève le superbe château de Runglstein.

Je n'ai jamais rien vu de plus pittoresque que cette vallée au bout de laquelle est le sauvage défilé de Sarnthal. Le chemin que nous suivons sur la rive gauche du Talfer est des plus accidentés; tantôt il

descend au niveau de l'eau, tantôt il grimpe sur les flancs de la montagne pour descendre encore et pour remonter toujours. Autrefois la route était sur l'autre rive depuis les Romains qui y construisirent la première chaussée. De loin en loin, sur un pic audacieux se montre un vieux bourg délabré. Ce qui resté de l'époque de la chevalerie, en dehors de Runglstein, n'est plus qu'un amas informe de pierres, propriété des communes. L'année dernière, un étudiant de Botzen a acheté l'un de ces bourgs pour dix florins et a bravement ajouté à son nom celui de son domaine.

A mesure qu'on avance dans le Sarnthal, le défilé devient plus étroit et plus pittoresque ; sur le rocher grimpe de ci de là le lierre en masses formidables, telles que je n'en ai vu que dans les fossés du château d'Heidelberg : quelques moulins, abrités par des digues contre les fureurs du torrent, l'auberge de Riéd adossée contre une vieille tour romaine, où les Botzenois vont boire de la bière aux chaudes soirées d'été, et la maisonnette du receveur, (par ici comme dans l'Eggenthal, les communes ont établi des péages), voilà tout. De temps en temps, bien rarement, passe une charrette, ou une Tyrolienne, gémissant sous le fardeau qu'elle porte sur un crochet. Dans cette solitude, le cœur se serre en même temps que l'œil s'enivre de ses grandeurs ; on admire l'énergie de ces paysans qui soutiennent une lutte acharnée contre les éléments. Comme nous sommes au cœur de l'été, le Talfer est calme ; il coule joyeusement dans le défilé, bondissant par-dessus les cailloux et tournant prudemment autour des blocs immenses que la tourmente a jetés dans son

lit. Mais si l'on veut se faire une idée de ce que le Talfer est à la fonte des neiges, on n'a qu'à regarder les ravages qu'il a faits dans le paysage. En même temps que les eaux de la montagne ont déraciné des parties entières de la forêt et soulevé la terre à une profondeur de dix mètres, le Talfer furieux se précipite sur la route, la submerge, la détruit, et, creusant une cavité profonde au pied du rocher, produit ces éboulements terribles.

Aussi, faire une description de ce chemin pittoresque le long du Talfer est chose impossible, car ce qui existe aujourd'hui disparaîtra demain ; où, cette année, il y a un chemin praticable, il n'y aura plus après le printemps prochain qu'une nappe d'eau que l'on traversera sur un de ces ponts étonnants faits de troncs de sapins jetés sur deux débris de la montagne. C'est à ce point qu'un aimable ingénieur de Botzen qui nous servait de guide dans le Sarnthal ne retrouva plus la route ; la dernière fois qu'il était venu, elle passait sur l'autre rive ; où il nous avait annoncé un pont se trouvait un chemin taillé dans le rocher ; un refuge dans la montagne où il avait pensé nous conduire n'existait plus ; là, où la route passait à une certaine hauteur au-dessus du torrent, elle était maintenant au niveau des eaux. De la montagne étaient descendues au printemps ces eaux furibondes à qui les paysans s'efforcent de creuser un lit, mais qui, déjouant toutes les combinaisons, débordant sur la montagne, s'infiltrèrent dans les fissures des rochers et se précipitent sur la route à l'endroit où on les attend le moins. Jusqu'au château de Runglstein tout va encore bien, mais, à partir de là, le défilé devient à ce point fantastique qu'à l'admiration de

cette nature sauvage se mêle un sentiment de terreur.

Le château de Runglstein, élevé sur un rocher qui monte tout droit vers le ciel comme une fusée, date du treizième siècle. Autrefois il fut habité par des chevaliers dont les noms sonnent bien haut dans l'histoire du Tyrol. Au nombre des châtelains qui s'y sont succédé dans le cours des siècles, on cite les comtes de Vintler mêlés à toutes les guerres du quatorzième siècle. L'un des descendants de cette vieille famille tyrolienne y reçut le prince Léopold, dit le Fier, qui ramenait son épouse d'Italie, et, en cette occasion mémorable, il fit peindre sur les murs des immenses salles des fresques dont beaucoup sont très-bien conservées.

Dans une salle, les deux époux trônent au milieu des héros de l'amour et de la poésie ; dans une autre, est retracée l'antique légende de Tristan et d'Iseult ; une troisième salle est consacrée au roi Arthur, aux chevaliers de la Table ronde et aux héros des Nibelungen. Malheureusement le château passa, après la mort du dernier des Vintler, dans les mains du fisc qui le donna à l'évêque de Trente. C'est pitoyable de voir à quel point les prélats de Trente ont négligé l'un des plus beaux châteaux du Tyrol ; tranquillement le temps a pu accomplir son œuvre de destruction, si bien qu'il y a un an, tout un pan de mur, avec les fresques de Tristan et d'Iseult, s'est détaché et est tombé sur la route qui passe là, au pied du rocher. Néanmoins, ce qui reste de ces fresques vaut encore la peine que le touriste visite Runglstein, d'où, d'ailleurs, on a une vue admirable, non-seulement sur le Sarnthal, mais encore sur la terre de Botzen et la vallée de l'Adige qui conduit à Méran.

A partir du château de Runglstein que l'on tourne pour en admirer les jolies formes de l'autre côté, le défilé de Sarnthal produit une impression plus grande encore. Le Talfer, à mesure que le rocher le resserre dans son lit, devient plus tourmenté et ses eaux, arrêtées à tout instant dans leur course pittoresque, semblent écumer de rage; au-dessus de nous, se dresse menaçante la masse de granit, tandis qu'au-dessous, dans la profondeur, mugit le torrent. Le plus souvent, la route est à peine assez large pour l'étroit chariot et là où elle longe le précipice, on n'a pas seulement pris la peine de poser un garde-fou. Un faux pas du mulet et nous sommes perdus; on frémit quand, au tournant, on voit les roues frôler l'abîme; aussi, les uns et les autres, nous descendons de notre chariot et nous suivons à pied cette infernale route que l'énergie des paysans a conquise sur les éléments.

Mais, où sont ces paysans? Car nous avons beau sonder la profondeur des montagnes, nulle part on n'entend le pas d'un piéton dans ce défilé sauvage. Il y a tout juste la place pour la route, tournant toujours, montant, descendant, offrant un nouveau coup d'œil toutes les dix minutes, passant parfois sous des voûtes taillées à coups de hache dans la pierre, où il faut se plier en deux pour ne pas se casser la tête contre les angles du rocher. Sur nos têtes, pour ainsi dire suspendues dans l'espace, planent les masses gigantesques de pierre avec leurs fissures effroyables à voir: c'est au-dessus de tout cela que vivent les paysans, et de ci de là, à travers deux pics, on aperçoit la toiture verte des églises.

Après une heure et demie de marche dans cet enfer

délicieux, on voit poindre au delà de la montagne le pic de Saint-Jean avec la chapelle du même nom, et on atteint le point culminant qui est comme l'apothéose de ce paysage imposant. Au pied du pic Saint-Jean se trouve la gorge dite *le Maggler-Kessel*, un entonnoir effroyable, où un éboulement a jeté dans les flots écumeux du Talfer qui s'y brisent des blocs dont quelques-uns ont la proportion d'une maison de quatre étages. C'est le décor par excellence de la fonte des balles du *Freyschütz* ; le torrent qui tombe dans cet entonnoir se divise en une infinité de bras qui tournent autour des blocs en bonds insensés et avec un bruit infernal pour se rejoindre un peu plus bas, en sortant de cet entonnoir maudit, où de toutes parts s'élèvent les rochers droits comme un jeu de quilles.

Ce qui s'y passe au printemps à la fonte des neiges, quand les eaux en délire s'y précipitent de la montagne et rebondissent sur la route, on n'a pas de peine à le deviner. Aux dernières inondations, le chemin a été emporté sur une longueur de deux kilomètres. Sur les débris de rocher qui ont dégringolé de la montagne, les paysans ont construit de loin en loin les ponts qui gémissent sous les pas d'un enfant et qui sont néanmoins équilibrés avec un tel art que les plus lourdes voitures y peuvent passer sans le moindre danger. Leur construction est primitive ; pour les fondations, les paysans se servent des blocs de rochers qui sont les piles fournies par la nature ; là-dessus ils jettent des troncs de sapins, liés les uns aux autres par des cordes ; une couche de terre mêlée de cailloux sur le sapin et le pont est fini. Regarder passer une charrette sur un de ces ponts est un spectacle curieux, on

voit les sapins se plier sous la charge, et la voiture et son attelage se balancer dans l'espace comme un enfant dans son berceau ; on entend le pont craquer sur toute la ligne et, avec une anxiété terrible, on attend le moment où le sapin, la charrette, le cheval et son conducteur descendront pêle-mêle dans le torrent. Mais, le Tyrolien ne s'émeut pas plus que son attelage, habitués qu'ils sont à ce genre d'exercice, dès la plus tendre enfance.

Dans la gorge de Maggler-Kessel la route se divise : à droite, elle monte sur le pic dit la Quille de Saint-Jean ; à gauche, accrochée au rocher, suspendue sur le torrent, elle s'avance dans le Sarnthal ; mais, à moins que l'on n'ait du temps à perdre, il est absolument inutile d'aller plus loin. Quant à nous, après avoir visité Eggenthal dans la matinée et Sarnthal dans l'après-midi, nous retournâmes à la pittoresque ville de Botzen, non à l'hôtel où, pour ma part, je craignais de retrouver le couple hollandais, mais dans une brasserie au cœur de la ville, où, sous les arbres du jardin, assis autour des grandes tables en chêne, les bourgeois viennent boire leur chope ou leur flacon de vin, tout en causant de choses et d'autres. Quand je dis qu'ils causent, je vais peut-être un peu loin ; ici, près de l'Italie, sur la lisière des turbulences méridionales, les Botzenois ont conservé le calme absolu des habitants du Nord ; en cette belle soirée d'été, sous le ciel étoilé, dans ce petit jardin, on aurait entendu voler une mouche, si les mouches n'avaient pas été couchées à cette heure. Les braves bourgeois fumaient leur longue pipe en porcelaine et ne desserraient les dents que pour boire ; au reste ils avaient

l'air d'être là en famille, à ce point que quelques-uns d'entre eux étaient venus en pantoufles.

L'ingénieur, qui nous avait fait les honneurs des environs, voulut bien nous présenter à l'une de ces tables où nous fûmes accueillis avec cette cordialité qui a rendu l'hospitalité botzenoise célèbre dans le Tyrol. Dans une relation datée de 1844, M. Louis Steub a donné des détails fort curieux sur un maître tanneur nommé Moser qui, en ses moments perdus, s'occupait de sculpture. Ce bon bourgeois n'existe plus, mais ses œuvres appartiennent au casino bourgeois des catholiques, et, en me faisant présenter aux Botzenois, mon but était d'obtenir l'autorisation de visiter le chef-d'œuvre du tanneur; elle me fut accordée, et le lendemain je fus au casino, à l'heure où mes compagnons de voyage dormaient encore.

La chose valait d'ailleurs la peine qu'on se levât, car de ma vie je n'ai vu de plus grande curiosité que l'œuvre du maître tanneur. Le bonhomme s'était imposé la mission de reconstruire la sainte ville de Jérusalem qu'il n'avait jamais vue. Combien d'années y travailla-t-il? Il faudrait interroger la tombe pour le savoir au juste. Toujours est-il que le bourgeois découcha dans le bois une mignonne Jérusalem avec des rues, des squares, des places et des palais; les rues sont pavées, les maisons ont de vraies fenêtres, et à midi, les horloges des douze églises sonnent leurs douze coups tout comme les pendules d'une cité moderne. Il est bien entendu que le maître tanneur n'avait pas la moindre notion de l'architecture, mais il s'inspirait des gravures exposées chez les marchands d'estampes; c'est pourquoi dans Jérusalem on voit les

mosquées de Constantinople, la cathédrale de Cologne, l'hôtel de ville de Bruxelles et bien d'autres monuments fameux ; la place Saint-Marc s'y trouve comme la perspective Newski de Saint-Pétersbourg ; sur les places publiques il y a les fontaines de la place de la Concorde, et de son balcon, qui rappelle Nuremberg, Hérode voit passer les mages qui caracolent dans la rue. Plus curieuse encore est la campagne autour de Jérusalem : on y voit le Liban avec les glaciers du Tyrol ; la vallée de Botzen, la chute du Talfer dans la gorge de Maggler ; sur les hauteurs, à côté du cèdre, s'élève le sapin tyrolien ; on y contemple encore de riches pâturages où les vaches se promènent, tandis que, sur le seuil des chalets, la bergère tyrolienne cause avec un chasseur de chamois ou joue de la cithare ; en un mot, c'est une Jérusalem à la tyrolienne que ce maître tanneur a léguée au cercle catholique ; et, à mon avis, c'est, après la cathédrale, la great attraction de la ville de Botzen.

VIII

MÉRAN

Quelques lignes sur l'histoire du Tyrol. — Les comtes du Tyrol. — Annexion du pays à l'Autriche. — Les châteaux de Siegmunds Krone et d'Eppan. — Le village de Gries. — Greifenstein et Maultasch. — Un maître d'école du temps passé. — Trente lieues de marche et trente sous à dépenser. — Encore quelques légendes. — La tour penchante à Terlan. — Les cimetières illustrés. — Les particularités de la race tyrolienne. — Le chapitre des jolies Tyroliennes. — De la femme en général et de la paysanne en particulier. — Méran, station d'hiver. — Splendeurs et décadence d'une capitale. — La grande église et la chapelle de Sainte-Barbara. — Singulière mascarade de saint Pierre et de saint Alexandre. — Visite au château de Tyrol. — Le garde-vigne tyrolien. — La chapelle du château et sa légende. — Le paysage, vu des fenêtres du manoir. — Les paysans d'autrefois et les paysans de notre époque. — Influence du clergé sur les mœurs tyroliennes. — Retour à Méran par une autre route. — L'angélus dans la campagne. — Visite dans un chalet. — Un concert dans la montagne. — Excursion à l'auberge d'Andréas Hofer. — La vallée de Passeyer. — L'auberge d'Andréas Hofer. — Retour à Botzen.

De Botzen à Méran, la promenade de trois heures et demie est quelque peu fatigante ; la route laisse beaucoup à désirer et le paysage, si merveilleux à l'entrée de la vallée de l'Adige, est peut-être un peu monotone. Mais fatigue et monotonie sont effacées en un instant, quand, au but de cette excursion, on aperçoit

la petite ville au pied du coteau où s'élève si majestueusement le château des vieux comtes du Tyrol. En pénétrant dans la vallée de l'Adige, nous nous avançons vers le berceau du Tyrol. C'est là que résidèrent, bien avant la réunion du pays à la monarchie autrichienne, les puissants suzerains qui donnèrent le signal de l'unification de la patrie, déchirée en cent petites principautés, se combattant les unes les autres. Sans nous arrêter à des considérations historiques qui n'entrent pas dans le cadre de ce livre, il est utile de résumer en quelques lignes rapides le développement de ce curieux pays. Ses origines sont encore entourées d'un certain mystère; quelques historiens prétendent que les Etrusques y établirent la première colonie; d'autres, que les premiers habitants furent des Celtes. Mais il est généralement admis que la première population connue du Tyrol fut les Rhétiens. L'empereur Napoléon partageait cet avis, puisque, après la conquête du Tyrol méridional, il partagea le pays en Rhétie supérieure et inférieure, lui restituant ainsi sa dénomination primitive. En l'an II de l'ère chrétienne, tout le Tyrol fut conquis dans la campagne chantée par Horace dans son ode à Auguste. Cl. Néron Drusus s'avança par la vallée de l'Adige et le Brenner tandis que Tiberius, venant du lac de Constance, soumit le nord et opéra sa jonction avec son frère, là où s'élève aujourd'hui la ville d'Innsbruck.

Les Romains établirent alors les grandes voies stratégiques entre l'Italie et l'Allemagne par le Tyrol. La principale route partait de Vérone, remontait le cours de l'Adige en passant par Trente (Tridentum) et Botzen (Pons Drusi); puis elle longeait la vallée de l'Eisack,

et traversait le Brenner. Seben figure dans l'histoire romaine sous la dénomination de Sabiona. Vipitenum et Matrejum sont les stations du Brenner; Sterzing et Matrei, la voie romaine, à la descente du Brenner, passait à Veldidena, au pieds du château d'Ambras près Innsbruck; d'ici elle suivait le cours de l'Inn, pour aboutir à Augusta Vindeticarum qui est devenue la ville d'Augsbourg; c'est en somme, comme on voit, la ligne du chemin de fer tyrolien.

Deux autres routes stratégiques permettaient aux romains de pénétrer par d'autres points au cœur du Tyrol; l'une partait d'Aquileja, par Eltria et le val Suzanna pour aboutir à Trente; l'autre partait du même point, passait par Zuglio, Loncium (Lienz) et Aguntum (Innichen) et assurait aux légions romaines la vallée du Pusterthal à l'extrémité de laquelle la route rejoignait la voie principale dans les environs de Sterzing, là où s'élève aujourd'hui le fort de Franzensfeste que nous avons vu à la descente du Brenner. Toutes ces voies romaines étaient si admirablement tracées que, dix-huit siècles après, les ingénieurs du chemin de fer tyrolien les ont suivies pour ainsi dire pas à pas, du moins en ce qui concerne le tracé général.

Avec la décadence de Rome commence pour le Tyrol l'époque la plus confuse et la plus sanglante de son histoire, le pays devient le champ des batailles entre Rome et ses ennemis. Les Marcomans le ravagèrent comme les Allemani, les Goths et surtout les Huns conduits par Attila. Après la chute des Goths qui s'étaient maintenus pendant deux siècles dans le Tyrol, le pays fut partagé entre les Lombards qui prirent possession du Tyrol méridional et les Bavares ou

Bogiars qui s'annexèrent le Tyrol nord. Ensuite on voit les Franks s'emparer du pays jusqu'à l'extinction de la race Carlovingienne où les Bavaois en reprirent possession. Mais, à la vérité, le pays était déchiré par la chevalerie qui, profitant du désordre, s'était partagé le Tyrol. Dans cette époque la plus sanglante du Tyrol, trois puissantes familles se disputent l'influence : les comtes d'Andechs, dont j'ai déjà parlé lors de notre visite dans la vallée de l'Inn, les comtes d'Eppan et surtout les comtes de Tyrol, dont nous allons visiter l'antique manoir.

A partir du douzième siècle, l'influence des comtes du Tyrol domine le pays ; ils habitaient le château de Terriolis et Méran était leur capitale. Un de ces princes mourut en 1359 sans héritier mâle et sa fille, Marguerite Maultasch, vendit les possessions du Tyrol à ses cousins les ducs d'Autriche, qui, un siècle après, rachetèrent aussi aux Bavaois le Tyrol nord. Au quinzième siècle, Frédéric au gousset vide surgit comme prince de tout le Tyrol des deux côtés du Brenner. A partir de cette époque, le Tyrol, à la fois convoité par Venise et les Allemands, apparaît comme l'allié inséparable de la maison de Habsbourg jusqu'au dix-septième siècle où, sous le règne de Léopold I^{er}, il cesse d'être un État et est incorporé à la monarchie autrichienne, dont, depuis, il partage les bons et les mauvais jours. C'est encore de la contrée où s'élève le château du Tyrol, de la vallée de Passeyer, que partit le mouvement national en 1809. Donc, en nous avançant du côté de Méran, nous pénétrons pour ainsi dire au cœur de l'histoire tyrolienne.

Mais ce n'est point, pour étudier l'histoire confuse

de tant de guerres et rechercher les traces de tout le sang qui, ici comme ailleurs, a coulé en mille combats meurtriers, que nous nous rendîmes à Méran. Ce qui nous attira surtout, c'est la contrée admirable qui fait de cette toute petite ville le paradis du Tyrol. La route de Méran traverse cette *terre de Botzen*, si magnifique de quelque côté que l'on porte le regard, mais plus éblouissante que jamais du côté de la vallée de l'Adige supérieure où nous nous rendons. Dans cette belle végétation dont j'ai décrit les splendeurs dans le chapitre sur Botzen se dressent, sur le coteau à notre gauche, les imposantes ruines de Siegmunds Krone, transformées aujourd'hui en poudrière, et d'Ep-pan, berceau de la plus puissante famille tyrolienne après les comtes de Tyrol. A notre droite, les antiques châteaux de Greifenstein et de Maultasch surgissent sur le porphyre, au milieu des coteaux couverts des plus belles vignes du Tyrol. La route traverse le village de Gries, une sorte de faubourg de Botzen, dont les maisons sont peinturlurées de toutes sortes d'épisodes bibliques, brossés avec un art enfantin par un badi-geonneur ambulancier. Le règne du sapin a fini depuis longtemps. Ici, ce ne sont de toutes parts que des châ-taigniers magnifiques, des arbres fruitiers éblouissants et cette belle vigne, qui, poussant des deux côtés de la route, se rejoint souvent au milieu et forme des treilles où l'on respire un instant à l'ombre avant de s'avancer sur le chemin poudreux où le soleil darde ses rayons brûlants.

C'est en traversant Gries que nous aperçûmes, se traînant péniblement, un pauvre vieillard qui semblait s'être échappé d'un tableau du dernier siècle. Il por-

tait un tricorné à ce point usé, qu'il paraissait être de feutre gris, quoiqu'en réalité sa couleur primitive fût noire ; un habit en velours rayé, âgé d'un demi-siècle, avec de gros boutons en métal, une culotte courte ornée de cent pièces de couleurs différentes et retenue par des bretelles tyroliennes, dont les broderies s'étaient effacées dans le cours des années ; des bas de laine bleue avec des reprises blanches, noires, jaunes et rouges, et de gros souliers, complétaient son costume misérable. Le pauvre diable comptait au moins soixante-dix ans ; de longues mèches blanches encadraient son visage hâlé. En ce moment, exténué de fatigue, le malheureux homme s'était appuyé contre un châtaignier et contemplait notre voiture d'un œil si mélancolique, que tous ensemble nous lui offrîmes une place jusqu'à Méran, au cas où il se rendrait de ce côté ; il accepta avec une telle reconnaissance qu'il en eut des larmes plein les yeux, et chemin faisant il nous raconta son histoire.

De bien loin il était venu à Botzen ; depuis soixante ans, et il en avait soixante-quinze depuis deux jours, il exerçait la profession de maître d'école dans un misérable village de la vallée de Passeyer ; depuis soixante ans il vivait de polenta, de pain noir et d'eau de roche, mangeant à tour de rôle chez les paysans et émargeant une fois par an dix florins d'appointements ; en soixante ans il avait gagné douze cents francs ! La nouvelle loi sur les écoles était venue en même temps que les nouveaux maîtres d'écoles. Pendant des années l'infortuné vécut dans de perpétuelles angoisses, craignant à toute heure de la journée de se voir privé, sur ses vieux jours, de ses dix

florins annuels. On l'oublia dans son humble village et il y resta. Un beau jour, il lut dans un journal égaré par un touriste dans les montagnes, qu'un prince de la maison d'Autriche était attendu à Botzen et il résolut de lui présenter une supplique, tendant à obtenir un secours pour s'acheter un vêtement neuf. Le vieux maître d'école avait tout juste cinquante sous en caisse et trente lieues à faire, retour compris. Bravement il se mit en route; depuis un demi-siècle il n'avait pas quitté la montagne : brisé par l'âge, il ne fit que cinq lieues par jour, couchant pour quelques kreutzers chez un paysan, mangeant le pain noir et une grappe de raisin. Le raisin ! ah ! il fallait l'entendre parler « des bons raisins du bon Dieu. » Depuis cinquante ans, là-haut, près des neiges éternelles, il n'en avait pas vu. Le troisième jour, il arriva à Botzen, et là il apprit que le voyage du prince était ajourné. La nuit passée à Botzen, c'était vingt sous ; de ses cinquante sous il en avait déjà dépensé quinze en venant ; il lui restait donc tout juste soixante-quinze centimes pour retourner dans son village un peu plus pauvre qu'il n'en était parti.

Le récit de ce vieillard nous avait tous émus. Nous échangeâmes un regard, nous nous comprîmes et l'un des nôtres, répondant au désir général, prit un beau louis dans son porte-monnaie et l'offrit au maître d'école, qui refusa net.

— Messieurs, nous dit-il, on peut demander un secours à son prince sans pour cela l'accepter du premier venu ; j'ai vécu pendant soixante-quinze ans sans descendre jusqu'à la mendicité, et les peu d'années que j'ai encore à rester sur la terre, je ne les attristerai

pas par le souvenir d'une aumône acceptée. N'en parlons plus !...

Cela fut dit d'un ton si pénétrant et si convaincu qu'il ne souffrait pas de réplique. Sans insister davantage, mon ami remit le louis dans sa poche, et comme s'il nous savait gré de l'avoir compris, le bon vieux nous serra la main avec effusion ; après quoi, devenant tout joyeux, il nous conta les éblouissements de la grande ville de Botzen ; c'était la première fois qu'il avait vu du gaz. Et le chemin de fer donc ! Il n'en revenait pas ; il se réjouissait d'avance de conter toutes ces merveilles à ses élèves. « Que je suis donc heureux d'avoir entrepris ce voyage ! » dit-il. « Là haut, dans ma montagne, on ne se doute pas de ce que le monde est de notre temps. Enfin je pourrai donc être utile sur mes vieux jours ! »

Puis, passant à un autre ordre d'idées, il nous conta les légendes des vieux burgs, l'histoire de l'archiduc Sigismond, qui fit bâtir le fort qui porte son nom ; la légende du château de Maultasch, résidence de la fameuse princesse Marguerite Maultasch, dont la vie scandaleuse est connue. La légende explique le nom du château de Maultasch par la traduction littérale qui est « le soufflet ! » Ce soufflet, dit la chronique, fut appliqué par un chevalier dévergondé à la paysanne de qui il avait fait sa maîtresse et qu'il chassa ensuite avec son enfant. Comme bien vous pensez, la colère du ciel ne se fit pas attendre. C'est en somme la même légende qui paraît un peu partout. Le château de Sigismond a aussi la sienne : le diable, invoqué par un chevalier désireux de se rendre auprès de sa belle, malgré l'avalanche qui avait rendu la route imprati-

cable, se présenta en effet avec un carrosse, attelé de quatre chevaux; mais, au lieu de conduire le galant chez sa belle, il le conduisit en enfer.

A mesure que nous avançons dans cette vallée de l'Adige supérieure, le nombre des contes fantastiques augmente. Dans le val, il n'est pas de pic, pas de village, pas de maison qui n'ait sa légende. Terlan aussi, le petit village où nous nous arrêtons, a la sienne; sur le clocher de l'église qui penche comme la tour de Pise, il y en a une vingtaine. Ici comme ailleurs, la chronique des siècles passés fait entrer le diable en scène. Mais les gens du pays expliquent la tour penchée par un miracle qui ne témoigne pas en faveur de la pureté des mœurs. Un jour, disent-ils, la tour a vu passer une vierge de Terlan, et elle l'a saluée. Depuis, elle attend que passe une autre vierge pour reprendre sa position primitive, mais elle attendra encore longtemps.

D'après une autre fable encore, la tour penchée de Terlan serait l'œuvre d'un maçon amoureux de la fille de son patron. Encouragé par la belle de son choix, il alla trouver son père et lui demanda s'il voulait l'accepter pour gendre.

Le patron sourit dédaigneusement et répondit :

— Quand tu auras bâti une merveille comme la tour de Pise, tu reviendras. D'ici là, tu feras bien de renoncer à tes folles idées.

Précisément, les habitants de Terlan avaient décidé de faire construire un beffroi : le jeune maçon se présenta, fut agréé et éleva cette tour miraculeuse de Terlan; après quoi il retourna chez son ancien patron et épousa sa bien-aimée; il va sans dire qu'ils furent heureux et eurent beaucoup d'enfants.

La vérité est que les eaux de l'Adige, en s'infiltrant dans le sol, ont, dans le cours des siècles, ébranlé les fondations du clocher de Terlan, qui, par un miracle d'équilibre, est aussi solide de nos jours qu'à l'époque de sa construction.

Cette vieille église, avec son clocher sous lequel on ne passe pas sans effroi, est fort curieuse quoiqu'elle ait été restaurée tout dernièrement; à côté de vitraux modernes et de sculptures restaurées, elle renferme encore quelques jolies statuettes tyroliennes d'une naïveté remarquable et une fresque à moitié effacée où l'on voit Hérode assister de son balcon au massacre des Innocents, en riant comme un bon bourgeois qui s'est offert un fauteuil pour *la Belle Hélène* d'Offenbach. L'église est entourée d'un petit cimetière, et je saisisrai cette occasion pour parler des champs des morts de ce pays qui ne ressemblent point aux nôtres. Si étrange que paraisse l'expression appliquée à un tel sujet, j'oserai dire que les cimetières des villages tyroliens ont un aspect d'une certaine gaieté : la pensée ne s'assombrit point dans les promenades à travers ces tombes accumulées les unes sur les autres; où, sur les remblais, poussent de jolies fleurs tout autour d'une petite croix en fer, dorée à ses extrémités et ornée d'un médaillon fort curieux. Il n'y a pas de croix où ne soit enchâssé un tableau représentant toute la famille agenouillée devant la fosse du défunt.

A mesure qu'un membre de la famille meurt, on peint une petite croix au-dessus de son portrait, et c'est ainsi que l'on a sous les yeux l'histoire de toute une génération qu'on ne connaît pas. Voici, par exemple, la tombe d'une jeune fille de dix-huit ans; sur le

médailлон on voit le portrait de ses parents, de sa sœur et de ses deux frères plus jeunes que la défunte; nous savons donc qu'elle était l'aînée des quatre enfants; au-dessus du portrait de la mère, il y a la même petite croix que sur la tête de la petite sœur; toutes deux ont donc suivi la sœur aînée dans la tombe, par contre le père vit encore ainsi que ses deux fils. Il est très-curieux d'étudier sur ces médaillons la dissolution des familles par la mort; sur quelques-unes de ces peintures tous les personnages ont la petite croix au-dessus de la tête; donc, il ne reste personne. Les tombeaux des enfants ne sont pas les moins intéressants, on y voit un ange emmenant une jeune fille vers le ciel qu'il montre à la mère éplorée pour la consoler. Sur d'autres, la mère, en prière devant la tombe, voit le ciel s'ouvrir et son enfant assis dans les nuages avec des ailes dans le dos.

De Terlan à Méran la route est un peu longue; ici l'Adige coule à quelque distance de la chaussée dans une verte prairie encaissée entre la double chaîne dite du Mendel-Gebirge. Plus tard, nous reparlerons du paysage quand des fenêtres du château de Tyrol nous le contemplerons à notre aise. Ce qui nous frappe sur la route, c'est le retour du Tyrolien à chapeau pointu, succédant au chapeau à larges bords des environs de Botzen; la race de la vallée de l'Adige comme celle de Passeyer est vigoureuse, mais d'un aspect sévère; les paysans n'ont pas la gaieté de leurs compatriotes de l'autre côté du Brenner. Les femmes sont épaisses et laides pour la plupart, il faut bien le dire, au risque de dé tromper mes lecteurs qui se figurent que toutes les Tyroliennes sont admirablement belles.

Il est des voyageurs qui ont la chance de ne rencontrer que de jolies femmes dans tous les pays du monde ; l'auteur de ce livre est moins favorisé par le destin, car, dans ses pérégrinations à travers bien des pays, il ne lui a pas encore été donné de découvrir le village idéal où, selon les poètes, on ne voit que de jolis minois, ce qui me fait supposer que les poètes ont une façon d'envisager les choses qui n'est pas celle du commun des mortels. La belle paysanne traditionnelle, qui figure dans les œuvres de la fiction, est dans la vie réelle une trop rare exception. Dans le Tyrol comme partout ailleurs, la villageoise est généralement un être sans grâce, hâlée par le soleil, aux grosses mains calleuses, à l'air bête, enfin d'une race évidemment inférieure à la génération des villes. Le mépris que messieurs les poètes témoignent aux citadins, l'auteur de ce livre ne le partage pas plus que leur enthousiasme pour les villageoises. Entre une jeune fille de la ville et une jolie fille de la campagne, il y a la même différence qu'entre une rose et un coquelicot. Le coquelicot est une fleur comme la paysanne est une femme, mais à celui-là il manque le parfum comme à celle-ci la grâce. Il faut donc en prendre son parti et avoir le courage d'avouer que la jolie paysanne de nos rêves est aussi rare dans le Tyrol que dans toute autre partie du monde.

Le vieux maître d'école, malgré ses soixante-quinze ans, était parfaitement de notre avis ; il ne fit pas de façons pour nous avouer que, dans une seule rue de Botzen, il avait vu plus de jolies femmes que depuis cinquante ans dans sa montagne. En causant de ce chapitre délicat, nous avons traversé le village de

Vilpian, d'où, à notre droite, surgissent les belles pyramides dolomitiques ; puis, entre Gargazon et Burgstall, en traversant le torrent d'Aschlerbach, le maître d'école nous fit remarquer que c'était là l'ancienne frontière entre l'Allemagne et l'Italie du temps où les Bava-rois occupèrent le Tyrol. Un peu avant Méran, le vieillard nous quitta et d'un pas lent se dirigea vers la vallée de Passeyer, tandis que de notre côté, après avoir passé par une sorte de faubourg dont l'Eglise est surchargée de mauvaises fresques, nous traversâmes le pont du torrent du Passer et que nous fîmes notre entrée dans la ville de Méran.

Dans tout le Tyrol, il n'y a pas de paysage plus éblouissant que cette vue de Méran, adossé contre la verte colline au sommet de laquelle se dresse le pittoresque château du Tyrol. Tout autour de la ville, sur les collines, grimpe la vigne qui forme comme un rideau de verdure, devant les Alpes ; de tous les côtés, perché sur les hauteurs, on n'aperçoit que vieux châteaux et villas modernes, cachés dans les massifs. Bruyamment le Passer sort de la vallée où est né Andréas Hofer, longe la ville de Méran et se jette plus loin dans l'Adige. Le sol et les coteaux sont d'une richesse surprenante. Les prairies, où l'olivier mêle son feuillage élégant à l'éclatante verdure des châtaigniers, aussi bien que les coteaux bénis entre tous, où pousse le meilleur vin du Tyrol, sont d'un aspect si séduisant que les formes arides des Alpes qui les encadrent ne troublent point leur gracieuse harmonie.

La ville n'est pas curieuse. Sauf une grande rue où, comme dans tout le Tyrol, le commerce s'est concentré sous les arcades, Méran est une ville d'eaux mo-

derne, pleine d'hôtels comme toute cité qui vit des étrangers. Celle-ci, abritée contre les vents du nord par la montagne, tandis que la plaine ouverte permet au soleil de s'infiltrer dans les maisons, est la station d'hiver par excellence du Tyrol méridional. Quand vient l'automne, arrivent des quatre coins de l'Autriche et de la Bavière les poitrinaires qui demandent au doux climat la prolongation d'une vie compromise. Ces malades, dont beaucoup passent même l'été à Méran, donnent aux promenades publiques une tristesse qui frappe d'autant plus que, tout autour de nous, le paysage est souriant et gai.

Rien, dans cette petite ville mélancolique, ne trahit l'ancienne splendeur dont parlent les chroniques du temps des comtes du Tyrol où Méran fût capitale. Même en hiver, quand l'impératrice d'Autriche vient s'installer dans sa villa à l'entrée de la vallée de Passeyer, ou que le comte de Méran, né d'un mariage morganatique de l'archiduc Jean, habite le château de Schoenna, la ville n'a rien de l'éclat d'une ancienne capitale. Ni l'impératrice ni le comte de Méran ne mènent grand train dans leurs châteaux. La souveraine passe ses journées à cheval dans les environs et la soirée dans la retraite la plus absolue. C'est une femme souffrante qui vient chercher le calme et le repos dans un pays favorisé par un climat des plus doux et non une impératrice qui trône au milieu de ses sujets. La musique joue plusieurs fois par jour les plus jolis airs sur les promenades. Mais, sauf les malades ou leur famille attristée, personne n'écoute les musiciens. Il ne faut donc rester à Méran que tout juste le temps d'admirer le paysage, et à moins d'escalader

tous les pics d'alentour, il est inutile de consacrer plus d'un jour à Méran. Il suffit, pour embrasser le splendide panorama de l'Adige supérieure, d'escalader la montagne, où se dessine si fièrement le castel des comtes de Tyrol.

On peut se rendre au château soit à cheval, soit à pied, car le petit chemin mal pavé qui grimpe sur la hauteur ne permet pas un instant qu'on pense à s'y rendre en voiture. Pour cette promenade le guide est absolument inutile; on n'a qu'à suivre la grande rue aux arcades jusqu'à son extrémité où, un peu plus loin que l'église, monte à gauche le chemin qui conduit tout droit au château. L'église paroissiale, dont la tour passe pour la plus élevée du Tyrol, avec ses murs blanchis à la chaux et ses bancs en bois de sapin blanc, ressemble bien plus à un temple protestant qu'à une église catholique : la chaire sans art, où un bras en marbre brandit un crucifix dont il semble menacer l'assistance, est d'un effet bizarre. Beaucoup d'églises tyroliennes ont ces singulières chaires, qui, à première vue, étonnent à ce point que l'on croit le prêtre caché derrière le marbre. Ce qu'il y a de plus curieux dans cette église, ce sont les fonts baptismaux, dont le couvercle en bois est orné de gentils petits tableaux et surmonté d'un joli petit groupe représentant le baptême de saint Jean. A côté de l'église est la chapelle de Sainte-Barbara, avec sa façade où se montre le saint Christophe si cher aux Tyroliens.

Cette chapelle est vraiment comme une exposition de toutes les manifestations des naïves croyances des Tyroliens; ce ne sont de toutes parts que statuettes en bois ou en plâtre, surchargées d'ex-voto en argent, en

cuirre ou en zinc. Le nombre de ces statuettes peinturlurées, grandes, petites, moyennes, de toutes les époques et de tous les styles, est incalculable; elles ne sont qu'insignifiantes, tandis que les squelettes de saint Pierre et de saint Alexandre, exposés dans des vitrines sur les autels, sont tout simplement lugubres à voir. Les ossements sont parés comme en un jour de fête; les côtes, les jambes et les bras sont entourés de bandelettes d'or, ornementées de pierres de couleurs; sur le crâne les deux saints portent des couronnes faites de verre, d'or et de pierres fines; dans l'orbite un rubis représente l'œil; un jupon en soie fauée ornée de nombreuses broderies et de pierres multicolores cache le squelette des hanches jusqu'aux genoux; des sandales en soie brodées d'or, un bouquet de fleurs artificielles à la main, la bouche béante où manquent les dents: tout cela est d'autant plus effroyable que les crânes ont je ne sais quelle expression de malice et d'ironie. Ce sinistre spectacle contraste si singulièrement avec le paysage gai et souriant que nous avons parcouru que, à peine entré dans la chapelle, on s'empresse d'en sortir pour se retremper aux grands et beaux spectacles de la nature.

Le chemin qui conduit au château du Tyrol est un enchantement; tout d'abord il monte sur un misérable pavé entre deux murs qui cachent le paysage. Mais bientôt, à mesure que l'on grimpe, se déroule sous nos yeux un panorama merveilleux; à notre droite, entre deux collines couvertes de vigne, est l'entrée de la vallée de Passeyer. Le rocher se montre dans les poses les plus audacieuses, derrière les hauteurs boisées, où est enfouie une respectable collection de

châteaux. Schoenna est un burg des plus complets ; il date du ^{xii}^e siècle ; mais le propriétaire actuel, le comte de Méran, l'a fait restaurer. C'est ici que reposent les cendres de son père, l'archiduc Jean, le même que le Parlement allemand, siégeant à Francfort, appela, en 1849, à la tête de l'empire dérisoire créé par la Révolution, et qui devait s'écrouler avec elle. Plus loin est la ruine de Fragsbourg ; puis, dans la direction de Méran, Lenobourg, ancien castel romain.

Arrivé sur le premier plateau de cette montée, on se trouve sur de vastes pâturages sillonnés par l'eau détournée du torrent et où s'élèvent quelques pittoresques villages. Rien n'est plus gai que les coteaux couverts de vigne que nous avons maintenant à nos pieds. Tantôt traversant les pâturages, tantôt reparaissant sur le rocher, toujours accessible aux petits chevaux, la route pittoresque passe par le petit village de Tyrol, flanqué à la base du château. Ce hameau est assez misérable, et l'on ne s'y arrêterait pas un instant si, de la treille d'une pauvre auberge, on n'avait pas une vue éblouissante sur la grandiose vallée de l'Adige. D'ici, la pyramide de granit, où s'élève le castel, ne semble pas accessible, et, en effet, quoique nous soyons à une faible distance du manoir, il faudrait tourner et contourner la montagne si l'empereur Léopold I^{er} n'avait pas fait percer un tunnel à travers la roche. Quand on sort de ce tunnel, on se trouve en face d'un paysage d'une grandeur terrible ; ce ne sont que rochers sur rochers ravagés par les éboulements autant que par le débordement du torrent. Sur une pyramide de granit, le château du Tyrol s'élève, et son enceinte ne forme, pour ainsi dire, qu'un seul mur

avec le rocher. D'ici on ne voit pas les constructions modernes que peu à peu on a ajoutées au vieux castel qui s'offre à nos regards dans sa pittoresque beauté.

C'est le moyen âge qui semble surgir de terre. On se croit en proie à une hallucination; il vous semble que la porte de ce manoir va s'ouvrir pour livrer passage aux hommes bardés de fer, qui vont assister à un tournoi dans la capitale du comté de Méran; aussi la désillusion est cruelle quand on ne voit sortir du château que des touristes portant une ombrelle et des voiles verts et non la lance, et des ladies, qui trottent mélancoliquement sur les petits chevaux du pays.

Au dernier tournant, la vigne reparaît sur les hauts coteaux, et avec elle une des figures les plus étranges que l'on puisse imaginer. Une espèce de chef de tribu indien se présente; c'est un vieillard haut de taille, coiffé d'une sorte de bonnet de sapeur, fait de plumes d'aigles, de vautours et de corbeaux, de fleurs et de plantes alpestres. Dès deux côtés, encadrant le visage, des queues de renards et d'écureuils descendent sur les épaules du sauvage; sa ceinture est faite de dents de sangliers, de cors de chamois, où est accroché le pistolet à silex; l'antique hallebarde au poing, ce sauvage n'a d'abord rien de rassurant; mais bientôt, en contemplant son costume fantastique, on y découvre sur la veste en peau de buffle les traditionnelles bretelles vertes; c'est donc un Tyrolien. En effet, le sauvage est le garde-vigne, dont le costume original s'est maintenu dans sa naïveté primitive; la hallebarde et le pistolet sont là pour effrayer les voleurs; les plumes, les dents de sanglier, et les queues de renard, n'ont pour but que d'épouvanter les enfants et les moineaux.

Il arrive souvent qu'un touriste, trompé par le costume du garde-vigne, le prend pour un voleur de grand chemin; en réalité, c'est un très-honnête homme qui se contente d'un kreutzer pour acheter du tabac, impôt dont un vieil usage lui permet de frapper le voyageur.

Encore une dernière montée sur les pavés pointus, et nous voici devant le castel du Tyrol. A travers une cour délabrée on parvient à la porte principale. Les chevaux ou les mulets qui ont porté les ladies sur cette hauteur broutent l'herbe qui pousse entre les pavés. Quelques vestiges d'anciennes murailles romaines prouvent bel et bien que nous sommes dans le fort Terriolis. Les Romains, qui savaient admirablement choisir l'emplacement de leurs fortifications, bâtirent le castel sur ce rocher, d'où ils dominaient et la vallée de Vintzchgau et la vallée de Passeyer qui, par le mont Jaufen (mons Jovis), communique avec Vipetenum, aujourd'hui Sterzing, sur la grande route stratégique du Brenner. Mais si les traces des Romains ne se manifestent que par ces quelques antiques murailles où grimpe le lierre, le règne des comtes du Tyrol est perpétué par l'architecture et la sculpture. La chapelle est merveilleusement conservée, et la porte est une pure merveille de la sculpture du XI^e siècle. Le vieux crucifix délabré de la chapelle a sa légende, affirmant que peu de jours avant la mort du suzerain, un morceau de pierre se détachait de la croix. Quand le comte Meinhard, dernier rejeton de la grande famille, rendit l'âme, le crucifix ne perdit pas seulement une de ses parties, mais des plaies du Christ s'échappèrent des torrents de sang jusqu'à ce que le dernier

des comtes du Tyrol fut enterré; c'est du moins ce que raconte le portier du château qui sert de guide au touriste.

En dehors de cette chapelle, l'architecture du manoir est peu intéressante, car à mesure que les ruines se sont effondrées, on les a remplacées par des constructions modernes. L'antique salle des chevaliers est aujourd'hui un salon moderne avec des divans et des fauteuils, dignes d'un salon bourgeois; les portraits à l'huile de quelques souverains d'Autriche ornent les murs; sur la table, un grand registre où les voyageurs inscrivent leurs noms; d'aucuns jugent utile d'y consigner leurs impressions de voyage ou des vers qu'ils ont composés en contemplant le merveilleux panorama, qui se déroule devant le touriste.

De la fenêtre, à droite, l'œil plonge dans les profondeurs et remonte le courant de l'Adige jusqu'à l'entrée du val de Vintschgau. Sur le coteau, à nos pieds, s'élève le joli château de Durnstein, à côté du presbytère de Saint-Pierre qui est entouré de vignes et ressemble, lui aussi, à un château; plus loin, à droite de la vallée, se trouvent la montagne et la commune dominée par le pic de Galtnerspitz; au fond de la vallée, à gauche, est le mont Josephberg qui semble s'élever d'une forêt: au-dessus de cette chaîne se dresse le glacier de Laatsch, dit l'Oreille de lièvre (Haasenohr); tout au fond du panorama on aperçoit les glaciers d'Oertels, les plus élevés du Tyrol, et le pic royal par où l'on passe en Bavière et en Suisse. Aucune description ne peut donner une idée de ce paysage étourdissant, où la nature gracieuse dans la vallée qui ressemble à un grand jardin devient

sévère sur les coteaux pour prendre ensuite, dans les régions des neiges éternelles, un aspect presque terrifiant dans sa grandeur.

Les touristes choisissent généralement l'après-midi pour contempler cet imposant spectacle ; en plein été, dès cinq heures, le soleil disparaît derrière la montagne ; la vallée, plongée dans la demi-teinte, prend alors un aspect féérique. Tandis que de l'Adige se dégagent des brouillards qui font ressembler la profondeur à un immense lac, les coteaux les plus élevés sont dorés par le soleil couchant, et les glaciers en feu ressemblent à des volcans, sur les flancs desquels coule la lave ardente. C'est la nature grandiose, empruntant à la pénombre du crépuscule un mystère qui augmente sa majesté. A nos pieds, le château de Durnstein et le joli presbytère des communes voisines se dessinent en ton gris sur le vert savoureux de la vigne et des pâturages. A mesure que l'obscurité enveloppe ce magnifique paysage, les Alpes, se découpant sur le ciel, semblent prendre des formes plus audacieuses ; on voit pour ainsi dire le soleil courir sur les cimes et en faire ressortir tantôt un plan, tantôt un autre. Sous l'influence de cette lumière vacillante, le rocher semble s'animer ; on dirait que tel pic qui, il y a un instant, paraissait à une distance énorme, marche vers nous à mesure que le soleil, l'éclairant subitement, le met en évidence ; tel autre qui, tout-à-l'heure, était resplendissant de lumière, s'éteint peu à peu, tout doucement et disparaît dans une vapeur bleuâtre comme les tableaux fondants d'une lanterne magique. Puis, nous approchant des fenêtres qui font face à la porte d'entrée, nous voyons la large vallée de Méran à Bortren

encore inondée du plus beau ciel, avec sa prairie magnifique et ses vignes éblouissantes qu'encadre le porphyre.

Au-dessous de nous sont le mont Kuchelberg et le village de Tyrol, enfoui dans la vigne ; plus bas la pittoresque ruine de Brunnenbourg. Devant nous s'ouvre la merveilleuse vallée de l'Adige avec ses coteaux où, à travers la vigne, scintillent les clochers des communes, tandis que plus haut la roche de porphyre encadre le panorama. Tout au fond se dessine la vaste chaîne des Alpes, dont le pic le plus élevé s'appelle Cima d'Asta. Cette partie de la vallée de l'Adige qui est à nos pieds passe pour être le sol le plus riche du Tyrol. Aux environs de Méran, il n'y a pas de classe moyenne, le paysan y est ou riche ou pauvre. Quand il n'a que son travail pour élever les dix ou douze enfants dont son ménage est béni, il est aussi misérable qu'ailleurs, mais le sol est à ce point fertile qu'il suffit de posséder un champ et quelques vignes pour jouir d'une grande aisance. Encore au commencement de ce siècle, les fermiers des environs de Méran allaient le dimanche à la messe comme les seigneurs et maîtres des châteaux, suivis de tous les gens à cheval, et l'on jugeait de la fortune du paysan d'après le nombre de cavaliers qui l'escortaient à la messe. Tout cela est bien changé. Les fermiers ne chevauchent plus dans les rues de Méran ; on attribue le changement qui s'est opéré dans les mœurs tyroliennes, et notamment la disparition de la vieille gaîté de ses habitants, à l'influence du clergé qui a défendu, les unes après les autres, toutes les réjouissances publiques jusqu'au bal qui, autrefois, couronnait tout re-

pas de nocés. De nos jours, les choses se passent plus tristement; on n'a l'honneur de compter M. le curé au nombre des convives qu'à la condition de rester dans les bornes d'une gaité contenue. Mais il arrive généralement qu'après le repas les gars et les jeunes filles continuent la fête dans la montagne, loin de l'œil vigilant du clergé, et que le bal, interdit en bas par ordre de M. le curé, a lieu clandestinement plus haut; là, rendue à son naturel, la population, bravant la colère céleste, se livre à toutes les fureurs de la danse.

Il n'était que sept heures du soir quand, nous arrachant aux séductions du panorama de l'Adige, vu des fenêtres du château du Tyrol, nous descendîmes vers Méran, non pas en retournant par le chemin ordinaire, mais en longeant une route pittoresque qui passe devant le château de Durnstein et traverse quelques jolis villages. La descente est parfois très-rapide de ce côté, et l'on n'y a que faire des mulets qui, le plus souvent, sont assez embarrassés d'eux-mêmes. Néanmoins, je conseillerai à tous ceux qui visiteront le Tyrol de choisir le petit chemin pour le retour à Méran. De temps en temps, il faut se réfugier sur un bloc de rocher suspendu sur l'abîme, pour laisser passer les voitures attelées de deux bœufs, qui, péniblement, gravissent ou descendent cette route étroite. Mais, ici du moins, on a la joie de voir des villages d'une pureté admirable. Il n'était que sept heures et déjà le paysage encaissé dans les rochers se trouvait plongé dans l'ombre; dans les chaumières fumait la soupe, en attendant le retour du vigneron et du laboureur. Comme nous traversions un charmant petit village, sept heures

tintèrent à l'église, et la petite cloche au son clair et strident se mit à sonner l'angelus.

Aussitôt, dans les champs d'alentour, tous les laboureurs tombèrent à genoux en même temps que, des granges, sortaient les paysans pour faire leur prière sous le ciel bleu du bon Dieu ! Les bœufs qui traînaient sur la montagne les lourds chariots de foin s'arrêtèrent, eux aussi, de même que les troupeaux qui rentraient du pâturage, tandis que leurs conducteurs tombaient à genoux. Tout autour de nous les paysans furent absorbés par la prière, tant que la clochette sonna l'angelus, que l'écho répercutait dans la montagne. C'était un spectacle curieux, d'une rare poésie ; nous nous étions assis sur un rocher, et de là nos yeux erraient de la mystérieuse solitude de la plaine à ce petit village enfoui dans la montagne, dont tous les habitants ne songeaient plus qu'à prier. Pas la moindre brise courant dans la forêt, pas le moindre bruit ne troublait ce tableau touchant. Au premier son de l'angelus le travail avait cessé partout ; la journée commencée par la prière finissait par la prière ; puis, tandis que les dernières vibrations de la cloche résonnaient comme les accords mystérieux de la harpe éolienne, les paysans se levèrent et lentement gagnèrent leurs chaumières. Ceux qui passaient devant nous nous saluèrent avec cette cordialité tyrolienne dont j'ai déjà eu l'occasion de parler ailleurs.

Le désir de visiter ces braves gens chez eux nous fit entrer dans un chalet. Autour de la grande table en chêne, dans une petite salle boisée, était réunie la famille, le père, la mère et une dizaine d'enfants les mains jointes avec ferveur. Le chef de la famille

disait la prière tout haut et ses dix enfants la répétaient ; la chèvre qui avait quitté l'étable et était venue prendre sa place habituelle au milieu de la famille, avait appuyé sa tête sur la table et semblait se délecter au fumet de la soupe.

Nous nous étions arrêtés à l'entrée de la salle, en attendant que ces braves gens eussent fini leur prière. Le vieux Tyrolien nous avait aperçus en même temps que ses enfants, dans les grands yeux bleus desquels se peignait l'étonnement que leur causait notre visite. Quand le père eut fini sa prière, il vint à nous et nous dit :

— Dieu vous salue !

Et la femme et les dix enfants répétèrent en chœur :

— Dieu vous salue !

— Dieu vous salue ! répondîmes-nous, habitués que nous étions déjà à échanger le vieux salut tyrolien, qui est le point de départ de toute conversation dans la montagne.

Sous prétexte de nous renseigner sur la route pour retourner à Méran, nous nous installâmes dans le chalet. Le vieux Tyrolien nous demanda si nous venions du château, et, comme nous lui répondîmes que le spectacle de la vue merveilleuse dont nous avions joui là-haut était un des plus beaux souvenirs de notre voyage, ses yeux exprimèrent toute sa joie d'entendre vanter, par des étrangers, les beautés du sol natal. Il nous invita à partager la soupe, ce que nous refusâmes. Mais, sur un signe de son père, le fils aîné descendit à la cave et revint bientôt avec un grand flacon rempli de vin ; il nous fallut bien trinquer, à notre

santé, d'abord, que proposa le vieillard, et, ensuite, à la prospérité du Tyrol.

Au bout d'un quart d'heure, nous étions déjà de vieux amis de la famille; les enfants se rapprochaient de nous en même temps que la chèvre appuyait doucement sa tête sur nos genoux pour nous souhaiter la bienvenue. Par l'étroite fenêtre apparaissait de ci, de là, la tête d'une Tyrolienne, qui s'en alla raconter dans le voisinage que des étrangers fraternisaient avec les habitants du chalet voisin. Bientôt tout le village fut assemblé; les uns après les autres, entraient des vieillards, des hommes, des femmes, des enfants, et tous, en entrant, nous adressaient le « Dieu vous salue » traditionnel.

Depuis le Zillerthal nous n'avions plus entendu la moindre tyrolienne, et comme nous aperçûmes une vieille cithare sur la corniche de l'âtre, nous priâmes notre hôte de vouloir bien nous jouer quelques-uns des jolis airs de son pays. Il ne se fit pas prier longtemps, décrocha l'instrument et nous invita à le suivre. Derrière nous marchaient sa femme, ses dix enfants, la chèvre et tout le village. A quelques pas de son chalet, sur un étroit plateau suspendu au-dessus de l'abîme, le Tyrolien s'arrêta, s'assit à terre, appuya la cithare sur ses jambes croisées et bientôt la chanterelle de ce mélancolique instrument retentit dans la nuit silencieuse. La soirée était tiède et la lune inondait la vallée de l'Adige; les cimes des Alpes avaient disparu dans les nuages qui les enveloppaient, mais, de ci de là, scintillait dans les ténèbres la lumière d'un chalet perdu dans les pâturages. Tout autour de nous régnait le plus profond silence, interrompu seulement

par le son plaintif de la cithare, auquel venait se mêler le bruit des clochettes d'une vache qui s'était égarée dans la montagne en rentrant tardivement au logis; dans l'obscurité se dressait la roche mystérieuse qui, selon la croyance populaire, est peuplée de gnomes, de lutins et de farfadets; à nos pieds s'ouvrait la magnifique vallée où la lune se jouait dans les eaux limpides de l'Adige; sur les coteaux se dessinaient les silhouettes sombres des antiques manoirs. Absorbés par ce spectacle plein de mystères, nous écoutâmes le musicien, et jamais les airs nationaux du Tyrol ne nous avaient paru si délicieux dans leur exquise naïveté que ce soir-là. Après la partie instrumentale vint la partie vocale de ce concert improvisé. Le vieux Tyrolien entama quelques jolies chansons dont toute l'assistance répéta les joyeux refrains. L'écho, en les répercutant, augmentait encore le charme de ce coin intime de la vie tyrolienne; on eût dit que les villages enfouis dans la montagne répétaient les chansons qui portaient de ce coteau.

Cependant, il fallait nous arracher aux séductions du concert, car nous avions encore une heure de marche pour regagner Méran. Après avoir remercié tous ces braves gens du plaisir qu'ils nous avaient causé, nous descendîmes dans la montagne, tandis que le vieux Tyrolien entonnait un air plus mélancolique que les précédents. De loin encore, à travers la nuit silencieuse, nous entendions le chant de la cithare s'affaiblissant toujours, jusqu'à ce que le dernier écho se perdit dans l'espace! Alors, tout à coup, cent voix lointaines crièrent à la fois: « Dieu vous salue! »

Les braves montagnards nous envoyaient un dernier salut. Au pied de la côte, nous nous retrouvâmes dans un joli chemin bordé de châtaigniers qui, à travers la prairie humide, conduisait à Méran, où nous fîmes notre entrée à dix heures, alors que toute la ville dormait déjà.

Le lendemain, nous entreprîmes le pèlerinage à la maison où naquit Andréas Hofer, dans la vallée de Passeyer. Le voyage est long et pénible, et, en toute conscience, je n'oserais conseiller à personne de l'entreprendre. Il y a tant de belles choses à voir dans le Tyrol, que perdre une journée dans un paysage médiocre est pour ainsi dire un outrage à la nature. Le val de Passeyer, d'où vient la Passer qui, aux environs de Méran se jette dans l'Adige, est certainement l'un des points les moins intéressants du Tyrol. Le paysage n'y a plus rien de la grâce séduisante de la vallée de l'Adige; des deux côtés de la route la roche nue, où s'élèvent quelques rares villages; il y a du mystère et de la mélancolie dans le paysage, mais point de grâce et de grandeur. Dans cette sombre vallée encaissée entre les rochers, où la Passer roule des cailloux, on s'explique pourquoi, de toutes les contrées du pays tyrolien, celle-ci compte le plus grand nombre de légendes où les sorcières, les monstres et les lutins jouent un si grand rôle.

Dans les vieilles chroniques on lit mille histoires de sorcières qui ont infesté la vallée de Passeyer, et, aux longues soirées d'hiver, devant l'âtre, dans les chalets, on se raconte encore de nos jours les légendes des *Norglein*, nains qui habitent la roche et se mêlent parfois aux mortels; tantôt ces nains aident

les bons, tantôt ils jouent mille mauvais tours aux méchants ; au pauvre amoureux dédaigné de sa belle ils apportent un philtre dont quelques gouttes suffisent pour changer le dédain en amour ardent ; au chasseur malheureux ils donnent des balles qui, à coup sûr, atteignent les chamois ; la nuit, ils se faufilent dans le chalet du pauvre et changent les pommes de terre en blocs d'or ; en revanche, ils sont impitoyables pour les méchants ; ils cassent à coups de marteau les roues du moulin où le meunier surmène ses gens ; ici, ils arrivent au nombre de dix mille pour bâtir une église en une nuit ; plus loin, ils démolissent la maison d'un usurier impitoyable envers la veuve qu'il a chassée du logis parce qu'elle ne pouvait pas payer son loyer. Plus haut, dans la montagne, près des glaciers, on appelle ces lutins les hommes de glace ; ceux de la plaine sont, d'après la légende, des petits bonshommes vifs et alertes, joyeux et pleins de malice ; les hommes de glace sont, au contraire, d'un aspect sévère et portent de longues barbes blanches qui balayent la neige.

Dans les villages de la vallée de la Passer, les habitants attribuent encore de nos jours aux lutins tous les événements extraordinaires, car cette race est l'une des plus superstitieuses en même temps que l'une des plus vigoureuses du Tyrol ; elle a la large carrure des habitants du Zillerthal, mais point leur gaieté. L'habitant de Passeyer ne porte pas le traditionnel chapeau pointu ; sa coiffure est basse de forme aux larges bords, ornée de plumes noires, telle qu'Andréas Hofer la portait en 1809 ; ils affectionnent les couleurs sombres ; le noir domine dans les costumes

et donne à cette population une allure sévère qui se marie admirablement avec le paysage d'une sauvage tristesse. L'honnêteté, le sentiment religieux et le plus ardent patriotisme des habitants du val de la Passer sont proverbiaux dans le Tyrol. De tout temps ils formèrent le corps d'élite des armées tyroliennes.

Mais, si intéressante que soit la race, le pèlerinage à l'auberge d'Andréas Hofer n'en est pas moins un voyage des plus pénibles; il faut de quatre à cinq heures pour se rendre de Méran à l'auberge historique par une route monotone. Entre les villages de Saint-Martin et Saint-Léonard se trouve, dans un paysage triste et désert, la maison où naquit le Guillaume Tell du Tyrol. La légende populaire affirme qu'en la nuit où Hofer vint au monde, on remarqua au-dessus de la maison un groupe d'étoiles ayant dans leur ensemble la forme d'une épée. La maison est des plus modestes; quelques arbres l'entourent, et la Passer, qui mugit à ses pieds, alimente une petite fontaine devant l'auberge. Tout ce qui reste du patriote est le costume qu'il porta en 1809; sur le mur de la chambre à coucher est une copie autographiée de sa dernière lettre finissant par ces mots : « *Adieu, méprisable monde. Pour un honnête homme la mort est si peu de chose que je ne trouve pas une larme de regrets.* »

Quant aux descendants d'Andréas Hofer, on aurait tort de croire qu'ils servent au touriste le vin rouge du pays dans l'auberge d'où partit le mouvement national de 1809. De la famille du paysan Andréas Hofer, il ne reste pas de trace dans le pays; ses fils et ses petits-fils, les seigneurs *de* Hofer, sont éparpillés dans l'armée ou l'administration autrichienne; l'auberge

appartient toujours à la famille qui l'a louée à un paysan, ainsi que les reliques des patriotes. En 1838, le petit-fils d'Andréas, lors de sa réception par l'empereur Ferdinand au château de Tyrol, reprit le costume de son grand-père; en cette circonstance fut rétabli un vieil usage de la vallée, d'après lequel onze des principaux fermiers servaient d'échansons au souverain quand il résidait au château. Les fermes de ces paysans privilégiés se distinguent par les tourelles qui les ornent et leur donnent l'aspect de petites forteresses.

Il va sans dire qu'il y a dans l'auberge un album où les poètes de tous les pays jugent à propos de consigner leurs impressions de voyage; beaucoup de ces vers sont tout simplement ridicules, mais dans le nombre il y a vraiment quelques poèmes remarquables. Quand, vers le soir, exténués de fatigue, nous revînmes à Méran, nous nous disions que nous avions acheté un peu cher le maigre plaisir de voir l'auberge, de contempler les vieilles culottes d'Andréas Hofer et de lire les vers allemands ou anglais composés à la gloire du grand patriote.

Le lendemain, nous retournâmes à Botzen; nous allions quitter le Tyrol allemand et visiter le Tyrol italien.

IX

TRENTE ET LES ENVIRONS

De Botzen à Trente. — La frontière naturelle de deux races. — Salurn et ses légendes. — La bataille des femmes. — Allemands et Italiens. — Le concile de Trente. — Pape et empereur. — Le célibat des prêtres. — Le miracle à Santa Maria Maggiore. — La ville moderne et la ville ancienne. — L'église du concile. — La cathédrale. — La piazza del duomo. — D'où vient le nom de Tridentum. — Histoire de Saint Simonin. — Mort d'un bambin chrétien et de trente-deux juifs. — Buon Consiglio. — Les fantassins sous les lambris dorés du palais. — Déserteurs autrichiens. — Le code militaire expliqué par un sergent. — La cuisine internationale à Trente. — La dame aux camélias en Italien. — Vertu d'un cigare de la régie autrichienne. — La tyrolienne remplacée par la femme. — Le public de Trente. — Une ville italienne la nuit. — La porte de l'Aigle. — Encore un Pont du Diable. — Histoire d'un guide, d'un mendiant et d'un aubergiste. — La vallée de la Fersina. — Promenade autour du lac de Caldonazzo. — Villages et végétations. — Calceranica et Caldonazzo. — Un enterrement dans le Tyrol Italien. — Levico. — Le lac et les eaux ferrugineuses. — Monte Salve. — Cima Vezzena. — Aspect d'un bourg ilalien. — La roulette ambulante. — Rafratchissements italiens. — La route postale de Levico à Pergine. — Impressions dans les rochers. — Le château de Pergine. — La Madonna di Carravaggio. — Le pèlerinage des fous et des idiots. — Une fête à Pergine. — Musique et tombola. — Les joueurs de Balloni. — Retour à Trente. — Les moustiques du Tyrol italien.

Entre Botzen et Trente, à la station de San-Michele, est la frontière naturelle de deux races. C'est ici que tint le Tyrol allemand et que, subitement, tout

prend un caractère entièrement italien. Après avoir quitté la gare de Botzen, nous passons sur l'Eisack que bientôt nous allons perdre de vue, car un peu plus loin il disparaît dans l'Adige, dont la magnifique vallée que nous avons sous les yeux porte le nom. Le dernier village allemand est Salurn, sur la rive gauche de l'Adige. Plus haut s'élève sur un pic, en apparence inaccessible, la ruine magnifique du château de Salurn. Le Retschbach, descendant des Alpes calcaires, forme ici une cascade agréable quand il y a de l'eau, bien entendu, car il arrive souvent, pendant les grandes sécheresses de l'été, que ces terribles torrents des montagnes ne sont plus que de maigres filets d'eau, qui, avec un doux murmure, descendent de rocher en rocher vers la plaine.

Du château de Salurn, la chronique raconte une foule d'histoires où il n'est question, comme dans tout le Tyrol, que de sorciers et de lutins. Le dernier comte de Salurn, prétendent les historiens de ces choses invraisemblables, a été enlevé par un sorcier et relégué dans un château souterrain d'où il faillit être délivré par un enfant du village. Ce gamin, en se promenant dans la montagne, entra par curiosité dans la cour solitaire du château, où il aperçut la poignée en or d'une épée dont la lame était enfouie en terre. L'enfant saisit la poignée et voulut retirer l'épée, quand un sourd gémissement sortant des entrailles du sol l'arrêta; épouvanté, il allait s'enfuir, quand soudain le sol s'ouvrit sous ses pieds et l'engloutit. De peur, l'enfant s'était évanoui; quand il reprit connaissance, il se trouva dans un palais féérique, au milieu d'une grande salle éclairée de mille lumières, remplie de

fleurs et d'arbres étranges où pendaient des fruits en or massif. L'enfant contempla tous ces trésors d'un regard d'envie; soudain se dressa devant lui le dernier comte de Salurn, tout bardé de fer, qui lui dit :

« Enfant! tu envies ce palais, ces trésors, ces fleurs! Eh bien, sache donc que je les donnerais volontiers en échange de ton humble chaumière. Depuis des siècles je suis enfoui sous la terre de par la volonté d'un sorcier. Quand tu as saisi la poignée de mon épée, mon cœur a tressailli de joie, car il était dit que je serais délivré par celui qui retirerait de la terre cette épée magique. En perdant courage, tu m'as perdu à jamais! à présent tout est fini pour moi. »

A ces mots le parquet de la salle s'ouvrit, l'enfant vit dans les ténèbres l'affreux sorcier qui attisait le feu d'un énorme bûcher, et, obéissant à son appel, le vieux chevalier de Salurn se précipita dans les flammes. L'enfant voulut appeler à son secours, mais une main invisible lui ferma la bouche. Ce qui se passa ensuite, il l'ignore, car lorsqu'il se fut remis de sa frayeur il se retrouva dans la cour solitaire du château et l'épée à la poignée d'or avait disparu.

Voilà ce que dit la légende et il se peut qu'à l'époque où l'on traversait le Tyrol en diligence, ces contes aient ajouté un charme de plus aux séductions du paysage; ailleurs j'ai éprouvé l'influence de ces histoires poétiques où l'imagination du touriste, perdu dans les montagnes, se berce volontiers; mais la locomotive, qui mugit ici au devant du train, nous rattache à la réalité! Telle légende qui nous paraît adorable, là-haut, sur le rocher, quand le crépuscule enveloppe la vallée et que les derniers rayons du soleil dorent

les cimes de la montagne, nous semble peu intéressante quand, secoué par le train-express, nous traversons l'admirable vallée que l'on a si bien appelée : le jardin de l'Adige. Ces villages enfouis dans les massifs de mûriers, d'amandiers et de figuiers, ces verts coteaux couverts de vignes au milieu desquels scintille au soleil le toit vert des églises; tout en haut les cimes des rochers, et, dominant le tout, les Alpes pâles, aux veines bleues, que nous apercevons encore quand depuis longtemps nous avons perdu Botzen de vue; tout cela est d'un aspect si séduisant que l'on croit vraiment voyager dans un immense jardin au pied de la montagne.

L'un des voyageurs a beau raconter aux autres qu'en 3876 de la création du monde Marius défit ici les Allemani, leur tua cent quarante mille hommes et fit soixante mille prisonniers, que les veuves des soldats tués saisirent les armes des défunts, chargèrent l'ennemi et, désespérant de venger les mânes des trépassés, se noyèrent dans l'Adige, l'antiquité est impuissante à nous détacher du présent qui se dresse avec tous ses enchantements devant nos yeux émerveillés.

A partir de Salurn, la vallée se rétrécit à ce point que l'on a taillé la voie ferrée dans le rocher au bas duquel coule l'Adige. C'est ce défilé qui est la frontière naturelle entre le Tyrol allemand et le Tyrol italien, ou pour mieux dire, entre le Tyrol et l'Italie, car de l'autre côté du défilé tout est italien, comme de ce côté-ci tout est allemand. Au paysage du Tyrol nord, à ses forêts de sapin et aux verts pâturages grimpant jusqu'au faite de la montagne, a succédé la végétation méridionale.

Du paysan tyrolien nous passons aux lazzaroni. A la place des jolis et coquets villages du Nord, nous voyons le village italien avec ses misérables et pittoresques masures. Une autre civilisation apparaît subitement comme dans une féerie, quand, sur un signal du machiniste, tout s'écroule devant les yeux du spectateur pour faire place à un nouveau tableau. Les jolis chalets du Nord, avec leurs galeries où rampe la vigne vierge, ont disparu ; dans ces villages du Tyrol italien tout est misère et insouciance ; les toits s'affaissent, les murs s'écroulent, le carreau cassé est remplacé par une feuille de papier ou un chiffon. Au lieu de la race herculéenne de la montagne, nous avons sous les yeux des hommes de petite taille, à la chevelure noire, flottant autour du front, au teint hâlé par le soleil, ayant dans tout leur ensemble quelque chose de chétif et de misérable. Ce n'est plus le vigoureux habitant des Alpes au jarret d'acier, aux épaules larges, aux traits doux, le calme dans la force, mais un ramassis de lazzaroni, une population nerveuse, italienne, avec toutes les particularités de la race, son amour du far niente et l'insouciance de la vie matérielle, vivant de maïs et d'eau claire comme les lazzaroni de Naples se nourrissent de macaroni.

Partout ailleurs, la démarcation des races s'opère insensiblement ! Aux frontières qui séparent deux populations le temps amène une certaine fusion de mœurs et de langues. Ici le changement est brusque, instantané. Quoique nous soyons toujours en Autriche et que ce pays s'appelle le Tyrol italien, il n'y a plus d'Autrichiens en dehors des garnisons, et il ne reste du Tyrol que la dénomination géographique du pays. En un ins-

tant, comme au signal de la baguette magique d'un enchanteur, l'Allemagne disparaît et l'Italie surgit avec sa race, ses mœurs et ses particularités. Des deux peuples qui vivent dans un même pays; le Tyrol, sous un même souverain, l'empereur d'Autriche, l'un n'a rien emprunté à l'autre; tous deux ont conservé leur originalité; le dernier village du Tyrol allemand est absolument allemand et le premier du Tyrol italien est absolument italien. Botzen, là ville que nous venons de quitter, est d'essence allemande, et Trente où nous allons entrer en gare après avoir passé par un viaduc de trois mille pieds de longueur est une ville aussi italienne que Gênes.

Trente est célèbre surtout par le fameux concile qui y siégea au xvi^e siècle; et si peu disposé que soit l'auteur de ce livre à s'arrêter à l'histoire des temps passés quand elle n'est pas étroitement liée aux mœurs du présent, il sent qu'il ne peut pas parler de la ville de Trente avant d'avoir résumé en quelques lignes l'histoire du fameux dix-neuvième concile œcuménique.

Le 13 mars 1545, les cardinaux del Monte et de Sainte-Croix, légats du pape Paul III, firent leur entrée solennelle dans la ville où ils furent reçus par le cardinal Madruce, évêque et seigneur de Trente, prince de l'empire. Ils venaient préparer la grande assemblée religieuse et montrer à l'Europe que le concile, promis depuis près de vingt années par la papauté pour la réformation du clergé et du peuple, ainsi que pour l'extinction des hérésies, allait, cette fois, devenir une réalité. Le concile s'ouvrit le 13 décembre. L'Église avait peu répondu à l'appel. Quarante-trois de

ses membres seulement étaient présents. Les hauts dignitaires ecclésiastiques ne se hâtèrent pas de quitter leurs somptueux palais. Les premiers évêques de l'Allemagne et les prélats français parurent peu au concile qui, de prorogation en prorogation, dura dix-huit années, de 1545 à 1563, et fut le plus long de tous ceux que l'Église ait assemblés.

Tous les souverains de l'Europe qui l'avaient vu s'ouvrir, moururent avant sa fin. Le grand réformateur d'Allemagne, la vraie cause du concile, ouvrit la marche funèbre (1546); puis vinrent : Henri VIII (1547), Edouard VI (1553), Marie Tudor (1558), François I^{er} (1547), Henri II (1559); ensuite succomba l'homme qui de son nom et du bruit de ses guerres, remplit la première moitié du seizième siècle : Charles Quint mourut en 1558. Pendant cette période de dix-huit années, cinq papes se succédèrent à Rome. Ouvert sous Paul III, le concile fut définitivement fermé sous Pie IV.

Le but du concile de Trente, qui, en apparence, devait pacifier le monde bouleversé par les guerres de religion, était en réalité de rétablir le prestige de l'église catholique que les hommes de la réformation, aussi bien que les papes eux-mêmes, avaient sapé dans sa base. Les mœurs infâmes d'Alexandre VI qui fut l'amant de sa fille, d'Innocent et de plusieurs autres souverains pontifes, avaient autant contribué à la déconsidération de la papauté que le scandale de la vente des indulgences, qui facilita si bien à Martin Luther la tâche qu'il avait entreprise de faire triompher la réforme. Attaquée de tous les côtés à la fois, en Allemagne, en Suisse et en France, l'Église, de concert avec les souverains, décréta la convocation du dix-

neuvième concile œcuménique de Trente ; les princes espéraient que le concile, en consentant graduellement à quelques-unes des réformes demandées par les dissidents, rendrait la paix aux États en même temps que l'assemblée, par le prestige des prélats de tous les pays, consacrerait à jamais le triomphe du catholicisme ébranlé. Mais ce qui se passa en réalité dans la ville de Trente devait bientôt prouver que, loin de songer à rétablir la paix du monde, le concile, en repoussant une à une toutes les concessions demandées, ne pensait qu'à rétablir l'autorité du pape, sans tenir compte de la situation des souverains et des peuples.

Au fond, Paul III, Farnèse et Charles Quint voulaient la même chose : la répression du luthéranisme, mais par des motifs et des moyens bien différents. Le pape exigea qu'on frappât, sur-le-champ, l'hérésie par des décisions dogmatiques et appuyées sur la force. L'empereur demandait qu'on ajournât la question du dogme et qu'on se hâtât de réformer les abus pour faciliter la soumission des dissidents les moins opiniâtres, tandis qu'il poursuivrait, comme rebelles à l'empire, les protestants qui refuseraient de souscrire à ses décisions. Mais la réforme des abus n'était pas chose aisée à obtenir, et les légats du saint-siège se gardèrent bien de laisser s'égarer la discussion sur ce point. Aussi le concile s'occupa surtout du dogme. Dans sa session du 8 avril 1546, l'authenticité de tout le recueil des livres saints fut maintenue et l'anathème prononcé contre quiconque réputerait apocryphes les livres de Judith et de Tobie, l'apocalypse ou toute autre partie ; la tradition fut déclarée égale à l'écriture : la vulgate

fut proclamée authentique et approuvée. Dans cette session, l'ordre des jésuites fut représenté avec éclat par trois de ses fondateurs : Loyola, Lainez et Salmeron. Ils soutinrent une lutte ardente sur la *justification*, principe de tout le mouvement luthérien. L'archevêque de Liénic et plusieurs pères prétendirent que les bonnes œuvres ne sont que la conséquence et la preuve de la foi qui seule justifie : la majorité se souleva contre le principe luthérien en faveur de l'efficacité des œuvres et la discussion s'échauffa à ce point que l'évêque de Lacara se battit à coups de poing avec un évêque grec catholique.

L'histoire du concile de Trente est intimement liée à l'histoire politique du seizième siècle et l'on ne peut parler de l'une sans s'occuper en même temps de l'autre.

La mort de Luther fut suivie en Allemagne d'une prise d'armes considérable. Quatre-vingt mille protestants se soulevèrent sous la direction des princes luthériens réunis à Smalkade. Les bataillons des réformés inondèrent le cercle de Bavière et menacèrent un instant de paraître au concile sans y avoir été conviés. L'effroi fut si grand parmi les prélats, que plusieurs demandèrent le transfert du concile dans une ville d'Italie. L'empereur arrêta le mouvement en soumettant les unes après les autres toutes les villes révoltées sans lesquelles les princes et comtes confédérés à Smalkade ne pouvaient pas se maintenir et le concile reprit ses délibérations, pour ainsi dire au bruit du canon. On arrêta, sur la prédestination, que l'action préalable de la grâce était indispensable, mais que le libre arbitre de l'homme pouvait accepter ou refuser la

grâce ; les sept sacrements furent maintenus, puis on s'occupa de discipline.

Les évêques espagnols arrivés en certain nombre au concile s'y faisaient remarquer par leur zèle, leur intolérance, leur fanatisme ; d'autres se posèrent hardiment en champions de la réforme du clergé et de la liberté de l'église, thèse contraire à celle des jésuites qui poussaient de toute leur force à l'absolutisme papal. Pendant ces délibérations, remplies de discours inutiles, Charles Quint s'efforçait d'écraser les protestants et Paul III vit avec effroi l'empereur, libre du côté de l'Allemagne, tourner ses yeux vers l'Italie et dominer le concile. Pour créer des embarras à celui qu'il considérait comme un rival, il se ligua avec François I^{er}, retira ses troupes de l'armée impériale et engagea le roi de France à soutenir les confédérés de Smalkade. D'un autre côté, pour attirer à lui seul toute l'influence sur le concile, il le fit transférer à Bologne ; ses légats prétextèrent une maladie contagieuse qui paraissait se déclarer à Trente et mirent aux voix un décret sur la translation de l'assemblée dont la décision fut ce qu'elle pouvait être, indécise, suivant les intérêts que représentaient les prélats.

Désormais il y avait deux conciles, l'un impérial à Trente, l'autre papal et français à Bologne. Ces assemblées passaient leur temps à fulminer l'une contre l'autre. L'empereur essaya de terminer la querelle religieuse en Allemagne par une transaction sans le secours du saint-siège, bien plus occupé de son autorité que de la sécurité de l'Europe. Il fit donc rédiger un formulaire auquel tout l'empire, catholiques et protestants, seraient tenus d'adhérer jusqu'à la réu-

nion d'un légitime concile, titre qu'il disputait à l'*assemblée* de Bologne. L'esprit de cet acte connu sous le nom d'*Interim* était catholique sans être romain; il se rapprochait des doctrines gallicanes; il accordait la communion sous les deux espèces et permettait aux prêtres mariés de garder leurs femmes. Paul III avait prorogé indéfiniment le concile de Bologne, sentant bien que ses décisions n'auraient aucun effet sans l'appui de Charles-Quint qui, le 23 avril 1547, définitivement défit les protestants à Muhlberg et mit ainsi un terme à la ligue de Smalkade, six mois après sa création. N'osant pas rouvrir le concile à Bologne, ne voulant pas le reprendre à Trente, Paul III signa le décret de sa dissolution en 1549.

Jules III lui succéda. Jules III, c'était le cardinal del Monte, l'ex-légat papal à Trente et à Bologne; il rouvrit le concile à Trente le 18 janvier 1551, mais l'assemblée, très-peu nombreuse cette fois, se sépara brusquement au commencement de 1552. Quatre ans après la mort de Charles Quint en 1562, le concile de Trente fut reconstitué. La France et l'Allemagne demandaient qu'on considérât, comme non avenues, toutes les décisions antérieures, et qu'on reprît de nouveau la discussion. La France avait demandé très-instamment au pape, après le colloque de Poissy (1561), la communion sous les deux espèces, le mariage des prêtres, ou, si on ne l'accordait pas, qu'on ne conférât plus les ordres qu'à des hommes d'un âge mûr et de mœurs éprouvées. Le mariage des prêtres effrayait Rome plus que tout au monde. « *A la tête d'un clergé qui aurait femme, enfants et patrie, le pape serait réduit à être évêque de Rome.* » Par ces paroles, Pie IV définit

nettement le fond des choses et le concile maintint le célibat des prêtres; l'absolutisme de la cour de Rome triompha dans toutes les questions.

Le concile de Trente fut clos le 3 décembre 1563. Deux cent cinquante-cinq prélats souscrivirent à ses canons; plus de la moitié de ces prélats étaient Italiens; l'assemblée termina sa carrière par une véritable abdication entre les mains du pape, qu'elle reconnut implicitement supérieur à elle, en le priant de confirmer ses canons, en lui laissant le droit exclusif de les interpréter, et en imposant à tous les évêques et bénéficiaires le serment de fidélité à l'église romaine. Avec cette assemblée de Trente, finit cette grande institution des conciles qui avait vivifié l'occident durant les beaux siècles de l'Église, mais qui n'avait plus donné que des résultats mêlés, depuis que la force matérielle avait fait invasion, le glaive et la torche à la main, dans le domaine de l'esprit. La légende de Trente affirme que le grand Christ de l'Église Santa Maria Maggiore, où siégea le concile, fit, à la fin de la dernière session, un signe affirmatif de la tête pour approuver les canons.

L'arrivée à Trente par le chemin de fer est une dé-sillusion pour le touriste qui, dans sa pensée, s'est transporté au xvi^e siècle. Comme partout ailleurs, aux environs de la gare, s'est élevé un faubourg moderne avec de larges chaussées bordées d'arbres, de promenades, de squares et de fontaines. Mais, en s'avancant vers la ville, en apercevant bientôt ce fouillis de maisons noircies par la poussière, avec leurs toits plats en tuiles rouges, au-dessus desquels se dressent quelques vieilles tours, les flèches d'antiques églises, les vieux

restes du château Buon Consiglio, et les vieilles fortifications romaines, on fait son entrée à Trente avec la conviction que, de cette visite de l'ancien Tridentum des Romains, on emportera plus d'un précieux souvenir. La ville qui, dans le cours des siècles, s'est élevée autour des monuments précieusement conservés, est d'essence italienne. Ce sont les rues de Gênes, étroites, ombragées, avec leurs chaussées en dalles. Comme en Italie, des stores flottent à toutes les fenêtres, à toutes les portes, soutiennent une lutte ardente contre le soleil qui a brûlé les murailles.

Nous voici bien loin des maisons peinturlurées du Tyrol allemand ; la pierre de taille a remplacé la brique, et sur tous ces murs s'étend une couche de poussière qui enveloppe la ville dans un ton gris, d'une exquise finesse dans sa pittoresque malpropreté. Par-ci, par-là, se découpe, dans ces rangées de maisons monotones, quelque vieux palais florentin avec sa grande porte en fer, aux riches ornements, et ses fenêtres grillées ; les enseignes des marchands sont italiennes, la population est absolument italienne, de même que les moustiques, dont nous avons déjà fait la connaissance dans notre court trajet de la gare à l'hôtel, sont italiens. Il y a deux heures à peine que nous venons de quitter la ville essentiellement allemande de Botzen, et nous voici déjà au cœur de l'Italie, malgré ces soldats autrichiens qui, pleins de mélancolie, flânent à travers les rues désertes. A la porte de quelques cafés, devant ces petites tables dont l'Italie a le privilège, sont assis des hommes au teint bruni, à l'abondante chevelure noire, au regard de feu, humant les exquis boissons glacées qui ne coûtent pas

plus cher que chez un marchand de vins parisien un verre du plus mauvais vin rouge.

La *strasse* allemande s'est changée en la *contrada* italienne; en moins de deux heures, nous avons passé d'une civilisation à une autre; de la race allemande avec son traditionnel flegme, à la race latine avec ses proverbiales turbulences. C'est un changement à vue complet, et si l'on n'était pas ramené à la réalité par les soldats autrichiens et les enseignes des administrations civiles et militaires qui sont rédigées en allemand et en italien, si l'histoire ne nous disait pas que, depuis des siècles, l'évêché de Trente était sous la protection des comtes du Tyrol, avant même que la province y fût définitivement annexée, on pourrait croire que, depuis une semaine, on a quitté le Tyrol et que l'on se trouve au cœur même de l'Italie.

Notre première visite fut, bien entendu, pour Santa-Maria Maggiore, où siègea le concile, antique église où un assez médiocre tableau, complètement noirci par le temps, perpétue le souvenir de la grande assemblée. De son orgue célèbre on raconte une histoire qu'avec de légères variantes on retrouve ailleurs. C'est l'éternelle fable du constructeur de l'instrument à qui les habitants, jaloux de leur œuvre d'art et craignant que d'autres villes ne vinssent à posséder un orgue aussi merveilleux, crèvent les yeux en témoignage de leur reconnaissance. Alors le malheureux aveugle demande la faveur de jouer une dernière fois de l'instrument qu'il a créé et là, dans la rage que lui inspire l'ingratitude de ses contemporains, il détruit l'œuvre qu'il a mis tant d'années à construire. L'orgue de Maria Maggiore, dit la légende, imitait à l'origine

la voix humaine, et Antonio Prato l'aurait détruit pour se venger de la ville de Trente. Dans quelques autres contes qu'il est superflu de rapporter, le diable intervient dans la construction de l'orgue, comme ailleurs, à Cologne par exemple, il a joué un rôle dans l'élévation de la cathédrale. En recherchant la vérité au milieu de toutes ces traditions, se contredisant les unes les autres, on finit quelquefois par deviner. Il est probable que la ville de Trente, voulant conserver le monopole des orgues extraordinaires et cherchant un motif pour justifier son inqualifiable cruauté, accusa Antonio Prato de connivence avec le diable, aveugla l'artiste, mais garda l'orgue, ce qui est une façon comme une autre de réaliser en même temps l'utile et l'agréable.

Plus intéressante que Santa Maria Maggiore est la cathédrale commencée au treizième et terminée au quinzième siècle. Tout y est bizarre, son architecture gothique supportant une vaste coupole, d'où la lumière se répand sur le maître-autel qui est au milieu du dôme; bizarre encore est le superbe portail nord du plus pur treizième siècle, reposant du côté gauche sur une seule colonne que supporte un lion du plus magnifique caractère, et de l'autre sur quatre colonnettes enlacées par un serpent. Habitué à la symétrie traditionnelle de l'architecture. l'œil est tout d'abord troublé par la fantaisie de ce portail qui, dans ses moindres détails, est un chef-d'œuvre de la fin du treizième ou, ce que je ne sais pas au juste, tout au plus du commencement du quatorzième. Toujours bizarres sont les escaliers qui des deux côtés de la nef conduisent à une galerie; les tableaux de Torre, Camarino, Orbeco,

et Craffonara, dans la sacristie, sont d'un intérêt médiocre. Dans la nef latérale, dont les murs sont ornés de fresques à peu près effacées, se trouve la tombe du Vénitien Sanseverino que les Trentins tuèrent, en 1487, près de Calliano, où l'armée de Venise fut défaite. Sur la place du Dôme s'élève une belle fontaine monumentale, surmontée de Neptune dont le trident a, selon les savants, donné à la ville le nom de Tridentum.

Toujours selon les savants, ce Neptune fut vénéré par la colonie étrangère qui, du temps de Tarquinius Priscus, fonda la colonie de Tridentum. De cette place, l'architecture de la cathédrale n'offre pas un moindre intérêt que du côté opposé. Près du portail se trouve une petite chapelle, où brûlent, du matin au soir, les cierges des croyants, au milieu des ex-voto en argent et en cire qui entourent une médiocre figurine du Christ. Si l'on veut voir une fois de plus à quels terribles excès le fanatisme religieux a conduit autrefois les habitants de Trente, tout aussi bien que leurs contemporains d'autres pays, on peut, à Saint-Pierre, contempler la jaune momie de saint Simonin, et les instruments de torture qui amenèrent son trépas.

Ici s'étale, dans toute sa laideur, le fanatisme qui a fait couler des flots de sang. C'est l'éternelle fable des Juifs, sacrifiant dans la nuit de Pâques un enfant chrétien pour boire son sang, fable qui, dans des provinces arriérées, s'est perpétuée jusqu'à nos jours. Il n'y a pas quarante ans que, dans quelques provinces rhénanes, la malveillance, exaspérée par la prospérité des Israélites, rétablit la fable de l'enfant chrétien mis à mort dans la nuit de Pâques. Dans certaines contrées, en ce siècle qui se dit éclairé, les Juifs durent fuir

devant les paysans ameutés qui incendièrent et pillèrent les demeures des soi-disant assassins. La force armée rétablit heureusement le calme dans les cerveaux fanatisés, et, grâce à la police, le petit paysan dont les juifs avaient bu le sang, fut retrouvé sur la frontière de la Hollande. Mais au XIII^e siècle, la force armée était au pouvoir de ceux qui avaient intérêt à massacrer les innocents dont les biens étaient bons à confisquer. Le petit saint dont nous parlons ici était fils du cordonnier Simon, et les Juifs, non contents de l'avoir crucifié, burent son sang, après quoi ils jetèrent son corps dans l'Adige. Dans ce procès célèbre, trente-neuf enfants d'Abraham, convaincus d'avoir bu le sang du petit Simon, furent pendus. Quant à leurs biens, inutile d'ajouter qu'ils furent confisqués. Grégoire IV canonisa l'enfant sacrifié sous le nom de saint Simonin, et de nos jours encore, on montre au touriste, moyennant un pourboire, bien entendu, les pinces qui servirent à lui arracher les chairs, le couteau qui ouvrit ses jeunes veines, et la timbale d'argent où les Juifs burent le sang de ce bambino de huit ans, dont la peau desséchée est l'une des curiosités de Trente.

Tandis qu'un de nos compagnons nous racontait l'histoire de saint Simonin, nous étions, à travers les rues tortueuses d'un vieux quartier, arrivés à l'entrée du château de Buon Consiglio, qui, de résidence du prince-évêque, est devenu une caserne autrichienne. Pour y pénétrer, il faut une autorisation que le commandant accorde volontiers. Ce qui reste encore de l'ancien palais témoigne de sa splendeur d'autrefois. Ses quatre ailes cachent dans leurs flancs une cour inté-

rieure des plus magnifiques ; dans les salles et sur les murs des loggia on voit encore les fresques délabrées. Quelques-unes sont très-bien conservées et montrent que les évêques de Trente tenaient plus à la quantité qu'à la qualité, car toutes les peintures, même celles des salles et de l'escalier d'honneur, sont grossières, faites pour éblouir le naïf, et non pour charmer le connaisseur. Ces respectables salles sont transformées en vastes chambrées où, sur leur lit de camp, reposent les soldats autrichiens, contemplant d'un œil indifférent les plafonds dorés. Dans les vieilles fresques du mur ils ont impitoyablement enfoncé de gros clous où sont suspendus les sacs et les fusils des fantassins.

Heureusement, l'art n'a à déplorer ici la perte d'aucun chef d'œuvre, car toutes ces peintures ne s'élèvent pas au-dessus du niveau d'une estimable médiocrité. Admirablement distribué, ce palais, tout en abritant la vie privée qui, à en juger par les fresques, fut assez décollétée sous les anciens évêques, a, de toutes parts, des échappées sur le magnifique paysage qui encadre la ville. Là, sans être vu par le passant dont le regard indiscret était intercepté par les murailles de l'enceinte, on pouvait librement respirer l'air frais du soir ou délecter son âme aux enivrements de la nature, car d'aucune des nombreuses hauteurs qui avoisinent Trente, la vue n'est plus magnifique que de l'étage supérieur de ce palais.

Au milieu de sa superbe et riche végétation, Trente apparaît avec son fouillis de maisons pittoresques, dont les toitures brûlées par le soleil, donnent à la ville un aspect vénérable. Avec ses vieilles murailles, ses an-

tiques tours, les flèches de ses églises et la coupole de son vieux dôme, la cité, vue de Buon Consiglio, a conservé un cachet étonnant. Sans les fortifications modernes que les Autrichiens ont élevées sur la colline Dos Trento qui domine la vallée de l'Adige, on pourrait se croire encore au temps du concile et se figurer qu'en descendant dans la ville, on y rencontrera les courtisanes vénitiennes qui, à cette époque, s'étaient donné rendez-vous à Trente. Mais l'uniforme autrichien ne permet pas à la fantaisie de s'égarer dans les siècles passés ; le factionnaire qui se promène avec son fusil à culasse près de l'entrée, les nombreux canons accumulés dans l'espace entre le palais et son enceinte, ainsi que les prisonniers qui arpentent la cour d'un pas précipité, comme des hommes heureux de se donner un peu de mouvement, tout cela n'avait rien du seizième siècle.

Pour nous conduire dans le palais-caserne, le commandant de place avait bien voulu nous donner un cicérone agréable dans la personne d'un jeune sergent fort intelligent, parlant des évêques de Trente, de l'architecture et des fresques en homme instruit qui ne demandait que sa libération du service pour jeter l'uniforme aux orties. Sur notre demande, il nous dit que les pauvres diables déguenillés qui en ce moment circulaient sur le pavé au-dessous de nous, étaient des soldats condamnés, et il nous donna sur le code militaire autrichien quelques renseignements qui nous transportaient comme par miracle dans les temps les plus reculés. Quelques-uns subissaient leur peine pour des délits disciplinaires ; d'autres, le plus grand nombre, étaient des déserteurs.

— Ont-ils été arrêtés par la gendarmerie? demandai-je.

— Non, fit le sergent, on n'a pas besoin de se donner cette peine, ils reviennent tout seuls.

— Ils ont donc la nostalgie de la caserne?

— En aucune façon, dit le sergent, c'est la misère qui les ramène! Un beau jour, secouant le joug de l'uniforme, pris par le vertige de la liberté, ils désertent. Où vont-ils? Tout droit devant eux, en Italie. S'ils ont quelque argent, ils font bombance pendant deux ou trois jours; puis la réalité hideuse se dresse devant eux en même temps que leurs illusions disparaissent. Quand ils ont vendu leur uniforme, ils songent à travailler. Mais comment gagner sa vie dans un pays dont on ne sait pas seulement la langue? La misère arrive; et les déserteurs finissent par se dire qu'au régiment on ne meurt pas de faim comme sur la terre libre. Alors, après avoir mendié sur la grand'route, ils reprennent le chemin du Tyrol et à la frontière se livrent aux mains de la gendarmerie.

— Et c'est ici qu'ils subissent leur peine?

— Ici ou ailleurs, reprit le sergent; quand ils sont condamnés pour un crime, ou pour désertion avec circonstances aggravantes, telles que la vente de leurs armes, ils subissent la peine du cachot noir...

— Comment, du cachot noir?

— Oui, les anciens sous-sols du palais sont transformés en cellules où le jour ne pénètre jamais; sur quarante-huit heures les condamnés en passent vingt-quatre dans le cachot noir; c'est-à-dire qu'on les enferme dans les sous-sols et c'est dans l'obscurité qu'ils mangent leur morceau de pain noir, l'unique nourri-

ture qu'on leur fournit en ces jours de pénitence.

— Et pendant combien de temps leur applique-t-on ce supplice ?

— Souvent pendant cinq ans.

— Mais c'est affreux !

— A qui le dites-vous ? reprit le sergent, mais le code militaire est formel à cet égard.

— Ont-ils du moins le droit de fumer ?

— Aux heures de la promenade, oui, s'ils ont du tabac, et ce tabac ils ne peuvent pas se le procurer avec leurs propres ressources. La famille n'a pas le droit de leur envoyer quoi que ce soit ; mais ils peuvent renoncer à leur diner et prendre un peu de tabac en échange de leur ration. Ici, le moindre plaisir s'achète au prix d'une privation, et quelques-uns ne vivent pendant une semaine que de pain noir et d'eau fraîche pour avoir le droit de fumer une heure par jour.

Machinalement nous avons sorti de notre portemonnaie quelques pièces blanches de vingt kreutzers que nous allions jeter à ces malheureux.

— Gardez-vous-en bien, fit le sergent. Si nous étions seuls, je vous dirais « faites, » mais il y a les sentinelles, et, si l'on me dénonçait au commandant de place, je passerais moi-même devant un conseil de guerre. C'est qu'un homme qui porte un uniforme n'a plus de volonté ; il ne peut même plus avoir une âme sans l'autorisation de ses chefs. Je vous en prie donc, messieurs, ne vous laissez pas aller à votre bon mouvement. A votre place je ferais ce que vous vouliez faire, mais à la mienne vous raisonneriez comme moi. Quand je ne porterai plus l'uniforme, je me rattraperai sur les pauvres de ma ville natale !

Nous serrâmes la main de ce vaillant garçon et, redescendant les larges marches de ce qui fut autrefois l'escalier d'honneur, nous traversâmes la cour, nous présentâmes notre permis à la sentinelle et nous quittâmes le beau palais de Buon Consiglio en emportant une très-pénible impression du code militaire autrichien. Le dîner qui nous attendait à l'hôtel était un étrange compromis entre le Tyrol et l'Italie. Dans une vaste salle dallée du premier étage, ornée d'un large balcon, dont on avait cependant fermé les volets de peur que la lumière n'attirât les moustiques en trop grande quantité, on nous servit un dîner où figurait un potage aux nouilles à côté du macaroni, les truffes blanches de la Lombardie en même temps que la viande à la casserole du Nord, les superbes fruits des régions méridionales et le traditionnel entremets sucré sans lequel on ne dîne pas en Autriche. L'éternel Voeslauer alternait avec les vins du Tyrol italien, petite piquette aigre-douce dont les gens du pays font le plus grand cas ; mais la bouteille qui eut le plus de succès à la table fut celle qui contenait de l'ammoniaque contre les piqûres des moustiques et dont la nécessité bienfaisante se faisait généralement sentir.

Pour remplir le reste de notre soirée, la Providence avait envoyé à Trente une troupe nomade qui, ce soir-là, jouait devant un public ému *la Dame aux Camélias* en Italien, dans une sorte de cirque découvert transformé en théâtre ; au prix uniforme de cinquante centimes, orchestres ou balcons. Toute la ville s'était donné rendez-vous à cette petite fête de l'intelligence. Le ciel bleu avec ses étoiles tenait lieu de plafond et ce n'était pas une des minces joies de cette représen-

tation, car, tout autour de nous, les indigènes fumaient ces horribles cigares de Virginie qui ne brûlent que grâce à un mince tuyau de paille qui traverse le cigare dans toute sa longueur et dont l'extrémité remplace le bout d'ambre dont on se sert ailleurs. Mais ces cigares avaient une qualité inappréciable en ce moment; ils tuaient à quinze pas à la ronde les audacieux moustiques qui entraient au spectacle sans passer au contrôle.

Quant aux spectateurs, ils étaient là absolument comme chez eux, s'adonnant au plus agréable farniente, les jambes étendues sur une chaise ou appuyées sur le bord du balcon : bourgeois et manants pêle-mêle sans distinction de toilette, de sexe ou d'âge ; les femmes déjà coiffées du voile noire en dentelles qui est la coiffure nationale des Milanaises en particulier et des Italiennes en général, et qui donne par l'opposition des tons une si séduisante langueur à leur teint. Après les paysannes tyroliennes pur sang avec leur épaisse taille et leurs disgracieux jupons qui leur remontent au milieu du dos, c'est avec une joie grande que l'on salue le retour de la grâce et de la coquetterie féminine dans le Tyrol italien. On ne comprend pas comment cette race s'est maintenue intacte à travers les siècles qui ont cependant vu le sang allemand fusionner avec le sang italien. Dans cette vaste salle bondée, pas dix têtes ne rappelaient l'Allemagne. Nous étions bien en Italie, en pleine Italie ; il n'y avait d'autrichien dans cette salle que les affreux cigares de la région.

Quand, après le spectacle, nous regagnâmes l'hôtel à travers les rues désertes, nous vîmes, en passant, que toutes les chapelles miraculeuses étaient fermées par de solides grilles en fer, ce qui nous fit supposer que les

saints, si habiles à guérir toutes sortes de maladies, ne sont pas encore parvenus à guérir les vagabonds de Trente de la manie de voler les cœurs en argent que les amoureux accrochent aux bras et même aux jambes de leurs saints de prédilection.

Italien, comme la ville de Trente, est le paysage qui l'encadre. Quand on sort par la porte de l'Aigle et que les chevaux, agitant leurs grelots, montent avec une ardeur toute méridionale la belle route postale, garnie d'une rampe en porphyre rose qui brille au soleil, et que de cette route, taillée dans le flanc du rocher, on aperçoit la ville, pour ainsi dire enfouie sous la magnifique verdure, on pourrait se croire en pleine Italie et l'on y est en effet malgré la garnison autrichienne. Le sapin du Tyrol nord qui, de ce côté du Brenner, devient déjà plus rare, disparaît tout à fait dans le Tyrol italien. A notre droite s'étend la belle vallée de l'Adige que nous perdrons bientôt de vue avec ses vignes, ses mûriers et ses figuiers entourant les villas italiennes des riches Trentinois et les nombreuses filatures de soie, la grande industrie du pays. Malgré les soldats autrichiens qui se rendent à la fête de Pergine, il semble qu'on soit en pleine Lombardie.

Rarement j'ai vu un panorama à la fois si gracieux et si imposant. Déjà l'atmosphère transparente de l'Italie étend sur le paysage comme une couche d'or et d'argent.

Le cocher de Trente, Italien pur sang, au teint bruni, à l'abondante chevelure noire, n'a rien de tyrolien ; il est coiffé de ce chapeau mou en feutre gris que l'on voit si souvent dans les campagnes italiennes ; il ne parle pas un mot d'allemand, et n'a rien du

calme de ses compatriotes du Nord ; presque debout sur son siège, il fait claquer son fouet et encourage de la voix ses chevaux qui, partageant son ardeur, montent au grand trot la rampe taillée dans le roc et longeant la vallée de la Fersina. Le chemin que nous suivons en ce moment est la route postale qui, de Trente, conduit plus loin, à travers la vallée de Lugano, par Borgo, Bassano et Padoue, à Venise.

En nous enfonçant dans les rochers, la vallée de l'Adige disparaît derrière nous ; à notre droite, dans la profondeur, coule la Fersina qui donne son nom à l'étroite vallée. En ce moment, le terrible torrent qui, à la fonte des neiges, vient grossir les eaux de l'Adige et sème la terreur dans la camagne, coule tristement sur son lit de cailloux ; mais ce lit large et les pierres que le torrent a, en descendant de la montagne, roulées dans la vallée, disent suffisamment que la Fersina n'est pas toujours ce maigre filet d'eau. Réduit pour le moment aux plus modestes proportions par les longues sécheresses de l'été, le torrent mélancolique roule discrètement entre les rochers à travers lesquels il s'est frayé un passage. Suspendus pour ainsi dire aux flancs de la montagne dans laquelle est taillée la route, nous remontons son courant pendant une demi-heure, et pour laisser souffler ses chevaux autant que pour nous engager à aller voir le Pont-du-Diable, le cocher s'arrête devant une auberge isolée sur la montagne. Un mendiant dont les guenilles font pitié à voir, d'un bras tremblant, tend vers nous son chapeau crasseux. Tout, dans cet homme, implore la charité ; sa chevelure blanche, son air maladif, sa voix émue, son attitude humble, son front

courbé presque dans la poussière. C'est une de ces apparitions misérables qui remuent le cœur et font sortir des poches les porte-monnaies les plus récalcitrants.

Le cocher, qui est descendu de son siège pour nous ouvrir la portière, murmure quelques mots que je ne comprends point, mais un de mes compagnons de voyage, sachant l'Italien, les a surpris et, saisi d'un fou rire, il n'est qu'au bout de cinq minutes en état de me donner l'explication demandée.

— Regardez bien l'homme à qui vous venez de faire l'aumône, me dit-il.

— Eh bien ?

— Puis contemplez cette auberge.

— Après ?

— Et sachez maintenant que ce mendiant et le propriétaire de l'auberge sont une seule et même personne.

Un mendiant propriétaire, cela s'est vu à peu près dans tous les pays, mais celui-ci est un spécimen assez rare pour que l'on s'arrête un instant à l'histoire de sa vie. Tout d'abord, dans son jeune temps, c'était un misérable gamin qui, aux portes de Trente, implorait la charité du voyageur. Dès son entrée dans la vie, ses parents le destinèrent à la brillante carrière de la mendicité. Doué d'un certain talent pour sa profession, il se dit un jour qu'il y aurait quelque chose à faire au bout de cette montée près du Pont-du-Diable, d'où l'on voit la Fersina s'engouffrer dans un entonnoir d'une grande profondeur que, dans le cours des siècles, ses eaux ont creusé dans la roche. Le jeune mendiant saisit la première occasion venue pour exploiter

le Pont-du-Diable qui n'a rien de diabolique. Une jeune fille de Trente venait de tomber dans le gouffre. D'après les uns, c'était un suicide ; d'après les autres, elle avait été saisie de vertige en se penchant par-dessus le pont pour contempler le gouffre où s'enfonce la Fersina ; bref, afin d'éviter le retour de tels accidents, le mendiant obtint la permission de pratiquer dans le parapet une ouverture par où le touriste peut contempler la cascade en toute sécurité, vu que la tête seule passe par le trou. Dès ce jour il cumula les deux professions de mendiant et de cicerone sur le Ponte Alto, dit Pont-du-Diable. Le spectacle que l'on a sous les yeux, quand, passant la tête par le trou, on voit la Fersina, en tournant pour ainsi dire sur elle-même, tomber dans l'entonnoir, est à ce point magnifique qu'au lieu d'un kreutzer que l'on eût jeté dans le chapeau du mendiant, on déposait volontiers une pièce blanche dans la main du pauvre diable qui, du haut du pont, jetait des pierres dans l'abîme pour en faire mesurer la profondeur au touriste.

L'entreprise réussit ; notre homme finit par amasser une petite fortune et résolut de se mettre dans ses meubles. Sur cette hauteur, il fit construire une auberge et cumula pendant de longues années ses deux professions : mendiant, il attendait le voyageur pour le conduire sur le Pont-du-Diable ; après avoir encaissé l'aumône d'abord, ensuite le pourboire du cicerone, tandis que le touriste contemplait la cascade, lui, rentrait dans son auberge, jetait son déguisement et, sous le costume d'un aubergiste, attendait tranquillement le touriste altéré pour lui verser le vin blanc du pays. Plus tard, il se maria, eut je ne sais au juste combien

d'enfants qu'il éleva dans les saints principes de la mendicité et finit par jouir d'une certaine aisance. Mais les années ayant blanchi ses cheveux, cet homme ingénieux résolut de se reposer un brin. Fallait-il abandonner la mendicité ou vendre l'auberge ? Après mûre réflexion, il opta pour la mendicité, source première de sa prospérité, sans renoncer toutefois à son métier d'aubergiste, car, dans le bouchon, il installa son fils comme gérant, tandis qu'au dehors, le propriétaire continue à tendre la main au passant. Vous verrez que ce mendiant de génie finira par créer une société anonyme pour l'exploitation de son industrie, et que ses actions seront cotées à la Bourse.

A partir du pittoresque Pont-du-Diable, la route prend des proportions fantastiques; le défilé où coule la Fersina se rétrécit de plus en plus, et le chemin suspendu passe pour ainsi dire sous le rocher, qui, formidable, menaçant, forme au-dessus de nos têtes comme une marquise en granit. Au passage le plus étroit de toutes ces routes, communiquant avec l'Italie, les Autrichiens ont, depuis la dernière guerre, élevé des fortifications pour protéger le Tyrol italien contre les appétits du voisin; le fort qui commande la route de Bassano, est un des plus formidables que j'aie vus dans cette partie du Tyrol. Des batteries casematées ont été creusées dans le porphyre et sont en communication souterraine avec le castel qui, plus haut, domine la vallée. Au point le plus étroit du défilé, la route est fermée par une porte formant batterie, et il suffit de faire monter le pont-levis pour rendre ce point inabordable. Passé ce défilé, la vallée de la Fersina s'élargit, et bientôt, par la route bordée de mûriers et

de châtaigniers, nous arrivons au bourg de Pergine que nous traversons rapidement, car, à la fin de notre excursion, nous nous y arrêterons forcément. En sortant de Pergine, nous abandonnons la route postale, et nous nous engageons dans un chemin riant, qui passe entre des jardins pour déboucher au lac de Caldognazzo, qui, dans cette chaude journée, nous envoie la fraîcheur de ses eaux limpides.

Ce chemin autour du ravissant lac de Caldonazzo, la magnifique végétation, les énormes marronniers, les mûriers et les figuiers, dérobent par-ci, par-là, le lac à la vue, mais bientôt, à travers les éclaircies, il apparaît plus joyeux et plus gracieux encore, avec ses eaux vertes ou bleues, selon que les coteaux couverts de vignes ou que le ciel transparent s'y reflètent. Au milieu de cette superbe nature, véritable paradis entre des rochers, s'élève, çà et là, un village de misérable apparence, comme Calceranica, dont l'aspect est à ce point désolant, qu'on le dirait habité par une colonie de pauvres. Un de mes compagnons de voyage qui connaît le pays, a beau m'affirmer que tous ces enfants déguenillés, qui encombre le chemin, appartiennent à des parents dont la moyenne jouit d'une certaine aisance, j'ai vraiment de la peine à le croire, quand je contemple ces masures en bois avec ces chétives galeries qui menacent de s'écrouler sous le pas d'un enfant. On dirait que ces gens-là ne font jamais réparer leurs maisons; un pan de mur s'écroule, on le remplace par des planches pourries, si on le remplace, car le plus grand nombre de ces masures semblent tomber en ruines: à celle-ci, il manque le toit, à celle-là, le dernier étage, et la toiture, appuyée

sur des poutres, abrite à peine un grenier ouvert à tous les vents. Les vieilles Italiennes, accoudées sur le bord de leurs fenêtres ébréchées, vous voient passer, et leur calme vous dit que la pensée d'être ensevelies sous les décombres de leur maison invalide ne les préoccupe nullement. Tout ce village est d'un pittoresque à arracher des cris de joie à un peintre, mais en même temps d'un aspect sale qui vous fait souhaiter une meilleure patrie. Partout ailleurs ces misérables habitations attristeraient le touriste, mais ici elles se présentent au milieu d'une végétation si riche et si belle, que la moindre chaumière, avec ses figuiers grimpant jusqu'au toit, semble encore être un palais délaissé au milieu d'un parc.

Nous étions d'ailleurs favorisés par les circonstances, car, vu la foire qui le lendemain devait s'ouvrir à Pergine, l'Italie avait expédié au Tyrol la fine fleur de ses marchands ambulants, qui, dans des accoutrements bizarres, la chemise entr'ouverte laissant voir des poitrines hâlées, la veste négligemment jetée sur l'épaule, encombraient la route, qui d'ici conduit en Italie ; les marchands étaient nombreux, qui à pied, qui à âne, sur leurs sacs remplis de marchandises ; les plus âgés, étalés sur de petites voitures que les plus jeunes avaient trainées par la montagne aride.

Un peu au delà du village de Caldonazzo, aussi misérable que Calceranica, comme nous passions par une magnifique allée de châtaigniers, nous vîmes s'avancer à travers la verdure un singulier cortège. Un homme, enveloppé dans un capuchon rose et portant une bannière, marchait en tête, et, derrière lui, cheminait un groupe affublé de dominos de percale de toutes

les couleurs. Le chemin tournant à cet endroit nous cachait la suite du cortège. Ne voyant que cette collection de dominos, nous pensions d'abord avoir rencontré une mascarade. Cependant les cierges dont les dominos étaient porteurs et les chants lugubres qu'ils entonnèrent tout à coup, nous dirent qu'il s'agissait ici de choses plus sérieuses qu'une descente de la Courtille. En effet, derrière les dominos représentant une confrérie quelconque, venait un second groupe de dominos portant sur les épaules un cercueil noir couvert de fleurs; quelques-uns, en cette chaude journée, étouffant sous leur costume, l'avaient bravement ôté, et portaient le mort d'un bras, tandis que sur l'autre flottait leur domino en percaline, et que, derrière le cercueil, en bras de chemise et la veste jetée sur l'épaule, trottait une poignée de parents affligés moins par le décès du défunt que par l'excessive chaleur. L'enterrement, se présentant dans ces conditions, n'avait rien d'empoignant : il ressemblait tout à fait au cortège du 5^e acte de *la Juive*, qu'une troupe ambulante exécuterait dans une grange. De loin encore nous entendions les chants lugubres qui, dans ce paysage souriant, faisaient l'effet d'un Miserere qu'en une nuit joyeuse, il prendrait fantaisie à un convive de jouer au piano, tandis que les coupes, remplies de champagne, s'entrechoquent dans un accès de gaité.

Après avoir fait route encore pendant quelque temps à travers le magnifique paysage, nous quittons le lac de Caldonazzo; bientôt, au détour de la montagne, nous apercevons le bourg de Levico et le lac dont il porte le nom. Levico est une station thermale des plus renom-

mées; ses eaux ferrugineuses contiennent une grande quantité d'arsenic et passent pour les plus fortes de l'Europe. Le médecin de l'établissement thermal, homme des plus aimables, voulut bien nous conduire dans les salles de bain pour nous montrer les baignoires en marbre rongées par la rouille. Je ne sais ce qu'il y a d'absolument vrai ou d'imaginé dans son récit des cures merveilleuses opérées par les eaux de Levico, mais toujours est-il que la situation exquise des bains et l'air frais de la montagne peuvent rendre la santé à un malade, même sans le secours des eaux arsenico-ferrugineuses. Le bourg de Levico est assis au pied du Monte Salve, dont la hauteur ne dépasse pas 4,300 pieds, en face des Alpes et des forêts de Vezzena. Des hauteurs de Cima-Vezzena (6,000 pieds) on a, me dit-on, une vue superbe, jusque dans les plaines de Venise, d'un côté, et les Alpes dolomitiques de la vallée de l'Adige, de l'autre. Nous n'avions ni le temps, ni l'envie de grimper sur la montagne, car, si l'on voulait escalader tous les pics que l'on vous recommande dans le pays, il faudrait passer sa vie dans le Tyrol.

Le bourg de Levico a l'aspect misérable et pittoresque de tous les villages italiens; les campagnards italiens du Tyrol semblent avoir élevé la malpropreté à la hauteur d'un principe politique.

Pour trouver quelque charme à ces bourgs, il faut les contempler, comme on dit, avec l'œil du peintre : ces rues tortueuses, pavées de larges dalles ; ces maisons aux toits plats en tuiles, jaunies par le soleil, noircies par la poussière ; toutes ces ruelles montant vers les coteaux ou dégringolant dans les profondeurs de la vallée; cet amas d'habitations, dont la plus riche

n'est qu'une mesure, semble avoir été jeté pêle-mêle au pied de la montagne, et c'est à ses habitants à se retrouver au milieu de ces ruelles étroites, où le soleil n'a jamais pénétré, d'impasses malpropres au milieu desquelles on trouve, à sa grande stupéfaction, le théâtre qui ne manque dans aucun bourg italien. Chose curieuse! Cette municipalité qui ne fait jamais repaver une seule rue ni balayer une place, trouve toujours de l'argent pour la construction d'un *théâtre* qui est, à ce qu'il paraît, le plus impérieux besoin des Italiens.

Notre visite à Levico tombait un dimanche, et sous la voûte de l'antique porte de la ville, un croupier ambulante avait installé une sorte de roulette. Autour du cylindre se pressait une foule avide de tenter la fortune. Vieillards, jeunes hommes, femmes et gamins y apportaient leurs kreutzers en cuivre, et celui dont la boule, après avoir tourné dans le cylindre, amenait le plus fort numéro gagnait les enjeux moins la part que prélevait le croupier à titre de courtage.

Autour de ce tapis vert pour rire, les fureurs du jeu étaient déchaînées. La chance d'un bambino de douze ans arrachait des cris de stupéfaction à la galerie, tout comme à Monte-Carlo, quand un joueur en veine gagne plusieurs maximums. Un vieillard qui perdait à tout coup riait comme un vieux joueur habitué aux caprices de la fortune, mais un joueur débutant dans la carrière, aussi malheureux que le vieillard, se montrait beaucoup moins résigné, et, chaque fois qu'il perdait son kreutzer, il s'arrachait des poignées de sa noire chevelure et risquait des jurons dont les vieilles femmes s'épouvantaient à ce point qu'elles faisaient

le signe de la croix ; après quoi, elles risquaient de nouveau un kreutzer ou deux.

Ce qu'il faut louer sans réserve dans ce pays, ce sont les excellentes boissons glacées où excelle l'Italie et que l'on vous sert parfaites dans cette partie du Tyrol. Assis dans les jardins de l'établissement thermal, nous passâmes en revue tous les rafraîchissements glacés aux cerises, à la groseille, à l'orange, au citron, tous également exquis. Il s'agissait pour nous d'attendre, pour retourner à Trente par Pergine, que le soleil brûlant voulût bien se retirer derrière les Alpes. Quand fut venu ce moment délicieux où, après la chaleur étouffante de la journée, la fraîcheur vient de la montagne et balaye la vallée, nous montâmes en voiture pour prendre la route qui longe ici, en le dominant, le lac de Levico avant de s'engager ensuite entre deux rochers d'un aspect sauvage.

Vraiment, le rocher abrupte, quand il ne se présente pas derrière une colline boisée, produit toujours et partout la même impression mélancolique ; entre les pierres, et rien que les pierres, le cœur se serre, pris d'une émotion triste ; l'œil voudrait percer ces murs de granit et se reposer dans les teintes douces d'un horizon spacieux. Surtout vers le soir, quand le soleil disparaît derrière la montagne et que les défilés du Tyrol sont déjà noyés dans la pénombre du crépuscule, on éprouve dans cette solitude un abattement du cerveau qui se traduit par une lassitude extrême de l'esprit. Bientôt on regarde le paysage sans se rendre compte de ses impressions ; c'est comme un cauchemar où les énormes rochers semblent s'animer et je suis sûr que tous les touristes ont plus ou moins

éprouvé cette sensation douloureuse dans la montagne.

Quand enfin, quittant l'étroit défilé, on débouche sur le vaste panorama, et que l'œil, las d'avoir été circonscrit si longtemps entre les rochers, contemple la verte prairie où coule le torrent et tout là-bas à l'horizon ces lignes bleues d'un ton si fin qui dessinent les Alpes sur le ciel empourpré, on revient à l'apaisement du cerveau et au contentement de l'âme, comme après une traversée en mer, quand on aperçoit enfin la terre ferme et le phare. Je ne me souviens pas d'avoir éprouvé en voyage une surprise aussi charmante qu'au moment où, en sortant du défilé, planant sur la route accrochée aux flancs de la montagne, nous aperçûmes subitement à notre gauche, au-dessous de nous, Pergine éclairé par les dernières lueurs du soleil, avec des masses de chênes, de châtaigniers et de vignes qui l'entourent, et le vieux château qui le domine.

Ce magnifique château appartenait jadis aux seigneurs de Pergine; aujourd'hui, il fait partie du domaine de l'évêque de Trente. Du toit du castel on a une vue superbe sur la vallée intéressante que les Italiens appellent : un beau théâtre. Dans un val voisin dit de Prado se trouve la chapelle de la Madonna Caravaggio, pèlerinage renommé. Le 26 mai de chaque année, on célèbre une messe assez curieuse : la foule afflue de tous côtés, et vu les deux races différentes qui se heurtent ici à la frontière, on prononce un double sermon, l'un allemand et l'autre italien. Des hommes du pays m'ont raconté que ce jour-là, de près ou de loin, on amène les fous et les idiots, que, pendant le service, on enferme dans le chœur, dans l'espoir qu'un miracle leur rendra la raison. Aux chants des enfants

de chœur viennent se mêler les hurlements des fous furieux que l'on a attachés à la grille et, quoique la Madonna de Caravaggio n'ait jamais guéri personne, la croyance populaire ne se lasse pas chaque année de lui amener cette étrange clientèle d'idiots et d'hallucinés.

Pergine, où nous faisons notre entrée vers le soir, est en fête; devant l'hôtel de ville, édifice sans importance, dont les bureaux sont situés au premier étage, où conduit une jolie rampe en fer battu, la municipalité a établi l'inévitable tombola au bénéfice des pauvres, tandis que là fanfare civique de Trente, *la Banda*, qui affecte sous son costume l'uniforme italien, si cher à son patriotisme, exécute des airs variés. Tous les cafés d'alentour sont remplis d'une foule bariolée, où l'uniforme autrichien coudoie le pittoresque accoutrement des montagnards italiens. Plus loin, dans un vaste champ, les joueurs de balloni, qui ne manquent à aucune fête du pays, se livrent à leurs exercices; tous portent le pantalon blanc et la chemise à jabot en forme de blouse; la main droite est armée d'une sorte de manchon en bois, avec lequel ils lancent ou renvoient les balles; la foule, qui paraît se passionner pour cet exercice, applaudit *ou hue* les joueurs de balloni, selon leur adresse. Quelques-uns de ces joueurs adroits ont élevé leur divertissement à la hauteur d'un art, et vont en représentation aux fêtes du pays, absolument comme les canotiers célèbres d'Asnières et de Bougival suivent les régates en province.

La nuit étant venue, les joueurs de Trente, qui ont vaincu leurs rivaux de Pergine, mettent par-dessus leur uniforme blanc le paletot de l'humble mortel, et

s'en vont fraterniser au cabaret avec les vaincus. De nombreuses charrettes, venues de Trente pour ramener les ivrognes étalés sur la paille, se mettent en route, suivies des omnibus et des voitures particulières. Bientôt la route de Trente est couverte de toutes sortes de véhicules qui, dans la poussière qui les enveloppe, se heurtent les uns contre les autres. De temps en temps on entend un choc, des cris, des jurons, puis des éclats de rire qui prouvent qu'on n'a à regretter aucun accident sérieux. Pêle-mêle, cabriolets, omnibus et charrettes, descendent la montagne au grand trot des chevaux, tandis que les musiciens, hissés sur l'impériale, exécutent des airs variés.

En repassant au Pont-du-Diable, mes yeux cherchent en vain le mendiant; il a disparu. A la nuit tombante, il s'est retiré dans ses appartements; peut-être bien qu'à l'occasion de la fête de Pergine il a du monde à dîner; mais son gérant est derrière le comptoir, et verse le dernier verre de vin aux ivrognes qui ne pensent pas encore avoir leur compte. Cinq heures après notre départ de Trente, nous apercevons, à nos pieds, la ville éclairée de mille feux, scintillant dans l'obscurité, et nous adressons une fervente prière aux moustiques, afin qu'ils ne troublent pas trop notre sommeil, après les fatigues de cette délicieuse journée.

X

LE LAC DE GARDE

De Trente à Riva. — Le chemin par Mori et celui par la vallée della Sarca. — Vue sur le val de l'Adige. — Un mendiant qui n'aime pas Garibaldi. — Buceo di Vella. — Histoire d'une jolie fille et de ses deux amants. — Un duel dans la montagne. — Deux cadavres et un mariage. — Les prouesses de saint Vigilius. — La chaîne du mont Bondone. — Malheurs et bonheurs d'un capitaine autrichien. — Le lac et le castel Terlago. — Vigolo Baselga. — Vezzano. — Un café italien. — Le lac et le castel de Dublino. — Le vin saint. — Les Alpes Judicariennes. — La route infernale et le chemin du paradis. — Arco et la Tour du Diable. — Le lac de Garde. — Riva. — La cascade de Ponale. — Un souvenir de Garibaldi. — Panorama de Limone. — Apparition de Victor-Emmanuel. — La Ora. — Retour à Riva. — Où se réalise le vers de Virgile. — Sauvetage opéré par les douaniers. — L'albergo al popolo à Riva. — Le risotto et les truites du lac. — La cascade de Varono. — Les filatures de soie. — L'hospitalité à Riva. — Promenade sur la route de Ponale. — Les jardins enchantés de Riva. — Un maître de poste comme on en voit peu. — Retour à Mori par Torbole. — Splendeurs de la nature et misère des habitants. — Opinion de Goethe sur la population de Torbole. — Le lac de Loppio. — La nature et les hommes dans le Tyrol méridional. — Mori et Roveredo. — Départ pour Franzensfeste.

De Trente au lac de Garde, on peut aller, en deux bonnes heures, par le chemin de fer, jusqu'à Mori, et de là, en voiture, à Riva. La route que nous avons choisie par le val de la Sarca est plus longue et plus fatigante, mais c'est une admirable promenade de cinq

heures. Ce qui nous décidait à choisir le cours de la Sarca, c'était non seulement les merveilles de la route qu'on nous avait vantées, mais encore le désir de faire la connaissance de saint Vigilius, dont les prouesses, bravant les siècles, sont encore présentes à la mémoire des paysans.

Le chemin, taillé dans le porphyre, monte du côté opposé à celui que nous avons pris pour aller à Pergine; il est plus pittoresque encore et plus audacieux que l'autre. Par le faubourg Pïe de Castello, on sort de Trente pour s'engager aussitôt sur la chaussée qui, pied à pied, a été arrachée au marbre par le long et patient travail des hommes. Au premier tournant, Trente disparaît, et la vallée de l'Adige s'étend devant nous avec sa luxuriante végétation; la verdure est si abondante, qu'une légère trace de fumée s'échappant de ses masses nous indique seulement que, dans la profondeur, à notre droite, il y a un chemin de fer. Vue d'ici, la vallée est comme un immense parc encaissé dans les rochers : les filatures de soie, les villas des Trentinois font l'effet de petits pavillons d'un jardin; des villages on ne voit que les clochers émergeant d'un océan de mûriers, de vignes, de figuiers et de pêchers; des montagnes descendent de riches troupeaux de porcs noirs conduits par des Italiens au chapeau de feutre couvert de poussière, et dont la chemise entr'ouverte laisse voir l'amulette suspendue à leur cou et tombant sur leur poitrine hâlée.

De cette magnifique vallée de l'Adige, on ne jouit qu'une demi-heure, car bientôt la route s'engage dans le défilé le plus sauvage que j'aie vu dans le Tyrol. A l'entrée, un mendiant nous tend son chapeau, mais,

nous souvenant de l'aubergiste de Ponte-Alto, nous passons sans lui faire l'aumône, ce qui nous vaut de sa part quelques injures ; cet homme ne semble pas avoir une bien haute opinion du condottiere italien, car c'est avec un mépris indescriptible qu'il nous appelle : « Garibaldini ! » Au ton dont il le prononce, le mot paraît être pour le mendiant le *nec plus ultra* de l'insulte. Le défilé dont cet homme garde l'entrée est comme un trou creusé dans le roc, et, en effet, prenant le nom de la Vella qui coule au bas de la route, il s'appelle Bucco di Vella (Trou de la Vella). C'est le plus joli coupe-gorge que l'on puisse voir dans la montagne, fait à souhait pour guetter les passants dont les cris de détresse seraient étouffés par le bruit du torrent. Pour les montagnards et la populace de Trente, c'est le rendez-vous où, loin des gendarmes, on vide ses querelles. Une croix plantée à l'entrée d'une cavité dans le porphyre témoigne d'un drame récent qui mérite d'être raconté.

Ils étaient deux gars qui aimaient la même jolie fille de Trente qui les aimait tous deux ; pendant longtemps tous trois furent heureux jusqu'au jour néfaste où l'un des amoureux eut l'idée de se marier. C'est de la bouche du rival que la jolie fille apprit la grande nouvelle ; entre deux baisers il lui avait dit : « Tu sais, un tel se marie avec une telle ; un jour ou l'autre nous en ferons autant. » A ces mots, l'Italienne eut un accès de jalousie folle, se leva, regarda son amant quelques secondes, et s'écria :

— Tu crois être mon seul amoureux ? Erreur ! En même temps que toi, un autre homme m'a possédée ! Et cet homme, il faut qu'il meure !

C'était dit.

Le lendemain, par une soirée épouvantable, quand la tourmente grondait là-haut, les deux rivaux se rencontrèrent au cabaret; l'amant fidèle alla frapper sur l'épaule de l'amant infidèle, lui dit tout bas quelques mots et tous deux quittèrent l'auberge. Un marchand de Trente, qui revenait de Cadine, les reconnut, et surpris de les voir se diriger vers le trou de la Vella :

— Rentrez chez vous ! leur dit-il, il fait un temps affreux dans la montagne ! Entendez-vous le bruit des rochers que la Vella furibonde roule dans son lit ?

Sans répondre, les deux hommes continuent leur chemin, marchant à côté l'un de l'autre, n'échangeant pas une parole, pâles, l'œil en feu, la poitrine oppressée. Arrivés au sommet, ils entrent dans la cavité sous le rocher, jettent leur veste sur le sol humide, tirent leurs couteaux, et se précipitent l'un sur l'autre, l'écume aux lèvres, cherchant à se donner la mort à la lueur des éclairs qui sillonnent l'espace et inondent parfois Bucco di Vella d'une vive lumière.

Que fut le duel, et que dura-t-il ? Aucun témoin ne pourra le dire. Par un temps calme, le poste autrichien du fort voisin eût entendu le cliquetis des couteaux et les gémissements des blessés ; mais en cette nuit infernale où l'ouragan hurlait dans le défilé et où les eaux roulaient de toutes les hauteurs de grosses pierres dans le lit de la Vella, le râle se perdit dans les mugissements de la tourmente. Au petit jour, un voiturier de Trente, attiré par un filet de sang figé, aperçut deux hommes, gisant dans la grotte ; l'un était mort, l'autre agonisait ; à eux deux, ils avaient

reçu vingt-sept coups de couteau ; le moribond rendit l'âme avant d'arriver chez la belle où il supplia le voiturier de le conduire. Quant à la jolie fille, dans un drame de l'Ambigu, elle fût devenue folle, mais à Trente les choses se passent autrement qu'au boulevard. Deux fois veuve, elle versa quelques larmes, se consola bientôt, et trois mois après la mort tragique de ses deux amants, elle épousa un beau gars bien portant. Elle tient aujourd'hui une auberge dans le faubourg Piè di Castello où, de ses brunes mains, elle verse le vin blanc aux consommateurs comme une excellente ménagère qui, ayant deux cadavres sur la conscience, ne songe plus qu'au bonheur de son mari.

Au bout de trois quarts d'heure de montée, le Bucco di Vella se rétrécit à ce point qu'entre les deux rochers le défilé n'a pas plus de quinze à vingt mètres de largeur. C'est ce passage que le génie autrichien a choisi pour fortifier encore une position déjà imprenable ; des deux côtés du *trou*, les rochers se joignent pour ainsi dire, formant une étroite porte qui, selon la croyance populaire, a été construite à peu de frais par saint Vigilius. Traqué par les hérétiques, fuyant devant ses persécuteurs, saint Vigilius, dit la légende, arriva à l'impasse de Bucco di Vella, fermée à son extrémité par d'imposantes masses de porphyre. Se voyant arrêté par la montagne, le saint ne fut pas embarrassé pour si peu ; il étendit la main, dit : « *Montagna apriti !* » et le rocher s'ouvrit aussitôt.

En vérité, quand on pense quels énormes services un ingénieur de cette force-là eût pu rendre sur la ligne du Brenner, on regrette, pour le bien de l'humanité, que saint Vigilius n'ait pas été là pour percer

les tunnels et pour élever les talus ; mais il paraît que notre époque est indigne de tels miracles. Saint Vigilius qui, en cinq minutes, aurait percé le Mont-Cenis, a dû bien rire en voyant les mortels employer douze années à ce travail. Mais ce qui nuit un peu au miracle de saint Vigilius, dans l'esprit des sceptiques, c'est que l'évêque persécuté, après avoir dit : « *Montagna apriti !* » ne lui ait pas donné ensuite l'ordre de se refermer derrière lui, afin d'empêcher ses persécuteurs de le rejoindre. Quand la mer Rouge s'ouvrit devant les Hébreux, elle s'empressa de se refermer sur les armées de Pharaon. Mais non ! Vigilius, paraît-il, était à ce point surpris de son miracle qu'il oublia de clore le défilé derrière lui. A gauche de cette porte surprenante, un gros bloc de marbre porte encore l'empreinte de la main du bienheureux et du sabot de sa monture. Pas un paysan ne passe à Bucco di Vella sans embrasser le porphyre, qui, à force de baisers, est devenu luisant comme le marbre d'un café du boulevard.

Au-delà des fortifications autrichiennes, la vallée s'élargit et la Sarca apparaît pour ne plus nous quitter avant Riva où elle se jette dans le lac de Garde. De sombre qu'il était, le paysage devient plus vaste en même temps que plus séduisant. La route passe au pied de la chaîne de Bondone, dont Il Cornetto et Il dos d'Abremo sont les cimes les plus élevées. Sur le coteau à notre gauche le village de Cadine, caché par le rocher, ne montre que le clocher de son église. Dans ce bourg vit retiré du service un capitaine autrichien dont on m'a conté la singulière histoire. Le colonel de son régiment, alors en garnison à Trente,

avait la manie de promener ses soldats dans la montagne au grand désespoir du capitaine qui, essouffé, respirant à peine, suivait la compagnie au lieu de marcher à sa tête. Un jour, le colonel, après avoir passé le Bucco di Vella, donna au régiment l'ordre de prendre le village de Cadine, par trente degrés de chaleur à l'ombre. Ce fait d'armes accompli, le capitaine, rouge comme un homard à l'américaine, alla trouver son colonel et lui demanda :

— Mon colonel, où allez-vous nous conduire, maintenant ?

— Plus haut dans la montagne !

— C'est impossible, mon colonel ! murmura le gros capitaine en montrant son front inondé de sueur.

— Prenez garde, capitaine ! s'écria le colonel. Si vous n'exécutiez pas aveuglément mes ordres, je vous ferais immédiatement mettre à la retraite.

— C'est tout ce que je demande, riposta le capitaine, si c'était un effet de votre bonté, vous m'y mettriez tout de suite.

Ainsi fut-il fait : quittant aussitôt le régiment, il alla se reposer à l'auberge de Cadine, où il attendit que son affaire fût réglée ; il y est encore, car, après avoir obtenu sa retraite, le gros capitaine épousa la fille de l'aubergiste ; depuis douze ans qu'il est à Cadine, il ne l'a pas quitté de peur d'être obligé de regrimper, en rentrant, cette montagne où il a failli mourir d'un coup de sang.

En causant de choses et d'autres, nous roulons au pied de la chaîne de Bondone, la Sarca coulant à notre droite ; la route serpente autour du rocher, et à chaque tournant, le paysage change d'aspect et nous fait ou-

blîer le soleil ardent qui nous rôtit. Tout à coup, un peu au-dessus de la route qui, depuis la porte de Saint-Vigilius, va en descendant, débouchant par une allée de figuiers et de mûriers, nous apercevons au delà de la Sarca le joli lac Terlagò, où se reflète le village du même nom bâti en amphithéâtre sur le Monte-Gazza.

C'est un coup d'œil incomparable. De loin, ce village brûlé par le soleil, couvert de poussière, semble enveloppé dans un nuage d'argent ; le rocher calcaire, d'un ton gris d'une exquise finesse, scintille au soleil et se reflète dans les eaux vertes et transparentes du lac Terlagò. Si habitués que nous soyons déjà à voir en ce pays des lacs dans la plaine aussi bien que dans la montagne, tous nous charment, car ils ne se ressemblent point. Celui-ci, vu de la hauteur où nous planons, avec la montagne qui se baigne dans ses eaux, et le pittoresque village qui s'y reflète avec ses toits accidentés et son clocher italien, est le plus joli décor de féerie que l'on puisse imaginer. De ce village, on voudrait voir sortir le grand cortège du prince et de sa fiancée, précédés d'un corps de ballet qui, sur les bords du lac, exécuterait la tarentella d'Auber ; mais nous avons beau longer la rive, le seul cortège que nous rencontrions sur notre chemin, est un troupeau de porcs italiens qui trottaient mélancoliquement sur la route poussiéreuse, comme s'ils regrettaient ce pays ensoleillé qu'ils vont échanger contre la froide patrie bavaroise.

Dans cette vallée de la Sarca, un peu longue mais toujours intéressante, la nature passe successivement du tendre au sauvage, et du sauvage au tendre ; elle a de brusques changements à vue qui surprennent. A

peine avons-nous dépassé le gracieux panorama de Terlago, que le paysage prend un aspect sévère. Au grand trot de nos petits chevaux italiens, nous traversons le village de Vigolo qui, avec le bourg de Baselga sur le coteau aride, ne forme qu'une seule commune sous la dénomination collective de Vigolo-Baselga. A partir d'ici, la chaussée poussiéreuse entre dans une contrée sauvage ; ce ne sont de tous les côtés que rochers accumulés sur rochers dans les formes les plus extravagantes ; à peine, de ci de là, un arbre, un petit champ de maïs et la misérable cabane d'un paysan ; c'est la solitude mélancolique et attristante. Mais bientôt le panorama change encore ; à nos pieds surgit tout à coup un bourg pittoresque, à travers lequel la Sarca roule ses eaux pimpantes : c'est Vezzano, d'un aspect pauvre mais des plus attrayants, et, tandis que le cocher donne à manger à ses chevaux, nous allons à la recherche d'un café hospitalier.

Vezzano a déjà une certaine importance. Le bourg est le siège d'un tribunal, et un quartier de gendarmerie embellit sa rue, bordée de maisons délabrées. Voir des soldats autrichiens dans les contrées absolument italiennes, où personne ne comprend et encore moins ne parle l'allemand, c'est là un perpétuel sujet de stupéfaction pour le touriste. C'est bien là la campagne italienne. Ce sont bien là les maisons italiennes avec la galerie de bois courant sur la façade couverte de poussière, brûlée par le soleil, minée par les années ; ces habitants sont bel et bien des Italiens ; ils en parlent la langue et ont le type on ne peut plus prononcé du paysan italien ; on n'y trouverait pas seu-

lement un chat qui ressemblât à un chat allemand, et cependant nous sommes en Autriche; l'uniforme des gendarmes le dit, comme l'aigle à deux têtes au-dessus du bureau de tabac.

Trouver des rafraichissements dans un bourg du Tyrol italien, n'est pas chose facile. Sur toute la route de Trente à Riva, on chercherait en vain une auberge où l'on puisse prendre un modeste repas; rien que quelques cafés malpropres où l'on n'essuie les verres qu'une fois par semaine, et où les cadavres de mouches nagent dans les bouteilles à liqueur, comme le brin d'or battu dans les fioles d'eau-de-vie de Dantzig. Il faut se contenter de cueillir en passant une grappe de raisin ou quelques-unes de ces belles figues noires d'une saveur incomparable, en attendant qu'à Riva on retrouve le confort avec la civilisation. A Vezzano, nous finîmes par découvrir un bouge nauséabond, qui prend le titre ambitieux de café, mais où, en réalité, on ne trouve que le vin du pays : aigre ou doux, à volonté. Le café, le meilleur du bourg, était une sorte de pièce sale et enfumée, séparée en deux parties par un rideau de calicot, qui, autrefois, fut rouge; de ce côté du rideau c'est le café, de l'autre côté c'est la chambre de l'aubergiste, dont la nombreuse famille, trois enfants et un petit cochon de lait noir, semblaient vivre dans une parfaite harmonie. Le café se composait de quelques tables et d'un comptoir, à ce point sales que la seule pensée de boire, comme deux vieilles Italiennes, une absinthe panachée de mouches, nous désaltéra comme par enchantement.

Bientôt, au delà de Vezzano, le paysage redevient agréable. Les coteaux se garnissent de verdure, et dans

la plaine les arbres fruitiers réjouissent la vue du touriste ; le rocher se tient à une certaine distance de la chaussée, mais ses masses imposantes sont d'une beauté exceptionnelle. Sur l'un des pics s'élèvent les ruines du magnifique castel de Madruzzo ; les chroniques du xii^e siècle parlent déjà des puissants seigneurs de Madruzzo, suzerains de vingt et un bourgs et villages ne comptant pas moins de 15,000 habitants. Un peu plus loin, descendant par le village de Padermione, nous arrivons, par le pont qui traverse la Sarca, à l'un des plus gracieux points de la vallée.

La nappe du lac de Doblino se mire au soleil, et ses eaux deviennent d'autant plus transparentes que le noir castel de Doblino, avançant sur une presqu'île, s'y reflète avec les masses sombres et donne ainsi, par l'opposition des tons, une limpidité particulière à ce joli petit lac. Vu de loin, ce château semble habité par quelque chevalier oublié par la Mort. Si le lac de Terlago est un décor de féerie, celui-ci est un des plus beaux fonds d'opéra sérieux que l'on puisse imaginer ; on ne trouverait jamais de plus beau décor que celui-ci pour le dernier acte de *Lucie de Lammermoor*, quand du château sort le convoi funèbre de la fiancée d'Edgard de Ravenswood. Mais, à mesure qu'on s'approche et que l'on voit les murs écroulés du vieux castel, la fantaisie disparaît devant la réalité ; ce qui fut la cour d'honneur n'est plus qu'un amas de pierres difformes où pousse l'herbe. L'escalier principal est encore très-bien conservé, et des fenêtres qui l'éclairaient on a des aperçus magnifiques sur le lac. La grande salle du premier étage, avec son balcon suspendu au-dessus de l'eau, a la prétention d'être une

salle d'auberge. En effet, un paysan s'est installé dans le manoir de Doblino, mais il cumule la profession d'aubergiste avec le commerce des fruits. Sur les tables de la grande salle il fait sécher des raisins et des figues qui attirent une légion de mouches de toutes grandeurs. Sauf les touristes, et ils sont rares, qui vont au lac de Garde par le val de la Sarca, et quelque paysagiste égaré, nul ne descend dans ce pittoresque hôtel. Il faut cependant s'y arrêter, d'abord parce que le site est adorable, et puis pour y goûter le petit vin blanc que le fanatisme de clocher a prétentieusement baptisé du nom de *Vino Santo*, et qui, au dire des gens du pays, n'a pas de rival sur la surface du globe. A la vérité, c'est un cru fort agréable, et fort apprécié des mouches qui viennent s'y noyer avec délices.

La route postale que nous avons suivie depuis Trente nous quitte bientôt pour s'engager dans les défilés des Alpes judicariennes, tandis que, suivant toujours la Sarca, nous entrons dans une contrée dont aucune plume ne peut tenter la description. Non ! jamais cerveau en délire ne saurait dépeindre ces magnifiques horreurs. Les rochers au-dessus de nous se heurtent, se bousculent, comme des géants qui soutiennent une lutte d'extermination. Plus d'arbres, plus de végétation. Un désert de pierre en bas ; en haut les rochers immenses, aux formes les plus insensées, qui semblent vouloir s'ébranler et rouler dans le vallon. Déjà des milliers de blocs formidables sont descendus en même temps que les éruptions volcaniques ont transformé le sol en une masse de lave pétrifiée. Les rochers superposés qui ont roulé les uns sur les autres, donnent au paysage le spectacle terrifiant d'une ville maudite dont

il ne reste que les murailles. Ce paysage, avec ses sublimes horreurs, est à la fois grandiose et misérable ; c'est la désolation dans la nature ; c'est à jurer que tous les esprits infernaux s'y sont donné rendez-vous, pour détruire l'œuvre du créateur. Tout ce que la nature a de gracieux, de séduisant, de vivant, a fui cette contrée diabolique comme les habitants d'une ville pestiférée. Tout autour de nous, c'est le néant, et là-haut, s'élançant de leur repaire, planent dans l'espace l'aigle et le vautour.

Et cependant, dans ce pays infernal, végètent deux ou trois familles de pauvres diables tirant leur pâture d'un petit champ de maïs qu'à force de luttés ils ont arraché du rocher ; il ne leur en faut pas plus pour suffire à leur misérable vie ; le maïs pour les *polenta*, et l'eau de la Sarca. Cette misère navrante se marie admirablement avec les grandioses horreurs d'un tel paysage, dont le spectacle à la fois imposant et navrant serre le cœur et coupe la respiration. Aussi quand, au bout d'une heure, on quitte cet enfer et que, repassant la Sarca, on voit avec la végétation reparaître la vie dans les villages, on se sent soulagé comme si l'on s'éveillait d'un long et pénible cauchemar. Les pauvres bourgs de Dro et de Ceniga vous semblent magnifiques tant on est heureux de retrouver la vie ; un peu plus loin, la nature, comme si elle voulait nous dédommager de tant de terribles émotions, nous offre tout à coup l'un des plus merveilleux spectacles du Tyrol. On a quitté l'enfer pour entrer dans le paradis. L'olivier qui ne s'est montré jusqu'ici que bien rarement, apparaît en masses serrées en même temps que le cyprès et le citronnier qui, joints aux mûriers et aux châta-

gniers, font de cette partie de la vallée le plus séduisant tableau que l'on puisse imaginer. Au fond de cette luxuriante contrée, l'une des plus merveilleuses du Tyrol, debout sur un rocher magnifique qui semble fermer le paysage, se découpe sur le ciel bleu l'antique manoir des comtes d'Arco.

Le nom des comtes d'Arco sonne bien haut dans le Tyrol. De tout temps ils ont été mêlés à l'histoire de leur pays, depuis les guerres soutenues contre les Vénitiens jusqu'aux événements de 1809; leur château était autrefois comme une sentinelle perdue du Tyrol contre l'Italie. De nos jours, il est délaissé par les derniers descendants de cette illustre famille qui, fidèle à ses traditions, sert dans l'armée autrichienne. Sur le rocher où s'élève leur castel se trouve encore, pour ainsi dire, suspendue au-dessus du précipice, une vieille tour, dite la tour du Diable. En tournant le pic, on aperçoit, groupées à sa base, un petit nombre de maisons italiennes qui forment la jolie petite ville d'Arco, abritée contre le vent du nord par la montagne, et par conséquent l'une des plus agréables stations d'hiver du Tyrol méridional. Ici nous quittons la Sarca qui va se jeter dans le lac de Garde, où nous arrivons par un chemin magnifique, bordé des deux côtés par les plus beaux arbres que l'on puisse rêver.

Bâtie entre le lac et la montagne, l'intéressante ville de Riva se mire dans le beau lac italien qui, à son extrémité, à Riva, est autrichien. A perte de vue sa nappe bleue, encaissée d'un côté par les montagnes de la Vénétie, de l'autre par la Lombardie; le lac de Garde est absolument italien depuis 1866. Riva est le dernier point autrichien et son climat doux en fait

comme de Meran et d'Arco la station d'hiver par excellence. Rien n'est plus charmant que le séjour dans un des hôtels confortables de Riva, où, protégé par les treilles contre le soleil, on voit la vague du lac se briser contre les murs des jardins qui se baignent dans ses eaux. Quoique Riva soit une ville autrichienne, rien dans ses allures ou dans son architecture ne rappelle l'Autriche; la place principale est une piazza italienne avec ses arcades voûtées où, devant la porte des cafés, on prend les excellentes boissons glacées de Milan et de Venise; la végétation est toute méridionale; en dehors des mûriers qui alimentent les filatures de soie, la c'est le laurier, l'olivier et le citronnier qui dominent.

Riva, cette délicieuse ville paisible, garde pourtant le souvenir des horreurs de la guerre, car le lac de Garde a vu plus d'un combat naval. A l'hôtel de ville de Vérone, on voit un tableau de Brusasorzi, représentant le combat livré en 849 sur le lac par les flottes de Vérone et de Brescia. Au quinzième siècle, les Vénitiens construisirent une flotte spéciale sur le bord du lac, qui fut défaite en 1439 par les vaisseaux du Milanais dont Riva était le port. Mais Venise ne se tint pas pour battue, et, un an après, une nouvelle flotte, sous l'amiral Contarini, défit à son tour les navires milanais, conquit Riva et assura à la république de Venise la domination du lac de Garde. Les guerres de la fin du dernier siècle et du commencement de celui-ci amenèrent tout naturellement des combats sur le lac de Garde qui commande l'entrée de l'Italie. En 1796, Riva, attaquée par la flotte française de Peschiera, fut pillée; en 1809, la ville fut bombardée

par une escadre française. Les guerres contemporaines ont également agité les douces rives de la jolie ville. Jusqu'en 1866, l'Autriche, maîtresse du quadrilatère italien, entretenait sur le lac de Garde une flotte dont Garibaldi, qui, en 1866, voulait forcer les défilés de Ponale, devait apprendre à mesurer les effets foudroyants. Depuis, le lac de Garde, moins une partie de la route de Ponale qui serpente sur le rocher à droite, a été rendu à l'Italie, et les formidables fortifications que l'Autriche a élevées du côté de Riva prouvent que, le cas échéant, elle défendrait le Tyrol italien contre l'appétit du voisin; d'énormes batteries dominant le lac de ce côté, et cet attirail guerrier fait une impression pénible dans le gracieux panorama où, sous l'oranger et le citronnier, on rêve à des choses plus poétiques et plus humaines que le bruit de l'artillerie.

Le lac de Garde, ainsi qu'on peut le voir sur la carte, est, du côté de Riva, moins large que partout ailleurs. Tandis qu'à l'autre extrémité, du côté de Peschiera, il prend les proportions d'une petite mer, il a, près de Riva, l'aspect d'un beau lac dans la montagne; encaissé entre les rochers pittoresques, l'horizon est restreint et quand, assis sur la terrasse de l'hôtel, on en contemple les eaux bleues, on a de la peine à croire que sa longueur est de soixante-cinq kilomètres. Précisément au moment où je me trouvais à Riva, une commission mixte négociait un service quotidien de bateaux à vapeur entre Riva et Peschiera pour toute la belle saison. Jusqu'ici le steamer ne marchait que deux fois par semaine, ce qui était d'autant plus désagréable qu'on ne peut vraiment conseiller une prome-

nade en barque aux personnes qui craignent le mal de mer. Virgile parle déjà des tempêtes sur le lac de Garde, et, si elles ne sont pas à craindre en plein été, il suffit que le vent du nord s'élève pour que cette nappe tranquille se change en une mer houleuse dont les vagues écument contre les murs de Riva. Le meilleur moment pour une promenade en barque est le matin où, généralement, la surface est calme comme celle d'un étang. On nous avait affirmé que pour visiter, par exemple, Limone, nous ferions bien de partir à neuf heures du matin, afin de profiter de la Ora, vent qui se lève à midi, et repousse la barque vers le port de Riva.

Le lendemain, lorsque nous quittâmes Riva, le lac de Garde était une nappe bleue que le soleil dorait de ses rayons ; pas la plus légère brise ne l'agitait quand, longeant la rive droite, nous suivions la belle route de Ponale taillée dans le rocher. Le patron de la barque et son fils ramaient de toutes leurs forces sans avancer sensiblement sur cette surface lisse ; les eaux étaient si transparentes que l'on voyait admirablement le fond à une profondeur de plus de vingt mètres sur le bord, bien entendu, car au milieu le lac atteint parfois une profondeur de plus de deux cents mètres. Nous glissâmes ainsi le long du rocher, fort ennuyés, ma foi, de ne pas aller plus vite, passant sous les ruines du fort Téoséo que le commandant autrichien, désespérant de s'y maintenir, fit sauter en 1866, après avoir jeté ses canons dans le lac. Garibaldi avait tenté à plusieurs reprises de forcer le passage de la route de Ponale ; accueilli en même temps par le feu du fort et celui des canonnières autrichiennes du lac, il se jeta avec

ses bataillons décimés dans le défilé de Sperone que l'on aperçoit au-dessus d'un vieux moulin, une demi-heure environ après le départ de Riva.

Plus loin se trouve une des plus belles cascades que j'aie vues ; vue du lac, la chute du Ponale ne produit qu'un effet médiocre ; pour en mesurer toute la beauté, il faut mettre pied à terre et suivre pendant quelques instants le chemin aride jusqu'à la ruine d'une auberge où, avant la construction de la nouvelle route, les muletiers aimaient à s'arrêter. De là-haut, la vue sur les principales chutes du Ponale est vraiment éblouissante, surtout le matin, quand le soleil y perce et fait refléter à l'eau toutes les couleurs du prisme. Nous eûmes quelque peine à nous arracher à ce beau spectacle, pour remonter dans notre barque. Toujours pas la plus légère brise, et la nappe bleue du lac, serrée entre les rochers, nous semblait parfois d'une monotonie d'autant plus désespérante que pas un seul village sur l'une ou l'autre rive ne la rompait. Avancant toujours aussi lentement, nous passâmes devant la pierre blanche qui délimite la frontière autrichienne depuis 1866. Le beau panorama de Riva, jeté entre les coteaux boisés de Monte Brione et le lac de Garde, nous consola pendant deux heures de la monotonie du lac, mais bientôt nous le perdîmes de vue, ainsi que les coteaux bénis, où grimpent des villages dans une forêt d'orangers, de citronniers, de mûriers et d'oliviers. Le vieux Castello de Riva a disparu comme les formidables forts autrichiens du côté de Torbole. Naviguant ainsi entre des rochers, nous nous demandâmes pourquoi nous avions entrepris cette promenade lointaine à Limone. Le batelier nous avait promis de

nous y conduire en trois heures, et, partis dès sept heures du matin, nous étions déjà en route depuis quatre heures sans découvrir la petite ville à l'horizon.

— Voyons ! dis-je au *padrone della barca*, combien vous faut-il encore de temps pour aller à Limone ?

— Une demi-heure.

— Donc, quatre heures et demie en tout ! Mettons-en cinq et n'en parlons plus ! Et pour revenir de Limone à Riva ?

— Une bonne heure !

— Comment, une heure ?

— Pas plus, fit-il, puisque nous aurons la Ora !

— En êtes-vous bien sûr ?

— Absolument !

— Mais il n'y a pas assez d'air pour enlever une plume.

— Vous verrez la Ora, répondit-il, comme un homme sûr de son affaire.

En ce moment, nous étions assis en sens inverse de la marche du bateau, contemplant les magnifiques masses de rochers qui bordent le lac, quand soudain le batelier nous dit :

— Regardez donc de l'autre côté.

Nous nous retournâmes et un cri de joie s'échappa de nos poitrines, en apercevant la petite ville de Limone, en face d'un rocher sauvage où planent les ruines du château de Malceseme, au fond d'une baie que la montagne nous avait cachée jusqu'alors. Jamais surprise en voyage ne fut plus douce que celle-là. Se reflétant dans les eaux limpides du lac, Limone se montrait encadré dans de magnifiques jardins de

citronniers. Le long des murs qui descendent dans le lac, pousse en pleine terre le jasmin en masses touffues, dont les tons roses se découpent sur la muraille grise ; des escaliers en pierre où grimpe également le jasmin, conduisent du lac, de terrasse en terrasse, jusqu'au sommet de ces jardins. Le long des poutres, soutenues par des colonnes de pierre, s'étendent les branches du citronnier couvertes de fruits qui embaument l'air, tandis que de chaque terrasse, la superbe vigne, avec son beau raisin noir, forme des treilles ombragées sous lesquelles on circule partout, respirant avec délices l'atmosphère parfumée, en contemplant à ses pieds le lac limpide. Tout autour de nous, les merveilles de la végétation méridionale. Plus haut encore que la plus élevée des terrasses de citronniers, l'olivier encadre le panorama des tons harmonieux de son feuillage ; de quelque côté de la barque que nous tournions les regards, nous voyons, dans ce panorama ensoleillé, scintiller les jaunes citrons, le noir raisin, et le rose jasmin au milieu d'une verdure éclatante de vigueur ; le soleil enveloppe la ville, les jardins et les bois d'oliviers dans une brume d'or d'une harmonie incomparable ; c'est un enchantement des yeux comme je n'en ai pas vu de pareil. Dominant le tout, le rocher, qui se découpe finement sur le ciel bleu, est enveloppé dans une vapeur argentée.

Toute la nature conspire pour la séduction du regard, depuis le ciel bleu jusqu'aux eaux limpides du lac, ce sont cent tableaux délicieux se confondant en un seul. Les gens du pays, heureux de voir le touriste se réjouir de ce délicieux panorama, lui servent volontiers de guide désintéressé dans ces jardins enchan-

teurs, lui cueillant une branche de citronnier avec son fruit ou bien une grappe de raisin, mais partout les fleurs les plus belles, pour lui offrir un souvenir du pays.

Cependant la Ora, dont on nous avait tant parlé, ne s'élevait pas encore, et nous ne songions pas sans terreur au retour à Riva.

— Eh bien ! demandai-je au batelier, que dites-vous de votre Ora ?

— Il n'est pas midi ! nous répondit-il.

En attendant ce vent bienfaisant, nous entrâmes dans un café où le portrait de Victor Emmanuel nous montrait que cette fois nous étions réellement en Italie. Buvant le petit vin blanc assaisonné d'une tranche de mortadella, nous contemplions l'eau ; pas un souffle en l'air, pas une vague, si petite qu'elle fût, sur la surface du lac.

Décidément ce batelier n'était qu'un farceur. Midi sonnait à la pendule du café, et la Ora promise ne se montrait point.

— Vous verrez que nous ne retournerons pas à Riva en moins de cinq heures ! dis-jè à mes compagnons.

En ce moment, le batelier poussa un cri aigu pour attirer notre attention, et, montrant le lac, qui sous l'impulsion de la brise, s'agitait légèrement :

— La Ora ! s'écria-t-il, la Ora !

C'était en effet la brise désirée, mais elle s'annonçait si faiblement, qu'elle ne nous inspira qu'une médiocre confiance.

— La Ora ! reprit le batelier d'un air triomphant, la Ora ! Dans une heure nous serons à Riva !

En effet, il hissa une voile énorme, mais la toile

ne s'enfla point; mélancoliquement elle retomba le long du mât comme un vieux torchon mouillé.

— Eh bien ! criai-je au batelier, si c'est là votre Ora, elle est gentille !

L'Italien ne répondit pas, mais, sur ses lèvres, errait un sourire dédaigneux qui voulait dire :

— Vous doutez de la Ora ? vous me payerez cela !

Et vraiment il avait raison, car nous n'étions pas encore montés dans la barque que le vent, soufflant avec un peu plus de force, enfla la voile ; nous n'eûmes pas plutôt tourné le rocher que la barque fila avec une rapidité vertigineuse sur le lac transformé par enchantement en une petite mer. Le batelier était radieux de son triomphe, et, comme une vague plus forte que les autres couchait notre barque sur le flanc, il éclata de rire en s'écriant :

— Voilà la Ora !

La Ora tenait assurément à nous donner une représentation extraordinaire, car, plus violent encore, le vent souffla dans la voile tandis que le roulis et le tangage à la fois nous secouaient fortement ; c'était bien là le lac de Garde dont Virgile a dit : *Fluctibus et fremitu assurgens, Benace, marino*. A mesure que la barque faisait des mouvements plus saccadés, glissant tantôt sur la vague, tantôt se couchant sur elle, le patron semblait plus radieux.

— La Ora e bella ! s'écria-t-il en riant aux éclats.

Pour nous elle devenait beaucoup trop belle, car deux de mes compagnons de voyage se sentaient atteints du mal de mer et vraiment il y avait de quoi se trouver malade. La nappe unie du lac qui nous avait parfois ennuyés le matin s'était transformée en une

mer si houleuse qu'en fermant les yeux on aurait pu se croire en plein océan. Quand nous vîmes reparaitre à l'horizon les côtes hospitalières de Riva, nous nous sentîmes soulagés, car nous ne nous doutions pas des exercices gymnastiques qu'il nous faudrait accomplir pour débarquer. En effet quand, de plus en plus secoués par les mouvements de la barque, nous approchâmes du refuge que les habitants appellent le port de Riva, la vague se brisait avec une telle violence contre le rivage qu'une ligne de mousse blanche s'étendait aux pieds de la ville. Dans le port, les barques sautaient à vous donner le vertige ; le batelier et son fils, eux-mêmes, ne paraissaient pas trop rassurés ; le père commandait la manœuvre, et, à la véhémence de son langage, nous comprîmes que cela ne marcherait pas comme sur des roulettes. La vague menaçait de briser la barque contre les murs du bassin, et par trois fois, d'un vigoureux coup de rame, le batelier nous ramena dans le lac en murmurant :

— La Ora est trop belle !

Pendant plus d'un quart d'heure, il nous fallut louvoyer devant Riva, et peut-être fussions-nous restés dans cette position critique jusqu'au soir sans le secours des douaniers autrichiens, dont quelques-uns tenaient la barque à une petite distance du rivage, tandis que les autres nous tendaient la main pour nous aider à exécuter le saut périlleux sur la terre ferme que nous foulions avec un doux enivrement.

A l'hôtel où nous étions descendus, nous attendait la table d'hôte, mais l'un des nôtres, connaissant à fond le pays, nous engagea à le suivre à l'auberge *al popolo*, établissement de piètre apparence, mais où,

sous une treille de vigne vierge, nous prîmes un excellent repas italien, et, entre autres mets, certain risotto comme je ne l'ai mangé dans aucune ville italienne. Avec des truites du lac, un stufato, d'incomparables fruits et un très-bon vin du pays, nous mangeâmes à ravir, et quoiqu'à dessein je ne parle jamais des hôtels, la reconnaissance de l'estomac exige que je recommande aux amateurs du risotto l'albergo *al popolo*, où, bien entendu, il ne faut pas loger, car cette auberge est située au cœur de la ville dans une étroite ruelle.

On nous engagea beaucoup à rester un jour de plus à Riva pour visiter la magnifique route de Ponale au moins jusqu'au lac de Ledro ; d'aucuns nous conseillèrent de monter au vieux château et au lac de Denno, mais il nous restait encore tant de choses à voir en Tyrol que nous nous contentâmes pour cette fois d'une visite à la cascade de Varone, située dans une propriété particulière et qui est certainement l'une des curiosités de Riva. L'eau ayant creusé un entonnoir dans le rocher y tombe d'une grande hauteur, tournant sur elle-même en produisant dans sa chute un bruit formidable. Après quoi nous fîmes un tour dans la principale filature de soie, dont le propriétaire nous fit les honneurs avec cette bonne grâce extrême que témoignent les habitants de Riva à tout étranger qui semble s'intéresser à leur merveilleux pays.

Le propriétaire de la filature en question, non content de nous servir de cicérone dans son établissement, nous présenta encore à son frère l'abbé qui n'est pas seulement son associé, mais encore le pasteur chargé de surveiller les âmes de nombreuses ouvrières ; après

quoi, causant des choses du pays, il nous fallut goûter tous les vins de son excellente cave, depuis le petit vin ordinaire jusqu'aux bouteilles rares de toutes les années extraordinaires.

Rentrés à l'hôtel, nous allions boucler nos malles, mais nous avions compté sans l'hospitalité des habitants de Riva qui nous ménageaient une douce surprise et nous forcèrent de rester un jour de plus dans leur charmante ville. De la filature où nous causâmes longtemps avec le propriétaire, le bruit s'était répandu au dehors que je songeais à écrire un livre sur le Tyrol. Comment? je n'en sais rien, mais toujours est-il que, rentré à l'hôtel, je trouvai une petite députation qui se mit à ma disposition pour me montrer les beautés locales. Le maître de poste conduisait lui-même le meilleur attelage de son écurie, et, sous peine de froisser le patriotisme de ces hommes aimables, il me fallait bien me rendre à leurs vœux. Mes compagnons de voyage montèrent dans la vaste calèche avec les amis du maître de poste et moi je grimpai à côté de ce jeune Italien pur sang, qui fouetta ses deux chevaux et partit au grand galop vers la montée de Ponale.

Ah! quelle magnifique promenade et comme j'eusse regretté de ne pas l'avoir faite! A mesure que l'on monte ce chemin éblouissant, taillé dans le rocher qui tombe à pic dans le lac, suspendu de ci de là au-dessus des eaux, le panorama s'élargit : en nous retournant nous plongeons le regard dans les vallons ainsi que sur les hauteurs du Monte-Brione et la pittoresque grotte du val Magnone qui, par Bellino et Chiave, rejoint le val Judicarien; à l'autre bout du lac,

le village autrichien de Torbole grimpe sur le rocher, d'où les formidables forts dominant l'entrée du Tyrol : au-dessous de nous, le lac qui, vers le soir, avait repris son calme, était doré par les rayons du soleil couchant se jouant dans les eaux bleues. A tout instant, quand nous traversions, soit un petit défilé, soit un tunnel de la route de Ponale, le panorama disparaissait pour reparaître un peu plus loin, dans sa douce et mélancolique majesté ; au delà du Monte Brione on voyait les cimes des Alpes judicariennes, et tout là-bas, à l'horizon, dans la direction de Trente, couraient comme une traînée de feu les lignes roses des roches dolomitiques de la vallée de l'Adige. La nuit seule nous empêcha de poursuivre le chemin jusqu'au lac de Lédro ; il nous fallait rentrer à Riva où, assis sous les treilles de l'hôtel, nous prêtions l'oreille à l'harmonieux clapotement des eaux qui, dans la nuit silencieuse et étoilée, se brisaient contre les murs qui servent de fondations à ces jardins suspendus.

Le lendemain le maître de poste et ses amis vinrent nous prendre pour nous conduire dans leurs jardins, dont, à juste titre, ils se montraient fiers ; jamais je n'ai vu des pêches d'une telle grosseur ; nulle part les figues n'ont une plus délicieuse saveur qu'à Riva, et le raisin noir y est d'une beauté incomparable. Nous n'avions encore vu la végétation méridionale du Tyrol qu'à l'état sauvage, nous devons admirer de près ses enchantements à Riva, où le travail d'hommes intelligents vient à son aide.

Pour la première fois, depuis notre entrée dans le Tyrol, nous contemplions les merveilles de la nature en compagnie de gens aimables, enthousiastes de ses

beautés. Ah ! que cela fait du bien quand, pendant des semaines, on s'est heurté contre l'inqualifiable indifférence des paysans tyroliens qui ne savent pas le nom d'une montagne !

Dans l'après-midi, quand le maître de poste vint nous prendre pour nous conduire à Mori, la calèche ressemblait à un jardin. Lui et ses amis y avaient déposé éhacun un souvenir du pays, qui, un superbe bouquet de fleurs, qui, une branche de pêcher avec ses fruits extraordinaires ; celui-ci des citrons, cet autre des oranges ou des amandes ; ils étaient à ce point heureux de notre enthousiasme pour leur terre natale, que nous n'aurions eu qu'à en exprimer le désir pour garder la calèche et les chevaux. Si nous leur avions demandé le Guido Reni de l'église, ils nous l'eussent apporté. En vain nous supplîâmes le maître de poste de rester chez lui et de nous faire conduire par un postillon. Rien n'y fit. Ce brave garçon tenait à nous déposer au chemin de fer à Mori ; un refus absolu l'eût profondément blessé.

La route de Riva à Mori est des plus intéressantes. Elle longe le lac, passe devant les batteries autrichiennes, franchit la Sarca qui se jette ici dans le beau lac de Garde, et traverse le pittoresque village de Torbole, l'ancien port vénitien du seizième siècle. Gœthe, dans ses impressions de voyage, parle des habitants de Torbole comme des lazzaroni du lac de Garde. Rien n'est changé dans les allures des habitants ; dans les misérables maisons dont Gœthe dit qu'elles ne renferment que la misère et que par conséquent elles n'ont ni volets, ni portes, ni verroux, grouille toujours la même population en haillons qui

attriste le touriste. Chose curieuse à observer, l'homme ne conserve son énergie et ne semble prospérer que dans les contrées où il lui faut lutter contre la nature rebelle pour lui arracher le pain de chaque jour et le patrimoine de ses enfants. Dans les contrées bénies, au contraire, où la nature prodigue ses bienfaits, le paysan se laisse aller à la paresse et à la misère; ici, la végétation est si belle, que les habitants, peu intelligents d'ailleurs, ne prennent pas la peine de la secourir. Le raisin mûrit quand même, les figues poussent toujours; avec un petit champ de maïs pour la polenta, c'est tout ce qu'il faut à ces gens; ils vivent au jour le jour, sans se soucier de l'avenir, et transmettent à leurs enfants la misère qu'ils ont héritée de leurs pères. Pour le reste, ils s'en rapportent au bon Dieu et à ses saints.

La montée de Torbole est terrible autant que la vue est enivrante; devant nous s'ouvre la magnifique vallée d'Arco avec son castel si audacieusement planté sur le rocher, tandis qu'à notre gauche, Riva, adossée contre la montagne, apparaît au milieu de ses jardins, et avec son incomparable lac. Là-haut, nous passons entre les fortifications autrichiennes de Nago, et descendant ensuite par le village du même nom, plus misérable encore que Torbole, nous nous engageons dans un ravin, qui, s'ouvrant bientôt, nous montre un vallon souriant avec le lac de Loppio. Les hêtres, les charmes, les bouleaux, et les saules mélancoliques, se reflètent dans la nappe lissée de ce joli petit lac, au milieu duquel s'élève un rocher ardoisé, couronné de verdure à son sommet. En deux heures, le maître de poste nous conduisit de Riva à la station de

Mori, d'où l'on aperçoit la pittoresque ville de Roveredo, entourée d'une forêt de mûriers qui grimpe sur les coteaux. Dans le Tyrol méridional, on a toujours un pied en Italie. Ici, il suffirait d'une heure de chemin de fer pour y mettre les deux; la première station après Mori est Ala, c'est la frontière. Vérone n'est plus qu'à une faible distance.

Mais nous n'en avons pas encore fini avec le Tyrol. Avant de dire adieu à ce magnifique pays, il nous réserve une apothéose digne du reste. Retournant sur nos pas sur la montée du Brenner, au delà de Brixen, à la station du fort François (Franzensfeste), nous abandonnons la grande ligne du Tyrol pour nous engager dans la vallée de Pusterthal. C'est le résumé du Tyrol Nord et du Tyrol Sud, où, pour ainsi dire côte-à-côte, à de faibles distances l'un de l'autre, pousse la forêt de sapins et le bois de citronniers; où les glaciers ne se montrent plus sur les cimes noires de granit, mais où ils garnissent les sommets roses des Alpes dolomitiques; en un mot, nous entrons dans cette contrée où, dans un espace restreint, la nature sévère des régions froides donne la main à la luxuriante végétation des pays chauds.

XI

LE VAL DU PUSTERTHAL

Retour à Franzensfeste. — La meilleure carte du Tyrol. — Importance stratégique de la voie ferrée à travers le Pusterthal. — La vallée du Rienz et sa situation géographique. — Le château de Rodeneck. — Le village de Mühlbach. — Le château d'Ehrenbourg et le cloître Suhnebourg. — Ce que la chronique scandaleuse du quinzième siècle raconte du couvent. — Les petits cousins de la supérieure. — La capitale de la vallée de Pusterthal. — Un maître de poste qui cumule plusieurs professions. — Les officiers autrichiens, guides de l'étranger. — Excursion dans la vallée de l'Aahr. — La trompette miraculeuse du postillon. — Le village de Gais. — Prise du village et du château de Neuhaus par la landwehr tyrolienne. — L'instinct militaire du peuple. — L'auberge de village. — Visite au château des puissants seigneurs de Taufers. — Bruneck et son église. — Départ pour Nièderndorf. — Le maître de poste du bon vieux temps. — Le champ de Toblach. — La vallée du Rienz vers Ampezzo. — Les Alpes dolomitiques. — La pierre infernale ou Hoellenstein. — La chaîne de Monte-Cristallo. — Comment procèdent les ascensionnistes anglais. — Fin tragique d'une jeune lady. — Excursion en Italie. — Cortina di Ampezzo. — Les Alpes fantastiques d'Ampezzo. — Il signor Guiseppe. — Le brouillard dans la montagne. — Une ascension manquée. — Enthousiasme des touristes à la vue du chemin de fer. — La berline du bon vieux temps et la chaise de poste. — La vallée de la Drave. — Arrivée à Lienz.

Nous voici revenus à la montée du Brenner, d'où le fort François, le plus formidable que j'aie vu en Autriche, domine à la fois la vallée de l'Eisack et l'entrée du val du Pusterthal qui relie le Tyrol à la Carinthie.

On n'a qu'à consulter l'excellente carte du Tyrol de Mayr, pour comprendre aussitôt l'importance de cette position stratégique dont j'ai d'ailleurs déjà parlé dans le chapitre du Brenner. La monarchie autrichienne ne tient au Tyrol que par cette vallée ; dans les guerres du premier empire, c'est par la Carinthie et le Pusterthal que le cabinet de Vienne resta en communication avec la province conquise par Napoléon ; c'est par ce seul chemin que les armées autrichiennes pourront venir au secours du Tyrol au cas où il serait menacé par l'Italie du côté de Vérone, ou par l'Allemagne du côté de la Bavière. Un conquérant heureux, en venant d'Innsbruck ou de Vérone, pourrait, par le Pusterthal et la Carinthie, entrer au cœur de la monarchie si on ne l'arrêtait pas à cette dernière barrière. Au cas où, comme en 1809, le Tyrol serait attaqué du nouveau des deux côtés à la fois, le fort François deviendrait le centre d'opération des armées comme, en cas de revers, il protégerait une retraite par le Pusterthal.

Avant la construction de cette nouvelle ligne qui relie les deux grandes voies de la Compagnie du sud de l'Autriche (de Kufstein à Vérone et de Vienne à Trieste), à moins d'entreprendre un long et pénible voyage en chaise de poste, l'empereur d'Autriche ne pouvait aller dans le Tyrol qu'en passant sur le sol étranger : par l'Italie ou la Bavière. Grâce à la voie ferrée qui relie à présent le Tyrol à la Styrie en passant par la Carinthie, le souverain pourra monter en wagon à Vienne et, sans quitter ses États, pénétrer au cœur du Tyrol. L'importance stratégique de cette ligne saute donc aux yeux, et encore mieux comprendra-t-on que les Autrichiens aient élevé à cette bifurcation

les formidables forts qui commandent la vallée de l'Eisack et l'entrée du Pusterthal.

Je ne suis pas, je l'ai déjà dit, de l'avis de ceux qui pensent que les chemins de fer ont détruit le charme du paysage ; dans la plaine, cette grande ligne droite, avec les poteaux télégraphiques, devient agaçante à la longue, j'en conviens ; mais là où les ingénieurs doivent entrer en lutte avec la nature, on voit surgir ces gigantesques travaux de l'homme, qu'il faut admirer autant que l'œuvre de la création. A cette entrée du Pusterthal, les ingénieurs de la compagnie ont tracé un plan audacieux qui, je vous le jure, donne une crâne idée de l'homme. De Franzensfeste, où, soit dit en passant, il y a un buffet excellent, le chemin de fer, après s'être frayé un passage à travers le granit qui sert de fondation à l'un des forts, s'élance au delà de la vallée de l'Eisack par un pont merveilleux d'une hauteur prodigieuse, d'où l'on a une vue splendide, et, du côté de Brixen, où se dirige le torrent qui mugit dans la profondeur et sur la vallée du Pusterthal qui, jusqu'au champ de Toblach, s'appelle plus spécialement la vallée du Rienz. Notre but en cette belle journée d'été était la petite ville de Bruneck, d'où nous comptions nous rendre dans le val de l'Aahr avant de visiter Ampezzo.

Cette promenade en chemin de fer est des plus pittoresques. Du pont, au delà du fort François, le train plane quelques instants sur le double panorama, encadré par la montagne, puis il suit la gauche de la vallée, et, après avoir traversé un tunnel, débouche sur le Rienz que, jusqu'ici, nous avions seulement vu de loin couler vers l'Eisack qui l'engloutit. A notre

droite, est le pittoresque village de Chaps, et, plus loin sur les coteaux, se dressent les belles ruines du château de Rodeneck. Ce qui reste du château, détruit par un incendie, témoigne de son ancienne splendeur ; la hauteur sur laquelle il s'élève, s'appelle la montagne de Rodeneck, qu'à raison de son sol opulent les paysans appellent le Mont d'or ; sur quelques coteaux pousse encore la vigne, la dernière que nous voyions en Tyrol, car, en nous avançant dans le Pusterthal, nous allons retrouver la végétation du nord avec cette différence que le sapin y fait place au mélèze ; puis tout à coup, en entrant dans la vallée d'Ampezzo, nous reverrons avec les mœurs italiennes la végétation méridionale.

En consultant la carte du Tyrol de Mayr, la meilleure qui existe, le Tyrol méridional que nous avons visité jusqu'au lac de Garde se présente comme une longue langue de terre enclavée entre la Lombardie et la Vénétie, ce qui fait qu'en retournant vers le Tyrol allemand, on ne s'éloigne pas tant qu'on le pense de la frontière italienne. En effet, la vallée du Pusterthal s'étend à une faible distance de l'Italie avec laquelle elle communique par la vallée d'Ampezzo. A partir d'ici, le Pusterthal s'éloigne de nouveau de l'Italie, pour aboucher un peu au-delà de la ville de Lienz à la Carinthie ; c'est ce qui explique comment, tout en rentrant dans le Tyrol allemand, après notre départ du lac de Garde, et malgré le caractère purement germanique du Pusterthal, l'élément italien se mêle de nouveau à la race allemande dans le val d'Ampezzo, qui est une des artères de cette vallée.

La route que parcourt le train depuis le fort Fran-

çois, quoique d'une grande beauté, manque un peu d'animation. Dans la vallée du Rienz, on ne rencontre pas comme dans celle de l'Adige un village à côté de l'autre ; le paysage a un caractère moins agréable ; les verts pâturages avec les jolis chalets y sont moins nombreux ; les coteaux sont une longue forêt de mélèze, et quand, de ci de là, on rencontre un village, il est loin d'avoir l'aspect souriant des autres contrées du Tyrol. En revanche, la nature y gagne peut-être en grandeur ce qu'elle perd en grâce. Peu de bourgs sont aussi pittoresques que Mühlbach, le premier village important que nous rencontrions sur notre nouvelle route. La traduction littérale en est : Torrent des Moulins, et la dénomination s'explique par les eaux du Valserbach, qui se jettent dans le Rienz après avoir alimenté les nombreux moulins qui s'élèvent en amphithéâtre sur le coteau.

De Mühlbach la voie s'enfonce dans le défilé du Rienz et passe un peu plus loin sous les ruines de Clausen, vieille forteresse détruite par les Français en 1809. Aux environs de la station de Vintl, où la vallée s'élargit, le chemin de fer traverse le Rienz et passe au pied du château d'Ehrenburg, l'un des plus considérables du Tyrol ; il date de la fin du dix-septième siècle. Jusqu'à Bruneck, c'est une promenade charmante en chemin de fer, entre les coteaux boisés, le long du Rienz que nous quittons parfois pour le retrouver un peu plus loin, aussi pimpant et alerte, roulant ses eaux limpides sur son lit de cailloux. Un peu avant Bruneck, se trouve le joli village de Lorenzen, à l'entrée duquel s'élève la ruine d'un couvent dont l'histoire scandaleuse est consignée dans les annales du quin-

zième siècle. Il paraît que les nonnes qui l'habitaient n'étaient pas si entièrement détachées des choses terrestres qu'elles le prétendaient ; en été, elles fréquentaient volontiers les eaux tyroliennes comme les grandes dames mondaines de leur temps et ne dédaignaient pas du tout les petites distractions incompatibles avec l'austérité de leur ordre.

L'une des supérieures réunit au quinzième siècle dans son couvent toute une cour de petits cousins, si bien que le cardinal-évêque de Brixen se vit obligé de mettre la vénérable dame au ban de l'église et de licencier le cloître. De notre temps, ce brillant couvent n'est plus qu'une vaste ruine abandonnée, dans les caves de laquelle s'est installée toute une colonie de pauvres gens, à ce point heureux de n'avoir aucun loyer à payer, qu'ils ne s'effarouchent pas de la pensée d'être un jour ou l'autre ensevelis sous les murailles qui menacent de s'effondrer. Un peu plus loin, la vallée s'ouvre subitement, et, dans un vaste et souriant bassin, adossé contre la verte montagne, entouré de nombreux villages, se montre la petite ville de Bruneck avec le beau château qui la domine.

Les hôtels n'abondent pas à Bruneck ; le meilleur appartient au maître de poste qui occupe encore une haute position dans l'administration ; c'est une sorte de sous-préfet qui trône dans la capitale du val du Pusterthal, en même temps qu'il héberge les étrangers et leur loue des chevaux pour les excursions. Son hôtel où nous descendîmes après six heures passées en chemin de fer, sans compter le trajet en voiture du lac de Garde à la station de Mori, est le rendez-vous des notabilités de Bruneck et des officiers de la gar-

nison. Ce soir-là, la société était très-nombreuse dans la grande salle éclairée par quelques lampes au pétrole. Nous étions arrivés à l'heure du souper, l'heure solennelle dans les pays de mœurs germaniques. On dîne à une heure et le soir, de huit à neuf heures, on soupe, les hommes mariés dans leur famille, les garçons à l'hôtel. Une seule table qui s'étend sur toute la longueur de la salle, réunit les habitués et les étrangers, ce qui offre au touriste l'avantage d'entrer en conversation avec ses voisins et de recueillir quelques renseignements intéressants en même temps que les habitués trouvent dans la causerie avec l'étranger le charme de l'imprévu qui jette un peu de gaieté dans leur vie monotone.

Les officiers autrichiens sont notamment des hommes très-aimables et souvent très-instruits. Dans tous les hôtels des petites villes tyroliennes, quand j'avais un renseignement à demander sur le pays ou la ville, je m'adressais de préférence aux officiers, et je leur dois cette justice que partout je les ai trouvés fort prévenants envers le touriste. Ces messieurs passent une partie de la journée à cheval dans les environs et connaissent généralement le pays beaucoup mieux que les indigènes. Précisément deux lieutenants avaient fait dans la journée une excursion à Taufers, petit village situé à l'extrémité de la jolie vallée de l'Ahr, au bout de laquelle nous avons vu scintiller les glaciers à notre arrivée à Bruneck, et ils nous engageaient fort à faire cette excursion avant de quitter la ville. Il ne fallait pas plus de cinq ou six heures pour cette promenade, et, en partant de bon matin, nous pouvions être de retour à l'heure du déjeuner, visiter la

ville et gagner encore, avant la nuit, Niederndorf, d'où, le surlendemain, nous voulions nous diriger vers Ampezzo. Après avoir remercié les aimables officiers et commandé des chevaux pour le lendemain, nous nous retirâmes dans nos chambres; leur excessive propreté nous dédommageait de l'absence complète du luxe moderne dans l'ameublement.

Le lendemain, nous fûmes éveillés par le postillon qui, sous nos fenêtres, exécutait sur son petit cornet à piston quelques jolies tyroliennes. C'était une de ces belles matinées d'été qui, dans la montagne, ressemblent à nos belles journées d'automne; les vastes prairies des trois vallées qui aboutissent à Bruneck, étaient enveloppées dans un épais brouillard, à travers lequel le soleil essayait de se frayer un passage.

Les cimes des larges montagnes se montraient par-ci par-là dans les nuages qui obscurcissaient encore la vue, mais à travers lesquels le soleil commençait déjà à se faufiler, chassant les brouillards qui les enveloppaient dans un doux; mais froid mystère. Comme les trompettes des temps primitifs firent s'écrouler les murs de Jéricho, le petit cor dont le postillon jouait avec une virtuosité que nous n'avions pas encore rencontrée chez les cochers du Tyrol, eut pour effet immédiat de dissiper les brouillards, et bientôt, au village de Saint Georges, où l'Ahr, descendant de la vallée qui porte son nom, se jette dans le Rienz, nous eûmes devant nous un panorama superbe et des plus riants.

La vallée de l'Ahr, bordée de hautes montagnes, s'ouvrit devant nous avec ses riches prairies que féconde le torrent. De nombreux troupeaux de bétail broutaient l'herbe abondante, tandis que les bergers

s'étaient étendus sur le dos malgré l'humidité et semblaient prendre un rare plaisir à respirer l'air frais du matin, mêlé de ce parfum qu'une agglomération de vaches sur un même point produit chez tous les peuples et dans toutes les contrées du monde. A notre droite, flanqué sur la roche, se dessinaient les formes charmantes du château de Kehlburg, ancien domaine des évêques de Brixen, qui date du XI^e siècle. Tout autour de nous, les hauteurs boisées, dominées à leur tour par les rochers nus et coupés par les pâturages enjolivés de chalets, nous disaient suffisamment que nous nous trouvions dans une de ces contrées bénies dont le Tyrol est si riche. Derrière nous, Bruneck, au pied de son château, se mirait déjà au soleil, et, en face de nous, les cimes du glacier la Loeffelspitz se découpaient et scintillaient dans le ciel bleu.

Les chevaux trottaient doucement sur la route comme de modestes bêtes qui, loin de prétendre au grand prix du Jokey-Club, partagent leur temps entre les promenades alpestres et les simples travaux des champs, des philosophes ayant connu des temps meilleurs et qui rappelaient Cincinnatus avec cette différence qu'au lieu de marcher comme le Romain derrière la charrue, ils se promènent devant elle. Nous pensions à tout ceci quand nous atteignîmes la commune de Gaïs qui se compose de plusieurs hameaux et dont l'église est une des plus anciennes du pays, car une partie de son architecture remonte au neuvième siècle.

Dans des fouilles pratiquées lors d'une restauration des fondations, on découvrit les douze apôtres peints sur bois dont on a orné cette modeste église de vil-

lage qui, avec son cimetière, s'élève sur un tertre d'où l'on découvre le paysage. De loin déjà nous avons entendu des coups de fusil et en nous approchant nous vîmes le cimetière autour de la vieille église de Gaïs envahi par une troupe armée de Tyroliens qui, embusqués derrière le mur délabré, semblaient attendre l'ennemi pour l'exterminer. Que se passait-il ? Était-ce la suite des combats contre les soldats et alliés du premier Empire ? Andréas Hofer était-il parmi eux ? L'accoutrement pittoresque de ces solides gars des montagnes, à l'affût derrière les haies et les murs, un genou à terre, la carabine au poing, rappelait les armées populaires de 1809, telles que nous les avons vues représentées sur les tableaux du musée d'Innsbruck. Derrière le parapet du pont au-delà de l'Ahr, nous vîmes luire les carabines d'une autre troupe qui semblait vouloir disputer le passage au corps embusqué dans ce cimetière. Rampant dans l'herbe, quelques tirailleurs s'étaient détachés du gros de l'armée et la fumée de la fusillade courait en nuages légers sur la verte prairie. Au-dessus du village, de l'autre côté du pont, sur les vieux remparts du château de Neuhaus, l'artillerie de montagne avait pris position : c'était évidemment le centre des opérations militaires. Ce tableau guerrier encadré dans ce joli paysage reportait la pensée à la guerre de 1809 et machinalement nos yeux cherchaient le fameux capucin Haspinger, le dernier moine-soldat dont parle l'histoire.

Mais, en fait de capucin, nous ne vîmes que le pauvre curé du pauvre village de Gaïs qui, tout fier de l'honneur que nous fîmes à sa paroisse en visitant la

vieille église, nous dit que ce que nous avions devant nous était la garde nationale tyrolienne qui s'exerçait au feu sous les ordres d'officiers instructeurs de l'armée régulière. Pour le moment, il s'agissait donc de refouler l'ennemi au delà du pont et de le chasser du village, où, profitant de tous les refuges, il se tenait embusqué. Cette manœuvre fut admirablement exécutée. Le Tyrolien possède à ce point l'instinct du métier de soldat, que les paysans, arrachés pour la durée d'un mois aux travaux champêtres, manœuvraient avec la précision de vieux soldats qui auraient vieilli sur les champs de bataille.

Suivant le gros du corps d'attaque, nous prîmes part à l'assaut héroïque du village et du château de Neuhaus. Après ce fait d'armes, qui nous donna l'occasion d'admirer la vigueur de cette race tyrolienne qui, le long du rocher, grimpait à l'assaut de la ruine comme des clowns du Cirque, nous continuâmes notre promenade à travers cette admirable prairie. Le village d'Utbenheim, au milieu de la vallée sur les bords de l'Ahr, et son vieux château là-haut sur la montagne, puis le village de Muhlen avec son torrent qui descend des rochers et tourne les roues des nombreux moulins, défilèrent devant nous ainsi que les côteaux garnis de sapins et de mélèzes, au-dessus desquels la roche sauvage, avec ses pieds arides, semblait menacer le ciel ! En une heure et demie qui nous parurent trente minutes à peine, tant cette vallée est douce et charmante, nous arrivâmes à Taufers, village qui ferme la vallée. Niché au pied de la montagne, avec les ruines de son vieux château, il masque l'entrée du défilé.

L'aubergiste, alléché par les éclats de la trompette peu guerrière du postillon, se montra sur le seuil de son cabaret où une Tyrolienne entre plusieurs âges nous servit un flacon de vin rouge, dans la salle boisée du rez-de-chaussée, ornée de son Christ. A notre entrée, tous les Tyroliens assemblés autour de la table en chêne nous saluèrent avec cette déférence que l'on a sur tous les points de ce curieux pays pour l'étranger. L'aubergiste s'assit à notre table, trinqua avec nous et fit valoir les beautés des environs comme un homme qui espérait nous retenir chez lui jusqu'à la fin de la saison d'été ; il nous vanta une cascade par-ci, un pic par-là et parut fort désappointé quand nous lui déclarâmes que, venus à Taufers pour voir la vallée et la ruine du vieux château, nous comptons retourner à Bruneck le plus tôt possible. Dans nos pays civilisés, gâtés par les touristes, cet aubergiste désappointé nous eût dédaigneusement tourné le dos, mais ce bon Tyrolien ne montra pas la moindre mauvaise humeur ; il s'approcha de la fenêtre, appela son fils, et ordonna à ce bambin de douze ans de nous conduire par le plus court chemin au château de Taufers.

Il y avait quelque chose de si touchant dans l'abnégation de ce paysan que, pour le récompenser de son désintéressement, nous décidâmes de déjeuner chez lui. Immédiatement je me dirigeai vers la cuisine, pour commander le repas, et j'y vis un tableau curieux. Au milieu de la pièce se trouvait un bûcher qui rappelait le sacrifice d'Abraham. Autour des bûches enflammées était rangé un certain nombre de casseroles. De cheminée il n'y en avait point ; la fumée s'échappait par où elle trouvait une issue, par la fenêtre

aussi bien que par la porte, et au milieu des nuages circulaient deux vieilles femmes, comme les sorcières de Macbeth. A cette heure matinale la soupe n'était pas prête et la viande n'était pas cuite. D'ailleurs nous n'avions pas la moindre envie de goûter le contenu de ces casseroles fantastiques. Près de la fenêtre de la grande salle d'où la vue était superbe, on nous servit du jambon, des œufs et ce petit vin du Tyrol auquel on finit par s'habituer.

Le cabaretier, tout fier de l'honneur que nous lui faisons, s'assit à nos côtés et, comme un vieil ami, but à notre santé en choquant son verre contre le nôtre. C'était très-certainement un brave homme, mais son ignorance du magnifique paysage nous exaspéra tous. Juste en face de la fenêtre, s'élevait tout droit un rocher superbe, et, comme je priaï l'aubergiste de vouloir bien nous dire le nom de la montagne, il mit la main au-dessus de ses yeux pour se garantir du soleil, contempla le paysage et nous dit :

— Alors vous voulez savoir ce que c'est ?

— Oui !

Il réfléchit un instant, puis :

— C'est une montagne, fit-il.

Cette ignorance du paysan est une tache dans le voyage du Tyrol. Ces gens-là aiment leur pays jusqu'au fanatisme, mais ils ne prennent pas la peine de se renseigner sur ses particularités les plus curieuses. Que de fois, pendant ce voyage à travers tant de paysages éblouissants, notre plaisir a été troublé par cette ignorance qui serre le cœur ! Le Tyrolien sait que son pays est magnifique, mais il le sait par instinct ; dans cette nature, au milieu de laquelle il grandit, il ne sait

pas le nom d'une montagne. Autant la création est grande, autant la créature vous semble petite; ces paysans détonnent dans le paysage; le dédain de la nature au milieu de laquelle ils naissent et meurent, est navrant, tant il est vrai que, pour comprendre les poétiques mystères et la grandeur de la création, il faut que l'intelligence puisse s'élever vers elle!

Précédés d'un gamin qui, les pieds nus, circulait sur les cailloux pointus comme le chamois saute sur le pic escarpé d'un rocher, nous grimpâmes vers cette ruine majestueuse par un chemin auquel le travail des ingénieurs était resté étranger. Le torrent, en descendant des glaciers par une magnifique forêt de mélèzes, inonde la base du rocher où pousse une mousse abondante. Suivant toujours notre jeune guide qui, de préférence, paraissait marcher sur les cailloux les plus pointus, nous arrivâmes enfin à la ruine de Taufers, qui domine le paysage.

Si, en montant, notre imagination avait rêvé des splendeurs de la chevalerie, toutes ces illusions devaient s'évanouir devant la réalité; plus de cavalcades, plus de seigneurs bardés de fer, pas la moindre damoiselle, de velours vêtue, et allant à la chasse, suivie de ses pages, portant le faucon sur leur poing ganté de fer. Pour toute châtelaine de ce castel autrefois magnifique, une simple paysanne aux pieds nus qui nous fit faire le tour de ce qui restait de l'ancien palais avec une indifférence qui nous disait assez son mépris des temps passés.

Si la chose peut être de quelque intérêt pour le lecteur, je lui dirai volontiers que l'origine des puissants seigneurs de Taufers remonte au *xii^e* siècle, et que,

dans la chapelle du château, le curé du village, exécutant la volonté dernière du dernier des gentilshommes de cette famille, vient, trois fois par an, dire des prières pour le repos de leurs âmes. Pour le reste, on voudra bien me pardonner si je ne m'arrête pas outre mesure à l'arbre généalogique des vieilles familles du Tyrol. Nous sommes de la race de ces voyageurs qui subissent à ce point le charme de la nature, que la question de savoir si un château fut, au *xiv^e* siècle, habité par Adelgunde ou Hildegarde, leur paraît d'un intérêt secondaire. Ces murs solides, construits pour la défense, nous disent suffisamment que l'on s'armait pour la guerre ; les chambres discrètes, d'où l'on découvre le paysage, attestent que les âmes y ont rêvé aux doux mystères de l'amour ; ces prisons souterraines disent, mieux que tous les guides, que le chevalier fut souverain juge dans son domaine. De toute cette civilisation passée et trépassée, les murs parlent plus éloquemment que les savants professeurs, à qui la vue d'une ruine n'inspire que le désir de savoir si le castel fut habité par tel ou tel chevalier.

Passons vite et laissons reposer en paix les âmes des seigneurs de Taufers ; ne remuons pas les cendres de ceux qui furent autrefois les maîtres de ce château ; des murs délabrés de Taufers, jetons un regard curieux dans les glaciers du Loeffelspitze ; entrons par les portes basses à ogives dans la chambre déserte d'où la damoiselle guettait l'arrivée du beau chevalier, et où, à cette heure, la paysanne fait prosaïquement sécher ses bas bleus suspendus sur des cordes ; puis descendons à travers la forêt de mélèzes par cet autre chemin coudoyant le rocher, au bas du-

quel mugit le torrent, tout en rêvant à l'époque où il y avait encore des seigneurs, des bourgeois et des paysans, et rentrons en bas dans la réalité, au milieu de notre civilisation moderne qui a tout détruit, tout bouleversé, qui fait que les paysans enrichis habitent des châteaux et font souche de gentilshommes d'occasion, tandis que les grands seigneurs, après avoir dissipé leur patrimoine dans les capitales, se réfugient dans le dernier champ qui leur reste et s'occupent de la question des engrais.

Après notre retour à Bruneck, il nous restait encore une heure pour visiter la jolie petite ville d'un aspect si gai et si propre; c'est la ville tyrolienne avec ses arcades des deux côtés de la rue; ses maisons ornées de balcons et de tourillons, et cet éternel vestibule à ogives qui ressemble à l'entrée d'une antique prison. Les poêles en maçonnerie, dans toutes les chambres, ont les proportions et la forme d'un four de boulanger. L'intérieur des habitations répond à la façade fraîchement badigeonnée, car à l'approche du printemps, tout Tyrolien fait peindre la façade de sa maison; le côté pittoresque n'y trouve peut-être pas son compte, mais, en somme, les gaies ruelles, avec leurs habitations badigeonnées de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel et leur éternel saint Florian également peinturluré, sur la fontaine en bois, sont d'un aspect agréable. Le château de Bruneck, qui s'élève sur le coteau au pied duquel la ville est adossée, a été construit au xvi^e siècle par les évêques de Brixen qui, durant les longues querelles entre l'Église et la chevalerie, trouvèrent, derrière ces murs crénelés, un refuge à l'abri de l'ennemi. Le temps nous manquait

pour le visiter, quoique on nous eût vanté le panorama dont on jouit sur le coteau, car nous tenions à voir l'église, l'une des plus riches du Tyrol.

Si nous avons déjà plus d'une fois exprimé notre surprise des belles églises que l'on trouve dans les misérables villages de la montagne, celle de Bruneck nous causait un étonnement bien autrement grand, car elle ne serait pas déplacée dans une capitale. En 1850, la foudre tomba sur l'ancienne église, qui devint la proie des flammes, et aussitôt les habitants de cette toute petite ville décidèrent d'élever au même emplacement un magnifique temple. Un architecte célèbre de Vienne en fit le plan et dirigea l'exécution de ce monument. De Munich on fit venir les peintres, originaires de la vallée, François Hellenger et Georges Mader pour décorer l'intérieur, qui est d'une grande magnificence. Les travaux durèrent jusqu'en 1858, où eut lieu l'inauguration solennelle de la nouvelle église de Bruneck. On peut lui reprocher un trop grand excès de dorures et de peintures, mais elle est vraiment une œuvre d'art curieuse qui témoigne des sacrifices énormes que les communes tyroliennes s'imposent pour la décoration de leurs églises.

De Bruneck à Niederndorff il y a une promenade charmante d'une heure en chemin de fer; le sapin, peu à peu, fait place ici au mélèze; le Rienz coule tantôt à notre droite, tantôt à notre gauche. De la station d'Ollang, située au milieu d'un entonnoir magnifique, la vue est vraiment de toute beauté: au-dessus des montagnes qui encadrent ici la large vallée, en face de nous, se montre la chaîne rose des Alpes-dolomitiques; elles tiennent leur nom du savant français Dolomieu, qui, le premier, en

définit nettement l'origine et la formation. A Botzen, dans la vallée de l'Adige, l'étrangeté de leur forme et la finesse de leur coloration nous avaient déjà frappés ; mais ici cette immense chaîne nous apparut dans toute sa splendeur terrifiante.

Plus nous approchions de Niederndorf, mieux les formes curieuses se dessinaient à l'horizon ; un peu au delà de la station de Welsberg, nous croyions pouvoir les toucher. Laissant à notre droite la vallée du Pragsthal, où se trouvent plusieurs stations thermales d'une excessive modestie, nous arrivâmes le soir à Niederndorf, charmant bourg dont la propreté égaie l'âme du voyageur fatigué.

Ce que sera ce coin du Tyrol quand le nouveau chemin de fer y aura précipité le flot des voyageurs, je l'ignore, mais pour le moment c'est une des contrées les plus originales et les plus naïves. Ici comme ailleurs nous avons choisi l'hôtel de la Poste, d'abord parce que nous comptions sur le maître de poste pour avoir des chevaux et ensuite parce que nous désirions obtenir des indications précises sur notre promenade du lendemain. Chose curieuse : nous sommes à peine éloignés de quelques heures de l'Italie, et cependant ce sont les mœurs de la civilisation du nord ; c'est l'auberge modeste, mais propre, avec ses grandes chambres et ses lits d'une blancheur virginale. C'est la même voûte en pierre du rez-de-chaussée et le primitif escalier en bois blanc qui conduit au premier et unique étage. Sur les panneaux des portes de toutes les chambres sont peintes en grisaille des scènes de l'histoire biblique, ce qui donne à ce couloir du premier tout à fait l'air d'un couvent.

Mais le maître de poste n'a rien d'un révérend père capucin ; c'est un homme jeune, de taille vigoureuse, qui, sur notre demande, vient s'asseoir à notre table de la salle des *Messieurs* éclairée au pétrole et nous donne toutes les indications voulues. Le maître de poste tyrolien est ce bon aubergiste du vieux temps que nous ne connaissons que par les récits de nos pères ! Qu'il y a donc loin de ce naïf compère à l'élégant hôtelier de la Suisse, qui daigne tout au plus saluer le touriste d'un geste protecteur et laisse à son premier ministre le soin de vous présenter sa note d'apothicaire !

Dans les petites villes tyroliennes, l'aubergiste de nos pères s'est maintenu malgré le chemin de fer ; il attend le touriste sur le seuil de son hôtel, le reçoit avec déférence, lui dit : « Dieu vous salue ! » s'assied à sa table, lui donne tous les renseignements voulus et lui présente au départ une de ces notes dont la modestie tient vraiment de l'abnégation ; pour peu que cette familiarité ne vous déplaît pas, l'aubergiste tyrolien vous serre volontiers la main au moment où vous quittez son hôtel et, si jamais vous revenez chez lui, il vous recevra comme une vieille connaissance.

Il faut dire aussi, pour expliquer cet empressement, qu'avant l'ouverture de la ligne à travers le Pusterthal, les aubergistes n'ont pas été gâtés par l'affluence des voyageurs.

A part les touristes qui, le sac sur le dos, le bâton à la main, parcouraient le pays, les anglais et les américains avaient seuls pris la peine de se risquer jusqu'à Niederndorf et la magnifique vallée d'Ampezzo. Ce dédain d'une des plus merveilleuses contrées du Tyrol s'explique par les difficultés de transport que le che-

min de fer vient de bouleverser; autrefois, pour venir de Brixen à Ampezzo, il fallait passer quinze heures dans une de ces affreuses calèches aux ressorts rebelles qu'affectionnent les maîtres de poste tyroliens. De l'Italie, l'entrée dans la vallée d'Ampezzo par Belluno n'est pas moins hérissée de difficultés : mais, grâce à la nouvelle ligne du Pustherthal, ce merveilleux coin du Tyrol est accessible désormais aux touristes.

Quoique le chemin de fer s'arrête à l'entrée du défilé qui conduit à Ampezzo, nous avons quitté Niederndorf en voiture ; car, à la station de Toblach, la première après Niederndorf, il est impossible de se procurer le moindre véhicule ; elle est située dans le champ de Toblach, le point le plus élevé du Pustherthal à 3649 pieds au-dessus du niveau de la mer. C'est ici la séparation des eaux ; le Rienz que nous avons remonté depuis le fort François descend vers l'Eisack, l'Adige et l'Adriatique, tandis que la Drave, prenant sa source dans la vallée d'Ampezzo, descend de l'autre côté vers le Danube et la Mer Noire.

Rien de plus imposant que l'entrée de la vallée d'Ampezzo. Du champ de Toblach, au-dessus des sapins qui masquent le lac de Toblach, les rochers, placés comme deux praticables au théâtre, forment un rideau de pierre et laissent deviner tout le côté grandiose du paysage qui nous attend. Nous nous y engageons par la route qui longe la gauche de la vallée, et bientôt, à travers les échappées des sapins et des mélèzes qui jusqu'alors nous barraient la vue, nous apercevions le joli lac de Toblach, que traverse le Rienz, venant des montagnes d'Ampezzo, ou plutôt de la pre-

mière chaîne du Monte Cristallo. L'impression que nous causait l'entrée dans la vallée était terrifiante.

C'était bien le paysage que nous nous attendions à voir derrière le rideau de pierre qui le masquait : des deux côtés de la vallée étroite, les pâles Alpes dolomitiques s'élèvent comme des spectres ; la première chaîne de collines qui borde la route porte seule encore la trace d'une végétation sauvage ; plus haut, la pierre, la roche nue, cette pierre dolomitique, avec ses nuances tendres d'un ton pâle sur les surfaces lumineuses, tandis que les ombres courent comme des veines bleues sur les flancs de la montagne. Là-haut, le soleil illumine les pics ; mais, dans le défilé sombre, tout est plongé dans les mystères de la pénombre. Le torrent mugissant sur les cailloux et les rochers qui sont descendus dans les éboulements, interrompt seul le silence mystérieux de la nature. Il y avait quelques instants à peine que nous avions quitté la plaine ravissante et les habitations gracieuses, et déjà il nous semblait que depuis un siècle nous avions abandonné le monde civilisé pour nous engouffrer à jamais dans cette contrée d'une beauté infernale. On a beau se dire que l'on en sortira comme on vient d'y entrer, l'impression demeure à ce point sinistre, que le cor du postillon, dont les tyroliennes vous charment ailleurs, trouble ici vos méditations.

Depuis ma première visite à la vallée de Chamouny, où je me suis subitement trouvé en face de la chaîne du Mont-Blanc, la montagne ne m'a jamais causé une impression de terreur comme ici, et ce n'est pas l'élévation modeste des rochers, mais bien leur forme audacieuse, qui nous cause cette anxiété. On se croirait

à cent mille lieues de toute civilisation ; un bouleversement volcanique semble avoir englouti le monde et substitué cette solitude de pierre au plantureux paysage du Pusterthal qui nous avait tant charmés. On éprouve un serrement de cœur, comme si l'on était à jamais condamné à vivre dans cet infernal et grandiose défilé. C'est le même sentiment que devait éprouver Robinson dans son île avec Vendredi ; on a beau se raisonner et se dire qu'il est ridicule de se laisser à ce point terrasser par la nature, l'impression est plus forte que le raisonnement. Pour ma part, je n'ai jamais connu qu'une petite actrice de Paris qui fût tout à fait insensible à ces impressions. C'était précisément en Savoie, lors de mon excursion à Chamouny. Interrogée par nous sur ce qu'elle éprouvait à la vue de la chaîne du Mont-Blanc, elle nous répondit d'un ton dédaigneux :

— Quoi ? un tas de vieux rochers !

La charmante enfant pensait sans doute qu'un vieux rocher était aussi méprisable qu'une vieille robe et elle ne reprit sa sérénité que lorsque son compagnon de voyage lui promit de lui faire voir le lendemain des rochers neufs, ce à quoi elle répondit :

— Mon ami, vous êtes vraiment bien gentil.

Les vieux rochers de ce défilé, qui conduit à Ampezzo constituent l'un des plus beaux paysages du Tyrol. Mais quand, enfin, au bout d'une heure et demie de promenade fantastique, nous vîmes poindre les deux maisons d'Hoellenstein, si bien appelée la *pierre infernale*, nous respirâmes comme si nous nous étions échappés d'une prison. Ce n'est pas que le paysage soit ici moins terrifiant ; au contraire ! mais la vue d'une habitation,

la certitude de retrouver des êtres humains nous rendit toute notre gaieté. Cette superbe chaîne de montagnes dolomitiques vue du pied même du Monte Cristallo est un des plus beaux spectacles que l'on puisse contempler.

Jusqu'ici nous n'avions vu que les glaciers suisses ou tyroliens sur les cimes de la roche noire; ici les régions des neiges éternelles se montrèrent sur une base de pierre dont les teintes se rapprochent de la finesse de l'opale. Autour du Monte Cristallo se groupaient de nombreuses montagnes, avec les formes excentriques qui sont la particularité des Alpes dolomitiques. C'est un panorama d'une grandeur incomparable. Nous nous trouvons au pied de ce groupe écrasant de montagnes roses dont le Monte Cristallo est la plus élevée. Nous ne sommes plus qu'à une faible distance de la frontière italienne; les deux langues fusionnent dans les dénominations des pics; ceux-ci s'appellent Monte Cristallo, pic Popene, Monte Piano ou Le Tre-Cime (les trois pics), ceux-là portent les noms allemands de Schwalbenkofel ou de Birken Kofel. C'est la fusion des langues comme des mœurs. De cette chaîne magnifique l'Autriche réclame sa part comme l'Italie. Pourquoi de tous ces rochers formant un même groupe, les uns ont-ils des noms italiens et les autres des noms allemands? C'est un mystère que nous n'avions pas le temps d'approfondir, tant nous étions absorbés par la majesté du panorama que nous avions sous les yeux. Le touriste qui ne s'avance pas dans le Pusterthal et la vallée d'Ampezzo n'emporte qu'un souvenir partiel des beautés variées qu'offre dans son ensemble le pays tyrolien et très-certainement cette vue sur les

Alpes dolomitiques est l'une des plus belles qu'il nous ait été donné de contempler.

Ce qui augmentait encore notre enthousiasme, c'était de trouver dans le jeune fils du propriétaire de l'auberge d'Höllenstein un garçon fort instruit et très-amoureux des beautés de son pays natal. Après avoir rencontré tant de Tyroliens qui ne savaient pas seulement le nom d'une montagne, ce jeune homme intelligent nous émerveillait autant que le Monte Cristallo. Il venait de terminer ses études au collège de Lienz, la dernière ville tyrolienne sur la lisière de la Carinthie, après quoi il était rentré sous le toit paternel pour aider son père dans sa double profession de maître de poste et d'aubergiste. Ces braves gens comptaient avec raison beaucoup sur le chemin de fer qui venait à peine d'être terminé pour attirer les touristes dans leur auberge déserte. En effet, désormais ce point intéressant du Tyrol est en communication avec le reste du pays et le flot de voyageurs se portera tout aussi bien du côté d'Ampezzo que sur les bords du lac de Garde ou dans la vallée de l'Inn.

De même que la famille de l'aubergiste d'Höllenstein parle l'italien et l'allemand, la cuisine a un parfum international de nature à satisfaire les estomacs de deux peuples; le potage à l'orge, si cher aux Autrichiens, y fraternise avec le risotto italien; la choucroute tient une place aussi large dans le menu que le macaroni; c'est la fusion de la cuisine comme des langues, des mœurs et de la végétation. Nous dinâmes dans la modeste salle du rez-de-chaussée, en société avec le jeune homme intelligent, que notre admiration du magnifique paysage rendait on ne peut plus heu-

reux. Plus nous contemplions le Monte Cristallo, dont les pics audacieux s'élèvent à près de onze mille pieds au-dessus du niveau de la mer, c'est-à-dire à sept mille pieds au-dessus de la poste d'Hoellenstein qui, elle, est au niveau du sommet du Brenner, plus cette montagne étrange nous fascinait. Tout en haut, sur les flancs roses, s'accrochaient deux fleuves de glace où le soleil se mirait, tandis qu'à sa base, plongée dans l'ombre, on voyait la route d'Ampezzo s'enfoncer dans un obscur défilé. Jusqu'en 1858, où deux Viennois, MM. Grohmann et Wallner, et après eux un touriste anglais, l'ont escaladé, le Monte Cristallo passait pour inaccessible, de même que les Tre Cime dont l'élévation est la même que celle de la montagne principale.

Cependant, ne voulant pas avoir à me reprocher, à mon heure dernière, le trépas d'un de mes lecteurs, il est utile de prévenir le touriste que, sauf le Monte Piano, l'ascension des Alpes roses présente mille dangers. On ne peut la tenter à moins que, comme un membre de l'Alpinn-Club de Londres, on n'ait fait du métier d'ascensionniste le but de sa vie. On sait comment les Anglais procèdent avant d'entreprendre une excursion dans les glaciers; ils s'entraînent pendant des années à tous les exercices du corps; puis, quand est arrivé le moment où ils croient pouvoir entreprendre l'ascension d'un pic, réputé inaccessible, ils passent la mer et s'installent au pied de la montagne que, pendant plusieurs mois, ils observent comme un général étudie la position de l'ennemi avant de l'attaquer; ils vivent en la seule société des guides, avec qui, chaque jour, ils entreprennent des promenades alpestres pour s'habituer à tous les dangers.

Quand les Anglais se sont suffisamment entraînés et qu'ils jugent le moment venu d'étonner les membres de l'Alpinn-Club, ils entreprennent l'ascension, d'où, très-souvent, ils ne reviennent plus.

A ce sujet, je me souviens d'une très-belle Anglaise qui, il y a quelques années, étonnait les touristes de la vallée de Chamouny. Elle était venue toute seule de Londres, et passait sa vie avec les guides dans toutes les montagnes d'alentour, jusqu'au jour décisif où elle entreprit l'ascension du Mont-Blanc. Sept guides l'accompagnaient. Arrivée au sommet du Mont-Blanc, la belle Anglaise n'était pas encore satisfaite ; elle réunit les sept guides en un faisceau et grimpa sur leurs épaules pour pouvoir raconter en toute confiance que, plus haut que le Mont-Blanc même, elle avait posé ses jolis pieds sur un point que jusqu'alors aucun membre de l'Alpinn-Club n'avait foulé sous ses pas. Un mois après, la jolie lady glissa avec ses guides dans une crevasse de la Yungfrau et ne fut jamais revue.

Nous qui voyagions pour notre plaisir et qui, en présence de ce panorama, éprouvions moins que jamais le désir de quitter ce beau monde, nous n'avions pas la moindre tentation de nous élever au-dessus du Monte Cristallo. Cependant, avant de nous séparer du Tyrol, nous voulions lui dire un dernier adieu du haut du Monte Piano, dont on peut atteindre le sommet en trois heures. Nous décidâmes donc que nous passerions la nuit à Ampezzo pour revenir le lendemain de bonne heure à Hoellenstein. Le jeune fils du maître de poste nous offrit de nous tenir compagnie, et le domestique de l'hôtel devait nous accompagner pour porter nos paletots et quelques rafraîchissements.

Le maître de poste nous fournit une modeste cariole, attelée de deux modestes chevaux, et nous nous engageâmes dans le défilé, au pied du Monte Cristallo, en longeant un lac à peu près desséché. C'est une très-belle route, construite il y a cinquante ans, pour faciliter le transport du bois du Pusterthal en Italie. Nous étions sur le chemin qui, par Belluno, conduit à Venise. Le matin, nous avions quitté le paysage du Tyrol nord, et, au bout de trois heures, nous nous trouvions transportés en pleine Italie.

Sur le chemin d'Hoellenstein à Ampezzo, il ne reste plus de trace de l'élément autrichien; les piétons qui passent parlent italien; la dénomination des montagnes et des rares villages est italienne; le défilé s'appelle Val Grande; l'auberge, qui est bâtie sur l'emplacement d'un hospice des temps passés, s'appelle Ospedale; avec le costume tyrolien, les chapeaux pointus se sont éclipsés, et le chapeau en feutre gris des Italiens a reparu. Quand, enfin, après le défilé où les roches dolomitiques s'élèvent des deux côtés du torrent de Boita, on arrive à Ampezzo, on pourrait se croire au cœur de l'Italie.

Depuis que, dans le Tyrol méridional, nous avons parcouru la campagne et vu la population purement italienne, cette brusque transition ne nous étonnait plus. Et, cependant, comme nous étions loin de Niederndorf! Le matin, nous avions quitté la joyeuse hôtellerie tyrolienne, et, le soir, nous entrions dans une de ces auberges italiennes dont le propriétaire s'appelle Giuseppe ou Gaëtano, comme les personnages des opéras comiques de M. Scribe. En quittant Niederndorf, nous avons jeté un coup d'œil sur les jolies

églises gothiques des villages tyroliens, et quelques heures après nous étions à Ampezzo devant une autre église, à côté de laquelle se dressait, comme en Italie, le haut Campanile. Nous étions de nouveau dans ces étranges pays de la frontière qui, dans le cours des siècles, tantôt conquis par Venise, tantôt annexés à l'Autriche, ont conservé un caractère purement italien.

Cortina di Ampezzo, comme disent les Italiens, est le centre d'opérations des ascensionnistes qui veulent escalader les Alpes dolomitiques, au milieu desquelles est situé le joli bourg. La vue que l'on a d'Ampezzo sur les montagnes roses est plus imposante encore que d'Hoellenstein; elles ne ressemblent en rien aux autres montagnes connues; ces formes extravagantes sont la particularité de la roche dolomitique; leur sommet est une agglomération de pics fantastiques; l'un d'eux a la forme d'un cheval sans tête, un autre, l'aspect de ces gigantesques animaux antédiluviens, dont on voit les carcasses dans les musées d'histoire naturelle; tous ont un aspect étrange et presque diabolique. D'Ampezzo, on peut escalader le Monte Cristallo et le Monte Piano tout aussi bien que de Hoellenstein ou de Landro, comme disent les Italiens. Mais nous avions pris rendez-vous avec le fils du maître de poste, et, pour rien au monde, nous n'eussions manqué de parole à cet aimable jeune homme. Nous passâmes notre soirée à Ampezzo, chez le signor Giuseppe, — je ne me rappelle plus son nom de famille — qui nous engagea fort à pousser jusqu'à Cadore, où naquit le Titien, et à escalader tous les pics. Une semaine devait nous suffire à visiter les monta-

gues et les vallées. Le désappointement de Giuseppe fut grand, quand il apprit que nous comptions partir le lendemain; dès ce moment, le noble sang vénitien se réveilla en cet humble aubergiste, et il nous traita avec le mépris que, selon lui, nous méritions. Giuseppe en parlait à son aise! Certes, son merveilleux pays mérite qu'on le visite en détail, mais nous étions en route depuis un mois; l'automne s'avavançait à grands pas; du jour au lendemain nous pouvions être arrêtés par les pluies; donc, nous avions hâte de voir la vallée de la Drave, la Carinthie et la Styrie, et, pour cette fois, nous nous contentâmes, à Ampezzo, d'une vue sommaire du paysage. Le panorama des Alpes dolomitiques, après le coucher du soleil, fut un spectacle curieux. A l'approche de la nuit, les fantastiques roches roses prenaient peu à peu une teinte bleuâtre d'une douceur incomparable; puis, lorsque la lune les éclaira, elles se dessinaient sur le ciel sombre, pâles et sévères, comme les spectres de géants.

Rien ne me serait plus facile que de copier la relation que le docteur Grohmann a faite de son ascension au Monte Cristallo et de la servir à mes lecteurs. Mais, comme ce livre ne prétend pas à d'autre mérite qu'à celui de la plus scrupuleuse vérité, je tiens à lui conserver du moins celui-ci, et, en toute humilité, il me faut confesser que je n'ai même pas escaladé le sommet du Montè Piano.

Quand, le lendemain, à la première lueur du jour, nous quittâmes Ampezzo, un épais brouillard enveloppait le paysage. Pendant notre trajet à Hoellenstein, nous ne vîmes plus rien. C'est à peine si nous distinguions les rochers à une hauteur de vingt mètres. A

l'entrée du dernier défilé, débouchant au pied du Monte Cristallo, l'excellent jeune homme de la poste nous attendait, et sa mine attristée nous dit qu'il nous faudrait renoncer à l'ascension projetée. Nous étions à la fin de septembre, époque à laquelle les brouillards ne sortent plus de la montagne, une fois qu'ils s'y sont infiltrés. Cependant nous ne désespérions pas encore et nous attendions tranquillement jusqu'à midi, à l'auberge de la poste, que le temps voulût bien nous permettre de contempler, du sommet du Monte Piano, l'imposant spectacle des glaciers d'alentour. Le jeune homme éprouva autant de chagrin que nous de ce contre-temps fâcheux. Il s'était fait une fête de nous guider dans les flancs du rocher, le long du lac de Misarina, jusqu'au sommet du Monte Piano, d'où l'on découvre les glaciers et les plateaux neigeux du Venediger et du Glockner dans une forêt de pics plus élevés les uns que les autres. Quoique le métier d'ascensionniste ne soit pas de notre goût, nous fûmes vraiment contrariés par le brouillard. Du haut de la montagne, nous comptions dire un dernier adieu au Tyrol qu'il nous fallait quitter; nous n'étions qu'à quelques heures de chemin de fer de Lienz, la dernière ville tyrolienne, où nous allions passer la nuit pour gagner ensuite Vienne par la Carinthie et la Styrie.

Patiemment nous attendîmes jusqu'à midi, et quand eut disparu le dernier espoir de voir les brouillards dissipés par le soleil, nous prîmes congé du maître de poste et de sa famille, et nous retournâmes à Toblach pour y attendre le passage du train. Ainsi que je l'ai déjà dit, les eaux se séparent ici; le Rienz, qui sort de la roche près d'Hoellenstein, coule vers l'Eisack et,

plus loin, près d'Innichen, descend la Drave, dont nous suivons le cours désormais et qui donne son nom à cette dernière partie de la vallée du Pusterthal.

La vallée de la Drave emprunte un charme tout particulier à cette interminable chaîne de rochers dolomitiques, qui longent la droite et dont les tons tendres semblent encore plus fins et plus harmonieux, en opposition avec la verdure des côteaux opposés, où la forêt de mélèzes alterne avec les riches pâturages. Avec le chemin de fer, nous avons retrouvé les confortables wagons de la société du sud de l'Autriche, et vraiment après, avoir parcouru la vallée d'Ampezzo en poste, nous étions heureux de nous enfoncer dans des fauteuils capitonnés et de rouler sur des rails.

Dans le très-long voyage à travers le Tyrol, nous avons appris à mesurer à leur juste valeur les moyens de transport du bon vieux temps ; ces calèches boiteuses, dont les ressorts grincent et qui, péniblement traînées par de modestes chevaux, roulent sur une route poussiéreuse et mal entretenue, ne nous avaient pas enthousiasmé un seul instant ; au contraire ; ces atroces sièges qui meurtrissent le corps en même temps que les abominables soubresauts de la voiture ébranlent le cerveau, nos pères peuvent les regretter à leur aise, mais la piété filiale ne saurait nous égarer au point de partager les larmes qu'ils versent sur un passé envolé. Je ne nie pas qu'il y ait eu un certain charme à parcourir le monde dans une excellente berlino de voyage attelée d'excellents chevaux, capitonnée par un excellent carrossier et ornée d'excellents ressorts. Mais ce mode de transport exige une position de fortune de beaucoup au-dessus de la moyenne.

Quand on voyageait avec sa propre voiture, avec ses propres chevaux et ses gens, il y avait peut-être dans ce moyen de locomotion la douce poésie que vantent les fanatiques du bon vieux temps, mais lorsqu'il faut se contenter du premier carrosse invalide qu'il plaît au maître de poste de nous fournir, grimper aux stations d'une affreuse voiture dans un véhicule plus affreux encore, on s'incline devant la marche du progrès quand enfin, au bout de tant de supplices, on retrouve, avec le chemin de fer, le confort de la vie moderne. Ah! qu'il nous était doux d'appuyer la tête dans le coin de la voiture et de voir, à travers les carreaux, défiler rapidement devant nos yeux la joyeuse vallée de la Drave, avec ses riches prairies, ses beaux pâturages, ses coquets chalets et la forêt de mélèzes au-dessus de laquelle s'élèvent, terribles et gracieux à la fois, les fantastiques rochers dolomitiques.

Ce qui fait précisément le charme du voyage dans le Tyrol, c'est qu'on retrouve toujours cet excellent chemin de fer, tant calomnié par les poètes, mais qui, rapidement, nous transporte d'un point intéressant à un autre, et nous évite cette lassitude de l'esprit qui naît de la méditation prolongée dans les rochers. Quand nous nous sommes plongés pendant quelques jours dans les rêveries poétiques en roulant en voiture à travers les contrées lointaines, la vue d'une prosaïque locomotive nous rappelle à la réalité. Ce dont il faut toujours se garder en voyage, c'est de s'égarer dans les hallucinations des temps passés qui donnent à l'esprit humain une direction fausse. Tous, nous avons plus ou moins éprouvé en voyage cet entier détachement de notre époque qui nous envahit dans la soli-

tude; la pensée se laisse aller à des rêveries douces, il est vrai, mais dont l'exagération fausse le jugement. De là naissent ces nombreuses relations de voyage, d'une lecture agréable, mais qui, en somme, n'apprennent rien au lecteur. Pour ma part je déclare que si j'ai toujours conservé ma liberté d'esprit dans ce long voyage, c'est au chemin de fer que je le dois. En m'arrachant violemment aux poétiques sensations, en me ramenant sans cesse à la réalité, il m'a permis de juger les hommes et les choses tels qu'ils sont et non tels que les crée la fantaisie surexcitée des poètes. De plus, le chemin de fer est un moment de repos pour l'esprit; après s'être plongé dans la solitude, on n'est pas fâché de renaître un peu à la vie de notre époque. Dans la féerie tyrolienne, les trajets en wagon sont les entr'actes sans lesquels le spectacle, si beau qu'il soit, finirait par nous lasser.

Nous passâmes quelques heures délicieuses en wagon. Devant nous défilait le village d'Innichen, l'Aguntum des Romains dont parle Horace et que traversa la voie stratégique d'Aquilaya au Brenner dont j'ai dit un mot dans le chapitre de Méran. L'église d'Innichen est, dit-on, très-curieuse non-seulement par son architecture, mais à cause d'un crucifix en bois.

La chronique affirme qu'en l'an 1200 et 1413, des torrents de sang se sont échappés des plaies du Seigneur; ce miracle était le précurseur d'événements terribles, mais il ne s'est pas renouvelé lors des guerres de 1809. Puis nous passâmes devant Sillian, village coquet au-dessus duquel se dresse le castel de Panzen-dorf, le plus considérable que j'aie vu dans le Tyrol. Avant de quitter le pays, nous devions une dernière fois

contempler le classique chapeau tyrolien dans toute sa majesté. Les paysans qui, dans les gares des villages, montaient dans le train, portaient des chapeaux pointus d'une telle élévation que leur sommet mériterait d'être classé dans les guides du Tyrol, à côté des pics escarpés des Alpes. Chacun de ces paysans portait en outre un énorme parapluie rouge en bandoulière comme un fusil, un de ces parapluies de famille sous lequel toute une génération peut s'abriter. A mesure que nous approchions de la lisière de la Carinthie, la race devenait plus chétive; nous étions déjà loin des solides gars des vallées de l'Inn, de Passeyer et du Rienz.

Ce qui donne à cette promenade en chemin de fer un charme tout particulier, c'est que la voie, passant d'une rive à l'autre de la Drave, nous permet de contempler successivement les deux côtés de la vallée : l'une, où court la chaîne des rochers dolomitiques ; l'autre, où la forêt grimpe sur la montagne à une hauteur prodigieuse. A la station d'Abfaltersbach, où la vallée est excessivement large, le train traverse la plaine pour se jeter de l'autre côté de la Drave et s'enfonce à son extrémité dans le dernier défilé tyrolien. Au bout de ce défilé sauvage, dans un vallon admirable, se montre la jolie petite ville de Lienz où nous allions passer la nuit.

Nous étions à l'extrémité du Tyrol sur la lisière de la Carinthie.

XII

LA CARINTHIE ET LA STYRIE

— A toute vapeur. —

A travers la Carinthie. — La transition entre le rocher et la plaine. — Paysages et paysans de la Carinthie. — Sensations au retour de la montagne. — Spital et le château du comte Porzia. — La création du chemin de fer et les maîtres de poste. — Villach. — La première usine. — La poésie d'une cheminée en brique. — Grandeur de la nature et majesté de l'industrie. — Klagenfurt et le lac de Wörth. — Une promenade sur le lac. — Les ateliers du chemin de fer à Marbourg. — Quelques mots sur la question ouvrière. — La vie à bon marché et l'instruction obligatoire. — Une heure dans la capitale de la Styrie. — Le passage du Semmering. — Descente vers Reichenau. — La maison d'un compositeur célèbre. — M. de Flotow. — Neustadt et Frohsdorf. — Arrivée à Vienne.

Le chemin de fer dit du Pusterthal traverse la Carinthie dans toute sa longueur et rejoint à Marbourg la grande ligne de Trieste à Vienne. Outre son importance stratégique, dont il a été question dans le précédent chapitre, cette ligne complète, pour les transactions commerciales, l'énorme réseau des chemins de fer du sud de l'Autriche; elle établit un trajet direct entre la Hongrie et le nord de l'Italie par le Tyrol, et facilite ainsi l'exportation du bois qui s'opère sur une grande

échelle tant entre la Hongrie qu'entre le Tyrol et l'Italie. Avant l'ouverture de la voie nouvelle, le touriste ne pouvait se rendre à Vienne qu'en passant soit par Vérone, soit par Kufstein. Du côté du nord aussi bien que du sud, ce voyage était long et pénible, tandis qu'à présent il permet au voyageur de contempler en passant la Carinthie et de traverser même la Styrie où le passage du mont Semmering lui offre une dernière et magnifique surprise. A quelques minutes de Lienz nous abandonnons définitivement le Tyrol; les chapeaux pointus et les bretelles vertes disparaissent en même temps que les coquets chalets tyroliens. Les paysans qu'en passant nous voyons labourer la terre, ont déjà un faux air hongrois, ce qui s'explique par l'élément slave qui domine dans la campagne. Le caractère du paysage se rapproche du Tyrol Nord, mais ses proportions sont moins grandioses. C'est un petit Tyrol gracieux que cette large vallée où coule la Drave, dont nous suivons le cours.

Le voyage dans la Carinthie est comme un apaisement de l'esprit après les terribles sensations du Tyrol; tout doucement, avant de rentrer dans la plaine et la civilisation moderne, l'œil s'habitue aux paysages moins sévères. La transition, par cela même qu'elle ne s'opère pas brusquement, est agréable; elle nous évite cette sensation douloureuse qui s'empare de nous quand, par exemple, au retour d'un voyage dans les Alpes et après une nuit passée en chemin de fer, nous nous retrouvons subitement transporté dans nos plaines. Ce qui nous semblait beau dans la nature, nous paraît mesquin à présent. Les sites que nous préférions, où nous étions heureux de nous retremper en fuyant

Paris, nous rendent mélancoliques. Le cœur se serre et on regrette presque d'avoir acheté quelques beaux souvenirs de voyage au prix de tant de cruelles désillusions qui nous attendent au retour. Au lieu de rentrer au gîte avec un sentiment de joie, on y revient le cœur oppressé, l'inquiétude dans l'âme. Rien ne nous semble plus digne de notre attention; le souvenir des grands spectacles de la nature nous a rendu insensible au charme du paysage intime. On cherche à l'horizon les lignes audacieuses des Alpes, et, en ne trouvant que les collines vaporeuses, le monde nous paraît petit, mesquin, étroit. Au lieu de se sentir heureux de revoir le pays aimé, on a la nostalgie des glaciers; ces routes qui sillonnent la prairie, et dont nous avons trouvé tant de plaisir à suivre la trace poudreuse à travers la verdure, nous paraissent méprisables; la forêt qui s'étend dans la plaine a perdu son charme pour nous, depuis que nous l'avons vue grimper sur la montagne à des hauteurs prodigieuses. Nos villages, qui se détachent comme une masse grise d'une incomparable finesse dans le paysage, nous attristent. Tout nous paraît insignifiant et peu digne de notre enthousiasme dans cette nature, au milieu de laquelle nous avons grandi et où doit s'écouler notre vie. Notre existence nous pèse pendant quelques semaines; nous éprouvons cette émotion douloureuse qui s'empare de nous quand, après avoir séjourné dans un grand et vaste château, nous rentrons un beau matin dans notre entresol parisien.

Le retour par la Carinthie nous épargne cette tristesse. Tout doucement, pour ainsi dire insensiblement, le paysage perd son imposante grandeur; le

niveau de la montagne s'abaisse ; la vallée s'élargit ; le regard ne se heurte plus contre les terribles rochers. Peu à peu, les Alpes de la Carinthie descendent vers la terre jusqu'à ce que, au delà de la Styrie, nous retrouvions la vaste plaine où est située la capitale de l'Autriche ; la transition entre la sauvage grandeur de la nature et les raffinements de la civilisation moderne, s'opère agréablement. Peut-être éprouverait-on quelque ennui à visiter la Carinthie en détail, après avoir séjourné pendant un mois dans le Tyrol. Mais, heureusement, ce bon chemin de fer tant calomnié est là pour nous faire traverser à la vapeur le val de la Drave. Il est curieux de voir le rocher se rapetisser à mesure qu'à toute vapeur, nous longeons le torrent. Au bout de quelques heures et sans que le voyageur en soit surpris, on rentre dans le domaine du gracieux et vert coteau, au delà duquel on aperçoit les lignes bleues des Alpes descendre vers la terre. Comme la nature, les villages se transforment ; la pierre reparaît dans les habitations ; on rentre peu à peu dans la vie moderne.

Spital, la jolie petite ville jetée sur un coteau qui domine la Drave, avec son magnifique château qui appartient au comte Porzia, nous ramène tout à fait vers la civilisation contemporaine.

Entre deux trains, on peut visiter la jolie petite ville et le château hospitalier du comte ; il est bâti dans le style vénitien le plus pur et la cour d'honneur est une merveille architecturale. De la terrasse du superbe parc on a une vue enivrante sur la gracieuse vallée de la Drave. Le ruisseau que nous avons vu à sa source dans le champ de Toblach est déjà devenu une jolie

petite rivière qui serpente gaiement à travers la belle prairie. Ce qui donne au paysage un caractère original, c'est le costume des paysans fait de toile grise ; les campagnards qui coupent le foin dans les prairies apparaissent comme de petites taches blanches dans la savoureuse verdure. De loin, ils font plaisir à voir ; il faut se contenter de cette impression, car, vus de près, les paysans de la Carinthie sont loin d'égayer le touriste ; le sang appauvri qui coule dans leurs veines leur donne le teint couleur de cendre ainsi que le regard attristé de la race slave. On sent, à première vue, que les populations de la campagne sont misérables ; la pauvreté, en se transmettant de père en fils, a marqué la race tout entière de cette tristesse résignée qui fait pitié à voir ; ces paysans-là n'attendent rien de la terre et ils cultivent leur champ avec la douloureuse résignation de gens qui savent qu'en échange de leur bienfaits ils ne récolteront que de l'ingratitude.

La création du chemin de fer a complètement bouleversé les existences comme partout ailleurs ; les générations à venir en ressentiront le bienfait tandis que ceux qui l'ont vu construire ont été menacés dans leur industrie : un grand nombre de paysans qui vivaient du transport du bois se trouvent sur leurs vieux jours atteints dans leurs moyens d'existence. Ils ne veulent pas comprendre que la voie ferrée, en mettant les pays en communication non seulement avec la capitale Klagenfurt, mais encore avec les pays voisins, attirera dans cette partie de la Carinthie l'industrie qui s'était arrêtée à Villach où, jusqu'en 1871, se trouvait la tête de ligne. Leur aversion pour ce damné chemin de fer a été telle qu'il a fallu faire venir des terrassiers

de loin, les indigènes refusant absolument de travailler à cette route maudite. Les maîtres de poste, qui sont presque partout aubergistes et ont par leur profession un certain ascendant sur les masses, n'ont cessé d'attirer cette haine contre la vapeur. Au moment où nous voyagions en Carinthie, la voie n'était encore ouverte qu'aux seuls trains de marchandises ; la direction des lignes du sud n'avait voulu la livrer à la circulation des voyageurs qu'après s'être convaincue de la solidité des constructions. Le dernier espoir des maîtres de postes s'évanouit avec le premier train de voyageurs qui, sans encombre, alla de Villach au fort François.

Villach est une ville insignifiante, mais on la salue avec plaisir. Quel bonheur pour le touriste de voir renaître la vie industrielle. Ces cheminées des usines à vapeur qui nous paraissent si bêtes, comme on les retrouve avec joie ! Il faut avoir vécu pendant un mois dans la montagne et avoir subi les écrasantes impressions de la nature alpestre, pour savoir ce qu'il y a de charmes et de séductions, dans la première cheminée d'une usine qu'on rencontre sur la route. On s'est à ce point habitué à la pensée que, dans cette immense création qui nous a imposé ses merveilleuses beautés, la créature humaine n'est qu'un atome, que cette cheminée d'usine nous apparaît comme une consolation et une espérance. On se dit qu'en somme, la vie contemplative dans la montagne, n'est pas l'idéal de l'existence, et que ces montagnards, dont la vie s'écoule entre la culture du sol et la prière, ne sont peut-être pas l'idéal de l'homme. Quant à moi en voyant la fumée noire s'échapper d'une grande cheminée, en entendant le bruit des marteaux de fer

en retrouvant une population ouvrière aux bras vigoureux, à l'œil vif et alerte, j'ai, je l'avoue, éprouvé une des plus grandes joies de la vie, à ce point que j'en fus stupéfait, et que je me demandai si réellement j'étais un être prosaïque de mon temps, que la vue d'une machine à vapeur intéresse plus que les idéales beautés de la nature.

Non, ne le croyez pas, ami lecteur, et, au moment où je vais prendre congé de vous, je ne voudrais pas vous laisser un si mauvais souvenir. Cette joie, vous la comprendrez, si vous ne l'avez pas éprouvée déjà. Depuis un mois, mes compagnons de voyage et moi, nous avons vécu d'une vie idéale : les splendeurs du paysage alpestre nous avaient remplis d'un immense enthousiasme pour le paysage merveilleux que nous venions de visiter. Ici, dans cette ville de la Carinthie, la nature était moins imposante que dans le Tyrol ; la montagne semblait presque ridicule après les Alpes dolomitiques de la vallée d'Ampezzo, mais ce que la création perdait en grandeur, la créature le gagnait. Cette prosaïque cheminée nous rendait le sentiment de notre valeur ; elle représentait à nos yeux l'histoire de l'humanité dans ces dernières cinquante années : l'industrie au service du progrès qui a transformé le globe et élevé si haut le génie des hommes ! Devant les Alpes, terrassés par l'imposant spectacle de la nature, nous avions courbé la tête ; ici nous la relevions fièrement avec la conscience que l'homme est autre chose dans l'univers qu'une machine à cultiver la vigne, à faire des enfants et à vivre en contemplation devant les rochers. C'est pourquoi cette fumée noire s'échappant de la première usine à vapeur nous impressionna si

vivement, sans que nous perdissions pour cela la moindre parcelle de l'enthousiasme de la nature que nous emportions de notre merveilleux voyage, et voilà pourquoi nous saluâmes avec une certaine émotion cette prosaïque ville de Villach.

De Villach à Klagenfurt, capitale de la Carinthie, la route est adorablement jolie. A partir de la station de Velden, la deuxième après Villach, le beau lac de Wërthersée scintille à travers la verdure, à notre droite, tandis que la Drave, disparaissant tantôt derrière le rocher, tantôt reparaissant à côté de la voie, coule à notre gauche. Le lac n'est pas très-large, mais sa longueur est respectable, car il s'étend jusqu'aux environs de Klagenfurt.

C'est une ville moderne que la capitale de la Carinthie; elle n'a pas plus de quinze mille habitants. Les rues sont larges, droites et ennuyeuses, et l'on ferait tout aussi bien de se contenter d'une simple vue prise en passant de la gare, d'où la cité, avec les coupes argentées de ses églises, offre un coup d'œil agréable. Nous ne nous étions arrêtés à Klagenfurt que pour nous promener sur le beau lac de Wërthersée jusqu'au pèlerinage fameux de Maria-Wërthli. Le bateau à vapeur nous y transporta par le canal de Klagenfurt; c'était le dernier lac que nous trouvions sur notre route, et cette promenade sur l'eau devait nous reposer des fatigues du chemin de fer.

Nous n'étions pas plus de douze passagers à bord et le petit steamer glissait doucement sur les eaux bleues; le marin d'eau douce qui commandait le bateau à vapeur était un homme charmant, qui, laissant faire le pilote, s'était créé à bord une enviable sinécure.

Comme nous longions les bords du lac, la machine donna tout à coup le signal d'alarme ; elle siffla douze fois à de courts intervalles comme une locomotive en détresse. Nous nous précipitâmes tous vers le capitaine qui, debout sur le pont, semblait interroger l'horizon.

— Qu'y a-t-il, mon capitaine ? demandâmes-nous.

— Il n'y a rien.

— Mais ces douze coups de sifflet ?

— Ne sommes-nous pas douze passagers ?

— Eh bien ?

— Eh bien ! ces douze coups de sifflet sont un signal.

— Quel signal ?

— Un signal pour l'aubergiste du village où nous allons aborder, et qui va nous apporter douze verres d'excellente bière, un verre par coup de sifflet.

En effet, quand, cinq minutes après, nous nous arrêtâmes devant le village, l'aubergiste était sur la berge avec ses douze verres de bière, pas un de plus, pas un de moins. Au retour, même signal, même quantité de chopes, et, en cette chaude journée, la fameuse bière de Vienne, la meilleure du monde, nous parut délicieuse. Quelques heures après, nous remontâmes dans le train qui, à travers un paysage délicieux, nous conduisit à Marbourg sur la frontière, entre la Carinthie et la Styrie.

Cette ville n'offre aucun intérêt pour le touriste. Nous nous y étions arrêtés pour visiter l'un des grands ateliers du chemin de fer du Sud de l'Autriche où le directeur général de la compagnie, M. Bontoux, a essayé de résoudre la grande question ouvrière à sa façon. Le

directeur des ateliers, un jeune homme qui a perdu une jambe dans un accident de chemin de fer, nous fit les honneurs des vastes ateliers et, dès notre entrée, nous fûmes frappés de l'attitude convenable des nombreux ouvriers qui y sont occupés. Loin de ricaner en nous apercevant, ils nous reçurent avec une certaine déférence ; ils avaient ce je ne sais quoi de l'homme bien élevé qu'on ne trouve généralement pas dans la classe ouvrière, et, comme nous exprimions notre surprise au directeur, il nous dit :

— Ce sont des ouvriers d'élite.

— Qu'entendez-vous par ces mots ? lui demandâmes-nous.

— Je vais vous le dire, nous répondit le directeur ; quand nous avons construit ces ateliers, il est arrivé qu'une telle agglomération d'ouvriers sur un même point nous amenait un certain nombre de vauriens qui se plaignaient de la pénible situation de la classe ouvrière et faisaient de la propagande socialiste chez nous. Le travail en souffrait, et comme, en somme, il y a toujours un fond juste dans les récriminations de la classe laborieuse, le directeur général du chemin de fer du sud de l'Autriche a pensé qu'avec de la bonne volonté et quelque argent, la compagnie pourrait venir au secours de ses travailleurs. Le terrain ne nous manquait pas. On en a donc affecté une partie à la construction de maisons d'ouvriers. Voyez-vous ce petit village là-bas, à côté des ateliers ?

— Parfaitement.

— C'est là notre colonie ouvrière, créée par M. Eugène Bontoux. Chaque maison se compose de deux logements, l'un petit, au rez-de-chaussée, pour les garçons,

l'autre plus vaste, au premier étage, pour les familles. Devant chaque maison il y a un petit potager où le père de famille voit pousser *ses* légumes et *sa* salade. Vous ne vous figurez pas combien cette possession d'un petit champ rend heureux les ouvriers qui, après le labeur de la journée, sont chez eux comme des petits propriétaires. Notez qu'une de ces maisons ne leur coûte pas plus de loyer que deux misérables mansardes dans la ville de Marbourg.

— Et vos ouvriers vous ont-ils su gré de cette sollicitude ?

— Enormément, fit notre cicerone; ils ont pris des habitudes d'ordre et le premier effet en a été d'éloigner de nos ateliers les vauriens qui ne se sentaient pas à l'aise à côté des vrais travailleurs.

— Mais comment font ceux qui ne sont pas mariés ?

— Ils prennent leur repas à la cantine à des prix modestes; le tarif est soumis à l'approbation de la Compagnie qui fait encore surveiller la qualité des denrées. De plus, notre colonie a son médecin payé par la Compagnie et une école où l'instruction est obligatoire, mais absolument gratuite. Pour les enfants en bas âge, il y a des crèches où ils sont gardés pendant que leurs mères travaillent; ce sont les sœurs de charité qui s'en chargent. Vous savez l'aversion innée de l'ouvrier pour tout ce qui, de près ou de loin, touche aux choses de la religion. L'arrivée et l'installation de ces sœurs ont failli produire une révolution. Les mères refusaient de leur confier la garde de leurs enfants...

— Mais à présent ?

— Oh ! tout est bien changé depuis la dernière épidémie, continua notre guide. Quand nos ouvriers ont

vu avec quel dévouement les sœurs soignaient les cholériques, leur aversion s'est changée en admiration.

— Tout cela est très-bien, monsieur, dîmes-nous à notre guide.

— Oh ! fit-il, il reste encore bien des progrès à réaliser et, croyez-le bien, messieurs, si chacun faisait son devoir dans la mesure de ses forces, la question sociale ne menacerait pas l'Europe comme elle le fait. Moi, j'ai été ouvrier et je sais quelle est la vie des pauvres gens. Ainsi, n'est-il pas révoltant que le pauvre paye ses denrées plus cher que le riche qui peut acheter en gros ?

— Certainement.

— Eh bien ! la Compagnie s'en est émue et nous avons installé dans notre colonie un épicier ; plus tard, nous créerons une boucherie et une boulangerie, le tout aux frais de la Compagnie. Nous achèterons partout le bétail, les denrées et la farine en grande quantité, nous les payerons moins cher, et nous revendrons le tout à nos ouvriers au prix coûtant, sans aucun bénéfice.

On comprendra que, dans ce livre, je ne pousse pas plus loin l'étude de la question sociale ; je dois me contenter d'indiquer rapidement la façon dont M. le directeur général des chemins du sud essaie de l'atténuer, sinon de la résoudre. Le jour où le capital exécré de l'ouvrier, ce capital qu'il considère comme un ennemi, viendra plus efficacement à son secours, on éteindra peut-être bien des haines en même temps qu'on fera disparaître bien des inquiétudes. Après la visite des ateliers, notre cicerone nous conduisit dans son village d'ouvriers que nous visitâmes en détail ; les mai-

sonnettes sont modestes, mais propres. Si une querelle survient entre les deux locataires d'une maison, c'est l'arbitre nommé par le directeur qui décide en première et dernière instance. C'est une sorte de commissaire de police civil, chargé en même temps du maintien de l'ordre et de la justice de paix.

Ce village d'ouvriers contient deux édifices relativement brillants : l'église et l'école. Cette dernière est presque un petit palais, et, comme j'en exprimais ma surprise, mon obligeant guide me dit :

— Je vais vous expliquer, monsieur, pourquoi l'école a été bâtie avec ce luxe qui vous étonne. L'enfant vient au monde avec la haine de celui qui l'arrache aux jeux du jeune âge pour lui enseigner les choses utiles de la vie. A cette aversion vient s'ajouter le dédain pour le misérable maître d'école du village qui vit dans un taudis. Ici nous avons par l'édifice même fait de la propagande en faveur de l'instruction. Dans cette colonie, les bambins grandissent dans le respect du professeur parce que le petit palais qu'il habite frappe leur jeune imagination ; ils se disent que pour vivre dans cette demeure, à leurs yeux princière, il faut que le maître d'école soit un homme vraiment supérieur ; ils l'estiment à cause de son habitation ; l'école s'impose à leur esprit comme un temple de l'instruction ; ils jugent que le professeur est un personnage important. La vue de l'école éveille en eux le désir de voir l'intérieur ; ils sont heureux de s'asseoir sur les bancs de ces vastes salles ; le premier jour de leur entrée à l'école est le premier jour de bonheur.

En effet, ces enfants d'ouvriers semblaient heureux d'être dans les classes que nous visitâmes ; les salles

étaient reluisantes de propreté comme les pupitres des écoliers et le professeur semblait fort aimé de ses élèves. Deux jeunes gens dirigent l'école : ce sont des hommes distingués qui ont fait leurs études universitaires et prennent leur mission au sérieux. L'hospice où les sœurs gardent les enfants en bas âge, tandis que leurs mères travaillent, offrait un tableau touchant : pendant que les uns jouaient au milieu de l'école, les plus jeunes dormaient dans une rangée de berceaux. Nous quittâmes la colonie ouvrière de Marbourg en nous disant que la Compagnie du sud de l'Autriche, en l'établissant, avait fait une œuvre bonne, et utile, et il serait à souhaiter qu'elle fût imitée ailleurs.

L'express de Trieste à Vienne nous emporta à travers la Styrie. Après le dernier défilé que nous avons traversé avant d'arriver à Marbourg, nous entrâmes dans un paysage gracieux. Les montagnes de la Styrie, à la vérité, nous semblaient de mesquines collines, mais l'aimable campagne avec ses joyeux villages a un aspect de prospérité qui charme après les misères du Tyrol et de la Carinthie. Toute la Styrie a cet aspect souriant qui dit l'aisance des habitants. Ce ne sont plus les chétives masures du Tyrol italien, ni les pauvres chalets du Tyrol Nord ; ces villages styriens, avec leurs maisons de pierre couvertes de tuiles rouges qui scintillent au soleil, charment les yeux et réjouissent l'âme ; ces maisons sont très-certainement moins pittoresques que les autres, mais si la poésie leur fait parfois défaut, du moins n'attristent-elles pas l'âme du touriste en attirant sa pensée sur le tableau navrant de la misère humaine.

Il nous tardait, après ce long voyage, d'arriver à

Vienne, la belle et aimable capitale de l'empire d'Autriche; nous étions tous pris de la nostalgie de la ville, et la pensée que le soir même nous trouverions un hôtel confortable, de bons lits, une opulente table et un théâtre, faisait palpiter nos cœurs. Que voulez-vous ? L'homme est ainsi fait ; son cœur désire toujours ce qu'il n'a pas : après avoir vécu pendant un mois dans l'enthousiasme de la nature, nous avions le mal du pays qui, pour nous autres citadins, est un désir impérieux de revoir une grande ville.

Ce besoin n'est pas si bourgeois que peuvent le penser quelques-uns de nos lecteurs ; il tient au contraire à notre éducation et un peu à notre instinct d'artiste. Ce qui nous avait manqué dans notre éblouissant voyage, c'étaient les arts. Nous n'avions pas perdu le souvenir des charmes de la cithare, mais nous pensions que, dans cet éblouissant paysage, l'inspiration des grands compositeurs ne pourrait qu'augmenter notre enthousiasme pour la création. Plus notre cœur s'ouvrait aux beautés de la nature, plus nous éprouvions la nostalgie de l'art ; les naïves peintures tyroliennes nous avaient charmés, mais nous ne songions pas sans émotion à la merveilleuse galerie du Belvédère de Vienne, où nous attendait toute une collection de Rubens de premier ordre ; tout ce qui nous manquait dans la montagne, les arts qui nous accompagnent dans la vie et entourent notre prosaïque existence d'une auréole poétique, nous allions les retrouver le soir même.

C'est pourquoi, d'un commun accord, nous abandonnâmes le projet de rester quelques jours à Gratz, la capitale de la Styrie, et nous nous contentâmes de

parcourir la jolie ville entre deux trains : Gratz est déjà un grand centre de près de quatre-vingt mille habitants. La rivière le Mur, qui traverse la ville, lui donne une grande gâté. C'est le Versailles des Viennois, car c'est à Gratz que se retirent les paisibles rentiers et les officiers en retraite que la cherté des vivres éloigne de Vienne. Un guide de la ville nous a affirmé qu'on compte à Gratz une centaine de généraux autrichiens en non activité. Pour embrasser la jolie ville d'un seul coup d'œil, nous escaladâmes le plateau du vieux château, autrefois fortifié ; les Français, en 1809, firent sauter ces fortifications où un major autrichien s'était pendant un mois maintenu contre une colonne commandée par Macdonald. De ce plateau la vue sur Gratz est enivrante, et, en contemplant cette souriante plaine, bordée par les Alpes styriennes, on comprend pourquoi cette province est comme une vaste maison de campagne pour le riche Viennois en même temps que le séjour préféré des personnes âgées qui désirent finir leur vie dans une douce retraite.

De retour de notre excursion rapide et en attendant le train, nous déjeunâmes à l'hôtel de l'*Éléphant*. Là, nous devons apprendre pourquoi tant d'auberges tyroliennes, autrichiennes et styriennes, prennent pour enseigne le portrait du géant de la création. Une inscription sur l'un des murs de l'hôtel de Gratz nous en fournit l'explication. Vers 1560, le premier éléphant parut dans ces provinces et, des quatre coins du pays, affluèrent les populations pour contempler l'animal extraordinaire, qui, selon les vers inscrits sur les murs de l'hôtel de Gratz, *donnait au peuple une idée de la grandeur du Créateur*. En souvenir de la visite dont

cet éléphant et son corne honorèrent les auberges, on lui emprunta son nom comme un titre de gloire pour la postérité.

Quelques heures après notre entrée dans la joyeuse ville de Gratz, nous continuâmes notre route pour atteindre avant la nuit le mont Semmering, dont le passage en chemin de fer est un des plus grands étonnements que l'on puisse éprouver en voyage.

Le Semmering forme la frontière de la Styrie et de la Haute-Autriche. C'est la première montagne qu'un train ait franchi, puisque la voie a été livrée à la Compagnie en 1853. L'élévation de la route du Semmering ne dépasse pas trois mille pieds à son point culminant. Néanmoins, quand on a commencé cette voie ferrée, les saints Thomas de tous les peuples ont juré que, pour entreprendre un tel travail, il fallait être fou. Cependant, il n'y avait pas à hésiter : cette dernière chaîne des Alpes Styriennes était le plus formidable obstacle de la route de Vienne à Trieste, la plus éblouissante qui existe, puisqu'après avoir traversé les pays de montagnes de l'Illyrie elle débouche sur l'Adriatique.

Aucune compagnie n'eût osé tenter la traversée du Semmering ; le gouvernement l'entreprit, et l'ingénieur, chargé du tracé, s'abandonna à toutes les fantaisies de son imagination ; il gaspilla les millions de l'État, mais, en revanche, il fit la plus prodigieuse voie qu'il soit possible de voir. Tout y est combiné pour étonner le touriste ; le constructeur se souciait bien moins de la chose utile que de l'effet de son entreprise. Aussi, le passage du Semmering frappe bien autrement que celui du Brenner ; celui-ci a été con-

truit aux frais de la Compagnie, celui-là avec les deniers de l'État. Sur le Brenner, on s'en est tenu au strict nécessaire ; ici, les ingénieurs de l'État se sont abandonnés à tous les écarts de leur fantaisie, ce qui a fait dire à un Anglais qui, après le Brenner, traversa le Semmering :

— Le tracé du Brenner est surtout remarquable par ce que l'ingénieur n'y a pas fait.

Il faut avoir parcouru les deux routes pour comprendre la vérité de ce jugement d'un homme pratique. Mais, d'autre part, on doit dire aussi qu'à l'époque où l'on a construit la route du Semmering, on n'avait pas encore fait toutes les expériences qui servirent plus tard l'ingénieur du Brenner. On ne savait pas encore l'art de construire les voies de façon à permettre à la première locomotive venue d'escalader les pics. Pour cette ligne du Semmering, on a fait construire, à l'origine, dans tous les ateliers de l'Europe, des machines gigantesques qui, maintenant, sont remisées parmi la vieille ferraille devenue inutile.

La montée du Semmering n'est pas autrement intéressante ; lentement le train gravit la hauteur, se tenant presque sur tout le parcours dans une étroite tranchée qui barre la vue du paysage. Mais à la station de Semmering, le point culminant de la ligne, nous attend une surprise gracieuse ; devant nous s'ouvrent les plaines de la Haute-Autriche, sur laquelle nous planons, et la descente s'effectue à toute vapeur. Le spectacle qui s'offre alors au touriste est splendide ; cette descente s'opère à travers une suite de décors admirables : au lieu de contourner la montagne, le train s'élance au-dessus des abîmes par des viaducs

d'une audace inouïe. Parfois, en débouchant d'un tunnel, on se croit lancé à toute vapeur dans les profondeurs, et l'on voit, avec un serrement de cœur, le convoi s'engager sur un de ces viaducs de trois ou quatre étages d'arcades superposées pour s'engouffrer dans un nouveau tunnel, au bout duquel nous attend une nouvelle surprise. Ici, on ne sait vraiment pas s'il ne faut pas admirer l'œuvre des hommes plus que la création. Cette voie est d'une audace qui laisse bien derrière elle tout ce qu'on peut voir sur le continent.

La nuit était venue pendant cette descente vertigineuse et la station de Payerbach à nos pieds nous apparaissait avec les mille lumières qui éclairaient les fenêtres du village, comme le palais fantastique dont les légendes dépeignent les splendeurs.

A notre gauche, le village de Reichenau, enfoui dans un vallon, enveloppé dans les mystères de la nuit, nous semblait un de ces bourgs-fantômes des environs de Brixen, et tout là-bas, au bout de cette vallée, scintillaient les fenêtres de la maison de campagne, habitée par l'un des poètes de la musique contemporaine, par mon cher et excellent ami de Flotow, l'auteur de *Martha*, de *l'Ame en peine* et de *l'Ombre*. Il faut avoir vu le paysage où Flotow, las du bruit de la capitale, s'est bâti ce joli nid où sa vie s'écoule entre sa famille et son art. Assis sous la treille, d'où l'on contemple le beau paysage de la Haute-Autriche, ici la plaine souriante, là-bas les Alpes Styriennes, j'ai passé quelques doux moments dans cette modeste et poétique demeure, et c'est alors que j'ai compris pourquoi de Flotow est resté fidèle à sa musique faite de grâce et d'esprit, quand toute la génération présente

se précipite tête baissée dans la voie tapageuse ouverte par la musique dite de l'avenir.

C'est qu'au contact de la nature, l'âme de l'artiste conserve sa pureté ; dans la contemplation de la création, elle apprend à mépriser la mode dans les arts, comme une chose fausse créée par une époque tourmentée et que la postérité enveloppera d'un dédain certain. Quand Flotow est venu se retremper pendant quelques mois dans la vie moderne de Paris, quand il a étudié les artistes pour qui il écrit son œuvre, il s'en va là-bas sur la lisière de la Styrie avec son livret. La journée se passe dans la montagne à la recherche du chamois, et, quand la nuit est descendue sur le paysage, Flotow se met devant son piano, et son cerveau, rempli de belles sensations récoltées au milieu de la nature, enfante ces poétiques et douces mélodies dont fourmille son œuvre. Dans la chambre voisine, la jolie et jeune baronne de Flotow écoute les fantaisies de son mari dont les doigts courent sur le piano à la recherche de la mélodie qui flotte indécise dans sa tête. Parfois, la voix de madame de Flotow se fait entendre pour crier au compositeur :

— Très-bien ! très-bien ! écrivez tout de suite.

C'est ainsi que fut trouvé le délicieux quatuor de *l'Ombre*, dans les nuits silencieuses de la douce maison que nous saluâmes en passant devant la vallée de Reichenau.

Avec la descente du Semmering, finit le pittoresque voyage où le lecteur a bien voulu me suivre. Je lui demande pardon de ne pas avoir donné plus de développements à mon récit de voyage à travers la Carinthie. L'auteur avait commencé ce livre dans l'intention

de donner une relation complète du voyage en Carinthie et en Styrie, mais le Tyrol a absorbé ce volume. Dans une nouvelle édition, je compléterai l'année prochaine ce qui manque à ce livre, et peut-être y ajouterai-je la description de cette magnifique route de Vienne à Trieste, l'une des plus pittoresques que j'aie vues.

Un peu après Reichenau, à moitié chemin entre le *Sommering* et Vienne, le train s'arrête dans la gare de la petite ville de Neustadt, qui a une certaine importance historique par le village de Frohsdorf, que l'exil du comte de Chambord a rendu célèbre.

Le prince, qui tenait de sa naissance un des plus beaux trônes du monde, vit dans un domaine presque modeste, à deux pas du village de Frohsdorf. Les magnifiques chasses des forêts environnantes qui relient cette partie de l'Autriche à la Hongrie, sont la grande distraction des châtelains. La première fois que j'ai vu M. le comte de Chambord, ce fut précisément à la chasse où j'avais suivi mon ami Plotow. Dans une clairière, au pied d'un arbre séculaire, accompagné de quelques amis dévoués, des gardes forestiers et de quelques domestiques, j'aperçus un homme de quarante-cinq ans environ, à la figure douce et sympathique, qui écoutait les chants originaux de la Haute-Autriche, exécutés par une bande de paysans. C'était le prince destiné par sa naissance à gouverner la France ; de la cour qui fit du règne de ses aïeux le plus brillant et le plus envié de l'Europe, il ne restait que quelques gentilshommes qui poussaient le dévouement jusqu'à partager l'exil de celui qu'ils considéraient comme leur légitime souverain.

C'était par une belle soirée d'automne, un dimanche, que nous passions, cette fois, à quelques pas de la maison de campagne où réside le dernier descendant de la branche aînée des Bourbons. A partir d'ici, la route est semée de petits bourgs et de villages gracieux. A l'agglomération des maisons de campagne, on devine qu'on approche de l'un des grands centres de l'Europe. Les nombreuses brasseries que nous apercevons en passant, sont bondées de bourgeois et d'ouvriers endimanchés, qui hument l'excellente bière de Vienne sous des treilles formées par la vigne vierge. Quelques instants encore, et nous voyons le vaste panorama de la capitale autrichienne se développer dans la plaine. Les milliers de fenêtres, brillant à travers la nuit, forment comme une traînée de feu à l'horizon, et, dominant cette agglomération de maisons, on voit se découper sur le ciel étoilé la flèche de la cathédrale de Saint-Étienne.

Nous sommes dans la ville la plus gaie et la plus séduisante après Paris : à Vienne !

FIN

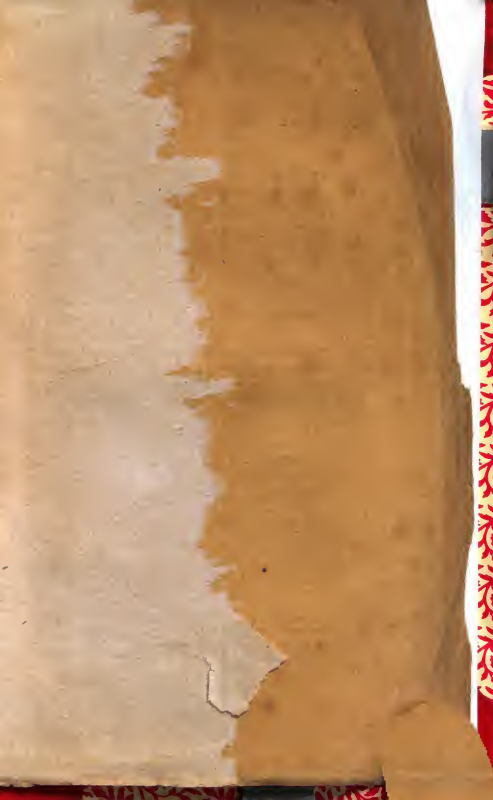
66673



TABLE

	<u>En route!.....</u>	<u>1</u>
I.	<u>Le Lac d'Achensee.....</u>	<u>23</u>
II.	<u>Le Val du Zillertal.....</u>	<u>47</u>
III.	<u>Andréas Hofer.....</u>	<u>77</u>
IV.	<u>Innsbruck.....</u>	<u>103</u>
V.	<u>Le Brenner.....</u>	<u>138</u>
VI.	<u>Un Dimanche dans le Tyrol.....</u>	<u>161</u>
VII.	<u>Botzen et les environs.....</u>	<u>191</u>
VIII.	<u>Méran.....</u>	<u>223</u>
IX.	<u>Trente et les environs.....</u>	<u>254</u>
X.	<u>Le Lac de Garde.....</u>	<u>291</u>
XI.	<u>Le Val du Pusterthal.....</u>	<u>320</u>
XII.	<u>La Carinthie et la Styrie (à toute vapeur).....</u>	<u>354</u>

66679



MICHEL LÉVY FRÈRES ÉDITEURS

DERNIERS OUVRAGES PUBLIÉS FORMAT GRAND IN-18

à 3 fr. 50 c. le volume

OCTAVE FEUILLET vol.	ÉMILE DE NAJAC vol.
Julia de Trémor..... 1	Théâtre des gens du monde..... 1
GEORGE SAND	EUGÈNE MANUEL
Nanon..... 1	Pendant la guerre. — Poésies..... 1
Francis..... 1	PAUL FÉVAL
A. DE PONTMARTIN	Le Vicomte Paul..... 1
Le Filleul de Beaumarchais..... 1	LUDOVIC HALÉVY
EDMOND PLAUCHUT	L'Invasion, souvenirs et récits..... 1
Le Tour du monde en 120 jours.. 1	A. TROGNON
C.-A. SAINTE-BEUVE	Vie de Marie-Amélie, reine des Français. 4 ^e édition..... 1
Nouveaux Lundis..... 13	DRAPEYRON-SÉLIGMANN
P.-J. Proudhon..... 1	Les Deux folies de Paris..... 1
Souvenirs et Indiscrétions. — Le dîner du Vendredi-Saint, 2 ^e édit. 1	P.-A. FIORENTINO
Pensées ajournées..... 1	Les Grands guignols..... 2
AMÉDÉE ACHARD	ÉDOUARD CADOL
Les Rêves de Gilberte..... 1	Madame Elise..... 1
Souvenirs personnels d'événements et de révolutions..... 1	PAUL DE SAINT-VICTOR
ERNEST FEYDEAU	Barbares et bandits — La Prusse et la Commune, 4 ^e édition..... 1
Le Lion devenu vieux..... 1	LE PRINCE DE JOINVILLE
HECTOR MALOT	Études sur la marine et récits de guerre, avec carte..... 2
Souvenirs d'un blessé — Suzanne.. 1	ALPHONSE KARR
Souvenirs d'un blessé — Miss Clifton. 1	La Quene d'Or, 2 ^e édition..... 1
Un Curé de Province..... 1	La Promenade des Anglais..... 1
Un Miracle..... 1	JULES JANIN
JULES NORIAC	L'Interné, 2 ^e édition..... 1
Dictionnaire des Amoureux, 3 ^e édit. 1	VICTOR HUGO
JULES CLARETIE	En Zélande, 2 ^e édition..... 1
Le Roman des soldats..... 1	ALEXANDRE DUMAS FILS
COMTESSE DASH	Théâtre complet, avec préfaces inédites..... 4
L'Arbre de la Vierge..... 1	Affaire Clémenceau, 11 ^e édition... 1
Le Fils naturel..... 1	AUGUSTIN THIERRY
Aventures d'une jeune mariée..... 1	Ouvrages complètes, Nouv. édition.. 5
Les Malheurs d'une reine..... 1	CHARLES BAUDELAIRE
DUC DE BROGLIE	Arthur Gordon Pym. — Euxeki (traduction d'Elgar Poe)..... 1
Vues sur le gouvernement de la France, publiées par son fils. 2 ^e éd. 1	HENRI HENÉ
COMTE A. DE GASPARIN	Satires et Portraits..... 1
La France, nos fautes, nos périls, notre avenir..... 2	Allemands et Français..... 1
HENRI RIVIÈRE	
M ^{lle} d'Avremont..... 2	

Tipografia - Legatoria
RAFFAELE ESPOSITO
Napoli

